

ŒUVRES

DE

SAINT-SIMON & D'ENFANTIN

PRÉCÉDÉES DE DEUX NOTICES HISTORIQUES

XXVIIIe VOLUME

D'

ŒUVRES

D'ENFANTIN

PUBLIÉES PAR LES MEMBRES DU CONSEIL

INSTITUÉ PAR ENFANTIN

POUR L'EXÉCUTION DE SES DERNIÈRES VOLONTÉS

HUITIÈME VOLUME



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

—

1872

ŒUVRES

D'ENFANTIN

PUBLIÉES PAR LES MEMBRES DU CONSEIL

INSTITUÉ PAR ENFANTIN

POUR L'EXÉCUTION DE SES DERNIÈRES VOLONTÉS

HUITIÈME VOLUME



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1872



PRÉFACE

ADOLPHE GUÉROULT

Les premières feuilles du volume que nous publions aujourd'hui étaient sous presse, quand le Conseil, institué par Enfantin pour la propagation de sa foi et de ses œuvres, subissait une nouvelle mutilation : **Adolphe Guéroult** suivait de près dans la tombe le légataire universel du maître, notre vieil ami **Arlès-Dufour.**

Les organes de tous les partis se sont rencontrés et pressés autour du cercueil de Guéroult pour rendre enfin justice, non pas seulement au talent, mais au caractère et aux nobles qualités de l'éminent journaliste et

courageux citoyen, à la mort duquel, il faut le dire, les injustices et les calomnies de l'esprit de parti n'avaient pas été étrangères.

Ce concert unanime de regrets et de louanges dont la fin prématurée de Guéroult donna le signal, était bien fait pour le réjouir dans sa vie nouvelle et pour aider sa famille désolée à porter le poids d'une douleur aussi profonde que légitime. Ses adversaires les plus déclarés, sur le terrain des opinions et des croyances, s'associèrent, par leur assistance, aux hommages qu'il reçut à ses funérailles purement civiles, de la part de ses amis politiques, anciens ou nouveaux. Cependant tout n'est pas dit encore pour sa mémoire. Ses coreligionnaires, de la première à la dernière heure, ont aussi une parole à faire entendre, et c'est cette tâche cordiale et pieuse, ce devoir doctrinal que je viens remplir.

Né en 1810, en Normandie, Guéroult avait à peine vingt ans lorsqu'il vint à Paris, où les Saint-Simoniens commençaient à faire du bruit. Il portait en lui un levain de démocratie, un esprit philosophique et un sentiment religieux, que ses études au petit séminaire

d'Ecouis n'avaient pu ni concilier ni satisfaire. Il se trouvait ainsi prêt pour saluer avec empressement l'avénement de toute doctrine qui serait exempte de superstition et d'athéisme, et qui renfermerait en même temps des promesses sérieusement libérales pour les masses laborieuses, condamnées héréditairement à l'ignorance et à la misère.

Cette prédisposition le menait naturellement à la rencontre des hommes qui tentaient alors une régénération religieuse, en dégageant le Dieu vraiment infini de Saint-Jean et de Saint-Paul, des réminiscences payennes, introduites depuis Nicée dans le christianisme, sous l'influence des considérations et des exigences temporelles. Ce qui devait surtout attirer Guéroult vers ces hommes, c'est qu'ils donnaient le dogme nouveau pour base et pour couronnement au nouvel édifice social, dont ils étaient en train de dresser le plan et qui devait avoir pour but d'améliorer la condition morale, intellectuelle et matérielle du plus grand nombre des créatures humaines, par l'abolition des priviléges de la naissance sans exception, par le classement selon la capacité, la rétribution selon les œuvres, et l'égalité dans les sexes comme dans les classes.

La conversion de Guéroult au socialisme religieux des disciples de Saint-Simon fut donc rapide, et, une fois déclarée, elle devait rester inébranlable et définitive, parce qu'elle n'était pas le produit accidentel d'une exaltation juvénile, comme on a pu le remarquer chez d'autres qui l'ont même confessé, pour s'en faire une excuse, à leur rentrée dans le vieux monde, mais le résultat d'une conviction profonde qui ne pouvait que s'affermir par le développement progressif et la maturité précoce de la haute et puissante raison dont le fervent néophyte était doué.

Au moment où le saint-simonisme conviait les nouvelles générations, travaillées par l'esprit révolutionnaire, à sortir des voies de la violence et à clore l'ère des conspirations et des émeutes, pour se livrer résolûment à l'étude sérieuse des problèmes sociaux et à la recherche des solutions progressives et pacifiques, le parti rétograde, maître officiel de l'Europe depuis 1815, s'était appliqué en France à ramener l'ancien régime. Le roi Charles X avait même cru, un jour, qu'il lui suffisait de mettre à la tête de son gouvernement un favori gouverné lui-même par les émigrés et les jésuites, pour an-

nuler et supprimer, d'un trait de plume, dans notre histoire nationale, les conquêtes philosophiques, politiques et sociales du XVIIIe siècle et de la Révolution française.

Le lendemain, le saint-simonisme, à peine constitué hiérarchiquement, avait publié *l'Organisateur* dont le premier numéro renfermait ces quelques lignes devenues un an après prophétiques : « L'histoire nous montre une foule d'exemples frappants de la vanité toujours croissante des efforts rétrogrades. A chaque révolution, des fantômes surgissent sur la poussière des dogmes détruits ; et, après de folles menaces dont la réalisation leur est interdite, et qui ne servent qu'à troubler passagèrement les esprits, ils vont s'abîmer irrévocablement dans l'océan du passé. »

Cette prédiction accomplie, le coup mortel, porté à l'absolutisme royal et clérical par le peuple de Paris, au profit des classes moyennes et libérales, n'ayant fait que substituer la branche cadette à la branche aînée de la race régnante, sans atteindre le principe monarchique, il s'était formé bien vite un nouveau parti conservateur qui, sans vouloir reculer vers l'ancien régime, comme les nobles et leurs auxi

liaires religieux, se montrait disposé à combattre à outrance tout système politique, tout plan de réforme, pouvant compromettre le *statu quo* social et les priviléges constitutionnels assurés à la bourgeoisie par la nouvelle charte.

Les Saint-Simoniens se trouvèrent dès lors exposés à de rudes et incessantes attaques de la part des organes officiels ou officieux du gouvernement de Juillet. Les feuilles ministérielles ne s'en tinrent pas même à repousser injurieusement les doctrines de la nouvelle école, elles en vinrent à l'insulte et à la calomnie envers les personnes. Les propagateurs du *nouveau christianisme* ne furent pas mieux traités en effet par les modernes pharisiens du *juste milieu* que les fondateurs du christianisme primitif ne l'avaient été par les Rabbins juifs, lesquels, dans le *Talmud,* avaient appliqué au Christ lui-même l'épithète de *voleur*. Les Saint-Simoniens devenant de plus en plus embarrassants depuis qu'ils avaient acquis la propriété d'un journal quotidien, le *Globe*, pour étendre la publicité de leurs enseignements et de leurs prédications, le pouvoir nouveau trouva ingénieux de faire considérer ces novateurs comme des *escrocs*. Le parquet ouvrit une instruction à cette fin,

et la *France nouvelle*, qui recevait ses informations d'en haut, annonça cette poursuite en ces termes :

« On nous assure que les saint-simoniens sont accusés de *plusieurs escroqueries*, et que d'autres chefs d'accusation pèsent aussi sur eux. »

Le *Globe* répondit en quelques mots. Ce fut le début de Guéroult dans cette polémique du journalisme où il devait exceller un jour.

« En vérité, dit le *Globe*, pour un journal du ministère , voilà des formes bien dubitatives : *cette mesure paraît avoir été exécutée*, etc., *on nous assure*, etc. Comment se fait-il que M. ***, qui est si bien avec les ministres, n'ait point obtenu de leur part des renseignements plus précis ? Il doit, à coup sûr, leur en vouloir de cette réticence, car elle le place, à notre égard, dans une situation qui doit lui être pénible. On vous *assure* que nous sommes des *escrocs*, et vous n'hésitez pas à le répéter ! Permettez-nous, monsieur, de vous donner un conseil ; *c'est un triste métier que de se faire l'écho bénévole, l'interprète officieux de la calomnie*. Quand on se mêle de calomnie, on devrait au moins la faire à son compte. Si vous savez des faits, osez

les articuler ; et nommez-vous sans vous retrancher derrière une trop commode particule. Si vous ne savez rien, gardez le silence. »

« AD. GUÉROULT. »

L'écho officieux de la calomnie ne se nomma pas et la calomnie officielle échoua devant la justice. Mais la calomnie ne meurt pas de ses échecs. Basile connaissait bien la portée de ses coups. Guéroult en fera plus tard la triste expérienee.

Mais Guéroult faisait mieux que défier et flétrir le mensonge diffamatoire déchaîné, sous les auspices des ministres, contre le saint-simonisme. Préoccupé, avant tout, de l'urgence d'une rénovation sociale, pacifiquement poursuivie par différentes écoles, il voyait dans les novateurs contemporains de Saint-Simon son maître, plutôt des auxiliaires possibles que des adversaires irréconciliables. C'est ainsi qu'en 1831, il appela, dans le *Globe*, la lumière et la justice sur les écrits de Charles Fourier, par un article remarquable sur l'élan moral, intellectuel et économique des sociétés modernes ; article qui conserve tellement, aujourd'hui encore, son caractère d'actualité et d'opportunité après quarante

ans de luttes et de révolutions incessantes sur le continent européen, que je crois utile de le reproduire ici comme un conseil que mon vieil ami envoie du fond de la tombe aux générations nouvelles pour les éclairer sur les questions fondamentales posées à notre siècle, c'est-à-dire sur les nécessités les plus pressantes du moment.

« Sans doute, disait Guéroult, pour qui laisse errer ses yeux à la surface de l'époque, pour qui compare ces doctrines tremblottantes, minutieusement occupées de la stérile autopsie des systèmes, avec les audacieuses et vivantes théories du siècle dernier; la carrière tumultueuse et passionnée des tribuns de la Constituante et de la Convention avec les routinières et somnolentes habitudes des orateurs politiques du jour, il y a là le sentiment d'une déchéance profonde, et le XIXe siècle n'apparaît que comme une caduque et agonisante prolongation du XVIIIe. Oui, c'est bien là un monde qui s'en va, qui s'éteint, monde sans amours et sans haines vigoureuses, à passions froides et petites, monde rabougri. Aussi bien laissons cheminer cette société aux tristes insignes, et cherchons plus à fond, car il ne peut y avoir de lacune dans le progrès, et les éléments de la rénovation doivent être depuis

longtemps préparés. Grâce à nous, le temple commence à sortir de terre, mais remontons un peu à l'origine. Voyez sous l'Empire, au milieu du fracas de la conquête et à côté des pacifiques exploits de l'industrie et de la science, voyez commencer une élaboration intime et confuse, une germination sourde et latente, une recherche d'avenir, d'abord méprisée par le grand nombre comme une défiance injurieuse du présent.

« En dépit de l'éclat de la gloire militaire et de la prospérité intellectuelle et commerciale, un pressentiment obscur agite quelques hommes, les avertit que ce brillant édifice est le colosse aux pieds d'argile; que la société n'a pas de bases, qu'elle attend un renouvellement complet de toutes ses croyances morales, religieuses; qu'il faut une solution nouvelle à tous les problèmes sociaux, car on vit de routine, marchant sans principes, sans boussole; et chaque jour une logique fatale entraîne quelques lambeaux des pratiques, sur lesquelles la société repose, dans l'abîme où se sont déjà engouffrés les sentiments et les croyances qui leur avaient servi de sanction. Il faut de l'unité, il faut quelque chose qui puisse rassembler, rallier les élans d'une activité incertaine

et divergente; il faut un point fixe sur lequel on puisse s'orienter, il faut un dogme, une religion nouvelle; c'est là ce que les esprits élevés de l'époque recherchent tous avec une conscience plus ou moins nette de leur œuvre.

« Tant que le mot de cette grande énigme n'aura pas été trouvé, vous verrez les vieilles croyances morales et religieuses, les vieilles institutions politiques, survivre à tous les ouragans, se cramponner au sol, et meurtries, sanglantes, mourantes, désespérer, par la lenteur de leur vivace agonie, leurs ennemis épuisés par de stériles victoires. Les Bonald, les Montlosier professeront encore les doctrines de l'ancien régime dans la patrie des Babeuf et des Marat; Châteaubriand, dépouillant du cilice le vieux squelette de la foi pour le parer d'un ajustement mondain, fera admirer en France le génie du christianisme, comme si de Voltaire il n'eût jamais été question; et De Maistre, campé sur les hauteurs d'une imprenable orthodoxie, jetant un regard de pitié sur le troupeau philosophique, couvrira de son mépris de gentilhomme chrétien tous ces maçons ignorants qui se donnent des

airs d'architectes, et qui oublient que Dieu seul est l'architecte des nations ; magnifique protestation d'un athlète vieilli, mais assez vigoureux encore pour ne vouloir céder la place qu'à un successeur digne de le remplacer. Cependant, tandis que tous ces champions du passé regardent en arrière, Mme de Staël, élevée dans l'indépendance protestante et agitée de pressentiments que son cœur de femme lui révèle, se tourne vers l'avenir, appelle, annonce une foi nouvelle, et raconte à la France les religieuses méditations de l'Allemagne, de l'Allemagne où tous les penseurs, Lessing, Kant, Fichte élaborent de vastes systèmes d'unité qui doivent se perfectionner encore entre les mains de Schelling, Hegel et Krause.

« En France aussi, de nombreuses idées fermentent ; tandis que Saint-Simon, animé dans tous ses travaux du besoin de mettre un terme à la crise européenne, provoque inutilement, dans la science, une rénovation capitale par sa conception sur la méthode ; produit sur l'industrie, la politique et l'histoire les vues les plus hautes et les plus fécondes ; remue les hommes et les idées, et se prépare ainsi à ébaucher dans le *Nouveau Chris-*

tianisme une solution du passé et de l'avenir religieux de l'humanité, d'autres hommes, placés moins haut que lui, mais préoccupés aussi du besoin de la rénovation, taillent déjà quelques-unes des pierres qui doivent entrer dans la construction du nouvel édifice. Azaïs expose le système de l'*explication universelle;* Wronski dépose dans la *Philosophie mathématique,* et le *Sphinx,* le germe des conceptions transcendantes qu'il développe aujourd'hui dans le *Messianisme ;* Aucar publie l'*Association intellectuelle;* Coëssin, les *Neuf livres;* Senancour, dans son ouvrage de l'*Amour,* fait subir à la morale chrétienne une condamnation sévère, mais consciencieuse; et enfin, Charles Fourier met au jour, dans la *Théorie des quatre mouvements*, le système remarquable sur lequel nous appelons aujourd'hui l'attention de nos lecteurs. La plupart de ces hommes sont restés incompris. De plusieurs on a admiré le talent, puis on les a laissés là; les autres, stigmatisés du titre de rêveurs par le *positivisme* du siècle, ont à peine trouvé grâce auprès de quelques esprits éclairés, avides de nouveauté et d'invention. De ce nombre est M. Charles Fourier. Or, le

jour est venu pour nous, disciples d'un homme qui vécut et mourut méconnu, si ce n'est de quelques-uns, d'appeler la lumière et la justice sur les écrits d'un penseur dont les idées ont un rôle important à jouer dans l'œuvre que nous accomplissons aujourd'hui. Si nous ne nous sommes pas plus tôt occupé de M. Fourier, c'est que l'examen de ses ouvrages n'était jusqu'à ce jour ni utile ni possible pour nous. Avant de faire connaître, d'apprécier, de juger, de classer des hommes par rapport au mouvement qui s'accomplit aujourd'hui dans la société, nous avions nous-même à nous faire connaître, à constater nettement, aux yeux de tous les partis, notre valeur politique, morale, religieuse; à prendre un caractère, une attitude, un nom; maintenant que cette tâche est suffisamment avancée, il nous sera permis d'appeler sur d'autres la publicité que nous avons eue à conquérir pour nous. » AD. GUÉROULT.

Dans ces premiers essais de sa plume, le journaliste de vingt ans laissait apercevoir déjà l'esprit supérieur, le penseur hardi, le philosophe religieux, et aussi le critique de bon goût et le polémiste de bon ton, qui, durant toute

sa carrière, dans le *Globe*, le *Temps*, les *Débats*, le *Crédit*, la *République*, la *Presse* et *l'Opinion nationale*, devait se faire remarquer par la clarté, la précision, la vigueur et l'élégance de son style, autant que par l'élévation et la portée de ses vues et par la droiture et la fermeté de son caractère dans les temps les plus difficiles.

La scission qui éclata, en novembre 1831, dans le sein du saint-simonisme, constrista vivement Guéroult dont les intimes amis se trouvaient désormais divisés en deux camps. Il manifesta cette affliction dans une séance où Enfantin demandait une profession de foi particulière à chacun des membres qui étaient restés groupés autour de lui. Le maître voulut opposer à la parole de tristesse du disciple une *parole d'espoir et de joie*, selon ses propes expressions; il dit à Guéroult : « Tu penses bien quelquefois que l'avenir te nommera comme l'un des fondateurs, comme l'un des premiers apôtres de la foi nouvelle, et il y a là de quoi adoucir bien des douleurs. »

Guéroult répondit :

« J'ai toute confiance dans le mouvement qui s'accomplit; je sais que nous allons vers

l'humanité; j'ai aussi toute confiance en vous.... Si je n'avais pas foi que les hommes avec lesquels je suis ont puissance de transformer l'humanité, je ne serais pas ici... Mais le mouvement actuel n'a pas de joies personnelles pour moi, c'est par devoir que je m'y associe, et non parce que j'y trouve le bonheur. Aussi je dis que ma foi est complète, inébranlable, mais qu'elle est douloureuse. »

Le *Globe* ayant cessé de paraître et la société saint-simonienne étant reconstituée sous une forme qui lui donnait un caractère cénobitique, dans sa retraite de Ménilmontant, où Enfantin était soumis au célibat et au costume avec ceux de ses disciples restés attachés à ses conceptions nouvelles et à sa personne, Guéroult, sans rien abandonner de ses croyances et sans rien perdre de son affection pour le maître, ne suivit point ce mouvement et continua d'écrire à Paris dans la presse quotidienne. Associé à la rédaction du *Temps*, il inséra dans cette feuille un article remarquable sur un roman de Mme Dudevant, et il reçut à cette occasion des témoignages de satisfaction d'Enfantin.

La position de Guéroult, comme saint-simo-

nien, fut alors celle de tous les anciens disciples d'Enfantin (j'étais de ce nombre) qui gardèrent leur attachement à la nouvelle doctrine en dehors de l'apostolat régulier de Ménilmontant, sans accepter la discipline, le costume et le célibat mis en vigueur dans cette retraite, pas plus que les conjectures hasardées par le maître sur les rapports des deux sexes dans l'avenir.

Quelques années plus tard, Guéroult fit partie de la rédaction du *Journal des Débats* où Michel Chevalier était déjà en crédit. Envoyé en Espagne comme correspondant, il revint bientôt en France. Nommé, peu après son retour, consul au Mexique, il passa ensuite en la même qualité en Moldavie d'où il fut rappelé en 1848 par la révolution de février. Nous nous retrouvâmes alors à la rédaction du *Crédit*, fondé par Duveyrier sous l'inspiration d'Enfantin, et aussi dans les bureaux de la *République*, dont le *rédacteur en chef*, Eugène Bareste, avait fait partie du groupe apostolique de Ménilmontant.

Dans ces deux journaux, Guéroult défendit l'institution républicaine et la réforme sociale, avec autant de modération que d'énergie, contre

le monarchisme réactionnaire et le socialisme démagogique. La distinction entre ce socialisme brutal et radical et celui des écoles philosophiques ayant été établie dans un mandement de M. Sibour, archevêque de Paris, Guéroult s'empressa de recommander à l'attention des lecteurs de la *République* ce manifeste épiscopal dans lequel le sage prélat recommandait lui-même aux prêtres et aux fidèles de son diocèse de ne pas confondre le progrès pacifique et graduel qu'il appelait le *bon socialisme* avec l'agrariat ou le communisme des ultra-révolutionnaires. La *distinction,* après tant de changements survenus depuis, n'a rien perdu de son opportunité, et la confusion est plus que jamais la suprême ressource, le prétexte banal des conservateurs-bornes contre le *bon socialisme.*

Au 2 décembre 1851, Guéroult fut arrêté et menacé de la transportation à Cayenne. Il obtint sa mise en liberté par l'intervention d'un vieil ami des plus anciens disciples de Saint-Simon, M. Vieillard, qui le fit rendre à sa famille. Il passa les premières années de l'Empire dans les bureaux du *Crédit foncier* où il remplissait un modeste emploi.

Mais ce n'était pas là l'usage naturel des facultés d'un apôtre de la foi nouvelle. Quelque douleur que la plupart des saint-simoniens eussent éprouvée du coup d'État de décembre, elle ne pouvait pas être assez profonde pour les faire renoncer à la mission politique, sociale et religieuse dont ils avaient eu le courage de se déclarer investis à la face des railleurs sceptiques et des persécuteurs fanatiques ou hypocrites. Je pensais, et Guéroult partageait cette conviction, que le citoyen le plus attristé ne devait pas s'abîmer dans son affliction. Nous rappelions aux démocrates qu'il y avait quelque chose d'antérieur et de supérieur aux formes mobiles que revêt le pouvoir; quelque chose qui a droit, sans distinction de régime, au dévouement persévérant des hommes de bonne volonté : *la loi invariable de la perfectibilité humaine*. Tant que cette loi, disions-nous, n'aura pas reçu sa complète application, tant qu'il restera des vices à extirper, des erreurs à dissiper et des misères à éteindre, celui-là sera sans excuse qui abandonnera l'atelier intellectuel, quittera la voie apostolique et refusera de s'associer au mouvement politique de son temps, parce que des changements, contraires à ses

vues et à ses préférences personnelles, se seront accomplis, ou dans le mécanisme des institutions, ou dans le nom des gouvernants.

Plein de cette pensée, Guéroult s'efforçait de la mettre en pratique en saisissant chaque occasion qui s'offrait à lui d'exprimer son opinion sur les incidents du mònde politique, philosophique ou religieux, qui éveillaient l'attention publique. Quand le cadre des journaux et des revues ne lui suffisait plus, il publiait des brochures. Mais ce qu'il fallait à l'ampleur de son talent, à la puissance de sa plume, à la portée lointaine de ses aspirations et de sa perspicacité, et à son esprit de prosélytisme, c'était la rédaction en chef d'un grand journal quotidien. Les événements préparaient cette bonne fortune à l'ardeur oisive du propagandiste : il fut appelé, en 1858, à la direction politique de la *Presse*.

L'année 1858 s'ouvrit sous de funestes auspices, par l'attentat d'Orsini. Les auteurs de la nouvelle machine infernale ayant ensanglanté les rues de Paris sans atteindre leur but politique, la loi de proscription que le gouvernement impérial fit peser sur l'universalité des français

pour punir le crime de ces trois ou quatre Italiens, nous amena, Guéroult et moi, à dire à de hauts personnages que si les conspirateurs avaient manqué *l'Empereur*, les mesures prises contre la conspiration pourraient bien tuer *l'Empire*. Le mouvement d'impopularité que la législation réactionnaire provoqua contre le pouvoir fut en effet si rapide et devint si menaçant que le général-ministre, en qui l'esprit de la nouvelle administration intérieure se personnifiait, fut obligé de se retirer au bout de quelques mois pour céder son portefeuille à un homme moins agressif et plus avisé.

D'un autre côté, le chef de l'Etat, échappé, comme par miracle, aux bombes italiennes, paraissait avoir été assez vivement impressionné par la lettre d'Orsini (lue en pleine audience par l'avocat de ce principal conjuré avec l'autorisation souveraine du destinataire) pour faire croire qu'il n'était pas éloigné de revenir au dessein généreux qu'il avait caressé dans sa jeunesse en faveur de l'Italie. Dès ce moment, des bruits de guerre commencèrent à se répandre : Guéroult les accueillit avec empressement, en champion résolu de la cause des peuples, en vrai disciple du philosophe qui

avait écrit, en 1814, le projet de réorganisation européenne. La *Presse*, sous sa direction, devint l'organe quotidien et belliqueux des nationalités opprimées. Quels que fussent les griefs personnels que pouvaient entretenir en lui les souvenirs du 2 décembre contre le régime impérial, il ne craignit pas de donner hautement, dans son journal, des avertissements et des conseils à l'empereur Napoléon III, pour l'encourager à mettre en pratique le plus tôt possible la politique libératrice dont on le supposait préoccupé. En élevant ainsi l'intérêt et le développement du progrès général et de la civilisation universelle au-dessus des haines et des luttes de parti, Guéroult ne faisait que rester fidèle à son idéal religieux, à la doctrine qu'il professait depuis 1830.

Les réceptions officielles du jour de l'an mirent bientôt en évidence la pensée intime de l'empereur. Le 3 janvier 1859, Enfantin écrivait à Arlès-Dufour : « Ce soir, grand émoi à la Bourse. L'Empereur aurait dit à M. de Hubner: *Je regrette que votre gouvernement ne s'entende pas mieux avec nous.* »

Guéroult alla aux informations auprès des personnes bien posées pour apprécier la por-

tée de ces paroles grosses d'orage. Le 7 janvier, Enfantin reprenait la plume pour dire à son ami de Lyon : « Guéroult, qui croit toujours à la guerre, a fait hier une visite d'où il est sorti plus que croyant. »

La *Presse* triomphait. Guéroult constatait et légitimait chaque jour, avec une nouvelle ardeur, le mouvement des esprits en faveur de l'indépendance italienne. La *Presse* attira bientôt dans sa voie les *Débats* et le *Siècle,* et Enfantin put écrire encore dès le 26 janvier, à Arlès : « Vous avez pu lire avec plaisir le petit article de Guéroult sur les grands articles de Sacy et d'Havin ; ces deux grands articles étaient d'ailleurs très-curieux, comme *avances vers la solution-guerre*. »

Mais l'entourage de l'Empereur, qui devait lui être plus tard si fatal, provoqua et obtint des mesures qui avaient l'apparence d'une reculade. Un avertissement fut donné à la *Presse*, et, chose singulière ! cet acte fut signé par un fonctionnaire qui avait dîné la veille avec Guéroult chez Enfantin, ce qui fit dire à celui-ci dans une lettre du 17 février : « Cette tactique me paraît digne de remarque, car l'article averti n'est pas plus vif que tous les précédents, et

même que le bulletin du jour. Ce qui annoncerait donc un *recul apparent*. La *Presse* me semble destinée à recevoir des coups dans cette bagarre diplomatique. » Et le lendemain, Enfantin ajoutait : « Ne comptez pas pour grand' chose l'avertissement à la *Presse*, ce n'est qu'une tactique de nécessités diplomatiques. Les chants de guerre ou du moins d'attente de guerre sont toujours les mêmes. » Et douze jours après, le 1er mars, l'amphytrion du signataire des avertissements et du rédacteur en chef de la *Presse* mandait à son correspondant de Lyon : « Toujours à la guerre, cher ami; le dernier article de Guéroult est bien curieux. — Attention ! »

Mais la dissimulation politique ménageait encore des jours d'espoir aux haussiers de la Bourse et à la coterie conservatrice de la cour. Le *Moniteur* du 5 mars donna un démenti aux feuilles belliqueuses et désespéra momentanément les partisans de l'indépendance italienne. « Heureusement pour Guéroult, dit alors Enfantin (lettre du 5 mars), qu'il n'est plus dans l'arène, il aurait reçu les éclaboussures de la reculade. » Guéroult venait en effet d'abandonner la rédaction de la *Presse* dont

la propriété était tombée en de nouvelles mains. Mais, en se retirant, il garda une bonne part de l'influence morale que ce journal avait exercée sur le monde politique, et il put s'attendre à trouver un public tout prêt à le lire avec empressement et avec sympathie, le jour où la direction d'une autre feuille lui serait confiée.

C'est que Guéroult ne s'était pas appliqué seulement à sonner l'heure des combats et à presser la délivrance des races asservies. Il s'était imposé en même temps et il avait rempli, avec toute la puissance et tout l'attrait de sa vive et lumineuse polémique, une tâche non moins importante et non moins urgente pour les amis de l'humanité : la poursuite graduelle et pacifique d'un meilleur sort pour les classses vouées à l'ignorance et à la misère. A cet effet, il saisit toute occasion d'aborder les questions d'économie politique et sociale, et il ouvrit largement les colonnes de la *Presse* à ceux de ses anciens coreligionnaires qui eurent des articles à publier sur le développement ou l'application de la doctrine saint-simonienne. C'est ainsi qu'en août 1858 il inséra dans son journal une longue lettre d'Enfantin sur les

prix proposés par l'Académie des sciences morales et politiques, et dans laquelle l'ancien chef du saint-simonisme le félicitait en ces termes de l'apparition du programme académique :

« Mon cher Guéroult,

« L'Académie des sciences morales et politiques me paraît mériter au plus haut point l'éloge et la reconnaissance publique pour la direction qu'elle cherche à donner ainsi aux esprits élevés et aux cœurs généreux de notre époque. Elle répond de la manière la plus claire aux attaques aveugles ou intéressées des esprits rétrogrades . . . . Elle proclame ouvertement qu'elle considère l'élévation du *bien-être matériel des classes peu aisées* et leur développement *intellectuel*, non-seulement comme des moyens puissants d'élévation du niveau de la MORALITÉ humaine, mais aussi comme des conséquences forcées, nécessaires, logiques et providentielles de la marche naturelle de la civilisation, telle qu'elle est manifestée par l'histoire.

« La *Presse* ne saurait trop approuver et mettre en lumière de pareilles doctrines, lors-

qu'elle a le bonheur de les voir consacrées et professées par le corps spécialement constitué pour diriger et modérer en même temps le travail et le mouvement intellectuel. »

Je me souviens avoir profité moi-même de l'hospitalité donnée par Guéroult, dans la *Presse*, aux idées saint-simoniennes. Un passage des mémoires de M. Guizot m'avait appris que la question sociale, qui menaçait déjà d'embraser le monde, était considérée par Robert Peel, comme *l'idée dominante de l'avenir*, et que ce grand homme d'état, appelant un jour l'attention de l'ambassadeur français sur la situation misérable des masses ouvrières, lui avait adressé ces paroles devenues prophétiques pour la France : « Il y a là trop de souffrance et de perplexité; c'est une *honte*, comme un PÉRIL, pour notre civilisation... » J'entrepris de mettre en évidence, dans deux articles, la vérité et la gravité de cette appréciation aussi redoutable qu'humiliante. C'était un avertissement qui venait d'un tory anglais à l'adresse de nos *conservateurs-bornes*, et qu'il me semblait utile de leur signaler. Ils ont vu depuis fondre sur leurs têtes, comme nous sur les nôtres, l'ouragan prévu par Robert Peel, et ils n'en sont pas

moins sourds ni moins aveugles qu'auparavant, sous le poids de la honte et du péril de notre civilisation,

En quittant la *Presse*, au moment où ses aspirations guerrières et libérales allaient recevoir un commencement de satisfaction, Guéroult ne cessa pas de s'associer ardemment au mouvement belliqueux qu'il avait tant contribué à imprimer aux esprits. Sa préoccupation constante fut de retrouver ou de fonder un nouvel organe quotidien pour continuer sa mission émancipatrice en faveur des races et des classes souffrantes.

A dater du 15 mars 1859, nous nous réunîmes régulièrement chaque semaine avec Guéroult et un de nos anciens amis de 1830, pour préparer et presser cette fondation. Les difficultés étaient nombreuses. Pauvres et socialistes, nul de nous n'était en position de regarder comme facile et certaine une création qui exigeait un capital plus ou moins considérable et l'autorisation d'un gouvernement dont les ministres n'étaient pas ordinairement enclins à favoriser même le *bon socialisme*. Aussi Guéroult fut-il condamné à tenir sa plume au repos, tandis que l'Empereur, proclamant qu'il allait rendre la liberté à l'Italie, *des Alpes à*

l'Adriatique, était porté avec enthousiasme par le flot populaire, des Tuileries à la gare de Lyon; tandis encore que les armées françaises promenaient leur drapeau libérateur des bords du Tessin à Solférino, et que la diplomatie impériale du quartier général, trop impatiente d'en finir, écourtait à Villafranca le programme des promesses faites solennellement aux peuples de la Péninsule, à l'ouverture de la campagne.

Mais Guéroult, silencieux devant le public, n'en suivait pas moins avec intérêt, avec passion, le cours des événements qui s'accomplissaient en Italie. La paix de Villafranca nous apparut à l'un et à l'autre comme une déception, et je me souviens que l'un de nous s'écria à cette nouvelle : « Il me semble voir l'Empereur tomber du haut de la colonne Vendôme. » Nous étions impatients d'avoir des renseignements explicatifs de ce traité inattendu. Guéroult en demanda et en obtint à bonne source.

Voici ce qu'il put m'apprendre à la suite des communications qu'il reçut :

« La paix avait été ce que l'on pouvait faire de mieux, étant donnée la situation de l'armée, exposée à rester pendant plus d'un mois les bras croisés; fatiguée, décimée, brûlée par une tem-

pérature de 42 degrés, et manquant de parcs de siége pour entreprendre la conquête du quadrilatère. L'Allemagne gallophobe et l'Italie radicale inquiétaient d'autant plus l'Empereur qu'il n'y avait rien de prêt pour cette seconde partie de la campagne. On regardait si bien la paix comme une nécessité pour la France que la cession de la Lombardie ne fut même arrachée à l'Autriche que par une ténacité qui n'avait pas été imposée au négociateur. La cause de l'Italie était du reste gagnée, si les Italiens savaient le comprendre. On était furieux au Vatican; on prévoyait bien que le Pape allait perdre les légations. »

Cette perspective d'une satisfaction plus ample promise aux unitaires italiens ne fit que rendre plus vif le désir de Guéroult d'avoir une tribune à sa disposition pour combattre incessamment la redoutable coalition des adversaires que devait rencontrer inévitablement l'unification italienne. Enfin, peu après la paix de Villafranca, en août 1859, il put fixer au 1er septembre l'apparition de son nouveau journal sous ce titre : l'*Opinion nationale*.

Un jour toutefois, il se crut menacé d'une déception. Quand il se présenta au ministère de

l'intérieur pour y recevoir l'autorisation officielle qui lui avait été promise, on lui demanda en échange de signer une démission anticipée qui mît la destinée du journal à la discrétion du ministre. Guéroult refusa nettement d'accéder à cette violation de la maxime : *donner et retenir ne vaut*. Les garanties de servilité exigées de lui par ceux dont il voulait être libre de contrôler les actes, heurtaient trop directement l'indépendance de son caractère. Heureusement, l'intervention d'un haut et vénérable personnage, le dernier frère de Napoléon, alors influent dans les conseils de la régence, vint dispenser Guéroult de se soumettre au joug de la tradition machiavélique, et le journaliste qui avait la prétention de remplir un devoir de citoyen et de faire une œuvre d'apôtre, put commencer sa tâche quotidienne avec la pleine liberté de sa plume comme de ses convictions.

Telle fut l'origine du bruit injurieux que les ennemis de Guéroult ont propagé, cultivé, exploité, pendant douze ans, pour faire considérer le journaliste, si ferme et si prévoyant gardien de son indépendance, comme l'*homme-lige* du Palais-Royal, parce qu'il était devenu l'ami d'un

prince, ami lui-même des sciences et des lettres, et partisan énergique des doctrines libérales et démocratiques, aussi bien que de la grande cause des nationalités. La rencontre sympathique, sur le terrain des intérêts généraux, de deux esprits supérieurs, également indépendants et attachés aux principes de la Révolution française, n'avait rien sans doute qui pût impliquer la subordination de l'un à l'autre. Mais les gens de cour, que l'influence de cette indépendance respective du prince et du journaliste importunait et offusquait, persistèrent à l'interpréter dans un sens blessant pour l'écrivain, afin d'affaiblir la portée de sa redoutable polémique.

L'expérience seule pouvait démentir la malveillance, comme elle l'a fait, en mettant en évidence la véritable nature des rapports politiques existant entre le rédacteur en chef de l'*Opinion nationale* et les hôtes du Palais-Royal et des Tuileries.

Dès les premiers numéros, le nouveau journal s'annonça comme l'organe d'une opposition antisystématique et purement rationnelle. Invoquer, appuyer, défendre et propager ce qui était favorable au progrès universel; dénoncer, flétrir et combattre la persistance de l'esprit rétrograde,

sous toutes ses formes, soit dans les partis arriérés, soit dans les pouvoirs fourvoyés, telle fut la tâche que Guéroult s'imposa et qu'il remplit courageusement dans les jours les plus difficiles, sous la tyrannie du Comité central et de la Commune, comme sous l'absolutisme impérial et l'entraînement réactionnaire de l'Assemblée de Versailles. Mais je ne dois pas anticiper.

A Villafranca, l'Empereur avait reculé devant les menaces de la coalition germanique, et aussi par peur de la révolution européenne qu'il avait déchaînée en Italie et dont il redoutait les développements ultérieurs.

Guéroult caractérisait sévèrement ce mouvement en arrière, qui changeait en brusque désillusionnement l'enthousiasme populaire des premiers jours de la campagne d'Italie; et il prédisait à l'Empire le retour et les périls de l'impopularité provoquée en 1858 par la loi de sûreté générale, si le gouvernement, après avoir laissé l'indépendance italienne inachevée, persistait, à l'intérieur, dans sa politique aristocratique et cléricale. Il fallait s'appliquer à faire autre chose que des ducs et des moines pour maintenir son autorité à la hauteur des aspirations, des lumières et des besoins de son

temps et de son pays; il fallait ne pas mettre systématiquement en suspicion les hommes et les idées de progrès et faire prédominer, dans la direction des affaires publiques, les classes et les doctrines de la réaction. C'étaient les avertissements que Guéroult donnait chaque jour au pouvoir dans l'*Opinion nationale*, et qu'il allait répéter de vive voix, en les accentuant en toute franchise, à ceux-là mêmes que la loi exceptionnelle alors en vigueur armait du privilége *d'avertir* les journaux comme premier moyen de les *punir*.

Dès 1861, les conservateurs monarchiques et ultramontains s'agitaient tellement sans cacher leurs desseins et leurs espérances, qu'ils étaient parvenus à faire considérer comme possible et prochain le triomphe de la fusion royaliste. Dans les premiers jours d'octobre de cette année, Guéroult exposa cette situation au prince Napoléon qui arrivait d'Amérique et qui fut très-frappé de l'état des esprits et du mouvement des partis. J'avais reçu moi-même à cette époque, d'un ancien membre de la Montagne à l'Assemblée législative, une lettre où la politique intérieure du gouvernement était caractérisée en ces termes : « Pour ne rien laisser à désirer à la fu-

sion de ce qu'il peut faire pour elle, il lui abandonne avec un soin merveilleux toutes les positions de l'Etat, depuis la moindre jusqu'à la plus élevée. On ne saurait avoir plus de charité ; il est probable qu'on en obtiendra la récompense sans même attendre le jour du royaume des cieux. »

Quand je communiquai au rédacteur en chef de l'*Opinion nationale* ce renseignement si profondément sérieux par son côté prophétique quoique plein d'ironie dans sa forme, Guéroult me demanda de lui confier la lettre de mon ami pour en donner connaissance aux personnages haut placés dont il s'efforçait d'attirer l'attention sur les dangers que l'Empire se créait à lui-même par sa politique indécise au dehors et illibérale autant que partiale au dedans, au profit des anciens partis dont l'ingratitude n'en était pas moins flagrante. Ayant peint très-énergiquement cette situation périlleuse à M. de Persigny, dans les derniers mois de 1861, il déclara au ministre que la ligne oblique suivie par le gouvernement devait éloigner de lui tous les esprits indépendants et impartiaux de la presse libérale ou démocratique, et qu'il éprouverait personnellement une répugnance invin-

cible à prendre jamais la défense d'un système qui, loin de se défendre lui-même, se livrait, pieds et poings liés, à ses ennemis, sans rien faire ou sans rien achever de ce qui pouvait lui créer d'innombrables amis dans les masses populaires.

Peu de jours après, Guéroult abordait M. de Morny avec le même cri d'alarme qu'il avait poussé et développé chez M. de Persigny : « Nous voilà revenus à 1847, » lui dit-il en l'approchant. — « Bah ! répondit M. de Morny d'un ton stupéfait et légèrement sceptique, nous n'en sommes pas là à coup sûr. » Cependant, le président du Corps législatif, après avoir entendu les explications du journaliste, convint qu'elles avaient du vrai, et que la question romaine notamment languissait un peu trop. Mais cette lenteur était due à des interventions de cour et de sacristie. M. de Morny ne dit que quelques mots sur les premières ; M. de Persigny, dans un nouvel entretien avec Guéroult, fut plus explicite sur les secondes, c'est-à-dire sur l'influence souterraine et redoutable de l'association cosmopolite qu'on a placée sous l'invocation d'un grand saint et qu'on a pu appeler depuis *l'Internationale noire*. Dès son premier ministère, il avait

préparé la circulaire sur la société de Saint-Vincent de Paule; mais on l'entoura, on le pressa, pour obtenir de lui l'ajournement de cette mesure. Il céda, et une commission composée de MM. Troplong, Baroche, Delangle, etc., fut chargée d'examiner la question. Pendant cette étude, les chefs du parti clérical, influents à la cour, se jetèrent tellement à la traverse que le ministre fut obligé de quitter le poste. « Cette fois encore, ajouta M. de Persigny, on voulait que j'ajournasse, je n'ai pas voulu, *je savais que cela pressait.* Non, non, ai-je dit aux temporiseurs, *je ne veux pas leur donner le temps de m'exécuter.* » Le ministre compléta sa confidence en disant qu'il possédait les plus amples renseignements et qu'il n'en avait pas fini avec ce monde-là par sa circulaire. Malheureusement ce monde-là n'en avait pas fini lui-même avec le monde moderne ni en France, ni ailleurs, et la confidence du ministre de l'intérieur de 1861 reste toujours comme une leçon politique d'utilité actuelle pour son successeur de 1872.

Les bonapartistes les plus sincères, les plus dévoués et les plus intelligents partageaient alors les tristes prévisions de Guéroult sur la destinée

du régime impérial. L'un des plus sages et qui confondait dans ses affections la famille de Napoléon et la démocratie, M. P...., un des préparateurs actifs de l'indépendance italienne en 1858 et de l'annexion de Nice et de la Savoie à la France un an après, P...., sénateur, exprimait à Guéroult, à la fin de 1861, les appréhensions que lui causait l'attitude irrésolue du gouvernement en face des agitations, des intrigues et des audaces des légitimistes, des orléanistes et des cléricaux, maîtres à peu près de toutes les hautes positions civiles, militaires et ecclésiastiques, et il résumait sa pensée douloureuse en ces termes : « Du train dont vont les choses, si l'on ne change pas de système et d'hommes, c'en est fait de l'ordre actuel avant un an. » C'était un peu exagéré, mais le péril était réel.

L'Empereur avait paru disposé à prévenir cette catastrophe par quelques améliorations dans le mécanisme constitutionnel, mais il avait conservé dans ses conseils des défaillances intéressées dont l'influence délétère se faisait toujours sentir. En mars 1862, Guéroult eut une nouvelle et longue conversation à ce sujet avec M. de Persigny qui croyait, lui, et espérait encore, contrairement à l'opinion de son interlocuteur, en

la volonté ferme et libérale de l'homme qui avait écrit de si belles pages en faveur des classes ouvrières et des nationalités opprimées. Un diplomate de l'Empire, venu récemment de Rome, partageait alors la confiance du ministre de l'intérieur, et il raconta à quelqu'un lié avec Guéroult, que cette confiance lui ayant permis de dire au cardinal Antonelli que la restauration du pouvoir temporel n'était qu'une illusion, le premier ministre de Sa Sainteté avait répondu: « Il ne crèvera donc jamais, cet...! » Les partisans du *pape-roi* se donnaient dès lors rendez-vous sur la tombe de Napoléon III. Cela nous explique leurs menées souterraines aussi bien que leurs agitations bruyantes d'aujourd'hui sur la tombe politique du potentat. A la République donc à se tenir sur ses gardes !

A cette époque, l'Empereur laissait croire par ses interpellations, dans l'intimité, aux plus pénétrants de ses amis qu'il n'avait pas en la destinée toute la confiance qu'il pouvait témoigner en conseil des ministres. Il parut, dans un entretien tout à fait familier sur l'état des esprits et dont Guéroult eut connaissance, il parut sérieusement inquiet de l'avenir. Jamais en effet les sombres prévisions et les menaces de chute prochaine

n'avaient été plus activement propagées. A voir le chemin que le chef de l'Empire laissait faire aux mauvaises passions de ses ennemis et aux mauvaises suggestions de ses inintelligents amis, on le supposait somnolent et comme atteint d'une prostration complète. Il y avait donc urgence à faire quelque chose de saisissant dans le sens national et populaire, à contremander les dotations héréditaires et les surtaxes sur le sucre et le sel; urgence surtout à en finir avec les incorrigibles de Rome et les aventures du Mexique, et à faire cesser une indécision qui faisait l'espoir et l'audace de tous les partis extrêmes. Quelques ministres, assurait-on, MM. Persigny, Billault, Thouvenel, Fould, tous les ministres qui comprenaient les dangers et les exigences de la situation, parlaient de donner leur démission, pour faire sentir à l'Empereur la gravité des circonstances. On attendit en vain pendant plusieurs semaines la réalisation de cette retraite simultanée de la majorité du cabinet. Rien ne se fit : les ministres gardèrent leurs portefeuilles, et l'Empereur sa somnolence. Ce fut sur ces entrefaites qu'un de nos anciens amis, nous ayant rencontré, Guéroult et moi, nous jeta à la face, en nous abordant, cette

apostrophe originale : « Est-ce que l'Empereur *s'affaisse* ou *s'amuse?* — Il *s'affaisse*, répondit vivement Guéroult, comme je le dis depuis un an aux personnages les plus éclairés de son entourage. » Pour moi, je n'étais pas édifié sur cet affaissement autant que Guéroult, quoique sa politique somnolente me causât bien quelque impatience. Notre ami fut de mon avis.

Sa présomption désespérante au sujet de l'Empereur, Guéroult continuait de la dire et de la développer aux hommes d'Etat de l'Empire. A la mi-novembre de l'année 1862, M. Fould lui ayant demandé ce qu'il pensait de la situation, il lui répondit crûment: « *Ceci sent le cadavre.* — Vous exagérez, répliqua le ministre; je sais bien qu'il y a beaucoup à dire, je n'approuve pas toute la politique de l'Empereur, mais nous n'en sommes pas là où vous croyez. — S'il n'y a pas un changement de système, reprit Guéroult, quelque chose qui annonce qu'on est fermement résolu à aller franchement de l'avant, l'Empire est perdu. » Et Guéroult disait tout cela plutôt en auxiliaire possible et en démocrate déçu qu'en ennemi decidé et satisfait.

Dans le courant de la même année, Guéroult avait passé trois semaines en Italie où il avait

été parfaitement accueilli par les personnages les plus considérables du parti national, Garibaldi, Ratazzi, etc. ; voici en quels termes il faisait le portrait de Garibaldi, qu'il appelait le *Pierre l'Ermite du XIXe siècle :* « Artiste, inspiré, physionomie angélique, douce et sublime, parole pleine d'onction, sans prétention au rôle d'homme d'Etat, ayant assez de haute raison pour comprendre la grande politique du bon sens quoique poussé par tempérament à la politique d'action et d'entraînement. »

Guéroult était revenu de Turin avec l'ambassadeur français qui se trouva en complet accord avec lui sur la nécessité et l'urgence de résoudre la question romaine par un prompt rappel de nos troupes. A son arrivée à Paris, il revit M. de Persigny qui regardait ce rappel comme prochain.

Vers la même époque, nous étant rencontrés avec Duveyrier chez Guéroult, celui-ci, toujours pénétré de plus en plus de l'affaissement de l'Empereur et de l'imminence d'une révolution radicale, pour bien nous camper sur la violence du mouvement qui agitait les esprits, nous raconta qu'un démocrate de l'école de l'ancien *National* lui avait parlé sérieusement de la can-

didature du duc d'Aumale pour la présidence de la République. « Cette candidature est drôle, ajouta Guéroult, mais la manière dont on l'explique ne l'est pas moins. — Le duc d'Aumale, dit-on, voyant que son neveu n'est pas de force à porter le poids d'une restauration orléaniste, s'est fait franchemeut *républicain.* » Il y a dix ans que cela fut dit, et chaque mot semble porter la date d'hier, tant la phrase entière se rapporte encore à la nouvelle du jour.

Mais le pessimisme dont Guéroult se faisait reprocher l'exagération par les conseillers éminents du pouvoir personnel ne lui faisait rien perdre de l'activité de son civisme ni de son ardeur d'apôtre dans la défense du progrès politique et social. Plus il était persuadé que l'Empereur, ne voulant, ou ne pouvant plus rien faire pour la liberté des peuples et pour l'élévation morale, intellectuelle et matérielle des travailleurs, s'acheminait rapidement vers l'abîme, et plus il apportait de sollicitude et de zèle à la recherche des moyens d'empêcher le pire de succéder au *mal:* en d'autres termes, plus il considérait la dictature impériale comme mourante, faute d'avoir suivi avec franchise, avec persévérance et avec

sagesse le mouvement progressif imprimé au monde moderne par le XVIIIe siècle et la révolution française, et plus il s'efforçait, dans sa polémique journalière, de faire prévaloir les principes de la démocratie et du socialisme conciliables avec l'ordre et la liberté, et seuls assez puissants désormais pour garantir à la fois la France contre le retour de l'*anarchie* et contre le triomphe final de ce qu'on a appelé depuis la *réaction rurale et cléricale.*

Cette polémique indépendante prenait souvent un caractère hostile, au grand déplaisir des ministres avec lesquels Guéroult entretenait d'ailleurs de bons rapports. Quand M. Thouvenel, dont l'attitude énergique dans les affaires de Rome avait déplu au parti clérical, fut obligé de céder la place à M. Drouyn de Lhuys, au ministère des affaires étrangères, l'*Opinion nationale* publia une série d'articles violents de son rédacteur en chef contre les tendances rétrogrades de la politique impériale en Italie. Les rigueurs exceptionnelles de l'arbitraire ministériel alors légalisé ne furent pas épargnées à la feuille impitoyable pour le pouvoir temporel du pape comme sans égard pour le pouvoir personnel de l'Empereur. Le 8 décembre

1862, l'*Opinion nationale* reçut un avertissement.

Huit jours après, Guéroult ayant rencontré M. de Persigny, celui-ci lui adressa le reproche de donner des embarras extrêmes et de perpétuels soucis aux ministres de nuance libérale. « Je lis toujours avec plaisir vos articles, lui dit-il, ils sont bien écrits, ils renferment certainement des critiques justes et auxquelles j'applaudis. Mais vous vous méprenez sur le vrai caractère de la politique de l'Empereur qui veut toujours ce qu'il a voulu et ce que vous poursuivez, et qui se croit obligé seulement de garder des ménagements envers le pape. Il voudrait que Victor-Emmanuel reconnût le principe du pouvoir temporel de la papauté, et, cette reconnaissance faite, la France retirerait ses troupes de Rome et laisserait la parole aux événements. »

Guéroult fit remarquer au ministre que ce programme imposait une déclaration impossible au roi d'Italie après le vote du parlement, et de plus qu'il ne tromperait ni le pape ni les papistes de France et du monde catholique entier sur l'abandon *dissimulé* de la *sainte* cause par la France impériale. Malheur à la politique qui n'ose pas s'avouer ! Elle finit toujours par

mécontenter tout le monde, par n'avoir plus personne pour elle.

Cependant on signalait dans l'intimité, en haut lieu, quelques symptômes qui justifiaient la confiance de M. de Persigny. Guéroult, qui en fut averti, témoigna que son hostilité n'était pas systématique et qu'il serait tout prêt à appuyer le gouvernement impérial s'il pouvait s'assurer auprès de l'Empereur lui-même qu'il était franchement résolu à entrer dans la voie progressive. Mais d'autres symptômes moins encourageants survinrent bientôt, et, quand un des premiers hommes d'Etat de l'Empire, encore vivant, demanda au journaliste impartial s'il avait cherché à voir l'Empereur, le journaliste répondit qu'il s'était abstenu de demander une audience parce qu'il n'avait pas foi en Sa Majesté. Ce défaut de confiance en Napoléon III n'empêchait pas l'infatigable champion des nationalités d'encourager le potentat dans les dispositions guerrières qu'on lui supposait en faveur de la Pologne et dont Guéroult avait été informé, vers le milieu du mois de mai 1863, par un des membres les plus influents du cabinet, alors partisan lui-même de l'affranchissement de la Pologne, mais qui appréhendait le goût des

annexions rhénanes qui pouvait en surgir et provoquer une nouvelle coalition contre la France. Un autre ministre, M. Fould, reprocha au contraire à Guéroult, à la même époque, ses sympathies trop vives et ses articles belliqueux en faveur de la cause polonaise.

Paris donna bientôt un éclatant témoignage d'adhésion à la politique de l'*Opinion nationale*, en nommant son rédacteur en chef député au Corps législatif, contre des concurrents de nuances diverses, MM. Cochin, Prévost-Paradol et le candidat officiel.

Justement fier de ce succès, Guéroult fut curieux d'apprendre par lui-même comment le ministre de l'intérieur, qui était censé diriger les élections, portait le poids de sa défaite. Il trouva M. de Persigny fort attristé, et rejetant la responsabilité de cet échec sur l'entourage aveugle, qui n'avait pas voulu accepter pour la capitale neuf candidatures d'opposition constitutionnelle, ce qui aurait pu faire échouer les candidats d'opposition systématique. Lorsque Guéroult me rapporta cette plainte du ministre contre la camarilla omnipotente, je me souviens lui avoir dit : « Si l'influence de cet entourage continue à dominer dans les conseils du gou-

vernement, c'en sera bientôt fait de l'ordre actuel et il ne faudra plus qu'un événement naturel ou accidentel, ou une guerre malheureuse, pour que M. Thiers qui dit le premier comme menace : l'*Empire est fait,* puisse venir un jour annoncer avec la même solennité que *l'Empire est défait.* »

Des pronostics moins sombres, des jours meilleurs vinrent pourtant, quelques mois après, relever les espérances des progressistes dominés par la grande pensée de Saint-Simon sur la régénération européenne et qui en attendaient la réalisation par l'initiative pacifique ou guerrière de la France, monarchique ou républicaine.

Dans son discours d'ouverture de la session législative, le 5 novembre 1863, l'Empereur prononça l'oraison funèbre de la vieille diplomatie, l'abolition des traités de 1815, l'urgence d'un congrès pour la préparation d'un pacte nouveau entre les nations modernes et la nécessité d'un désarmement général afin que les fruits du travail des peuples ne fussent plus dévorés par la guerre.

Ce manifeste changea un instant les dispositions pessimistes de Guéroult à l'égard de l'Empereur. L'*Opinion nationale* du 14 novembre reproduisit un passage du livre de Saint-Simon,

où le hardi novateur avait prédit la venue d'un prince capable de s'élever à la hauteur où il s'était placé lui-même et assez puissant pour faire des hautes visées du philosophe d'éclatantes réalités politiques et sociales. Enfantin nous avait lu cette page remarquable dans une réunion d'amis, et l'impression qu'elle avait produite en nous avait été telle que je fus entraîné à dire que la prédiction de notre maître était bien près de s'accomplir et que le libérateur de l'Italie, si solennellement engagé désormais envers la Pologne et toutes les nationalités opprimées, m'apparaissait comme un *Saint-Simon à cheval.*

Guéroult garda tout d'abord cette impression favorable à la politique impériale et qui n'était guère partagée alors que par M. Havin, dans le camp de l'opposition où régnait l'hostilité systématique. Mais l'hiver s'étant écoulé sans le moindre symptôme d'une réalisation prochaine des espérances que le discours du 5 novembre avait fait concevoir, le rédacteur en chef de l'*Opinion nationale* fut ressaisi par ses appréhensions désespérantes et publia dans son journal, en avril 1864, quelques articles où la politique et la personne de l'Empereur étaient peu ménagées. Ne partageant pas ce découragement absolu, quoique

affligé de l'inaction prolongée du potentat, qui s'était posé, peu de mois auparavant, en régénérateur résolu de la vieille Europe, je témoignai à mon ami le regret que me faisait éprouver la vivacité de ses attaques, et il me répondit un jour, en me citant des personnages politiques, haut placés dans la diplomatie, et qui croyaient comme lui l'Empereur *amoindri, affaibli, en déclin*. Un incident déplorable vint, à cette époque, confirmer Guéroult dans son attitude hostile. Les journaux annoncèrent que l'empereur Napoléon, non content d'avoir abandonné le Danemark, notre plus fidèle allié, avait adressé des félicitations au roi de Prusse sur la prise de Duppel. Ces bruits non démentis achevèrent d'épuiser l'effet passager de l'appel solennel fait avec tant d'éclat à l'Europe pour le desarmement général. L'entourage impérial triomphait, sans s'apercevoir que la triste politique qu'il inspirait faisait la joie des ennemis de l'Empire et poussait à l'hostilité les progressistes impartiaux. Guéroult en vint, à la fin du mois de juin, à signaler une réapparition des *cochers du cirque* et des *eunuques du Bas-Empire*. Le 3 juillet, l'*Opinion nationale* reçut un avertissement pour avoir *calomnié et insulté* le gouvernement de l'Empereur, Gué-

roult avouait l'*insulte*, mais en protestant contre la *calomnie*. Je le croyais dans l'erreur. Des écrivains en relation avec M. Mocquart m'avaient dit tenir de lui que l'Empereur avait offert aux Anglais son concours pour défendre le Danemark contre la Prusse s'ils voulaient généraliser l'action de cette nouvelle alliance anglo-française et la porter ailleurs, fût-ce en Pologne. Un discours de lord Russel indiqua en effet, à cette époque, qu'il s'était passé quelque chose de semblable entre Paris et Londres. J'en fis la remarque à Guéroult, qui trouva comme moi que c'était trop *gros* pour les *sages* du Foreign-office, et qui en prit occasion d'accentuer de plus en plus ses sinistres prévisions sur le sort du régime impérial, en me rapportant qu'il s'était rencontré peu de jours auparavant dans un salon avec des notabilités civiles et militaires et que tout le monde s'était accordé à dire que l'Empereur n'avait nullement affermi son édifice et que l'œuvre dynastique était toujours à faire. Je ne pouvais pas combattre cette opinion ; je pensais toujours, comme je l'avais dit vingt-cinq ans auparavant en écrivant l'*Histoire de l'Empereur Napoléon*, que *notre siècle est peu dynastique*. Après la chute du premier Empire, la branche aînée des Bourbons, la

branche cadette, et le neveu de Napoléon Ier, devaient me confirmer de plus en plus dans cette pensée. En cette année 1864, ne vit-on pas les ministres de Napoléon III reprendre contre MM. Carnot, Garnier-Pagès et leurs amis la politique mesquine et tracassière à laquelle les ministres de Louis XVIII avaient eu recours contre Lafayette, Benjamin Constant et le monde libéral tout entier? Evidemment, l'hérédité, la perpétuité n'existait plus que dans l'aveuglement, dans l'insanité des races trégnanes.

Cependant, un événement, longtemps désiré et indéfiniment ajourné, vint donner une lueur d'espoir au parti de l'avenir. Le traité franco-italien du 15 septembre répondait trop aux aspirations du libéralisme pour ne pas exaspérer les cléricaux. Tout le monde interprétait cette convention dans le sens de l'*Opinion nationale*. C'en était assez pour que Guéroult, qui ne poursuivait que le triomphe d'une idée et non pas l'élévation ou la chute d'un homme, donnât à la polémique un caractère de modération conforme aux circonstances.

Mais cet apaisement, fondé par l'espoir, ne fut pas de longue durée. Une note, émanée du ministère des affaires étrangères, sembla remet-

tre en question ce que l'on aimait à croire résolu par le traité du 15 septembre. La critique de l'*Opinion nationale* reprit bientôt son amertume. Ce fut au milieu de ces variations du baromètre gouvernemental que Duveyrier publia son livre *l'Avenir et les Bonaparte*. Il l'avait communiqué dans un dîner à Guéroult ainsi qu'à Jourdan et à moi. Ces deux amis avaient trouvé ce travail remarquable en ce qu'il définissait très-bien les conditions nécessaires du gouvernement dans l'avenir; mais ils ajoutaient: « Duveyrier croit ces conditions possibles avec les Bonaparte, et nous (Guéroult et Jourdan) nous ne le croyons pas. »

C'est à ce dîner que Duveyrier dit à Guéroult: « L'Empereur rend hommage à votre talent, mais il a dit aussi que la lecture d'un de vos articles sur le Mexique lui avait fait croire que vous étiez un *mauvais citoyen*. » Guéroult répondit en souriant: « Il a voulu dire sans doute *mauvais impérialiste*, et je ne m'en défends pas.

Dans le courant de l'année 1865, le *Moniteur* publia un rapport du ministre de l'instruction publique à l'Empereur sur les avantages et l'opportunité de l'*enseignement gratuit et obligatoire*. Les *conservateurs-bornes*, ralliés et non ralliés à

branche cadette, et le neveu de Napoléon Ier, devaient me confirmer de plus en plus dans cette pensée.En cette année 1864, ne vit-on pas les ministres de Napoléon III reprendre contre MM. Carnot, Garnier-Pagès et leurs amis la politique mesquine et tracassière à laquelle les ministres de Louis XVIII avaient eu recours contre Lafayette, Benjamin Constant et le monde libéral tout entier? Evidemment, l'hérédité, la perpétuité n'existait plus que dans l'aveuglement, dans l'insanité des races trégnanes.

Cependant, un événement, longtemps désiré et indéfiniment ajourné, vint donner une lueur d'espoir au parti de l'avenir. Le traité franco-italien du 15 septembre répondait trop aux aspirations du libéralisme pour ne pas exaspérer les cléricaux. Tout le monde interprétait cette convention dans le sens de l'*Opinion nationale*. C'en était assez pour que Guéroult, qui ne poursuivait que le triomphe d'une idée et non pas l'élévation ou la chute d'un homme, donnât à la polémique un caractère de modération conforme aux circonstances.

Mais cet apaisement, fondé par l'espoir, ne fut pas de longue durée. Une note, émanée du ministère des affaires étrangères, sembla remet-

tre en question ce que l'on aimait à croire résolu par le traité du 15 septembre. La critique de l'*Opinion nationale* reprit bientôt son amertume. Ce fut au milieu de ces variations du baromètre gouvernemental que Duveyrier publia son livre *l'Avenir et les Bonaparte*. Il l'avait communiqué dans un dîner à Guéroult ainsi qu'à Jourdan et à moi. Ces deux amis avaient trouvé ce travail remarquable en ce qu'il définissait très-bien les conditions nécessaires du gouvernement dans l'avenir; mais ils ajoutaient : « Duveyrier croit ces conditions possibles avec les Bonaparte, et nous (Guéroult et Jourdan) nous ne le croyons pas. »

C'est à ce dîner que Duveyrier dit à Guéroult : « L'Empereur rend hommage à votre talent, mais il a dit aussi que la lecture d'un de vos articles sur le Mexique lui avait fait croire que vous étiez un *mauvais citoyen*. » Guéroult répondit en souriant : « Il a voulu dire sans doute *mauvais impérialiste*, et je ne m'en défends pas.

Dans le courant de l'année 1865, le *Moniteur* publia un rapport du ministre de l'instruction publique à l'Empereur sur les avantages et l'opportunité de l'*enseignement gratuit et obligatoire*. Les *conservateurs-bornes*, ralliés et non ralliés à

l'Empire, poussèrent à l'unisson un cri formidable de réprobation contre M. Duruy. MM. Rouher et de Falloux se retrouvaient d'accord comme aux plus beaux jours de la rue de Poitiers pour honnir le ministre novateur dont le rapport resta lettre morte. Guéroult m'assura pourtant, comme le tenant d'une personne très-accréditée auprès de l'Empereur, que Sa Majesté avait apposé son visa et son approbation sur une épreuve de l'œuvre ministérielle, ce que le ministre avait omis dans la publication du *Moniteur*. La volonté suprême avait donc capitulé devant quelque influence fatale ! Guéroult y voyait une nouvelle manifestation du déclin qu'il signalait depuis longtemps.

En 1866, survint la guerre d'Allemagne entre l'Autriche et la Prusse. L'*Opinion nationale* pressa le cabinet français de mettre à profit cette lutte des deux grandes puissances de la Germanie, soit en faisant rendre Venise à l'Italie, par la cour de Vienne, soit en négociant à Berlin, pour la restitution sur le Rhin des places fortes que la France possédait avant 1789 et que les traités de 1815 lui avaient enlevées. La persistance du cabinet autrichien, vassal alors du Saint-Siége, à garder la Vénétie, tant qu'il n'y fut pas contraint par les désastres de ses armées, fit incliner la dé-

mocratie française vers celui des belligérants qui représentait le mieux l'esprit moderne, le libre examen, et qui démolissait le vieil édifice féodal de la Germanie, pour lui substituer l'unité allemande dont les fondateurs, rois ou ministres, tous également mortels et bénéficiaires passagers, pourraient jouir et se glorifier un moment, mais qui devait, un peu plus tôt ou un peu plus tard, appartenir définitivement à la démocratie germanique, comme partie intégrante des États-Unis de l'Europe.

Après la cession de la Vénétie, par la cour de Vienne, non pas à l'Italie mais à la France, pour que cette dernière puissance en disposât de manière à détacher le cabinet italien de l'alliance prussienne et à engager l'empereur Napoléon dans un conflit avec la Prusse, des cris de guerre contre les vainqueurs de Sadowa partirent du camp des cléricaux et des royalistes, si pacifiques la veille. « En s'alliant à l'Autriche, comme le lui conseillent les cléricaux et les royalistes de toutes nuances, disait Guéroult dans l'*Opinion nationale* du 11 juillet, la France se lancerait dans une carrière semée de périls, hérissée d'obstacles, où elle rencontrerait devant elle l'Allemagne entière, et où tous les intérêts pacifiques

viendraient s'engloutir, sans raison, sans excuse, sans prétexte. Tous ces amis de la paix convertis à la guerre montrent trop visiblement le bout de l'oreille. L'opinion ne les suivra pas. « Guéroult exprimait aussi dans cet article l'espoir qu'*une entente facile mettrait naturellement dans les mains de la France les compensations auxquelles elle avait droit*, et je disais ensuite moi-même dans l'*Opinion nationale* du même jour : » Il ne faudrait pas que dans l'ivresse du triomphe, un homme d'Etat se fît hardiment révolutionnaire pour écarter les traités de 1815 là où ils gênent l'agrandissement de son pays, et qu'il prétendît ensuite les maintenir strictement obligatoires pour telle autre nation dont ces traités détestables ont iniquement dépécé le territoire et rétréci les frontières. »

Ce fut là précisément, ce que M. de Bismark prétendit faire en 1867 dans la question du Luxembourg. Quand cette question fut soulevée, l'orléanisme pur et la fusion, mettant à profit le mécontentement provoqué par la politique inerte et indécise de l'Empereur, étaient parvenus à faire considérer comme prochaine la chute de l'Empire. Tel était l'état des esprits, dans les premiers jours du mois de mars de cette année, qu'un

haut fonctionnaire, sincèrement attaché à la famille Bonaparte et à la cause de la démocratie, fit à Guéroult cette confidence : « J'ai dit à l'Empereur que les aspirations populaires étaient encore *libérales*, mais que, si on tardait à les satisfaire, elles deviendraient bientôt *révolutionnaires.* » Ces paroles furent prononcées en présence d'un éminent magistrat qui devait, quatre ans plus tard, tomber victime des *aspirations revolutionnaires* poussées jusqu'à la sauvagerie, le président Bonjean.

La Prusse, enhardie par les dangers de l'Empire, se montrait de plus en plus résolue à faire entrer le duché de Luxembourg dans la Confédération germanique, et la France semblait n'y pas prendre garde. Cette attitude exaspérait Guéroult. Il prépara là-dessus un article comme il savait les faire, clair, précis, finement mordant pour insinuer que le chef de l'Etat, plongé dans l'irrésolution et l'impuissance, était devenu incapable de gouverner. Lui ayant fait quelques observations sur cet excès de pessimisme que j'étais loin alors de croire fondé, il me répondit que la France ne pouvait faire la guerre à la Prusse qu'après s'être débarrassée du gouvernement qui ne savait et ne voulait rien faire, que

Prusse, nation éclairée, intelligente, eût si mal compris son rôle. « Elle risque, dit-il, et c'est ce que nous lui souhaitons de tout notre cœur, de voir périr et fondre dans ses mains cette unité artificielle, œuvre de violence et de ruse qu'elle n'a pas encore achevé d'imposer à l'Allemagne... Oublions pour un instant, puisqu'il le faut, les travaux de la paix si féconds pour la liberté, et puisqu'à propos d'un litige sans importance, il faut qu'une dernière lutte s'engage, élevons-nous à la hauteur de cette nécessité douloureuse, et que chacun de nous se prépare à faire son devoir. »

Mais la guerre qui semblait inévitable ne se fit pas, *la France n'était pas prête,* et l'Exposition universelle l'était, promettant d'attirer à Paris l'élite du monde entier, les travailleurs de toutes les branches et de tous les pays, sans parler des rois de toutes les nations.

Ce rendez-vous des producteurs de tous les États plus ou moins civilisés touchait à sa fin, quand un incident néfaste vint se jeter à travers les fêtes et les destinées de l'Empire. Les garibaldiens avaient envahi les États pontificaux. Le bruit se répandit aussitôt que l'Empereur était décidé à intervenir en faveur du *pape-roi*. Guéroult fit une

série d'articles remarquables à ce sujet pour bien faire comprendre au gouvernement impérial qu'une seconde expédition romaine rendrait aussitôt entièrement révolutionnaires les aspirations libérales des masses populaires. Celui de ces articles qui concernait plus spécialement le pouvoir personnel et qui était écrit avec une vigueur et une logique accablantes, préoccupa le conseil des ministres à raison de la vive impression qu'il avait produite dans Paris, et il ne donna lieu toutefois qu'à un avertissement officieux dont M. Baroche se chargea personnellement. L'Empereur était alors à Biarritz, où l'article lui fut adressé de la préfecture de police, avec mention de l'accueil qu'il avait reçu du public de la capitale.

Après quelques jours de sursis, les bruits d'intervention armée en Italie se ranimèrent, et un diplomate français, bien connu à Rome, dit à Guéroult que l'invasion des États pontificaux rendait décidément cette intervention obligatoire pour le gouvernement impérial. Guéroult, qui avait connu d'autres sentiments à cet ambassadeur, lui répondit en peignant à grands traits les désastres qu'une pareille faute pouvait entraîner, et il accula son interlocuteur à cet aveu

laconique : *Je pense comme vous.* — « Dites-le donc où vous pouvez prendre la parole et donner un avis, » — répliqua vivement Guéroult.

La résolution funeste fut prise le 16 octobre en conseil des ministres, contre l'avis de M. de...., qui pensait à peu près comme l'ambassadeur dont je viens de parler. Guéroult avait été informé que c'était M. Rouher, soutenu par MM. Niel et Rigault de Genouilly, qui s'était chargé de défendre et de faire triompher cette résolution devant les grands corps de l'État. L'*Opinion nationale* du 17 renferma cinq entrefilets de son rédacteur en chef, placés en tête du journal, et qui tendaient tous à soulever la conscience publique contre cet acte d'insanie réactionnaire. Quant Guéroult me communiqua, en épreuve, ces divers articles, je lui déclarai que je régardais comme impossible que son hardi langage n'attirât pas sur lui des tracasseries et des poursuites, mais j'ajoutai que, quoiqu'il m'appelât le *dernier des croyants* en une mission démocratique et sociale de l'Empereur, et quoique je fusse plus désireux, en effet, d'avoir à approuver, qu'à blâmer et à combattre les Bonaparte, je n'hésiterais pas à sa place à qualifier comme il le faisait, la fatale reculade du gouvernement impérial, sans me préoccuper

des conséquences. Les entrefilets parurent donc le soir même et produisirent dans Paris une si vive agitation qu'elle me rappela celle que le *Journal des Débats* provoqua en 1829, à l'avénement de M. de Polignac, par cette fameuse exclamation : « *Malheureuse France ! malheureux roi !* »

Le même soir, Guéroult vit M. de L......., qui, quoique opposé à l'intervention, inclinait néanmoins à l'accepter avec l'adoucissement de l'occupation commune. Le journaliste ne se laissa pas désarmer par cet amendement. Il répondit que ce moyen terme serait repoussé par l'Italie, qu'il compromettait l'Empire et la dynastie devant la nation italienne, et qu'il pourrait en résulter une guerre européenne où la France, légitimement détachée du régime impérial, combattrait sans enthousiasme et n'aurait à choisir qu'entre une invasion grosse d'une restauration ou une révolution intérieure grosse d'une république. « Pour moi, aurait dit Guéroult en terminant, mon choix est fait, je suis pour la révolution ; puisse votre gouvernement s'arrêter à temps dans son élan vers l'abîme ! » Le diplomate dont il est question plus haut et un fonctionnaire éminent de l'Empire, si mon

ami m'a bien renseigné, étaient présents à ce colloque.

Au milieu de l'anxiété générale, rien d'officiel n'apparaissait. Enfin le 19 octobre, l'ordre de partir pour l'Italie fut donné aux troupes. L'*Opinion nationale* en publia la nouvelle, le soir même, et Guéroult n'ajouta à cette annonce que ces quelques mots : « Désormais les raisonnements sont inutiles, la parole est aux événements. » Quelqu'un qui était loin de nourrir des pensées hostiles à l'ordre établi, dit en cette occasion à Guéroult : « La première expédition française a tué la République, la seconde tuera l'Empire. »

Cette prédiction ne fut pas prompte toutefois à se réaliser. La France impériale écrasa aisément l'Italie radicale, grâce aux *Miracles* des *chassepots*. Mais les vainqueurs de Mentana devaient rencontrer plus tard à Sedan les alliés que nos fautes avaient donnés aux Italiens.

L'effet produit en France par ces miracles présageaient bien qu'ils ne profiteraient pas beaucoup à l'Empire et que la satisfaction donnée au parti clérical n'affermirait pas sérieusement la dynastie napoléonienne. L'Italie était devenue furieuse contre la France, le Pape restait peu

reconnaissant, et l'opinion publique se montrait plus que jamais soucieuse et mécontente.

Guéroult continuait donc de signaler dans sa feuille, avec une verve et une logique chaque jour plus entraînante, les causes et les progrès de l'impopularité du gouvernement. Cette persistance courageuse souleva contre lui les principaux conseillers et courtisans de la politique régnante, et comme le *Siècle* prenait part à cette lutte, à côté de l'*Opinion nationale*, les courtisans du parlement lancèrent contre les deux rédacteurs en chef de ces journaux, députés de Paris, un de leurs collègues au Corps législatif, lequel, à l'aide de paperasses suspectes ou controuvées qu'on fit tomber entre ses mains, ne craignit pas d'accuser Guéroult et Havin d'avoir vendu leur plume à l'étranger. Un jury d'honneur, pris dans le sein de l'Assemblée, et présidé par l'illustre Berryer, fit justice de cette misérable calomnie.

En dehors de sa polémique habituelle, Guéroult eut à répondre vers le même temps à une attaque de M. Pouyer-Quertier contre le saint-simonisme. Voici sa lettre :

Paris, 7 mars 1868.

« Mon cher collègue,

« J'ai écouté avec un grand intérêt, dans la séance d'avant-hier, l'excellent discours que vous avez prononcé à l'appui de votre amendement. Toutefois, appelé un instant hors de la salle des séances, je n'avais pu entendre la phrase suivante, qui ne m'a été signalée que trop tard pour que je pusse réclamer au procès-verbal de la séance d'hier :

« Je ne parle pas, disiez-vous, des saines « doctrines, telles que certaines personnes les « entendent. Oh ! non ; mais il aura la liberté de « discussion ; on pourra répandre les vraies et « réelles doctrines, pour faire contre-poids aux « doctrines qui ont été si funestes aux intérêts « généraux depuis quelques années. Il ne sera « pas difficile de démontrer que l'école qui a « pris pour devise ; « Tout pour moi, rien pour « les autres, » et qui n'a pas même dit : « Et « Dieu pour tous, » en un mot l'école saint- « simonienne, a entraîné à sa suite les plus né- « fastes et les plus terribles résultats, etc.

« Il est évident, par cette seule citation, mon

cher collègue, que vous n'avez jamais pris la peine de jeter les yeux sur un seul des livres où sont exposées les doctrines de l'école saint-simonienne. En effet, loin de professer l'égoïsme grossier que vous lui attribuez à tort, l'école de Saint-Simon subordonnait toutes ses doctrines aux trois maximes suivantes, qu'elle inscrivait en tête de toutes ses publications :

« Toutes les institutions sociales doivent avoir « pour but l'amélioration morale, intellectuelle « et physique de la classe la plus nombreuse et « la plus pauvre. »

« Tous les priviléges de la naissance seront « abolis. »

« A chacun suivant sa capacité, à chaque ca- « pacité suivant ses œuvres. »

« Elle annonçait la déchéance de la guerre, l'avénement de l'industrie, l'association universelle, comme étant le but vers lequel l'humanité s'achemine, et l'alliance politique de la France, de l'Allemagne confédérée autour de la Prusse, et de l'Angleterre, comme devant former le pivot de la réorganisation européenne, condition préalable du désarmement, et de la réduction des armées permanentes.

« Depuis quarante ans, mon cher collègue,

ces idées ont fait et font encore leur chemin ; elles ont pénétré dans les esprits et ont marqué leur empreinte dans les faits.

« Si j'ai tenu à vous signaler l'erreur involontaire où vous étiez tombé, ce n'est pas seulement, mon cher collègue, parce que ces idées sont celles de toute ma vie, parce qu'elles me rappellent de chers souvenirs de jeunesse, de nobles cœurs, des esprits éminents, avec lesquels, vivants ou morts, je n'ai point cessé d'être en communauté de sentiments et d'espérances, mais c'est aussi parce qu'en vous remettant sous les yeux la justice et la vérité que vous me paraissiez avoir un peu perdues de vues, je pensais vous donner une marque du prix que j'attache à votre appréciation, et un réel témoignage d'estime.

« Recevez, je vous prie, mon cher collègue, l'assurance de mes sentiments les plus distingués. »

« Ad. Guéroult. »

Cependant les démonstrations non équivoques de l'esprit public avaient fini par déterminer l'Empereur à faire quelques concessions libérales en matière de presse. L'entourage s'en émut, les candidats officiels, formant la majorité parlemen-

taire, s'efforcèrent de restreindre par des amendements le libéralisme du projet de loi. On parla même de l'opposition et de la retraite du principal ministre. Mais ce fut un vain bruit. Le ministère tout entier resta, et on lui attribua des dispositions guerrières pour porter au dehors l'agitation qui devenait de plus en plus menaçante au dedans. Des gens qu'on avait de bonnes raisons de croire bien informés assuraient que l'Empereur, confiant dans la force de ses armes, allait reprendre son programme de 1863 et mettre les puissances européennes en demeure de désarmer simultanément, sous la réserve de les y contraindre militairement. Guéroult lui-même, qui repoussait, comme inopportuns, les desseins belliqueux qu'on prêtait au chef de l'État, me dit tenir d'un conseiller d'État, exerçant une haute fonction dans l'administration parisienne, que la perturbation des esprits était telle à Paris et en province qu'il fallait s'attendre, ou à une *révolution*, ou à quelque acte extraordinaire de la part de l'Empereur.

Cette confidence, dans sa dernière partie, concordait avec mes prévisions et mes espérances : Guéroult, au contraire, ne voulait pas se départir de son scepticisme à l'endroit des actes de vigueur

que l'on supposait en voie de préparation dans les régions mystérieuses du pouvoir personnel. Il continua dans l'*Opinion nationale* son opposition à toute idée de guerre, tant que le parti réactionnaire conduirait le char de l'Etat, quoique l'on prétendît donner pour but, à cette nouvelle prise d'armes, la restitution de nos anciennes places fortes des provinces rhénanes.

Mais les puissants meneurs de ce parti, dans le conseil des ministres, n'avaient nulle envie de se retirer, malgré le bruit qui en avait couru, et avec eux s'était maintenu à la tête de l'administration de l'Empire l'esprit aristocratique et clérical, déguisé en *conservateur,* qui provoquait depuis plusieurs années les signes alarmants de l'impopularité croissante du gouvernement impérial. De nouvelles élections se préparaient cependant, et l'état des esprits, à Paris surtout, ne laissait aucun espoir aux candidatures officielles. Qu'imaginèrent donc alors les habiles qui avaient été particulièrement en crédit sous le pouvoir personnel et qui redoutaient la concurrence ministérielle dont ils étaient menacés par les choix probables de la capitale?

Ce qu'ils imaginèrent est écrit sur les ruines fumantes de nos monuments, avec le sang de nos

bons citoyens, prélats, magistrats, publicistes, etc.; ce qu'ils imaginèrent, sans en prévoir les conséquences sans doute, ce fut d'encourager la démagogie furibonde dont le règne d'un jour ne pouvait que provoquer une réaction autoritaire et faire par là échouer la démocratie modérée, leur rivale éventuelle dans la distribution des portefeuilles. Paris eut bientôt autant de clubs que de quartiers, et ce que l'on professait hautement dans ces clubs, ce n'était rien moins que le socialisme révolutionnaire et l'athéisme radical. Des journaux qui rappelaient ceux d'Hébert et de Marat répandaient et appuyaient ces doctrines. On citait des promesses de tolérance et des paroles d'encouragement adressées par un homme d'Etat dont l'influence était grande, à quelques jeunes écrivains, pleins d'audace, d'ambition et de talent, pour les pousser à attaquer, à discréditer, à détrôner les chefs régnants de la démocratie bourgeoise. Guéroult avait reçu à ce sujet, d'un homme de lettres honorablement connu et qui vit encore, des renseignements dont il me fit part, et qui furent pleinement confirmés plus tard dans une séance de la Commune par le démêlé survenu entre Félix Pyat, accusateur, et Vermorel, accusé.

Le succès électoral du radicalisme ne produisit pas cependant sur le pouvoir personnel tout l'effet qu'avaient pu s'en promettre les hommes d'Etat dont l'esprit conservateur ne répugnait pas à comprendre la licence des journaux et des clubs dans leur programme gouvernemental. Le 12 juillet 1869, un message au Corps législatif annonça que l'Empereur était disposé à suivre le mouvement libéral dont il avait pris l'initiative avant les élections. Guéroult trouva ce message peu significatif. « Attendons la suite, lui dis-je; si elle ne répond pas aux vœux légitimes du grand nombre, tant pis pour l'Empire: la France ne périra pas pour cela. L'essentiel, c'est que ce premier pas soit suivi d'un second, non moins indispensable, le renvoi des hommes qui personnifient depuis 18 ou 19 ans le système dictatorial et les idées réactionnaires. » L'*Opinion nationale* publia une série d'articles dans ce sens. Guéroult reçut alors des renseignements qui concordaient avec les miens et qui représentaient l'Empereur comme disposé, s'il venait à renouveler le ministère, à passer par-dessus le tiers parti pour s'adresser aux hommes possibles de la gauche, et connus comme partisans des réformes politiques et sociales. C'était en effet le seul préservatif à

employer contre les symptômes révolutionnaires toujours menaçants, en y ajoutant une dissolution immédiate du Corps législatif. L'opinion publique se prononçait en effet dans ce sens. Les excentricités des clubs et de la presse démagogique ne rejetaient pas les esprits vers la réaction dictatoriale et cléricale, mais vers le gouvernement parlementaire, franchement libéral et sagement socialiste, car dès lors on commençait à comprendre que la question sociale est la seule qu'il y ait à résoudre en ce siècle pour obtenir enfin le règne de l'ordre et de la liberté.

Malheureusement, l'Empereur qui avait fait pourtant un livre remarquable sur cette question et qui avait introduit depuis dans notre législation des réformes et des améliorations en faveur de la classe ouvrière, laissa trop prédominer cette fois encore, dans la formation du cabinet, les inspirations purement conservatrices. Il ne se sépara officiellement de son principal ministre que pour en faire son conseiller officieux, et, sous cette influence persistante, il eut soin de n'admettre que des notabilités du tiers-parti, la plupart vétérans de la rue de Poitiers, dans la composition du nouveau ministère. Un remaniement du cabinet devint bientôt nécessaire, et il s'accom-

plit dans le sens libéral. Emile Ollivier fut nommé garde des sceaux et exerça en réalité sous ce titre les fonctions de premier ministre. Mais il eut, dit-on, en face de lui, un collaborateur occulte et prépondérant, l'homme d'État même qu'il avait appelé le *vice-Empereur*.

Guéroult était très-lié avec Émile Ollivier, dont l'avénement avait réveillé en lui quelque espoir pour les libertés publiques et pour les réformes sociales législativement possibles. Il regardait l'Empereur comme *douloureusement résigné*, sinon comme sympathiquement disposé aux innovations devenues indispensables. Il sut bientôt que la résignation du pouvoir personnel était loin d'être complète, et que l'Empereur tenait absolument au maintien des articles de la constitution impériale qui rendaient précaires dans l'avenir les améliorations constitutionnelles que les embarras du présent pouvaient faire accorder.

Guéroult publia un excellent article à ce sujet dans l'*Opinion nationale* du 17 mars 1870. Le 22, le journal officiel renferma une lettre de l'Empereur chargeant Émile Ollivier de rédiger un projet de réforme de la constitution sur la délégation du pouvoir constituant. Cette mission remplit de joie la presse libérale. Mais Guéroult

sut se garantir de cet enthousiasme irréfléchi; il signala, dès le soir même, le vague et l'insuffisance des modifications annoncées. Sa méfiance provenait de ce qu'il était averti que ces modifications avaient été arrêtées seulement entre l'Empereur et son ministre principal, *avec le concours du conseiller officieux.*

Dix jours après, un nouveau renseignement parvenait au rédacteur en chef de l'*Opinion nationale.* L'Empereur et son ministre avaient jugé opportun de consulter la nation sur les réformes libérales accomplies et sur celles à accomplir qui seraient formulées dans un sénatus-consulte.

Guéroult trouvant la question posée entre la liberté et la dictature, se prononça énergiquement pour la liberté. Je m'associai à ses efforts autant que je le pus dans l'*Opinion nationale*, en faveur du progrès pacifique, c'est-à-dire pour conjurer la chance d'une *anarchie sans Dieu et sans frein, facile à prévoir, et fatalement grosse d'un ancien régime quelconque, sans liberté et sans autorité, et ne pouvant que perpétuer sans fin le jeu sanglant et ruineux des révolutions.*

Quand le succès du plébiscite eut dépassé les espérances du gouvernement, nous nous

appliquâmes à combattre les appréciations dangereuses des courtisans qui voulaient attribuer à l'Empire originel seul, sans acception de sa conversion libérale, le résultat si éclatant du vote populaire.

Nous rappelâmes ensuite que la France était le pays où l'on oubliait le plus vite le bien comme le mal, et où la nécessité de comprendre et de satisfaire les intérêts et les exigences du présent, s'impose, sous peine d'inévitables renversements, à tous les pouvoirs sans distinction d'origine et de forme. Un succès mal interprété peut avoir de funestes conséquences et se changer vite en défaite. Mais le ciel était calme alors, et, au lendemain du plébiscite, tout respirait l'espérance et la joie dans les hautes régions gouvernementales.

Vint alors le conflit franco-prussien qui suivit de près les beaux jours du plébiscite. Evidemment, la guerre était de longue main préparée à Berlin sous l'influence du pangermanisme. Le gouvernement français avait donné trop souvent l'occasion de se faire accuser de faiblesse et d'inertie en face des audaces croissantes du militarisme prussien. Il avait reculé constamment devant lui, depuis Villafranca, assistant l'arme au bras

à l'écrasement successif du Danemarck, de l'insurrection polonaise et de l'Autriche et à l'assujettissement de toutes les souverainetés allemandes. En 1867, il avait bien paru se raviser et se résoudre sérieusement à la guerre dans la question du Luxembourg ; mais cette velléité belliqueuse n'avait duré qu'un jour, et la maison de Hohenzollern étendait de plus en plus sans obstacle sa prédominance menaçante sur nos frontières de l'Est et du Nord. Fallait-il lui abandonner aussi nos frontières du Midi et la laisser asseoir sur le trône d'Espagne? Si l'Empire l'eût souffert sans mot dire, sans tirer l'épée, la France se fût soulevée d'indignation et l'opposition démocratique aurait été la première à accuser le gouvernement impérial de compromettre par son inaction le territoire et l'honneur du pays. La guerre fut donc déclarée à la satisfaction des vœux et des intérêts nationaux. Les révolutionnaires irréconciliables la repoussaient parce qu'ils redoutaient une victoire au profit de l'Empire. Les progressistes de l'*Opinion nationale*, Guéroult en tête, la soutenaient chaleureusement, au contraire, comme légitime et nécessaire au point de vue du patriotisme impartial et de la liberté européenne. Mais les progressistes, en dé-

sirant et en défendant la guerre comme favorable à leur cause, supposaient, bien entendu, que le gouvernement qui la déclarait était bien préparé pour la faire. Ils furent cruellement désabusés dès le début de la campagne. On n'était nulle part suffisamment prêt pour arrêter et repousser l'invasion. On créa un comité de défense. Guéroult pressa M. Thiers d'y entrer, et ses instances restèrent d'abord vaines. Cependant M. Thiers, tout en ne voulant rien tenir du gouvernement, se montra disposé à accepter le mandat qui lui viendrait de la représentation nationale. Et en effet, le *Journal officiel* du lendemain ayant publié un décret qui nommait cet homme d'État, celui-ci en référa au Corps législatif qui l'autorisa, par un vote d'acclamation unanime, à accepter.

Mais le comité ne pouvait pas improviser les moyens de défense qui avaient été négligés; il lui appartenait seulement de les hâter le plus possible et surtout d'employer ceux qui restaient disponibles de la manière la plus avantageuse pour le salut du pays. M. Thiers aurait voulu, qu'au lieu de diriger en masse vers le nord les troupes concentrées à Châlons, on eût ramené cent ou cent vingt mille hommes sous les murs de Paris, ce qui l'aurait rendu imprenable.

C'est le 30 août, pendant qu'on se battait à Sedan, que Guéroult qui insistait aussi, dans son journal, pour le retour de l'Empereur et de l'armée sur Paris, me fit part de cette pensée de M. Thiers comme lui ayant été communiquée peu d'heures auparavant par cet homme d'État lui-même. L'Empereur Napoléon a depuis déclaré, de son côté, dans une lettre à un Anglais, que les considérations militaires indiquaient bien la retraite sur Paris comme préférable au point de vue stratégique, mais que les considérations politiques avaient prévalu. L'histoire jugera.

Les conséquences désastreuses de la marche de l'armée française vers le Nord ne furent connues au ministère de la guerre à Paris que dans la soirée du samedi 3 septembre. Les membres du Corps législatif furent immédiatement convoquées à domicile par le président pour une séance de nuit, où le général de Palikao annonça la triste nouvelle en engageant la Chambre à ajourner ses délibérations, au lendemain, ce que le *Journal des Débats* du 4 qualifia justement de *funeste imprévoyance*, car si la proposition déposée à minuit par M. Jules Favre et ses collègues pour la déchéance de l'Empereur et de sa dynastie et pour la nomination d'une commission de gou-

vernement par le Corps législatif, qui aurait été chargée de la convocation prochaine d'une Assemblée constituante, si cette proposition avait été votée immédiatement, la révolution, législativement accomplie, aurait prévenu la révolution du lendemain par l'émeute, et donné à la défense du pays l'appui de la légalité et l'espoir de l'unanimité. Mais je dis encore ici : L'histoire jugera.

La république une fois proclamée sans opposition d'aucun pouvoir ni d'aucun parti, et son autorité étant universellement acceptée et obéie, le patriotisme, dans la situation affreuse où se trouvait la France, commandait de maintenir le plus possible cette obéissance. Il ne s'agissait plus de la république de passion, c'était une république de raison qui surgissait pour devenir la république de salut et de nécessité.

Les circonstances étaient impérieuses, l'heure était suprême pour la France, l'étranger victorieux marchait sur Paris, ce n'était pas le moment de discuter la nature et la forme du coup de main dont quelques hommes, bien intentionnés d'ailleurs, n'avaient pas craint de se rendre responsables devant la postérité. L'*Opinion nationale* se rangea sincèrement sous le drapeau

de la république, et son rédacteur en chef se dévoua tout entier à l'œuvre capitale de la défense non-seulement comme journaliste, mais aussi comme auxiliaire actif et assesseur officieux des pouvoirs publics. Il visitait incessamment des membres du gouvernement, des ministres, des chefs d'administration, pour donner ou pour recevoir des indications utiles à la grande œuvre du patriotisme parisien.

Ce fut dans une de ces visites, au commencement d'octobre, que le général Trochu appela cette œuvre une *héroïque folie.* — « Mais comment avec une pareille pensée, lui dit vivement Guéroult, ne donnez-vous pas votre démission? » Le général répondit sans s'émouvoir qu'il gardait le commandement, parce que son appréciation des difficultés à vaincre ne l'empêcherait pas de faire tout ce qu'il y avait de mieux à opposer à l'ennemi.

Guéroult éprouva moins de déception et de découragement dans ses patriotiques démarches auprès d'un autre membre de la défense nationale. Il s'est applaudi jusqu'à ses derniers jours d'avoir contribué par de vives instances à déterminer l'entreprenant Gambetta, annulé à Paris par le savant général Trochu, à prendre la voie

aérienne pour aller organiser en province un soulèvement national contre l'invasion prussienne.

Mais tous les dangers que courait alors la France ne lui venaient pas du dehors ; sa situation intérieure laissait pressentir de prochaines catastrophes. La question sociale, horriblement défigurée dans les clubs depuis 1868, venait se poser, plus effrayante que jamais, au milieu de la *populace* armée dont M. de Bismark avait annoncé le règne imminent à M. Jules Favre. C'était en vain que depuis quarante ans, les esprits soucieux de l'avenir avaient prédit qu'il sortirait une nouvelle irruption de barbares des flancs de cette question fondamentale, si la sollicitude conservatrice des gouvernements ne savait pas prévenir cette invasion du socialisme révolutionnaire, par l'étude et l'application du socialisme pacifique et religieux, graduellement mis à l'épreuve dans le domaine des lois et dans les limites des possibilités actuelles. Quelque temps avant la guerre, un jeune député avait interpellé les ministres de l'Empire sur cette question capitale, et les ministres aussi bien que le Corps législatif et l'Empire lui-même, eurent disparu sans que l'interpellation, quoique autorisée, eût pu sortir à effet, malgré les efforts qu'avaient

faits divers journaux, et notamment l'*Opinion nationale* dans une série d'articles, pour bien convaincre la puissance publique de l'urgence des améliorations sociales, comme unique préservatif contre les fureurs révolutionnaires.

A la fin d'octobre, le gouvernement du 4 septembre se trouva, comme l'Empire, en face de la question sociale, toujours écartée ou négligée, et cette fois représentée, non plus par les disciples des écoles philosophiques, mais par les meneurs des clubs, lesquels, pendant quelques heures, furent maîtres de l'Hôtel de ville. Le bon esprit de la garde nationale mit fin à cette orgie démagogique, dont les chefs furent mis en état d'arrestation. Mais le gouvernement de la défense nationale, après avoir fait consacrer légalement son autorité par un plébiscite qui lui donna cinq cent cinquante mille suffrages contre soixante et quelques mille, crut devoir user de clémence envers les chefs de l'insurrection du 31 octobre, Blanqui Félix Pyat, Flourens, etc., etc., qui furent tous mis en liberté. L'*Opinion nationale* rappela, en cette occasion, que le comité de salut public de la première république avait été moins indulgent et partant plus prévoyant à l'égard des

radicaux athées et partageux de la Commune de Paris, Hébert et Chaumette.

Ce défaut de prévoyance ramena des jours de troubles vers la fin du siége ; mais l'anarchie fut encore vaincue. Le bon esprit de la garde nationale était toujours là, et il était soutenu par celui des troupes restées à Paris, quoique peu nombreuses.

Il en fut autrement, après la capitulation de Paris, bien que la garde nationale n'eût pas été licenciée, et que son attitude eût été plus imposante que jamais, à sa confrontation avec l'armée prussienne. Le 18 mars, la démagogie assassina deux généraux et se rendit aisément maîtresse de la capitale qui lui était abandonnée. Ici encore je ne veux pas devancer le jugement de l'histoire. Pour les contemporains, un grand tort peut être effacé par un plus grand service.

Guéroult continua contre la démagogie, armée du fer et du feu et exerçant le droit de vie et de mort sur la population parisienne, la polémique indignée et courageuse qu'il n'avait cessé de soutenir contre elle. Il devenait chaque jour plus certain que l'omnipotence révolutionnaire lui réservait une place parmi ses victimes. Il dut céder aux conseils de ses amis et aux instances

de sa famille qui l'attendait en province. L'*Opinion nationale* fut bientôt obligée de suspendre sa publication. Elle ne reparut qu'après la rentrée des troupes dans Paris, et Guéroult revint aussitôt pour se remettre à l'œuvre.

Sa santé était gravement altérée depuis plusieurs années. Mais cet affaiblissement physique ne lui avait rien enlevé de sa vigueur morale ni de ses forces intellectuelles. C'était toujours l'apôtre infatigable de la réforme sociale par voie pacifique et religieuse, poursuivant sans relâche le développement de la perfectibilité humaine et l'accomplissement de l'association universelle par-dessus les préjugés et les haines de parti et de secte. C'était toujours le polémiste fécond et alerte dont l'esprit et le bon sens, la verve et la logique, redoutables seulement aux mauvaises causes, étaient restés irrévocablement engagés au service des idées justes et civilisatrices. En un mot, après plus de quarante ans de discordes incessantes, de luttes fratricides, d'épouvantables bouleversements et de stériles révolutions, c'était toujours le Saint-Simonien de 1830, croyant plus que jamais au Dieu [1] qui vit et se sent vivre dans tout ce qui est,

1. Guéroult avait publié, dans l'*Opinion nationale*, une série d'articles où il combattait M. Renan, professant qu'il n'y

à l'égalité de l'homme et de la femme, au classement selon la capacité et à la rétribution suivant les œuvres; c'était toujours le saint-simonien, convaincu de plus en plus par les derniers événements auxquels il venait d'assister, que la

avait rien dans le monde des intelligences au-dessus de l'homme, comme il l'avait combattu en 1855, à propos de la supériorité que ce savant attribuait, dans le *Journal des Débats,* à la science sur l'industrie. Depuis, en 1858, à l'occasion du miracle de Lourdes, notre ami exprima sa pensée sur Dieu en des termes dont la reproduction a un caractère d'actualité.

« Partout où l'on croit aux miracles, disait Guéroult, il y a des miracles; partout où l'on n'y croit plus, on n'en voit plus. La sainte Vierge fait des apparitions à Lourdes, elle n'en fait pas à Paris; elle se montre à Bernadette, elle ne se montre point à l'Académie des sciences... Le miracle appartient à une civilisation qui est en train de disparaître. Si Dieu ne change pas, l'idée que les hommes s'en font change d'époque en époque, suivant le degré de leur moralité et de leurs lumières. Des peuples ignorants qui ne soupçonnent pas l'imposante harmonie des lois de l'univers, voient partout des renversements de ces lois. Tous les jours Dieu leur apparaît, leur parle, converse avec eux, leur envoie ses anges. A mesure que les sociétés s'éclairent, que les sciences d'observation viennent former contre-poids aux élans de l'imagination, toute cette mythologie s'évanouit. L'homme n'est pas moins religieux; il l'est davantage, au contraire, mais il l'est autrement. Il ne voit plus face à face les dieux ou les déesses, les anges ou les démons. Il cherche à déchiffrer la volonté divine écrite dans les lois du monde et dans l'histoire du genre humain, mais il ne prête plus à ce grand Dieu, qui anime le monde de sa vie universellement répandue, des apparitions puériles ou des travestissements ridicules. » (*Études de politique et de philosophie religieuse,* par Adolphe Guéroult, pages 139 et suivantes, publiées en 1863.)

France, l'Europe et le monde civilisé tout entier resteraient sous la menace d'un renouvellement de ces catastrophes tant que les gouvernements, républicains ou monarchiques, n'auraient pas fait de la solution graduelle et légale de la question sociale l'objet de leur plus vive sollicitude et de leur principale préoccupation. Guéroult est donc mort comme il avait vécu, dans la plénitude de sa foi. Le plus digne hommage à rendre à sa mémoire, comme l'a si bien dit un de ses fils qui l'a remplacé à la direction de l'*Opinion nationale*, c'est *de continuer son œuvre* : il appartient seulement au plus vieux de ses amis et de ses co-religionnaires d'ajouter : *et de propager sa foi par la poursuite persévérante de notre mission*.

LAURENT DE L'ARDÈCHE.

Membre délégué du Conseil institué par Enfantin pour la publication de ses œuvres.

CORRESPONDANCE

INÉDITE

D'ENFANTIN

XCIIIᵉ LETTRE

—

A THÉRÈSE

10 septembre 1832.

Ma chère amie, les lettres que mon père écrit à Aglaé sont tristes; cette condamnation l'afflige outre mesure, et je crains l'impression qu'auront dû lui faire des articles *menteurs* de journaux où l'on disait que des apôtres avaient été battus par des gendarmes ou par le peuple : je le crains, et cependant je redouterais encore plus pour lui sa présence près de nous; son inquiétude serait de tous les instants; à chaque mot, à chaque bruit, à chaque ligne de journal

il serait en l'air; des événements très-passagers qui nous placeraient dans des positions difficiles, soit comme manque d'argent, soit comme injures ou condamnations, soit comme persécutions ou souffrances d'un genre quelconque, lui paraîtraient des malheurs inouïs et définitifs; ne comprenant en aucune manière comment toutes ces choses sont des conditions indispensables de notre *foi*, qui doivent nous donner les occasions de montrer sous toutes les formes ce que nous sommes, aussi bien comme courage, résignation, patience, énergie, calme, que comme savoir et intelligence des choses politiques et scientifiques, ne comprenant, dis-je, tout cela, nouveau Jérémie, il se désolerait de toutes ces choses. D'un autre côté, ce que tu me dis de vos discussions vives, me fait craindre qu'un séjour prolongé au milieu de vous, ne soit pour vous trois une cause de souffrance que je voudrais à toute force éviter. Je sais que le pauvre père, à son âge, doit avoir des moments d'humeur, semblables à ceux de mon oncle, de votre père, et que vous devez être, encore plus souvent que je ne l'étais avec votre père, en discussion pénible. Dis-moi franchement, ma chère Thérèse, ce que tu penses

dans cette circonstance; tu m'accuses de vouloir la perfection, et pourtant je t'assure qu'en ceci comme en toutes choses, je veux le *mieux* et non le *parfait,* je cherche le *progrès* et non *l'absolu*. Je crains aussi que mon père ne redoute que son séjour ne soit pénible non-seulement à vous, mais à Saint-Cyr; en cela je pense qu'il se trompe. Car Saint-Cyr sent bien, je crois, que la présence de mon père près de moi en ce moment, serait une cause continuelle d'inquiétudes pour lui. Non-seulement les procès ne sont pas finis, mais notre vie agitée, active, publique, nous mettra certainement dans des positions que toi, qui connais et qui aimes les apôtres chrétiens, peux aimer et comprendre, mais que mon père ne pourrait que déplorer. Ecris-moi donc, je te prie, à cœur ouvert sur ceci. J'ai trop présente à la pensée l'inquiétude de ma pauvre mère lorsqu'elle était près de nous, et l'influence que cette inquiétude a pu avoir sur sa santé, pour ne pas réfléchir dix fois avant de placer mon père dans une pareille situation de CŒUR et *d'esprit.* Il y a plus, sa vie *matérielle* serait certainement défavorable à sa santé ici, il ne pourrait pas d'ailleurs habiter au milieu de nous, et son désir de venir avec

moi, *si j'allais en prison,* est si impraticable, que je ne sais ce qu'il pourrait faire ici.

Maintenant je réponds à ta bonne et longue lettre; et d'abord je te remercie de consentir à m'envoyer ma correspondance avec toi. Pour en diminuer le poids, je te préviens que j'ai gardé copie, faite dans le temps par mes enfants, de quelques-unes des plus longues lettres que je t'ai adressées, depuis celle où je te parle de la mort de ce pauvre Auguste et qui exprime bien l'impression religieuse que Dieu a voulu me donner par ce douloureux événement; j'ai à peu près les plus importantes, puisque je t'écrivais plus tard que c'était là *l'ouvrage* que je composais pour toi et dont je t'avais parlé dans ma première lettre. C'est, en effet, en t'écrivant, ma chère amie, que je me suis *rendu compte* de ma foi, que j'élaborais mes idées. Tu as encore été par ces lettres, ce que vous aviez été par ma communion avec vous, l'instrument *femme* que Dieu m'a donné pour m'amener à lui; de près comme de loin, vous m'avez aidé dans ma route religieuse, vous m'avez élevé par la main là où je suis, et chaque jour je vous en rends grâce, comme vous en béniront un jour tous ceux qui m'aimeront. Une seule de ces lettres me manque, c'est celle

sur la *beauté*, où je te parlais pour la première fois d'une manière nette de la réhabilitation de cette face de la vie, et que je t'écrivais, je crois, de Foix ou de mon voyage à cette époque. Je crois qu'il y en a une aussi entre celle-là, et une autre qui commence ainsi : « Je ne veux pas laisser partir Saint-Cyr sans t'écrire, » et qui est d'avril 1829, ou bien au contraire il y en a une *après* celle sur la *beauté* que je n'ai pas. Du reste, j'accepte parfaitement tes conditions quant aux soustractions des choses particulières; mais comme je te l'ai dit, ces choses sont pour l'intérieur de la famille et non pour l'extérieur, elles n'ont pour ainsi dire de valeur que pour des *initiés,* que pour des personnes qui nous aiment déjà complétement. Ainsi je te demande surtout quelques-unes de mes anciennes lettres de voyage, de Pétersbourg surtout si tu les as encore, et aussi celle que j'ai écrite à Ferdinand-Charles à l'époque du mariage de Laure, je crois qu'Eugénie en avait gardé copie ; j'ai perdu la copie qu'Eugénie en avait faite pour moi. De même je voudrais avoir les lettres que j'écrivais de Russie à Emile, et tu me ferais grand plaisir de lui demander, s'il les a gardées, de me les envoyer. — En voilà assez sur ce

sujet, c'est du passé, venons au présent et à l'avenir.

Tu trouves nos barbes affreuses et tu nous compares à des *capucins*. Toujours même hérésie, chère chrétienne; bon à Voltaire de plaisanter des *capucins,* mais à toi ! Je me rappelle qu'en voyant un vieux tableau allemand, représentant des moines écoutant une lecture (je crois que ce tableau est chez Maurice-Charles), je disais : On voit bien que ce tableau est fait par un *protestant;* toutes les figures de moines étaient affreuses, il semblait que des monstres s'étaient donné le plaisir de s'encapuchonner; tu es protestante à l'égard des *capucins* qui ont dû avoir leur beau temps. Mais d'ailleurs, avec une longue barbe, ne peut-on ressembler qu'à un capucin? Le *Jupiter* Olympien en a une belle; le *Moïse* de Michel-Ange en a une immense; la force antique n'est jamais représentée imberbe; *Jésus, Jésus* lui-même en avait une, tu le sais bien. Au reste je t'enverrai un médaillon en plâtre que l'on vient de faire pour une médaille; tu verras si je suis si affreux. Quant au costume, tu voudrais peut-être nous voir des culottes courtes, bas de soie noire et chapeau à cornes, tu trouverais cela plus grave, plus sacer-

dotal : ne t'en déplaise, notre costume est l'expression de notre foi d'aujourd'hui ; nous venons surtout pour le PROLÉTAIRE et pour les FEMMES, nous nous habillons comme ils aiment qu'on s'habille, d'une manière *commode* et *élégante*, de manière à montrer l'activité, l'énergie, l'ardeur qui sont en nous. Quand, d'un autre côté, on garde le célibat, qu'on a des barbes sévères, un regard qui n'est pas farceur, et qui interloque même les juges sur leurs siéges, on est dans un costume très-conforme à notre foi qui consiste dans *l'harmonie* des deux natures, *gravité* et *gaieté*. Enfin tu penses bien que ceci n'est qu'un premier essai, qu'une forme *apostolique*, c'est-à-dire transitoire, et qui se modifiera selon ce que nous aurons à faire, selon les lieux où nous aurons à nous montrer.

Quoi ! tu n'a pas compris combien, dans l'intérêt et l'amélioration du sort des FEMMES, il était bon de faire constater par un fait palpable, le mépris qu'on a pour elles, même dans ce qu'elles connaissent le mieux, c'est-à-dire les relations intimes des deux sexes, base de la *famille,* en me faisant refuser d'avoir des FEMMES près de moi dans un procès où l'on m'accuse d'immoralité sous ce rapport ! Tu t'arrêtes au

nom de *Conseil* que les avocats donnent à ces FEMMES, et tu me dis que tu ne sais ce que des FEMMES pouvaient faire là ! Elles étaient là pour faire constater publiquement cette insultante minorité à laquelle l'HOMME prétend condamner la FEMME, et c'était m'*aider* autant que FEMME le pouvait dans mon œuvre, et c'était aussi faire preuve d'un courage dont tu serais étonnée si tu voyais Cécile, femme faible, délicate, souffrante.

Tu as bien jugé la conduite de Rodrigues au procès, il a été très-bien, et j'espère, comme toi, que nous n'en resterons pas là.

Le Carnot qui est mort n'est pas notre ancien Carnot ; celui-là est à la *Revue encyclopédique;* c'est son frère, un de mes anciens camarades d'école, savant, mais ours.

Nous avons été en effet si mutilés par les journaux pour le procès, qu'il nous tarde de l'avoir imprimé tout entier; mais c'est long, et je crois que les deux paraîtront ensemble : celui de la police correctionnelle et celui de la cour d'assises, *escroquerie* et *immoralité*. Surtout que le pauvre père ne nous regarde pas comme perdus si nous étions condamnés, même pour *escroquerie;* les juges sont assez bêtes pour

le faire, nous verrons bien la fin des bêtises. Le père ne s'aperçoit pas d'ailleurs de ce qui se produit en *bien* à mesure qu'il voit le *mal* qui plane sur nous; il ne voit pas que nos idées politiques s'infiltrent en raison de l'éteignoir qu'on cherche à mettre sur nos personnes; il ne sait pas que déjà plus de douze journaux de province poussent dans les voies que nous avons ouvertes, que la *Revue encyclopédique* y conduit, que le *Temps* a trois rédacteurs anciens saint-simoniens, Péreire, Lagarmitte et Guéroult; que la *Tribune* est dirigée par des hommes qui glissent tant qu'ils peuvent nos idées économiques; que le *National,* tout en tremblant sur nous et surtout sur moi, est obligé de reconnaître qu'en politique industrielle nous faisons de bonnes choses; que les Allemands commencent à étudier avec intérêt nos ouvrages et en parlent dans leurs livres et leurs journaux; que l'activité et le dévouement de ceux qui nous aiment redoublent à mesure qu'on nous vexe. Pour lui tout se réduit à : *l'argent vient-il?* Il a raison, l'argent est un thermomètre, mais ce n'est pas la seule *mesure* du temps, et il est même probable que pour faciliter la propagation de notre foi, nous aurons à donner la preuve de notre

force, à supporter toute espèce d'adversité sous ce rapport; pour prouver qu'on était un bon soldat, il fallait se bien battre à Austerlitz, mais aussi ne pas perdre courage à la Bérésina.

Toujours ta même erreur, ma chère amie, quant aux FILLES PUBLIQUES et aux FEMMES du riche qui se conduisent mal. Tu te figures que nous avons en vue de moraliser non-seulement toutes ces FEMMES qui, en ce moment, mènent une vie scandaleuse, mais que nous prétendons le faire, pour ainsi dire, INSTANTANÉMENT. Où donc as-tu vu cela en nous? Nous savons fort bien qu'il en est un nombre immense, la presque totalité de celles qui, *en ce moment*, mènent cette vie, que nous ne changerons pas dans leur vie *actuelle;* nous ne travaillons pas seulement pour une génération, ni surtout avec espoir de moraliser la position de celle qui est le plus enfoncée dans la boue de l'égoïsme et du libertinage, nous avons plutôt en vue celles qui *vont* là, que celles qui *sont* là, et alors je te défie de me dire qu'il n'y a pas, dans celles qui y *vont* puissance de faire autre chose, et d'utiliser autrement les dons que Dieu leur a faits, de beauté, de force, de légèreté, de mobi-

lité. Tu parles de la permission de changer de mari, comme d'une source de licence, et tu oublies que la FEMME ne demande à *personne* aujourd'hui permission de changer d'amant, ce qui serait une faute grave dans l'avenir, et que la FILLE PUBLIQUE en change à chaque instant, sans la moindre autorisation légale ou religieuse, seulement en payant patente. Sois sûre que si les FEMMES *consultaient,* pour donner leur cœur et leur corps, quand bien même le *consulté* donnerait souvent des autorisations, il y aurait moins de *changements* de MARIS qu'il n'y en a aujourd'hui, si le *consulté* avait égard aux convenances de goûts, de mœurs, de corps, d'intelligence; et surtout il y aurait bien moins de ces amours qui ne donnent que des larmes. Tu fais toujours abstraction de l'influence que doit avoir le COUPLE *consulté* sur les actes des FIDÈLES; c'est comme si tu voulais constituer la famille sans autorité paternelle et maternelle, et sans tenir compte de l'influence moralisante qu'exerce sur leurs enfants l'amour réciproque qui existe entre eux et leurs parents, et qui les fait obéir aux prescriptions, aux désirs qui leur sont manifestés, même quand cela blesse leurs goûts du mo-

ment, parce qu'ils ont foi que cette providence supérieure veut leur bien, et que, d'un autre côté, ils trouvent leur propre bonheur à lui plaire, et qu'ainsi dans ce bonheur se trouve la compensation des privations même les plus dures qu'ils aiment alors à s'imposer. Mais aussi il est clair qu'il ne faut se figurer le père et la mère, le COUPLE *consulté,* ni comme des cerbères exigeants et jaloux, ni comme des bonasses qui laissent tout faire : ils doivent être *aimés* et *respectés.* Toi qui sais si bien la puissance de la confession MALE (et les femmes ont toujours mieux compris celle-là que les HOMMES), je suis étonné que tu en fasses aussi facilement abstraction dans nos idées.

Il est plus *impossible* que nous ne le supposons, dis-tu, de marcher sur les traces de JÉSUS ; et tu soulignes *impossible.* Il me semble pourtant que le chrétien ne cherche pas autre chose, et le meilleur d'entre eux est celui qui *ressemble* le plus au maître. Mais tu as voulu dire, sans doute, qu'on ne pouvait pas faire pour les hommes autant qu'il a fait pour les HOMMES, et tu as raison ; mais pour les FEMMES, je le nie, même après la sublime parabole de la FEMME *adultère,* qui, comme tu ne le sais peut-être pas, était

sur nos têtes au plafond du palais de justice ainsi que celle de *Rendez à César ce qui est à César,* et nous nous sommes servis de l'une et de l'autre. Mais d'ailleurs s'il est *possible* de marcher sur les traces de Jésus, même sans l'atteindre, pourquoi te ferais-tu une arme contre nous de ce que nous sommes arrangés de manière à être accusés d'immoralité et condamnés ; Jésus l'a été aussi, condamné, et bien autrement que nous.

Tu dis encore que rien ne m'assure que les femmes en masse obéiraient plus volontiers à une loi morale à la révélation de laquelle la FEMME aurait directement contribué, qu'elle aurait sanctionné de sa volonté libre, qu'aux lois faites par les hommes, lois qui, ajoutes-tu; sont injustes, mais qu'on pourrait changer sans les bouleverser, et moi je te demande pourquoi tu ne veux pas que moi homme j'APPELLE la femme à venir faire ces changements aux lois faites, par les hommes ; je n'ai jamais prétendu que l'expression que j'ai donnée à mon APPEL aux femmes fût une loi que je voulusse leur imposer. Je crois que là est le *germe* de la loi morale définitive, mais je crois que ce *germe* n'aura de vie qu'à la condition d'être *fécondé* par la fem-

me, et la fécondation modifie puissamment. Tu crois que les femmes n'obéiront pas en masse à cette femme Christ de son sèxe, j'en suis également convaincu, je crois que ce Messie marchera plus rapidement dans ses conquêtes que ne l'a fait le Messie des hommes, précisément parce que les hommes ont déjà eu leur Messie ; mais je suis bien certain qu'il y aura longtemps des incrédules, hommes et femmes, et que la terre ne sera pas *en un jour* convertie par le Verbe nouveau de Dieu incarné dans la femme. Je crois même que la mission de cette femme sera relativement plus dure que la nôtre, encore parce que nous avons déjà eu notre Messie ; je pense même que les douleurs des apôtres femmes équivaudront mieux (sauf la différence des temps) aux martyres des chrétiens, toujours parce que l'homme a eu son Messie et ses martyrs, c'est-à-dire parce que l'homme a eu de tout temps l'habitude de savoir ce que c'était qu'un *chef* et des *chefs,* et que la femme l'ignore encore, comme les esclaves entre eux l'ignoraient. Oui, je crois que les femmes seront encore plus injustes à l'égard de celle d'entre elles qui viendra les *sauver,* que les hommes ne le sont à notre égard, ou du moins je crois qu'elles le seraient,

si nous n'avions pas, nous hommes, préparé la venue de ce sauveur, en l'annonçant et en nous faisant aimer des femmes, en nous mettant pour ainsi dire sous la protection de leur amour, sous le bouclier de leur force qui est habituée à recevoir les traits des hommes, et à les renvoyer émoussés. C'est aussi ce que, de tous nos efforts, nous cherchons à faire; nous voulons que les femmes même qui désapprouvent nos *idées* sentent qu'il y a dans nos CŒURS d'hommes un besoin de bonheur pour elles qui mérite leur AMOUR; nous voulons qu'elles nous rendent grâce au moins de *l'intention* chevaleresque qui nous anime; nous voulons qu'elles nous traitent non comme leurs *aveugles* adorateurs, mais du moins comme les braves et loyaux champions de notre foi en elles; nous voulons que celles-là encore se déclarent, *à l'exclusion des hommes*, JUGES de la MORALITÉ de nos paroles, parce qu'elles pèseront l'amour qui est dans ces paroles à une autre balance que celles des juges à robe noire; et si nous obtenons de celles-là une telle justice, que sera donc l'amour de celles qui sentiront que nous les avons vraiment comprises, que nous avons su lire dans leurs âmes brûlantes, dans leurs yeux désireux de joie, de plai-

sirs, sur leurs formes séduisantes, la soif d'affranchissement qui les consume ou les perd aujourd'hui ?

Pour celles-ci ne crains rien, Thérèse, elles font tant de mal et souffrent tant aujourd'hui que par nous elles ne peuvent point souffrir ni faire souffrir davantage ; ne crains rien pour elles et par elles, le monde est trop pétri de christianisme, malgré ses prétentions d'athéisme, pour qu'elles puissent *promptement* se laver de la réprobation qui pèse sur elles, et elles sentiront bien vite que pour se faire pardonner le bonheur qu'elles voudront apporter à ce monde, il leur faudra le distribuer d'abord et longtemps sous le voile mystique et pudique de la chrétienne; non, ne crains rien, te dis-je, rapporte-t-en à leur délicatesse, à leur *finesse* de femmes ; elles sauront prendre la forme convenable, et voiler, comme je l'ai déjà dit, la rudesse de ma parole, de la parure, de la grâce et de la pudeur ; car alors, au moins, elles auront devant les yeux un vaste espoir de gloire et d'avenir ; alors celle qui aujourd'hui, à défaut d'émotions larges et généreuses, s'enivre de plaisirs égoïstes, celle-là sentira son âme pleine ; celle-là qui serait *bacchante* sans nous, saurait

trouver la force de consacrer jusqu'à sa *virginité* au service de son Dieu.

Thérèse, ma chère amie, songe à cette patrone que l'Eglise t'a donnée; ne dis plus en parlant de ces femmes : Je les comprends et je ne puis les souffrir; dis comme moi : Je les AIME et je veux les SAUVER.

Tu crains que malgré l'affection qui m'entoure, et malgré le calme de la conscience je ne souffre intérieurement. Que serait ma vie, si je ne connaissais pas la souffrance? Mais je ne souffre pas là où le monde croit que je peux souffrir, car il ne me comprend pas encore; un jour il sentira quelles ont dû être mes joies, mais aussi quelles ont dû être mes douleurs.

P. E.

XCIVᴱ LETTRE

A .F. BRACK (Colonel)

Ménilmontant, octobre 1832.

Mon cher Brack, je vous remercie de votre souvenir d'amitié ; j'ai lu vos *Avant-postes de cavalerie légère ;* ils avaient un double attrait pour moi, ils étaient de vous, et d'un autre côté vous savez que nous avons la prétention d'être les éclaireurs de l'humanité. Ils m'ont fait grand plaisir ; j'ai lu avec un vif intérêt surtout vos chapitres sur le *chef,* la *discipline*, les *reconnaissances,* les *positions,* les *charges,* le *courage,* l'*effet moral,* les *partisans* et les *indices,* et aussi la *pipe,* plusieurs pages encore de la *Postface.* Nous qui sommes en campagne, et chaque jour sur pied, mais indestructibles comme des Cosaques, nous qui sentons l'utilité et la sainteté de l'autorité et de l'obéissance, de la hiérarchie, nous qui devons constamment donner l'exemple du courage calme qui fait recevoir l'arme au bras la mitraille, et saisir le mo-

ment de charger, nous sommes heureux de trouver, même pour un but différent, notre manière de vivre décrite et enseignée comme vous le faites parce que nous voyons que vous sentez ce qui vit en nous et qu'il y a véritable communion entre nos âmes. Transformez votre but *militaire* en but *pacifique,* et vous sentirez que nous sommes prêts à tout entreprendre, à tout braver pour notre œuvre.

J'ai appris avec joie, par Corrèze, que toutes les absurdités débitées sur notre compte n'avaient pas prise sur vous, et pourtant elles pleuvent ; la lecture de votre ouvrage m'en aurait expliqué la raison, quand bien même je n'aurais compté pour rien la connaissance personnelle que vous avez de plusieurs d'entre nous. Il y a dans notre vie l'aventure et le chevaleresque qui doivent trouver écho dans votre cœur ; il y a surtout le sentiment de la reconnaissance que nous devons à la femme, nous hommes qui avons été aimés d'elle. Nous nous sommes institués, mon cher Brack, les éclaireurs, les Cosaques de cette belle armée, plus puissante que votre grande armée de Napoléon, de cette armée qui donne la vie, qui depuis l'Éternité a été tenue en échec et désunie par l'armée mâle, mais qui se ralliera

lorsque nous aurons balayé le terrain occupé par les bourgeois, propriétaires de femmes comme on est propriétaire d'esclaves, et qui sont trompés et bernés par la femme comme le maître l'est toujours par des esclaves.

On a beaucoup plaisanté sur notre attente d'un MESSIE parmi les femmes ; nous croyons en effet à la venue d'un NAPOLÉON de cette espèce ; nous travaillons en partisans pour lui, et attendons de lui nos grades et nos décorations. Pourquoi ce rêve serait-il donc si ridicule ? A la fin de la Révolution, tous les hommes appelaient un homme pour faire cesser la terreur et l'anarchie, voilà pour la *politique*, l'HOMME est venu ; pourquoi dans la *morale* n'appellerait-on pas une femme pour faire cesser les infamies de la prostitution et les désordres de l'adultère ? Dans la politique on voulait l'*égalité* des hommes entre eux, pourquoi n'espérerait-on pas l'*égalité* de l'homme et de la femme ? La destruction des droits féodaux est loin d'être accomplie, car une moitié de l'espèce est encore inféodée à l'autre, et la révolte du vassal contre son seigneur et maître est assez fréquente ; la brutalité du maître à l'égard du vassal est assez dégoûtante pour qu'une nouvelle nuit du 4 août se prépare.

Je sais bien que ces idées sur l'avenir moral de la femme font rire même ceux qui l'aiment et la respectent le plus ; mais vous qui avez si bien fait ressortir, avec Lavalette et Morand, la puissance des Cosaques, et qui en général sentez si bien la cavalerie légère en présence des cuirassiers, je vous demande si l'homme n'est pas généralement un vrai cuirassier.

Il y a assez longtemps, ce me semble, que l'homme règle la politique et la morale comme il l'entend, donnant à la femme la part qu'il veut bien lui *accorder*. Le temps des chartes *octroyées* est passé, le régime du *bon plaisir* est fini, le despotisme est un plus mauvais calcul en amour que partout ailleurs, et si des hommes ont voulu le faire disparaître du milieu des hommes, il n'est pas ridicule de penser que des femmes le repousseront un jour lorsqu'il voudra régner encore sur elles. Or, le moment de cette immense révolution nous paraît arrivé, parce que les femmes exerçant de *fait* une influence que le *droit* leur refuse, elles sont très-*majeures,* quoique la légalité les traite en *mineures,* et leurs chaînes fatiguent plus les bras, les épaules même de leurs tuteurs que les leurs, et le signe de servitude est plus souvent imprimé

sur le *front* de l'homme que sur celui de la femme, et enfin l'homme est si impuissant pour engendrer l'ordre et l'harmonie à lui seul, dans l'état et dans la famille, que le moment approche où il comprendra que pour toute génération la femme est indispensable.

Vous aurez peut-être peine à vous expliquer d'abord, comment moi, qui vous ai si peu connu, mon cher Brack, sur le seul témoignage d'affection que vous venez de me donner, je vous écris une longue lettre pour vous exposer nos idées et vous mettre au courant de notre plan de campagne. Il y a mille raisons pour cela ; je peux les résumer toutes en une seule que je vous ai déjà dite : Vous *devez* beaucoup aux femmes, car elles vous ont beaucoup aimé ; et moi j'aime beaucoup ce qu'elles aiment, parce qu'elles désignent par leur amour ceux de qui elles attendent le bonheur. C'est à ces hommes que je dois donc confier la sainte *conspiration* des esclaves ; vous avez été carbonaro, et il s'agit de quelque chose de mieux ici, car une pareille révolution ne peut être que pacifique et douce comme la femme elle-même.

Le véritable ami du peuple, c'est l'ami de la femme. On a réclamé les droits de l'homme ; ils

ne sont rien, si on ne reconnaît pas ceux de la femme, et si celle-ci ne les consacre pas elle-même en toute liberté; on a voulu faire de la politique sans morale, une société sans familles, et quand on a parlé de *liberté* et de *raison*, on n'a su trouver d'autre place, d'autre rôle pour la femme que ceux des déesses païennes; on a coiffé une fille du bonnet phrygien, on a drapé une autre fille d'une robe antique; plus tard on n'a vu d'autres soutiens de la prospérité publique que dans l'*électeur*, le *garde national* et le *juré;* enfin aujourd'hui la marmite représentative est un tel gâchis que chacun s'en dégoûte; elle est presque renversée.

Et maintenant que vous savez notre but, comprenez les moyens que nous avons pris pour l'atteindre. On a beaucoup critiqué, blâmé, condamné, réprouvé les idées que j'ai émises sur l'avenir de l'homme et de la femme; on m'a accusé de prêcher la polygamie, le libertinage, que sais-je, l'inceste et mieux encore. La question n'est pas là, puisque j'ai dit moi-même que tout ce que j'avançais sur les relations de l'homme et de la femme, je le considérais moi-même comme un rêve, tant que les femmes n'auraient pas librement prononcé sur la bonté de ces idées; ce que

je voulais, c'est que le monde entier sût, et que les femmes surtout apprissent qu'il y avait des hommes qui plaçaient tout leur espoir religieux, moral, politique, dans l'ÉGALITÉ de l'homme et de la femme (égalité ne veut pas dire *identité*, comme on le suppose en général, quand on nous accuse de vouloir faire faire à la femme les *mêmes* choses qu'à l'homme). On a beaucoup blâmé nos idées, dis-je, et on n'a pas songé qu'ainsi on proclamait l'existence de cette petite société d'hommes *précurseurs* de l'affranchissement des femmes ; que par là on révélait aux femmes elles-mêmes, surtout à celles qui souffrent le plus de la subalternité religieuse, politique et morale qui pèse sur elles, le sentiment de leur indépendance ; et qu'on excitait ainsi en elles au moins la curiosité pour notre œuvre, car c'était les *hommes* qui nous condamnaient, et il y a bien des femmes qui aiment ce que certains hommes condamnent, quand il s'agit de leur liberté.

Le fait est que grâce à ce concert mâle d'accusations et de calomnies, il y a peu de femmes qui ignorent aujourd'hui que nous prêchons l'égalité de l'homme et de la femme, et que nous sommes les seuls publicistes, les seuls mora-

listes, les seuls hommes religieux qui en fassions la base de la politique, de la morale et de la religion. Or, nous n'avons pas d'autre mission, nous sommes des annonciateurs de cette vérité fort simple, savoir : que puisque l'humanité est *mâle* et *femelle,* il serait assez naturel que les liens moraux politiques et religieux fussent établis, maintenus et perfectionnés par la femme aussi bien que par l'homme.

Quant à l'absurdité et à l'indécence des idées que nous avons produites sur la morale d'avenir, il est bon de remarquer d'abord que si elles étaient réellement aussi absurdes qu'on le dit, il y a longtemps qu'on n'en parlerait plus, et en second lieu, que ce qu'on nomme l'indécence est aujourd'hui une condition obligée pour attirer l'attention publique, si l'on en juge par les théâtres, les romans et la peinture. Mais, je le répète, la question n'est pas là ; sait-on qu'il y a une troupe de jeunes hommes, tous aimant beaucoup les femmes et qui se sont voués pourtant, momentanément, il est vrai, au célibat, qui appellent les femmes à la liberté, afin de favoriser leur émancipation ; qui proclament de toutes manières leur égalité avec l'homme comme religieuse, indispensable et très-heureuse pour tous?

Voilà ce qu'il nous importe de faire savoir aux hommes, mais surtout aux femmes.

Placé à ce point de vue, vous comprendrez tous nos actes, depuis notre célibat jusqu'à notre costume, depuis nos procès jusqu'à nos courses individuelles au milieu de Paris, depuis les injures que nous adressent les journaux et les avocats généraux jusqu'aux cris des gamins et aux grossièretés de l'ouvrier ivre ou du garde national sortant de sa boutique.

Il y a aujourd'hui un assez bon nombre d'hommes qui nous disent qu'il est déplorable de nous voir faire de pareilles *niaiseries*, nous qui avons montré autrefois quelque talent en économie politique, en politique ou dans des fonctions spéciales d'ingénieurs, avocats, médecins, négociants, etc. Plus ils trouvent que nos actes sont pleins de puérilités, plus ce devrait leur être un sujet de réflexion, s'ils nous jugent d'ailleurs comme ayant eu autrefois quelque mérite. Pour un seul homme, pour moi, peut-être pourraient-ils dire que je suis fou, que je suis monomane; mais pour une troupe d'hommes déjà assez nombreuse, qui se recrute principalement à l'Ecole polytechnique, au barreau, à l'Ecole de médecine, c'est un peu plus difficile.

Eh bien, ils aiment mieux croire à ce miracle, à la transformation d'hommes de talent en idiots, que d'examiner.

S'ils nous considéraient, au contraire, comme un signal, comme un drapeau d'affranchissement pour la femme, ils comprendraient que tout notre art, que toute notre tactique doit consister à nous faire voir le plus que nous pouvons, et à inscrire le plus clairement sur nous-mêmes le signe que nous voulons faire lire par tous, même par ceux qui ne pouvaient pas lire notre *Globe* et nos ouvrages, et qui nous comprennent mieux en *voyant* notre persévérance, notre fermeté, qu'en écoutant de beaux discours académiques comme ceux que nous faisions autrefois.

Quand nous comparons l'immense publicité que notre existence a acquise depuis deux ans, à l'exiguïté des ressources pécuniaires que nous avons pu y employer, et au petit nombre d'apôtres qui s'y sont voués, il faut bien reconnaître, ou que le monde est merveilleusement disposé à s'occuper de questions pareilles, ou que nous sommes des magiciens qui forçons les hommes sages à s'occuper de niaiseries. Et lorsque nous voyons d'ailleurs les théories économiques que

nous professions sous une grêle de quolibets, il y a huit ans, dans le *Producteur,* et il y a deux ans dans le *Globe,* passer à l'ordre du jour maintenant; lorsque nous voyons partout prêcher la construction des *chemins de fer* qui ont tant fait rire *Figaro* de nous, ou demander la destruction de l'amortissement qui nous faisait repousser autrefois par tous les financiers, ou encore réclamer l'institution d'un large système de banques et de caisses d'épargne que nous appelions dans le désert, depuis 1825, et que Saint-Simon prêchait déjà sous la Restauration naissante; enfin lorsque nous voyons qu'on s'occupe d'un projet de loi d'expropriation pour cause d'utilité publique, dans le but de modérer la faim dévorante du propriétaire, et que nous nous rappelons que dans le *Producteur* encore c'était un de nos thèmes favoris, puisque nous y avions formulé de la manière suivante nos idées sur la propriété : *Étendre aux besoins de l'industrie la loi sur l'expropriation pour cause d'utilité publique, en modifiant cette loi quant à ses lenteurs, à ses frais et aux conditions de l'expertise ;* quand nous voyons toutes ces choses, il nous est permis de réclamer un peu d'indulgence

pour les *folies* qu'on nous voit faire aujourd'hui, ne fût-ce que comme un juste salaire du bien que nous avons fait en produisant des idées neuves.

Un jour on verra bien qu'il y a absurdité à tourner dans la spirale sans fin des systèmes politiques, tant que la femme ne jouera pas un rôle dans les conceptions des publicistes; que ce soit celui que nous lui assignons, nous hommes, peu importe, c'est le principe qu'il faut reconnaître; mais il y a une foule d'intelligences assez lourdes pour se ruer contre une pareille idée, parce qu'elles ne conçoivent dans la politique que la guerre ou des élections, des gardes nationaux ou des gendarmes, parce qu'elles ne savent pas que l'*industrie* et l'*art* font partie intégrante de la politique, qu'on nourrit le *corps* avec l'une et quel'on exalte l'*âme* avec l'autre, et qu'à vrai dire la politique n'est pas autre chose que la science dans toute société où il n'y a pas des initiés et des profanes.

Que la guerre disparaisse de suite du milieu des hommes, nous ne sommes pas encore assez fous pour dire une pareille bêtise; mais qu'un homme paraisse, qui ait pour les *arts* et pour l'*industrie* le génie que Napoléon avait pour la

guerre, et cet homme sentira bien vite qu'il ne doit pas traiter la femme comme Napoléon traita madame de Staël, ni même comme il traita Joséphine. La femme n'est pas une couveuse de soldats en jaquette, pour l'homme qui sait que le poëte a toujours invoqué l'inspiration d'une muse et que l'homme ne désire jamais plus ardemment la *richesse* que pour en parer celle qu'il aime, et la *gloire* que pour lui en faire hommage, et la *puissance* que pour la montrer de plus haut au monde. Mais si la guerre ne quitte pas à l'instant les hommes, au moins peut-on hâter son départ, et agir comme si on voulait lui faire sentir qu'elle ferait bien de transformer son ardeur destructive en puissance d'association et de production.

Vous, mon cher Brack, en déposant momentanément votre épaulette, en suspendant votre épée au crochet rouillé de la Restauration, vous vous étiez fait encore cavalier léger dans l'industrie ; vous avez été des premiers à entrer en campagne avec Constantin, Glatigny, Rongevin, avec votre ami Bro, tous certainement excellents officiers d'avant-garde ; les cuirassiers vous ont culbutés dans vos fossés, vous avez été enfoncés dans les marais d'Enghien, à la plaine de

Passy et dans presque toutes vos affaires, excepté les premières. Certes, je me garderai bien de vous citer ceux qui se sont retirés de cette campagne sains et saufs, chargés même de butin, et sur leur monture prise à la grosse cavalerie ennemie, pour vous reprocher de ne pas avoir fait comme eux ; ils ont employé, en général, des ruses de guerre que j'aime peu, parce qu'elles ne renferment ni poésie ni amour. Mais votre déroute générale ne fut-elle pas une preuve de la mauvaise organisation du corps d'armée que vous aviez derrière vous et par qui vous pensiez être suivis et soutenus ? A cette époque on voulut faire la Société commanditaire de l'industrie ; mais quand bien même elle aurait pu se fonder, vous n'auriez pas réussi, parce que pour concevoir vos plans, vous ne vous étiez pas informés à l'avance si les femmes voudraient avoir des maisons de campagne à Saint-Gratien, à Passy, à Grenelle, à Beaujon, à François Ier, etc. Or, c'était là cependant toute la question. Ainsi nous sommes très-loin de dire que les femmes doivent faire les terrassements comme Magu, les plans comme Constantin, les actes comme Glatigny, la bâtisse comme Rougevin, ni même les courses à cheval et en tilbury comme

vous ou le colonel Bro, mais nous prétendons que leur inspiration doit intervenir d'une manière très-manifeste dans toutes les entreprises des hommes, car en définitive l'œuvre doit être utile aux femmes aussi bien qu'aux hommes.

Leur éducation ne le leur permet pas, direz-vous? — Parbleu! je le crois bien, ce sont les hommes qui la leur imposent; ils en font bon gré mal gré des serinettes pour les faire chanter dans leur cage, ou des bayadères pour récréer les yeux quand ils digèrent. Une femme ne se vend pas bien, je veux dire ne se marie pas, si elle ne possède pas ces qualités, ou bien, si, selon la vieille morale d'avant Molière, elle ne sait pas coudre, filer et surveiller le pot-au-feu. Aussi est-ce l'éducation des femmes qui doit changer aussi bien que leur importance sociale; mais elle ne changera utilement pour elles que du jour où ce ne seront plus, je ne dis pas des jésuites, mais des hommes *seuls,* quels qu'ils soient, s'appelassent-ils Royer-Collard, Cousin ou Thiers, qui seront chargés de l'éducation *publique;* car le public est homme et femme, et à moins que M. Thiers ne soit un être à double nature, un hermaphrodite, il ne parviendrait pas à enfanter quelque chose qui fût capable d'éle-

ver les femmes à la dignité sociale qui leur est due.

C'est sur cette nécessité d'appeler les femmes à s'occuper directement et hautement de ce qu'elles jugent conforme à leur nature, et par conséquent à leur bonheur et au nôtre, que nous avons voulu appeler l'attention des hommes et surtout des femmes, certains à l'avance que les hommes nous accuseraient de répandre par là des sentiments très-dangereux, capables d'exciter leurs femmes à la révolte, en leur montant la tête avec le mot de liberté. Les maîtres, de tout temps, ont fait pareil reproche à ceux qui s'intéressaient au sort des esclaves.

Qu'on ne nous demande donc pas même comment nous concevons que la société sera organisée alors, s'il y aura encore une charte, un article 14, une chambre des députés, etc., etc. Notre pensée à cet égard est de peu d'importance ; l'homme d'ailleurs devrait être las des systèmes sociaux faits par des hommes ; ils tombent comme grêle depuis quarante ans. Avant de savoir *comment* la société sera organisée, il faut savoir par QUI elle sera organisée, et nous pensons que ce sera par l'homme ET la femme ; avons-nous tort? C'est ce que l'homme ET la

femme peuvent décider, mais non pas l'homme seul. Aussi sommes-nous très-peu surpris d'être méconnus et mal jugés par les hommes, ou même d'être inconnus pour les femmes et souvent calomniés par celles qui ne nous jugent qu'à travers les journaux, les tribunaux, les auteurs dramatiques, les députés même, et en général qui ne nous connaissent que travestis par leurs maris ou même leurs amants ; mais tôt ou tard elles sauront ce que nous voulons pour elles, et alors comme elles verront que nous avons d'ailleurs prouvé aux hommes que nous en savions au moins autant qu'eux en politique, en histoire, en philosophie, et que nous avons de plus qu'eux le courage de nous exposer pour elles aux insultes de tous, aux plus rudes privations, au célibat surtout, nous qui sommes si remplis d'elles, à la perte même des affections qui nous étaient les plus chères et qui voulaient nous détourner de notre œuvre, alors nous aurons, comme après vos combats, la récompense et l'honneur; et sous ce rapport vous devez sentir qu'un seul témoignage de femme qui encourage aujourd'hui nos efforts, guérit largement les blessures que les bourdons nous font. Leur dard blesse si peu, c'est comme la lance

du Cosaque : toujours piquée dans la boue, elle s'émousse.

En voilà bien long, mon cher Brack ; je vous enverrai ces jours-ci un volume contenant la relation de notre procès ; j'espère que vous prendrez la peine de le lire, et nos chants dont je suis bien aise que vous connaissiez la musique, vous à qui Dieu avait donné, comme à mon frère, le cœur d'artiste, et comme à moi l'âme du chevalier. Adieu.

P. E.

XCV[e] LETTRE

A BARTHÉLEMY ENFANTIN

Ménilmontant, 26 octobre 1832.

Père, dans ta dernière lettre à Aglaé, tu manifestes ton vif désir d'être bientôt à Paris, et tu nous annonces ton départ avec Émile. Je serai heureux de te voir, mais pour toi comme pour

moi, laisse donc un peu de ces idées noires qui t'empêchent de rien voir avec joie, même le gain d'un procès. Moi qui ne désespère pas des événements malheureux, je peux bien ne pas danser des événements heureux, mais toi qui souffres tant des revers, tu devrais jouir de la bonne fortune. Je te le disais dans mes autres lettres : avec cette disposition, chaque moment de ton séjour à Paris sera une blessure pour toi, car tu sais bien que tu y verras une foule d'actes qui t'annonceront que nous sommes en apôtres et non en rentiers ; que notre vie est très-aventureuse et non pas fixe, que nous avons plus d'ennemis que de pièces de deux sous, enfin que nous sommes de vrais soldats, tous les jours en bataille. Ainsi tu as dû ces jours derniers souffrir beaucoup, en voyant dans les *Débats* que l'accusation d'escroquerie ayant échoué une première fois, on cherchait une autre forme pour la renouveler, et qu'au tribunal de commerce, au nom de MM. Laffitte et Cie, on allait demander la mise en faillite de Chaptal, afin, disait-on, de forcer MM. Enfantin et Protais à rendre compte, comme si nous nous étions refusés à le faire. C'est une honteuse manœuvre qui nous donnera l'occasion de

montrer qui nous sommes, mais qui doit te désoler.

Tu apprendras sans doute bientôt, et ceci est en effet une vive douleur pour nous, que ce pauvre Humann, dont je parlais dans ma dernière lettre à Thérèse, n'a pas pu supporter l'état violent dans lequel sa famille l'a placé depuis un an, pour le forcer de s'éloigner de nous, et qu'il en est très-gravement malade. Sa tête est frappée dangereusement. Ceci n'a pas fait encore éclat, sa famille tenant à le laisser ignorer, car tout retomberait sur la brutalité de son père, dont nous avons des preuves écrites qui sont irrécusables, mais cela se saura inévitablement bientôt et probablement bien des indignités seront dites à ce sujet contre nous, qui te feront souffrir si tu ne vois pas enfin que là est ma destinée et si tu n'en prends pas une bonne fois ton parti. Jusqu'au moment où tu te seras dit une bonne fois: C'est son goût, c'est sa folie, il espère, espérons comme lui, nous souffrirons tous deux l'un par l'autre, et c'est vraiment absurde quand on s'aime comme nous nous aimons. Toi qui aimes si souvent à dire à ceux qui amassent et vivent largement: LA CAMARDE VIENDRA, tu devrais prendre la vie plus philosophique-

ment que tu le fais. Pour moi, je te réponds que malgré les douleurs qui sont attachées à ma vie, et parmi elles je compte en PREMIÈRE LIGNE tes inquiétudes, je ne changerais ni avec Bégé, ni avec Rothschild ; mais je pourrais vraiment me dire heureux, le jour où je te verrais plus calme sur ce qui me concerne. Voilà bien longtemps que j'espère arriver à ce résultat avec toi, et que cette pensée me tourmente. Père, délivre-moi et délivre-toi de cette cause de souffrance qui serait plus puissante à Paris qu'à Romans. Je sais bien qn'on ne se commande pas ces choses-là et qu'on n'est pas libre de ne pas avoir d'inquiétude, là même où d'autres n'en éprouvent point ; je te demande encore moins de dissimuler celle que tu ressens, tu en souffrirais davantage et moi aussi ; mais comme les inquiétudes que tu te forges tiennent à ce que tu désirerais me voir une autre existence que celle que j'ai, et que pour moi toute autre existence serait l'anéantissement, passe-moi ma folie, certain que tu es de pouvoir me donner toujours un morceau de pain. Tu sais bien que la fortune n'est pas le bonheur, puisque tu le dis toi-même à Augustine, et que tu nous as toujours montré par ton exemple, qu'on pouvait vivre avec peu de chose. Sous

ce rapport, je t'assure que notre vie ici est une application sévère de tes principes ; nous dépensons excessivement peu, et nous nous sommes faits à supporter toutes espèces de privations, c'est encore là un de tes principes.

Passons à autre chose. Selon toute apparence, L*** sera député cette année ; il donnera un bon coup d'épaule à la tribune ; il est inutile que tu parles de cet espoir ; quoiqu'il nous ait quitté, sa qualité de saint-simonien est encore un obstacle, surtout si on le croyait encore avec nous. La *Gazette de France* nous fait la cour, et pour peu que cela continue, il y a des nigauds qui diront bientôt que nous sommes vendus à Holy-Rood. Il est vrai que d'un autre côté la *Tribune* fourre nos idées accommodées à la cause républicaine. Le peuple, à Paris, depuis le jugement, est plus respectueux envers vous ; les cris sont très-rares envers notre habit ; je ne sais encore quelle sera la date de mon pourvoi en cassation ; il est très-possible que nous le perdions, malgré le droit évident, mais tu y es, j'espère, préparé, et je t'assure que quelque temps de prison ne m'irait pas mal du tout ; je serais certain de faire par là plus de pas dans beaucoup d'esprits que par tout autre moyen, et d'ailleurs j'y serais avec

Michel et Duveyrier. A nous trois, nous avons beaucoup à écrire, surtout pendant la tenue des Chambres.

La politique se gâche tous les jours davantage ; une crise approche, qui j'espère ne sera pas sanglante comme en 93 ou en 1830, mais les esprits travaillent trop pour qu'on n'en vienne pas à quelque grand mouvement. Je ne sais si la duchesse est réellement en France, je ne le crois pas, car je crois que son parti ne la suppose en France que pour maintenir l'éveil sur sa cause ; mais si elle y est encore et si on la prend, il y aura là un grand embarras pour le gouvernement dont il ne se tirera pas, et ce sera une belle occasion pour l'abolition de la peine de mort et pour la part que les femmes pourront et devront prendre à cette large révolution dans la législation.

Adieu, père, nous avons déjà bien froid ici, et le bois coûte cher ; mais nous nous remuons ferme, c'est économique ; Aglaé et Augustine se portent bien. Augustine engraisse un peu trop cependant ; je n'en dirais pas autant à Aglaé. Holstein vous embrasse tous. Nos missionnaires du Midi sont reçus partout on ne peut mieux ; ils

vont nous envoyer quelque argent dont nous avons grand besoin.

Adieu, je vous embrasse tous.

P. E.

XCVI^e LETTRE

A SAINT-CYR NUGUES, A ANVERS

Ménimontant, 25 novembre 1832.

Mon cher Saint-Cyr, tu dis: « Je *hais* le « CHARLATANISME partout où je le rencontre. Or, « c'est imiter les CHARLATANS que d'*affubler* « votre philosophie, quelle qu'elle soit, d'un « *manteau* mystique, à travers lequel nous « voyons des hommes à talent et à bonnes in- « tentions tant que tu voudras, mais des hom- « mes qui annoncent le projet d'*imposer* des « croyances et des mœurs nouvelles, et PRÉTEN- « DENT qu'ils sont des apôtres ou des prophètes « qui ont leur messie et leur révélation. Cette « marche est *mal calculée* pour le siècle actuel,

« où vous aurez contre vous les croyants et les « indifférents, c'est-à-dire tout le monde ; elle « est *maladroite* par *l'orgueil excessif* qu'elle « dévoile, ou par *la ruse grossière* qu'elle « laisse apercevoir ; car je *ne puis imaginer* « *qu'à force de vous dire que vous êtes des* « *apôtres, vous vous le soyez persuadé* à « vous-mêmes. »

Je voulais ne pas répondre, mais je lis dans les journaux un ordre du jour signé de toi et finissant ainsi : « L'armée du Nord, comme la « capitale, éprouvera la même indignation de « ce crime, et la même joie de ce que la *Pro-* « *vidence* l'a fait échouer. TOUTE LA FRANCE, « dans un pareil moment, se rallie autour du « trône constitutionnel que la révolution nous a « donné, autour de *Louis-Philippe* qui est le « lien de tous nos intérêts d'ordre et de liberté, « et autour de la *dynastie* qui est la garantie de « notre avenir. »

Je ne voulais pas te répondre, dis-je, et d'après ce que je t'avais écrit, je n'attendais même pas de lettre de toi ; mais tu parles de *Providence*, ce grand nom me rappelle que pour moi, pour toi, pour tous, j'aurais *tort* de me taire.

Saint-Cyr, dans quelques mois j'aurai trente-

sept ans ; je suis homme. Depuis sept années, j'attends que ton opinion change sur moi, car elle me pèse douloureusement ; j'attends, car je te dois cette patience, mais ta dernière parole est bien injurieuse !

Tu crois donc à la *Providence,* puisque tu l'écris et le signes, et que tu hais le *charlatanisme ;* tu y crois, puisque tu te sers de son nom afin d'exciter l'amour des soldats pour leur *Roi* et sa *dynastie*, et leur indignation contre le crime.

Et moi je serais un CHARLATAN *rusé,* mais *maladroit* et *grossier,* ou un *orgueilleux* IMPOSTEUR, parce que je sens et je dis que la *Providence,* qui, à travers les siècles, suscite des hommes par lesquels elle fait largement marcher les peuples, nous a marqués au front du signe de cet apostolat. Je serais un *menteur,* lorsque toi tu proclames qu'*Elle* a fait échouer un crime et que *toute* la France se rallie autour de Louis-Philippe et de sa DYNASTIE !

Je te le dis encore, Saint-Cyr, ta parole est bien injurieuse ; je suis *homme* et je t'en rends grâces, car ta main a puissamment contribué à me faire ce que je suis. Je suis *homme,* et j'ai attendu longtemps que ton opinion sur moi fût

meilleure. Mais songes-y, je t'en prie, le temps n'est-il pas venu où je ne puis et ne dois plus recevoir bénignement, même de toi, la leçon avec l'injure ?

Tu crois à la *Providence*, je te le répète, parce que si tu t'étais servi de ce beau nom comme d'un mot banal, ce serait là un *terrible charlatanisme ;* car si tu te proposes d'exciter l'amour pour *Louis-Philippe* et sa *dynastie,* il peut résulter aussi de ta parole que l'indignation et la haine des hommes armés se soulèvent contre ces factions aux poignards desquelles Louis-Philippe lui-même dit qu'il est échappé ; ce serait un *terrible charlatanisme,* car ce mot de *Providence* (tu le sais puisque tu l'emploies), trouve de l'écho dans bien des âmes ; il est *sacré* pour plusieurs, et commande le devoir et l'honneur.

Tu crois à la *Providence* et à l'amour de TOUTE la France pour *Louis-Philippe* et sa *dynastie,* pour ces garanties d'avenir ; tu y crois car tu l'affirmes et tu hais le *charlatanisme;* voilà donc ta profession de foi *politique* et *religieuse.* Je la crois sincère, et je puis dire comme toi que je n'accuse pas ton cœur, mais ton jugement et surtout ta *position.*

Je les accuse, parce que croire et dire que TOUTE la France se rallie à *Louis-Philippe* et à sa *dynastie*, c'est une prodigieuse illusion pour qui lit seulement les *journaux* ; ce serait une véritable folie pour qui verrait le *Peuple*. Que ce soit un bien ou un mal, ce n'est pas la question, et tu sais d'ailleurs que nous ne sommes ni carlistes, ni républicains, peu importe donc ici ; mais le fait est faux.

L'Ouest et le Midi fourmillent de carlistes ; la *Gazette*, la *Quotidienne*, le *Courrier de l'Europe* ont, je pense, à peu près autant d'abonnés que les *Débats* et le *Nouvelliste;* la presse de province compte plus de quarante organes puissants du parti rétrograde ; et que pensent les rois de l'Europe ?

L'Est et le Nord sont pleins de républicains ; et le *Constitutionnel,* malgré sa nombreuse clientèle, qui d'ailleurs est considérablement diminuée, n'est pas plus puissant aujourd'hui sur les *masses* que le *National,* le *Courrier* et la *Tribune* réunis ; enfin combien de journaux de province et de réunions connues ou secrètes attaquent le *trône* et la *dynastie !*

Et maintenant je ne te dirai plus : Cette guerre intestine toujours menaçante est-elle un bien ou

un mal? — C'est un mal, il existe, c'est la vérité ; le contraire est aveuglement chez les uns, mensonge et *charlatanisme* chez les autres.

Toi même, Saint-Cyr, dépouille ton habit *officiel,* je te prie, et dis-moi s'il est possible d'affirmer sur l'*honneur*, que la France *tout entière* se rallie autour du *trône* et de la *dynastie*.

Mais mon but n'est pas de récriminer contre toi, et de te prouver que tu *affubles* ta politique d'un *manteau* religieux et monarchique, parce que tu m'accuses, moi, de jeter sur ma *philosophie* une robe de mysticisme et d'imposture ; ce que je veux, c'est te faire sentir ce qu'il y a de douloureux à m'entendre dire par toi qui me connais depuis mon enfance : *Je ne puis imaginer que vous vous soyez persuadé à vous-mêmes ce que vous dites.*

Si tu disais que tu ne peux imaginer comment il est possible que *toi* tu puisses croire que *je* suis un *imposteur,* je concevrais cette forme, et je t'expliquerais la difficulté : tu ne sais pas où va l'humanité, et ceux qui *prophétisent* son avenir te paraissent des *menteurs;* c'est un phénomène très-connu dans l'histoire de l'espèce humaine. Je te demanderais alors, sinon de croire à leurs prophéties, au moins de croire

qu'ils sont *persuadés eux-mêmes* de leur qualité de prophète.

Je regretterais que le ton de ma lettre te déplût, mais je te le répète, j'ai besoin que tu veuilles bien aujourd'hui croire à ma parole d'honneur, en ce sens au moins que tu ne m'accuses pas de ne pas être *persuadé moi-même* de ce que je dis. Libre à toi de douter de la *vérité* de ma parole ; pour cela j'attendrai ; c'est l'affaire du *monde* et non la *mienne,* il t'ouvrira les yeux ; j'attendrai.

Tout à toi.

P. E.

XCVII^e LETTRE

A AGLAÉ SAINT-HILAIRE

17 décembre 1832.

Ma chère Aglaé, je vous renvoie la lettre de Gustave ; je me suis fait une loi de ne rien lire de lui pour le moment ; je vous la renvoie donc sans l'avoir lue.

Nous sommes très-occupés de notre casement et nous nous portons bien, très-bien. — Rappelez-vous que nos lettres par la poste sont toutes *ouvertes* par le directeur de la prison. — Il faut les remettre à quelqu'un qui les donnera en mains propres.

J'embrasse le père. — Je n'ai pas encore ouvert vos paquets. — Je voudrais bien des pantoufles rouges fourrées. — Adieu, les femmes travailleront ferme cette année. Gloire à elles d'avance. Vous, bonne amie, je vous embrasse.

Sainte-Pélagie, 2me jour.

P. E.

XCVIIIe LETTRE

A AGLAÉ SAINT-HILAIRE

18 décembre 1832.

Vous me demandez de vous dire ce dont nous avons besoin, chère Aglaé; je n'en sais rien encore, car cela va dépendre beaucoup de nos

arrangements définitifs après le départ de Duguet, d'une part, et de Fournel, de l'autre. Je pense que Mme Petit enverra quelque argent à son fils pour les dépenses des quatre restants ; il est difficile qu'elle ne leur donne pas la haute paye qu'elle donne à Lyon. Nos dépenses ici, une fois casés, seront faibles ; nous avons eu quelques frais de premier établissement : cheminées, poêles, bois, déménagement ; mais maintenant, si nous avons du vin, du tabac, avec 100 francs par mois, pour nous deux, je crois que nous pourrons faire assez de générosités à nos compagnons de prison, et c'est surtout pour cela que je désirerais quelque argent. Je serais étonné que la province ne subvînt pas très-largement à tout cela.

Aussi *l'affaire* qui m'occupe ici est-elle toujours la même, *la liquidation du passé,* et comme heureusement jusqu'en juin, nous ne sommes pas très-chargés, je crois que nous en viendrons à bout.

J'ai appris par vous seule la visite d'Husmann rue Monsigny, et je ne sais même absolument rien sur ce pauvre garçon ; c'est un peu fort.

Au reste, j'ai écrit à Cécile; j'espère que ma lettre lui aura fait plaisir.

Bonjour, je répondrai une autre fois.

P. E.

XCIXe LETTRE

A AGLAÉ SAINT-HILAIRE

10 décembre 1832.

Ma chère Aglaé, quand je suis allé avec Rodrigues voir Buchez, au moment où Bazard venait d'avoir son premier coup de sang, pour le lui annoncer, Buchez a cru que je venais le chercher pour le ramener à nous, et de suite il se mit à discuter dogme ; je l'arrêtai et lui dis que je le priais seulement d'insérer cette visite sur ses tablettes, et qu'il la retrouverait plus tard, comme témoignage de mon affection, comme souvenir de 1831. — Je n'ai fait ma dernière lettre qu'à cette intention, même pour ceux qui auraient pu y répondre par leur présence : car

je ne comprends vraiment pas ce que Jules, Transon, Reynaud et Leroux pourraient faire maintenant avec moi et par moi. On prend souvent nos prévisions pour l'avenir comme étant chez moi des désirs présents : on se trompe; c'est sans doute ma faute, mais le but que je désire, et qui seul est utile, est accompli ; c'est tout ce qu'il faut pour le moment. — De même (dans un autre sens) ce n'est pas seulement pour *moi* que je ne lis pas les lettres de d'Eichtal, c'est pour d'Eichtal surtout; c'est pour lui faire perdre, non l'habitude de se mêler de nous, mais l'habitude de ne se mêler *que* de nous; je sais bien que malgré *mes rigueurs,* il s'occupera toujours suffisamment pour lui et pour nous de ce que nous faisons ; mais sans mes *rigueurs*, il serait encore à Paris à se casser la tête contre son père, son frère, sa mère, Duveyrier, moi, vous, etc.

Votre projet de lettre à Mme Petit pour la famille Lambert me fait bien plaisir ; faites et faites vite, car je crois que cela presse. Pauvre Lambert ! voyez-le le plus souvent possible ; c'est lui qui me fait le plus de peine dans toutes nos révolutions ; dites-lui bien aussi comme je l'aime, car il en a besoin et cela est bien VRAI.

Je ne vous ai pas vue aujourd'hui, mais vraiment notre parloir est si dégoûtant, et je suis si vexé de causer avec qui que ce soit, surtout avec une femme, surtout avec vous, devant un tiers étranger à nous, que j'aime mieux, pour vous et pour moi, rester dans ma chambre. J'ai reçu une lettre d'Adèle qui me demandait à venir, je lui ai répondu aussi qu'en ce moment c'était impossible, en lui donnant les mêmes raisons. Je crois même que le père fera bien d'attendre, parce que j'espère, la prison se dégarnissant beaucoup, que nous obtiendrons bientôt plus de facilités. Je suis très-content de la boîte de Saint-Simon et j'en remercie le bon père en l'embrassant, et Augustine par-dessus le marché.

Vous demandez si nous avons des journaux ; oui, sans doute, mais nous demandons à Marie quelques livres.

Quant à ce que vous désirez savoir sur la suite des affaires que mène Fournel, j'en suis encore aussi ignorant que vous : nous allons voir ces jours-ci. Il faut vous dire que nous avons été pris, Michel et moi, d'un si grand bien aise de *far niente,* après cette terrible épreuve de Ménilmontant, plus dure que ce que nous avons

jamais fait l'un et l'autre, que nous nous sommes reposés avec délices, et avons, *pour ainsi dire*, pendant quelques jours, *tout oublié*. Nous n'avons encore rien écrit à Lyon, à Barrault et ailleurs; plus nous allons même, et plus nous sentons que cette prison, toute providentielle, doit nous éclipser momentanément, pour laisser, comme vous le sentez fort bien, *les désirs excités par l'empêchement* se développer en toute liberté, avec leur vigueur individuelle; c'est en ce sens que nous parlerons, selon toute apparence, à tous les enfants. Nous avons, Michel et moi, beaucoup de choses à faire qui exigent que nos esprits soient tranquilles comme le sont nos corps à l'égard du monde extérieur; sans cela nous ne serions pas prêts pour apporter notre digne contingent à l'œuvre quand nous sortirons de prison, et d'ailleurs cette incarcération rend impossible et dangereuse, impie même, toute *direction* que nous nous efforcerions à donner à tous les efforts divisés.

Enfin le milieu même dans lequel nous nous trouvons, mérite toute notre attention, tous nos soins, je dis plus, nos affections; car c'est une mine assez précieuse, recouverte de beaucoup d'ordures, mais qui renferme de fameux filons.

C^E. LETTRE

A LAMBERT

19 décembre 1822.

Mon cher enfant, la première fois que tu viendras, je ne te verrai probablement pas encore, car le parloir n'est pas encore digne de moi ; je n'ai pas pris possession de tout le palais, cela viendra bientôt ; mais viens toujours, Michel te remettra un roman de Mme Dudevant, *lequel,* je te prie de lire, et *laquelle*, je te prie de voir. Il y a beaucoup de bon dans le dernier qu'elle a fait, *Indiana;* tu seras, je crois, content, si ce n'est pas un peu *tard,* ce qui est possible. Mme Dudevant demeure quai Malaquais, 19. — Apporte-moi aussi des nouvelles du bon Stéphane, auquel je recommande fortement l'affaire diplomatique dont je l'ai chargé : il faut que je donne la liberté à Fournel au plus tôt, et Stéphane sait que son affaire influe beaucoup sur cela.

Quant à Charles, si tu le vois, tu peux lui dire

que la prison est charmante, qu'on y mange et qu'on y dort à ravir, que personne n'y maigrit, car Michel y engraisse: si tout cela le tente, il lui est facile d'en faire l'essai.

Embrasse ta bonne mère pour moi. Quant à ta sœur, je l'embrasse sur les deux joues, tu t'y prendras à deux fois ; je suis moins respectueux pour toi, je te baise comme tu voudras.

P. E.

CI^e LETTRE

A TÉRENCE HADOT

Sainte-Pélagie, 19 décembre 1832.

Mon cher enfant, Tourneux m'avait parlé de vous. Votre témoignage d'affection pour moi et de dévouement à notre œuvre m'est doux. Je vous recommande de voir quelquefois ceux de mes enfants qui restent près de moi, à Paris, Petit et Rochette, ou Ollivier et Holstein. Vous aurez par eux de nos nouvelles ; et leur foi fera

du bien à la vôtre. Ils remplaceront l'affection vive de Félix pour vous, sans vous le faire oublier; car je pense que vous lui écrirez souvent.

Voici le moment où tous ceux à qui j'ai donné une vie nouvelle, doivent avec plus d'ardeur la transmettre au monde, afin qu'il apprenne qui *je suis*, en voyant qui *vous* êtes tous, vous qui m'aimez. Le monde verra que l'influence de ma *présence* n'est pas la seule puissance qui soit en vous; et que Dieu, par moi, vous a fait *hommes*. Car il ne m'a retiré pour un moment de vous, que pour vous offrir l'occasion de constater votre *majorité*. Pour le monde, Dieu est surtout en mes enfants aujourd'hui; car le monde les voit, et ne voit pas leur père. Préparez-le donc à me revoir.

P. E.

CII^E LETTRE

A ADÈLE

Sainte-Pélagie, 20 décembre 1832.

Ma chère Adèle, tu ne peux pas me payer cette dette d'ami dont tu me parles; nous ne pouvons ici recevoir que dans un parloir où je ne suis pas descendu, et où selon toute apparence je ne descendrai pas, surtout pour une douce visite de femme, surtout pour la tienne. Le parloir est rempli d'une cinquantaine de malheureux ouvriers prisonniers, recevant de leurs femmes, mères, filles ou maîtresses, un pauvre supplément à leur pauvre nourriture, et là, buvant, mangeant, s'embrassant, etc., etc. Si plus tard, comme je l'espère, par un séjour plus long au milieu de tous ces malheureux, je parviens à obtenir d'eux ce que je cherche partout, et que déjà quelques-uns d'entre eux me donnent, affection et respect, je verrais moins d'inconvénient, pour moi et pour ceux qui viennent me voir, à me rendre au parloir; j'en verrais moins aussi

pour ces malheureux auxquels je ne pourrai faire tout le bien que j'ai pour eux dans l'âme, qu'en leur inspirant pour moi les sentiments dont je te parle.

Mais ta dette est payée, mon amie, puisque tu appelles cela une dette ; ton billet m'a fait du bien, comme tous tes témoignages de tendresse m'en ont toujours fait; mais ils me laissent toujours une douleur. Adèle, Dieu me sépare de tous aujourd'hui, mais particulièrement de toi pour te forcer à voir ce qui n'est pas moi dans le monde, pour ouvrir ton cœur à d'autres pensées qu'à celles qui se rattachent à moi ; songe donc que c'est vraiment m'aimer que d'aimer ce que j'aime, d'espérer ce que j'espère, de vouloir ce que je veux ; or, ce que je veux, mon amie, c'est la volonté de Dieu, c'est le bonheur des *femmes*.

P. E.

CIII^e LETTRE

A CÉCILE FOURNEL

Sainte-Pélagie, 21 décembre 1832.

Ma chère Cécile, je voudrais bien savoir la réponse d'Adèle Desloges relativement à son habitation de Ménilmontant; un mot, je vous prie.

Je n'ai pas encore écrit à Henry, parce que l'installation de ceux qui viennent loger à Paris n'est pas faite, et que je ne sais encore quel *domicile* nouveau il faut indiquer. Je pense que Fournel ne fait pas moins les démarches préparatoires pour son affaire, et qu'il sera tout prêt à partir après la vente de la rue Monsigny. J'aurais bien désiré qu'il pût terminer l'affaire de la salle Taitbout avant, par Flachat et Péreire. Le pauvre garçon doit avoir grande hâte d'être tout à fait libre. Dites-lui de patienter quelques jours encore, nous avons tous notre chaîne.

J'ai appris, chère fille, que vous avez été bien fatiguée de vos trois journées ; mais aussi vous y mettez plus de force que vous n'en avez. Dieu sait où vont les peines en pareilles circonstances; c'est le mystère de votre vie dévouée ; *heureusement* je vais vous donner du repos pour quelques temps, n'est-ce pas ? Vous allez être sage, sage comme une vraie CONSTANTE, aurais-je dit *autrefois;* aujourd'hui, je ne sais plus qu'en penser; c'est bien difficile à connaître les cœurs de femmes : qu'en dites-vous ? Comment un homme a-t-il osé les analyser, les classer, les mettre en *théories!!* Fi l'audacieux et l'insolent personnage. Quant à moi, j'y ai perdu mon latin ; j'attends avec grande impatience que les femmes s'en mêlent, peut-être qu'elles feront sur les hommes de curieuses *théories*; mais gare à M. Delapalme et surtout à M. le président Naudin.

La chère petite *vertueuse* part-elle bientôt ? et la *beauté* se réfugie-t-elle au cloître de Bourg-la-Reine ? Pauline a écrit à Michel. Elle se porte bien et le charge de mille choses pour vous, Clorinde et Caroline. La bonne petite voudrait bien savoir comment nos prisons sont faites.

Nous n'avons encore aucune nouvelle de Barrault et de sa troupe.

Aglaé a dû vous donner quelques détails sur notre prison, et vous dire que j'étais invisible en ce moment et pour quoi. Nous continuons à nous trouver bien de notre agréable séjour : nous avons tant besoin d'isolement et de repos !

Bonsoir, chère fille ; je vous le demande encore, soyez bien sage, et, si vous n'êtes pas contente de vous, arrangez-vous pour vous faire mettre en prison avec nous : je vous mettrai à la *raison*.

Je vous embrasse et Henry et notre petite *mobile*.

P. E.

CIVe LETTRE

A HOLSTEIN ET DUGUET

22 décembre 1832.

J'attends la lettre d'Ollivier pour connaître ses propres idées sur ce qu'il croit que vous devrez faire à Paris ; car je voudrais pour vous comme pour tous que votre mission vînt surtout de votre propre inspiration. Il y a une chose capitale qui est loin des habitudes d'Ollivier, et qu'il faut cependant que vous ayez en vue : c'est notre liquidation ; pour cela Flachat pourra vous aider beaucoup à cause de sa position près du père de Gustave.

Votre habitation sera également le centre des ouvriers de Paris, surtout en ce qui concernera les affaires de Ménilmontant ; du moins jusqu'au moment où les femmes dirigeront ces réunions-là, ce que vous devrez favoriser beaucoup par votre influence dans ce sens.

Dès que vous serez un peu débarrassé du gros travail, et je crois que cela avance, il faudra que

tu voies Fournel pour qu'il te mette au courant de toutes les affaires de Paris. Duguet s'entendra de son côté avec Rochette et Petit pour que la correspondance soit bien à jour.

Je suis *très-peiné* que l'affaire de Barrault ne soit pas encore imprimée ; il faut à toute force que nous l'ayons le 25 ou le 26 au plus tard; c'est une feuille d'impression tout au plus, je crois même une demi-feuille serrée. C'est 20 ou 30 francs. Ainsi, que Duverger s'en charge ou non, il faut le faire.

Duguet devra faire précéder cela d'un récit succinct et de la journée de samedi. Depuis notre départ de Ménilmontant, entrée à Sainte-Pélagie, transfert à la Conciergerie pour être écroué, attente dans cette prison pour Michel et moi, attente au Palais pour la famille, longueur des débats, description de la famille ; un mot sur les plaidoiries. Départ à 5 heures de Michel et moi pour Sainte-Pélagie, en indiquant que l'annonce du rejet nous a été faite par Aglaé, Cécile, Caroline, Clorinde et Sophie Lambert, qui sont venues au guichet de la Conciergerie. Départ de la famille par la barrière, description du repas d'adieu, et enfin paroles de Barrault.

Vite à l'œuvre, Duguet, c'est pressant, très-

pressant. Je tiens à ce que ce soit Duguet, parce qu'il faut que par là son nom soit connu à Lyon. Je désire encore que Charbonnier soit nommé, comme nous ayant accompagnés dans toutes ces courses de prison, ainsi que Lambert qui a fait les deux premiers voyages, celui de Ménilmontant à Sainte-Pélagie et celui de Sainte-Pélagie à a Conciergerie.

Adieu, mes enfants, je vous embrasse.

P. E.

CV^e LETTRE

A AGLAÉ SAINT-HILAIRE

24 décembre 1832.

Vous avez raison, ma chère Aglaé, je dis que vous êtes toujours la même sur certains chapitres ; et cependant Dieu m'aurait trompé si vous deviez n'en pas finir un jour avec ce passé-là. Ce n'est pas seulement du rêve que je parle, c'est surtout de ce que vous me dites sur la

femme libre; j'avoue que j'ai beau faire, je suis comme Thérèse; quant à ma lettre, je n'y comprends rien. Cette pauvre Suzanne! Quand donc, Mesdames, serez-vous, je ne dis pas même encourageantes, excitantes les unes pour les autres, mais seulement bienveillantes, je dirais presque seulement justes? Direz-vous que c'est l'ambition qui les fait agir; mais il n'y a pas grand mal à cela, c'est l'*a b c* de notre dogme qui fait marcher de front l'*humilité* et la *gloire*. Un pareil reproche serait digne d'un chrétien et non de nous. — Aglaé, ma chère amie, pour Dieu, pour moi, pour vous, pour tous, faites donc votre année de prison, je vous en supplie, et laissez dans le cachot la défroque critique; c'est une robe qui brûle comme celle du Centaure et qui donne le cauchemar.

J'ai ajouté *surtout* pour désigner la *femme libre* et non votre rêve, mais votre rêve ne me réjouit pas beaucoup plus, et vous-même ne devez pas avoir le cœur très-joyeux en vous réveillant sur pareille chose. Je sais bien qu'on n'est pas plus né pour être toujours joyeux que pour être toujours bien portant; mais, autant que possible, arrangons-nous pour n'être pas malades.

Au, reste parlons d'autre chose, car nous nous entendons peu sur ce sujet, et j'attends aujourd'hui de vous plus que de moi ce changement heureux que je désire tant en vous.

Votre permission pour venir devra servir ainsi : vous irez droit chez le directeur, M. *Prat,* et là il fera lui-même appeler Michel; vous serez beaucoup mieux qu'au parloir, malgré le tiers qui est un fort bon homme, avec qui nous sommes très-bien.

Répétez, je vous prie, à Thérèse, que je ne vois encore personne.

Bonjour au père que j'embrasse ainsi qu'Augustine. A vous une bonne poignée de main pour la grondée que je me permets de vous donner.

Aujourd'hui, naissance du Messie des esclaves, les prolétaires de la prison ont fait réveillon dans leurs dortoirs. Dans l'un d'eux on a bu à la santé du Père, et l'on a chanté : les Saint-Simons sont de bons lurons.

P. E.

CVI^e LETTRE

A AGLAÉ SAINT-HILAIRE

25 décembre 1832.

Ma chère amie, vous avez encore raison, vos vigoureuses boutades sont une grande partie de ma vie progressive ; mais laissez-moi croire que les miennes font aussi partie de la vôtre ; nous bataillons toujours et probablement toujours nous bataillerons, c'est une des formes que Dieu met dans le cœur de tous ; seulement, avant Saint-Simon, et je puis dire avant moi, on ne savait pas le bénir de ce divin enseignement, et on rejetait sur le diable ce qui était bien de Dieu. Gloire à lui, chère Aglaé, et affection à moi, car ce que je sens, je veux le donner à tous ; or, je sens combien votre vie de *Cassandre* et la mienne marchent dans le sens que Dieu veut.

Pour vous montrer que je profite de vos leçons et que j'ai du caractère, je vous renvoie encore la lettre de Félicie sans la lire; Dieu sait pourtant si j'aime cette excellente fille, mais je ne sens

pas que la lecture de sa lettre puisse être bonne pour moi et pour elle. A propos de votre douce épître, je vais vous dire une bonne chose. Le changement brusque qui s'était fait dans le temps depuis hier, et la masse d'air que je me suis permis de respirer *dans la cour* toute la journée d'aujourd'hui, m'avaient secoué les nerfs d'une rude manière ; j'étais abruti, comme cela m'arrive quelquefois. — Je reçois votre lettre, je la lis, et me voilà sur pied, debout, vif, non pas gai, mais vert comme un printemps. Je vous rends grâces !...

Soyez sûre, ma chère Aglaé, que quand un homme seul commande à des hommes, il serait absurbe s'il voulait faire faire sa volonté sans *tergiverser,* quelquefois, parce que lui-même n'est pas *immédiatement* sûr de ce qu'il *doit* et *peut* faire faire, mais le plus souvent parce que celui qui *doit* faire veut faire autre chose que ce qu'il *doit.*

Quant à vous (car il faut que je vous rende toujours la pareille), soyez sûre que tout ce que je vous dis n'a pas pour but de vous empêcher de me confier, *à moi,* toutes vos idées, critiques ou autres, mais je voudrais vous montrer l'autre face des choses, pour que vous la reflétiez, non

sur *moi* mais sur les *autres,* pour que Mme Voilquin, puisqu'il en est encore question, vous aimât, pour que Claire elle-même sentît, si l'occasion s'en présentait, qu'il y a pour *tous* secours dans votre cœur, pour que tous ceux enfin dont vous désapprouvez la conduite, Bouffard lui-même, pussent croire qu'il y a au moins un petit point d'attache entre vous et eux. La sécheresse de la lettre de la mère Petit doit vous en faire sentir l'avantage. C'est le contre-coup de la première entrevue avec Bouffard dans ma chambre, et surtout du refus de vous faire accompagner par ce galant chevalier.

Il y a une très-rude phrase dans votre lettre, très-rude, très-rude; mais encore une fois je vous rends grâces, c'est peut-être à cette phrase que je dois l'éloignement des nuages que j'avais sur la tête, dans le cœur, et qui se dirigeaient vers mes yeux.

Je suis si encaissé dans ma prison que votre nouvelle sur F... est toute nouvelle pour moi; mais vraiment vous auriez bien tort de vous affliger; d'abord je crois que F... aura un petit orage à soutenir dont il sortira sain et sauf, et que cela le poussera même plus vite qu'il n'irait de lui-même, car, entre nous, F... a la robe trop

longue, quoi que vous puissiez en penser. Que cela le pousse dans le *Constitutionnel,* c'est ce que j'ignore ; mais ce dont je suis sûr, c'est que, d'une part, le *Constitutionnel* (par F... ou par d'autres) ne sera pas muet. Que F... fasse au *Commerce,* au *Temps* ou au *Courrier* seulement, ce qu'il a fait au *Constitutionnel,* et je l'embrasserai trois fois plus que pour dix articles nouveaux du gros journal des épiciers.

Au reste, tout ceci tient toujours à une fausse idée que vous avez, et c'est celle-là que je déracinerai en vous, c'est de gémir sur des choses *faites.* Non-seulement à une époque apostolique on n'en a pas le temps, mais même à toutes les époques ce ne doit être que la plus faible partie de la vie d'un individu, c'est le *deuil,* ce qui ne veut pas dire qu'il faille être toujours en habit de *fête ;* mais la vie n'est pas seulement *fête* et *deuil,* sans cela elle ne serait jamais calme.

Faisons un petit accord, je vous en prie, critiquez tant que vous pourrez et vous voudrez ce qui *va se faire;* dites-moi, par exemple, de gros mots, si vous les sentez, sur ma manie actuelle de laisser tous mes enfants faire *leur volonté* et non la *mienne,* sur ma fureur de *m'éclipser,* car, vous le savez, c'est là ce que *je veux faire,*

c'est à cela que je veux montrer mon caractère.

Il me semble que je vous ouvre là une belle carrière ; je vous y attends de pied ferme.

P. E.

CVII^E LETTRE

A HOLSTEIN

25 décembre 1832.

Fais passer, je te prie, mon vieux, cette lettre à Gervais ; il est venu me voir le surlendemain de notre entrée en prison, je ne sais s'il te l'a écrit.

Je vous ai écrit ce matin une lettre pour vous trois qui vous aura mis en peine, j'en suis sûr, mais je compte si fort sur vous que je suis bien sûr que la peine ne sera que passagère et que d'ici à peu de jours nous serons tous fixés sur votre œuvre.

Tes observations sur ton éloignement pour les affaires d'argent, je les conçois fort bien, on ne peut mieux; je sais tout ce que l'affaire de ce malheureux Chaptal, où il y avait zéro en caisse, m'a donné d'embêtement de tout genre. Je ne crois pas toutefois que la nôtre soit de même nature, par la raison que j'ai foi que nous payerons, et même à très-peu près aux échéances; mais enfin, je te le répète, ni Ollivier ni toi ne me semblent faits pour cela, et bien certainement une prison vous irait beaucoup mieux. Ensuite que devez-vous faire? L'embarras pour moi est toujours le même, et comme je serais très-naturellement porté à dire qu'il faut faire ce qu'il y a à faire dans ce moment, et ce que personne ne me paraît propre à faire (la liquidation et la famille de Paris), j'en reviendrai toujours, *moi*, à ces deux objets, s'il ne sortait pas de *vous* quelque chose de net sur ce que vous VOULEZ, *devez* et *pouvez* faire. Ce dont je suis bien certain, c'est que si vous ne faites pas cela, d'autres le feront quand vous aurez choisi votre œuvre; ce que je sais aussi, c'est que la plus mauvaise chose du monde serait de faire votre œuvre à contre-cœur; moi, par exemple, si j'étais à contre-cœur en prison, j'y serais très-malheu-

reux, tandis que je m'y trouve vraiment bien et avec tout le CALME convenable.

Aujourd'hui je t'écris deux fois ; aujourd'hui, jour de la naissance du Christ, je tiens Marie belle et grande en présence de Dieu, avec un large espoir. Aujourd'hui je sens que toutes ces semences, jetées avec mon nom depuis trois années, que je me sens père de la famille nouvelle, germent et poussent par le monde ; j'attends la moisson ; elle sera belle ; prenez vos faucilles, mes enfants, repassez-les et cherchez où manque le moissonneur ; respirez les parfums de la gerbe nouvelle, de la grande gerbe dont les femmes et le peuple ont faim, le doux parfum de la *Mère,* l'attente est encore pour moi ; pour vous, je crois, est la RECHERCHE, car vous n'attendez pas seulement la *Mère,* vous cherchez les filles ; et qui de vous encore a donc fait son appel à une femme comme votre père a fait le sien?

Tout ce que je vous dis là (je ne saurais trop vous le répéter), ce sont toujours des nuages, des rêves que je fais passer devant vos yeux ; peut-être aucun d'eux ne *doit*-il vous séduire, peut-être la *fidélité* patiente et presque muette est-elle le lot de quelques-uns de vous, peut-être nos vieilles familles, nos vieilles amitiés réclament-

elles de vous des actes spéciaux d'affection intime, peut-être... peut-être... car *je* rêve quand il s'agit de vous et j'attends.

Mon bon vieux, cette attente est la seule douleur que j'éprouve à présent, car il me tarde bien de savoir que le plan de votre vie pendant mon séjour en prison est arrêté dans vos têtes et que vous marchez vers l'avenir confiants et calmes comme je le suis, certains que ce que vous faites est votre tâche, sûrs à l'avance d'avoir l'approbation de votre mère et l'admiration de toutes les femmes et l'amour passionné de l'une d'elles.

Bonsoir à tous trois (*Duguet et Ollivier vivaient avec Holstein.*)

Dis à Duguet que si je ne lui écris pas spécialement, je ne l'en aime pas moins, mais que pour lui surtout je désire que, pour ainsi dire, il soit déjà en marche pour son œuvre, quelle que soit cette œuvre, à Paris ou à New-York.

P. E.

CVIII^e LETTRE

A OLLIVIER, HOLSTEIN ET DUGUET

27 décembre 1832.

Mes chers enfants, c'est à vous trois que j'écris, parce qu'il y a une foule de choses semblables dans la position de chacun de vous; la preuve c'est que vous êtes restés seuls de la famille.

Toutes les hésitations, contradictions et modifications biscornues que vous voyez depuis quelques jours dans notre correspondance réciproque vous feront sentir, je l'espère, la vérité et la sainteté de ce que je disais à Holstein dans ma première lettre, sur mon impuissance à vous donner une *direction fixe;* le signe que Dieu a mis à cette parole, c'est l'isolement complet où je suis de vous. Je ne m'explique même les avis que je vous ai ouverts, que parce qu'ils devaient faire naître chez vous cette conviction que c'est *en vous-mêmes* que vous devez trouver votre œuvre, EN CE MOMENT (comme dit Michel).

Qu'Holstein n'attende donc pas que *je le charge* de la liquidation, et Duguet et Ollivier que *je les envoie* à Lyon. Je ne peux même ni approuver ni condamner *avant* l'œuvre, quelle qu'elle soit, mais bien *après;* et toutefois je ne crois pas du tout mauvais de vous ouvrir des *avis*, pourvu que vous ne les preniez que pour des avis Ainsi, par exemple, je demanderai à Duguet et à Ollivier : Avez-vous bien foi que ce soit à Lyon et non pas à Nantes ou en Égypte, ou à Constantinople ou à Berlin (je mettrais des *ou* tant que je voudrais) que vous devez aller?

Duguet me demande une lettre pour le réconforter; qu'il soit tranquille, quoi qu'il fasse, je ne le laisserai pas sans un souvenir de moi; probablement ce ne sera pas une lettre, s'il attend que cette lettre soit une approbation formelle de sa mission. J'ai tant de foi en vous que quelle que soit la voie que vous suiviez, je l'approuverai, si je vois qu'elle est bien tentée par vous, par la manière dont vous me la présenterez, si même vous me la soumettez à l'avance, car il se pourrait qu'elle fût de nature à être mieux faite par vous si vous n'en parliez à personne, même à moi; ceci est encore un *avis* que je vous présente.

Mes chers enfants, je sais bien que cette *phase* nouvelle de votre vie est plus difficile encore à sentir, à comprendre et à pratiquer (surtout par vous trois) que toutes les précédentes; aussi arrive-t-elle quand toutes les autres vous ont préparés à être vraiment HOMMES ; mais rendez grâces encore à Dieu; cette phase ne peut durer plus d'une année, et il y a tant d'hommes qui n'ont pas de père *absent*, pas de mère *appelée !*

Encore un avis que je vous ouvre : n'oubliez pas que vous êtes restés trois, que vous êtes tous trois de très-belle mine, que cette trinité n'est pas *insignifiante,* qu'elle doit avoir un sens religieux, que trois *gardes-du-corps* comme vous sont un triple symbole de quelque chose. Quoi ? je n'en sais rien ; et vous ?

Ollivier, tu me dis que tu ne m'as pas demandé ta *liberté,* et en effet, il m'a fallu la prison pour me faire sentir que j'aurais été irréligieux moi-même si j'avais voulu toujours garder mon *autorité* sur des hommes qui peut-être sont destinés à ne relever directement que de la mère et non du père. Qu'en savez-vous ? et qu'en sais-je ? Rappelle-toi que la *forme* seule de la prophétie de d'Eichtal était fausse, je vous l'ai toujours dit; le sentiment qui l'a dictée était éminemment

religieux et dans l'intérêt de votre moralité comme de la mienne.

Toi, Holstein, mon vieux, c'est à ton amitié régénérée, transformée, que j'en appelle, à toi à en trouver le signe ; moi je l'ai déjà marqué de ma main ENVAHISSANTE et FORTE, j'ai *fixé* auprès de moi celui que j'aime et qui m'aime, je l'y ai *cloué* par toute mon affection, je l'ai *forcé* à vivre de ma vie, à me nourrir de la sienne ; Dieu approuve-t-il? A toi à me le dire. Je l'ai bien *cru,* mais je n'en serai *certain* que lorsque ta propre *volonté* aura scellé de *ton nom* la chaîne de l'amitié nouvelle.

J'ai encore un avis à vous ouvrir ; le premier qui viendra voir Michel le recevra de lui, je ne l'écris pas.

N'effacez pas le père, mes enfants, mais *songez à la mère !* témoignez-moi votre amour, non pour que *je* sois content, mais pour qu'elle le soit, dût-elle n'admirer et ne chérir en vous que votre *fidélité* pour celui qui l'appelle ; c'est son suffrage de femme et non le mien que je vous engage à ambitionner, et ceci n'est encore qu'un conseil, et non une injonction, une prescription, un ordre.

P. E.

CIXe LETTRE

A HOLSTEIN

30 décembre 1832.

Mon bon vieux, je suis bien fâché de vous avoir fait trop attendre une lettre de moi pour vous trois ; mais vraiment je ne sais comment cela s'est fait, car moi, de mon côté, j'*attendais*.

Je CROIS maintenant que vos grosses œuvres de Ménilmontant étant faites, vous feriez bien de venir un peu à Paris, non pour vous y *montrer,* mais pour y *voir,* car vous vous rendez votre tâche bien difficile, si vous attendez l'inspiration de vous seuls et non de moi tel que vous pouvez le sentir par les journaux, par les réunions d'hommes, par quelques individus plus spécialement capables d'aider l'inspiration que vous cherchez, par une soirée de musique, un spectacle, enfin par les points de contact électriques qui aident à concevoir.

Je vous le répète toujours, rien de tout cela

n'est un *ordre,* mais ta lettre, mon bon vieux, et celle de Duguet me montrent tant, sous deux rapports différents, combien vous souffrez, que je m'en voudrais de ne pas épuiser dans mon cœur et dans mon cerveau tous les moyens qui peuvent vous aider à sortir de cette situation douloureuse. Surtout pas d'impatience et par conséquent pas d'abattement qui en serait la suite; non-seulement l'éternité est à nous, mais aussi la prison n'est pas éternelle ; et par-dessus tout enfin, n'allez pas vous imaginer que je puisse être mécontent et vous en vouloir de votre indécision. Oh! non, elle est douce à la face *égoïste* de mon amour pour vous, et l'amour n'est pas tout *dévouement,* vous le savez bien ; elle m'est douce, puisqu'elle me témoigne combien ma vie est liée à la vôtre, combien vous tenez de moi et à moi; combien *vous m'*aimez; mais moi, qui vous aime pour *moi,* mais aussi pour *vous,* je ne serai content non de *vous* mais de *moi,* que lorsque j'aurai fait tout ce que je DOIS faire pour vous donner une vie qui soit *vôtre* tout en étant *mienne,* quand bien même votre destinée serait, comme je le crois, comme je l'aime, d'être PLUS *moi* que *vous.*

Adieu, mes enfants, du calme, 1833 n'est pas

si loin ni même si long. Je vous embrasse tous trois.

P. E.

CXᵉ LETTRE

A AGLAÉ SAINT-HILAIRE

31 décembre 1832.

J'ai lu la lettre d'Adèle, ma chère Aglaé, puisque vous me la fesiez passer malgré le renvoi de celle de Félicie, mais vraiment j'aurais aussi bien fait de ne pas la lire. Que puis-je vous dire? Vous connaissez assez de ma vie, de la sienne, de la vôtre, pour faire ce qui vous semblera *bon* sans que je m'en mêle. Songez donc que Dieu m'a mis en prison pour donner le temps à ceux qui m'aiment de manifester leur *propre* vie religieusement, autant qu'ils peuvent le faire *sans moi*, comme ils l'ont fait jusqu'ici *avec moi* et *par moi*.

Vous avez tort de vous inquiéter de mes in-

dispositions, c'est toujours la même chose, mes nerfs de petite maîtresse; et comme ces jours-ci le temps varie très-rapidement, j'en suis fatigué.

Puisque vous ne vous rappelez pas la rude phrase, je n'ai pas besoin de vous la redire, autant la laisser au *passé.*

Vous me donnez une drôle de définition du *supérieur*, lorsque vous me dites : Si vous êtes mon supérieur vous devez avoir force suffisante pour entendre ou lire *tout ce qui me passe par la tête* ! ! Je vous assure qu'il n'y a pas de *supérieur* qui résisterait à des confidences faites dans cet esprit-là, car évidemment l'*inférieur* doit faire un CHOIX des choses qu'il croit *bonnes à dire* au supérieur ; or pour ce choix je crois qu'une bonne règle c'est de se mettre, pour un moment et par la pensée, autant qu'on le peut, *à la place du supérieur;* non-seulement si l'on ne fait pas ce choix on fait du mal, mais on se fait du mal, et vous le voyez, c'est ce qui vous est arrivé puisque ma réponse vous a fait souffrir.

Je crois que votre permisssion peut très-bien servir, si vous êtes personnellement désignée, parce que vous pourrez dire que vous apportez des nouvelles de mon père.

Le gérant du *Corsaire* est dans une maison de santé.

Nous avons en effet dîné une fois *en ville* dans la prison; c'est chez un de mes anciens camarades du lycée, fils de régicide (dont il faut épargner le nom à mon père). C'est un bon gros garçon qui avait été condamné à mort en juin. Le dîner était composé de six personnes, deux républicains, deux carlistes et nous deux Michel et moi.

Je ne puis rien vous dire encore de notre position avec les prisonniers; rien ne se dessine assez nettement; mais je crois bien que nous finirons par nous faire aimer de plusieurs.

J'ai bien envie de lire la *Salamandre*, pour y voir ce M. Fazzy qui ressemble à une *portion de moi-même*. Je la demanderai à Marie, ainsi que *le Rouge et le Noir*, car j'ai grand besoin et grande envie de lire des romans pendant au moins un mois, en les menant de front avec quelques *gros livres*. Je commence ce soir le roman de *Résignée*.

Vous me charmez le cœur en me parlant de confitures, pour Michel plus encore que pour moi, car je suis plus souvent au fromage de gruyère; mais pour deux raisons épargnez votre bourse:

la première c'est qu'il n'y a pas grand'chose dedans, la seconde c'est une bonne chose d'apprendre à *quêter* pour les prisonniers; nos dames, vous le savez, ont été jusqu'ici peu fortes à ce commerce.

Bonsoir, car je babille et j'ai à travailler. Je vous embrasse.

P. E.

CXI^E LETTRE

A AGLAÉ SAINT-HILAIRE

2 janvier 1833.

Le Père a envie de me voir, mais il n'est pas tout à fait temps encore; qu'il patiente quelques jours encore, je l'en prie.

J'ai reçu une lettre de la pauvre Caroline, bien triste, embrassez-la pour moi; vous savez bien, vous, que j'ai toujours bien aimé, contre vents et marées, cette chère fille, vous pouvez donc le

lui dire, cela lui fera du bien, et elle verra ainsi, je l'espère, l'avenir moins noir.

Vous tenez toujours à justifier vos prévisions par les *faits*, et vous avez bien raison, mais vous auriez tort de prendre tellement *à la lettre* mes reproches, que vous y vissiez une désapprobation *absolue* de la disposition que je trouve en vous, il est vrai, quelque peu exagérée, mais qui n'en a pas moins son importance très-religieuse, dans de certaines limites.

Ce que vous me dites sur le Saint-Jean me fait plaisir, parce que vous en tirez une conséquence très-juste que j'attendais à voir déduire par *les femmes*; aussi les hommes ne m'en avaient-ils pas parlé, un seul excepté, d'Eichthal, mais un an avant que j'aie pris ma formule Saint-Jean à la Cour d'assises. Cependant, à ce sujet, vous avez besoin de comprendre un peu mieux toutes les finesses du cœur *de l'homme*, car vous semblez me prêter une imprévoyance, et par conséquent une ignorance du cœur de *la femme*, un peu trop forte ; je m'explique.

Il y a un an, nous avions de grandes discussions avec d'Eichthal sur le sujet suivant. Il me disait : Devez-vous appeler la femme ? ne devez-vous pas plûtot appeler le couple? Vous voyez

que la question était large et qu'elle dominait même la vôtre.

Il est inutile que je vous dise ici toutes les raisons que je donnai à d'Eichthal et qui l'ont convaincu de la légitimité de l'appel tel que je le faisais. Je ne vous cite ce fait, bien antérieur au Saint-Jean-Baptiste, que pour arriver à votre idée sur le choix que fera *librement* à son tour la femme quand elle s'en mêlera, car il est clair que si je DEVAIS AVOIR FOI qu'un *couple* dont je ne ferai pas partie, succédera à mon autorité apostolique, si j'y AVAIS FOI, dis-je, je devrais dès à présent l'exprimer. Mais voyez comme Dieu est sage, il ne m'a pas donné CETTE FOI ; d'où je conclus que c'est qu'il a cru bon, quand bien même les choses se passeraient ainsi, c'est-à-dire quand bien même le COUPLE NOUVEAU devrait saluer glorieusement l'heure de ma RETRAITE, il a cru bon, dis-je, il a voulu que j'appelasse *la femme*, comme un homme qui veut s'associer lui-même avec elle selon la loi définitive. Et maintenant je vous demande si en effet ce n'est pas là la forme la plus convenable pour affranchir la femme, pour exciter les travailleurs à cette œuvre sainte, pour faire surgir la femme nouvelle, *tant qu'on n'a pas un monde à lui offrir,*

tant qu'on n'a pour ainsi dire que sa valeur *personnelle* pour DOT.

Vous voyez bien que l'idée que vous m'avez présentée, de même que celle de la misère que vous nous mettiez sous les yeux, se trouve encadrée comme événement possible du développement de ma vie; il y a plus, à ce titre, je crois que toute espèce de prophétie possible sur la vie d'un homme se trouvera à peu près réalisée par ma propre vie, par la raison que ma vie a été et sera excessivement multiple dans son unité. Ceci revient à dire que le rôle de la *prévoyance* qui vous est si cher, a besoin, pour être exercé, de la conscience de ce qu'il faut pour le *présent,* sans quoi la prévoyance trompe, en bien ou en mal, mais trompe toujours.

Je dis donc que pour le présent, si vous connaissez un peu le cœur de l'homme, et bien le cœur de la femme, vous concevrez que je ferais une véritable niaiserie, si, *en ce moment,* en prison, je faisais le modeste dans mes *prétentions.* Je sais bien que vous avez pu conclure de ce que Saint-Jean a appelé et annoncé Jésus et qu'il ne l'a pas *épousé,* que celui qui dit appeler la femme comme Saint-Jean appelait Jésus semble renoncer par là à l'union nouvelle; et

c'est parce que cette traduction de ma pensée était possible pour *plusieurs* que Dieu sans doute me l'a inspirée, car ma parole doit donner satisfaction à plus d'un goût.

Maintenant si vous reconnaissez que je ferais une niaiserie de dire aujourd'hui : « Quand la femme viendra elle me mettra aux Tuileries ou aux Invalides selon son plaisir. » (remarquez bien que l'homme qui dirait cela serait déjà aux Invalides et que je ne suis qu'en prison, ce qui n'est pas la même chose); si vous reconnaissez que dans le cas même où je devrais un jour *abdiquer,* je ne le ferai et ne devrai religieusement le faire qu'en PRÉSENCE de mon sucesseur mâle *ou* femelle ou mâle *et* femelle, n'aurez-vous pas là un moyen tout particulier d'apprécier la valeur ACTUELLE de votre idée? Ce que je vous dis là est pour vous donner la *mesure* générale du don de prévoyance qui vous occupe tant. — Mais j'ajoute tout de suite, cependant, pour que vous ne pensiez pas que je ne sens pas toute la valeur providentielle de la manière (quelquefois exagérée je le répète) dont vous exercez cette prévoyance à mon égard, que je vous rends grâces mille et mille fois, mon amie, de ce que votre tendre sollicitude pour moi,

place devant mes yeux quelquefois des tableaux tristes et douloureux, qui m'aident non-seulement à éviter des piéges *d'orgueil* ou d'excessive *confiance*, mais aussi à supporter des peines à l'avance signalées par vous, et combattues même par moi quand vous les avez prédites.

C'est encore ici le sujet de mes lettres précédentes, et je profite pour y revenir, de la formule de Saint-Jean-Baptiste, puisque le fait est bien de nature à faire sentir ce que je veux vous inculquer, savoir : la nécessité pour vous-même de dégager d'une prévision ce qu'il y a de bon et ce qu'il y a de mauvais en elle. Ainsi, par exemple, si vous me disiez : *Il est possible qu'un jour la femme appelée par vous, vous vénère comme initiateur, comme père, mais qu'elle en aime un autre comme époux;* non-seulement l'idée est bonne à avoir devant les yeux, mais même ce serait très-extraordinaire de penser qu'elle ne se serait jamais présentée ni même assez souvent *présentée aux miens;* et enfin, ce serait encore une bonne chose qu'une femme, une amie, me la rappelât, comme le jour des Cendres est une des plus belles choses du christianisme : *Souviens-toi, homme, que tu n'es*

que poussière et que tu retourneras en poussière. Tout cela est bel et bon, vous dis-je, mais j'attends plus que cela de vous.

Je voudrais qu'en me signalant cette possibilité de l'avenir, votre finesse de tact de femme s'exerçât surtout à me dire le parti que vous croyez bon que je tire de cette prophétie.

Ainsi après m'avoir dit : *Il est possible que vous soyez mis en retraite*, vous ajoutiez : *Je crois donc que, pour faciliter le progrès de la foi, c'est-à-dire la venue de la femme, je crois qu'il est bon que vous, homme, vous appeliez celle qui vous donnera le digne repos du* VIEILLARD, *qui couronnera votre tête de la couronne* PATERNELLE *du* VÉTÉRAN *de l'affranchissement des prolétaires ; qui, pour la première fois, rendra hommage au* PASSÉ, *pour la première fois, puisque Saint-Simon est mort à peu près* SEUL ; *qui sanctifiera,* SEULE *et vierge, ou mariée avec un autre homme, tous vos travaux; qui vous donnera la gloire que des voix d'hommes seulement vous ont décernée jusqu'ici; enfin qui vous bénira seulement comme* PRÉCURSEUR, *car vous avez* ASSEZ FAIT. Si vous me disiez tout cela, je pourrais sans doute contester, batailler,

discuter, ne pas croire, mais au moins j'y verrais la bonne forme de la prévision.

Vous me direz peut-être que ceci est plus que vous ne voulez et ne pouvez faire, et que vous vous bornez à me dire ce que vous voyez comme possible dans l'*avenir,* sauf à moi, à en tirer ce que bon me semble pour le *présent ;* et moi je vous réponds que c'est pure modestie, et modestie fâcheuse, car vous pouvez et devez faire mieux que vous ne faites ; vous vous laissez abuser par l'opinion même que vous avez et que l'on a, en général, des femmes (imaginations, rêves, lubies), vous croyez qu'une *vraie* femme ne sera jamais qu'une diseuse de bonne aventure plus ou moins habile, une prophétesse, une sybille, qui ne voit *que* dans l'avenir ; et je vous dis encore que vous vous trompez pour vous-même, et que si, après avoir eu vos inspirations d'avenir, vous vouliez, par la pensée, vous mettre un moment à ma place et vous demander : *Que doit faire le Père en présence de cet avenir? que doit-il faire aujourd'hui même que je lui annonce cet avenir?* Certainement vous ne resteriez pas toujours muette devant cette question, mais même il vous arriverait de rectifier par là plusieurs de vos vues

d'avenir, par l'impossibilité où vous seriez de comprendre à quoi elles peuvent être utiles à *présent;* vous les rejetteriez alors ou les garderiez dans le sac, jusqu'au jour où vous en sentiriez l'utilité *pratique*, à moins qu'elles ne vous parussent d'une importance telle et qu'elles ne se pressassent tellement de sortir de votre bouche, que vous n'y puissiez résister. Me les donnant alors, après avoir jeté votre langue aux chats, car vous voyez bien, par l'exemple même d'aujourd'hui, qu'elles servent à quelque chose, qu'elles alimentent solidement notre correspondance, qu'elles font remuer beaucoup d'idées, qu'elles sont pour vous et pour moi l'occasion de réflexions sur nous-mêmes et aussi sur la grande œuvre.

Je ne sais si je vous ai dit de demander à Petit de vous faire lire la lettre que J. Reynaud m'a écrite sur la convocation au père Lachaise et ma réponse. Je viens d'en recevoir une nouvelle de lui, toujours bien corsée, mais cependant bien meilleure pour moi. Dans celle-ci, c'est sur le dos de Michel qu'il fait presque tout tomber ; vous la lirez plus tard, je ne l'ai pas encore copiée.

J'espère que vous ne manquerez pas de dire à

Mme Cazaubon que je l'aime bien aussi, car la bonne fille le mérite autant par sa faiblesse chez elle que par l'affection qu'elle a pour nous. — Quant à Mlle Otto, la seule fois que je lui aie dit un mot, c'est à notre dernier jour de Menilmontant, et sa présence là, m'a fait grand plaisir, car elle a une bien bonne et douce figure.

Vous faites bien de songer à la quête, car notre argent file ; c'est le bois qui nous mine, parce que nous en donnons un peu aux malheureux compagnons, ainsi que de la chandelle ; l'huile nous fait aussi un peu la guerre ; la nourriture est peu de chose.

Amitiés à Pauline. Que fait-elle ?

Il me tarde bien de voir quelque chose de net pour Ollivier et Holstein.

Adieu ; voici une bien longue épître ; je crois bien que je n'ai pas besoin de vous recommander aussi celles que je vous écris. Nous serons et on sera bien aise de savoir UN JOUR ce que nous nous disions au commencement de 1833.

A vous.

P. E.

CXII^E LETTRE

A AGLAÉ SAINT-HILAIRE

2 ou 3 janvier 1833.

Je vous avais bien dit, ma chère Aglaé, que je serais bientôt au bout de ma lecture des romans du jour; la *Salamandre* m'a achevé et pourtant je n'ai pas achevé la Salamandre. Pouah! comme cela pue! Ouf! j'en ai encore mal au cœur, ... ! Ils ne m'y reprendront plus MM. B...., S.... et Cie; trois mois au moins de cirage de bottes à ces polissons-là! Il paraît que vous êtes encore plus à l'épreuve de la bombe que les casemates d'Anvers. Moi, je me suis rendu en mettant l'ennemi à la porte. Je ne suis pas étonné si vous rêvez toujours horrible et si vos prophéties sont souvent noires; bon Dieu, quelle compagnie inspiratrice, quel trépied pour la Sybille! heureusement, je ne sais comment cela se fait, j'ai dans mon poêle, en ce moment, un bois qui brûle et qui donne un parfum d'en-

cens, cela fera du bien à ma chambre où ces livres puants sont encore.

J'ai parlé, dans mes *infâmes théories*, de *l'ennui* et du *dégoût,* mais pour Dieu, j'aimerais mieux enfiler des perles pendant vingt-quatre heures sans boire ni dormir, que de me soulever le cœur avec ces ordures. L'ennui, j'en ai déjà avalé de fortes doses, à Ménilmontant surtout et rue Monsigny et ici, mais j'en boirais encore deux bouteilles par jour sans me griser, tandis que je suis ivre-mort, soûl comme un porc sur un fumier. Les malheureux ! Comme ils ont besoin qu'on les décrasse et qu'on les torche ! passez-moi l'expression. Mais il n'y a pas d'enfant sale plus dégoûtant que ces polissons-là!

Bonsoir, dormez bien et pour cela défendez votre porte à cette vilaine troupe de. . . . . . .
je ne sais trouver un nom, ça n'en a pas.

P. E.

CXIIIe LETTRE

A HOLSTEIN

6 janvier 1833.

Mon pauvre vieux, oh ! je sais bien que le courage, la patience et le calme ne te manqueront pas ; nous sommes trop faits de la même pâte pour qu'il en soit autrement. Ce qui m'étonne, c'est qu'Ollivier ait pris un parti aussi capable de nous causer de l'inquiétude, à toi, à moi, à tous. Est-ce que cette détermination n'a pas été précédée de quelques conversations qui puissent te mettre sur la voie? A-t-il parlé de Menson, de sa mère, de Dugied? Paraissait-il d'ailleurs douloureusement préoccupé? Est-ce à la suite de quelque discussion? Enfin, donne-moi quelques détails, ne fût-ce que pour causer avec moi. La dernière lettre que je reçus de lui était si pleine du lien indissoluble qui existait entre son *habit* et *lui,* que je ne conçois pas cette prise d'habit bourgeois. Il parlait de ne le quitter qu'en se le laissant arracher par lambeaux. Au reste, j'ai

confiance que cet isolement qu'il cherche ne sera pas long et lui sera utile, mais il me semble toujours, sans pouvoir le *juger* encore, qu'il nous donne de l'inquiétude en pure perte. Nous verrons.

Quant à toi, mon ami, je désire que tu m'écrives un peu plus souvent ce que tu fais. Vas-tu à Paris quelquefois ? Qui vois-tu ? L'amitié de Renart et de sa femme, de Stéphanie et d'Annette, de mon père et d'Aglaé, met-elle un peu de baume dans ton cœur si bon?

Je suis bien aise que tu sois à Ménilmontant encore, car Bazin m'a écrit une longue lettre sur ses actes dans la journée du départ de Duguet, et ta lettre me fait faire de sérieuses réflexions. Je reviens presque à mon ancienne idée de laisser entièrement Ménilmontant aux femmes; nous en trouverions certainement un assez grand nombre comme la mère et la femme de Desloges et la femme Lentz. J'en parlerai à Aglaé; si tu la vois et que d'ailleurs la chose te paraisse préférable et bonne, causes-en avec elle. Dis-m'en aussi ton avis. Je sais bien que la même difficulté reste; qui est-ce qui aura la direction et la *garde* spéciale de la maison? Mais je ne crois pas cette difficulté insurmontable. Dis-moi encore ton avis;

pour Dieu, ami, maintenant que tu es seul surtout, écris-moi, dis-moi tout ce qui te passe par la tête, ce à quoi tu songes, tu rêves, dis, dis, j'en ai besoin, tu sais bien tout ce qui nous lie, et que le même Dieu qui est en toi est bien en moi, et nous tient embrassés aussi fortement qu'hommes puissent l'être.

P. E.

CXIVe LETTRE

A AGLAÉ SAINT-HILAIRE

6 janvier au soir.

J'apprends par Holstein le départ d'Ollivier de Ménilmontant, en habit bourgeois et sans dire où il va. Cela m'inquiète et m'étonne, surtout depuis la dernière lettre qu'il m'a écrite, où il me disait que son habit ne faisait qu'un avec sa peau. Toutefois, j'espère, je serais même étonné que cela ne tournât pas bien pour lui et

pour nous. — Ainsi Holstein reste seul, il est ferme ; mais je crains pour lui cette solitude, quoique Holstein soit un des plus solides hommes de devoir, et que je fusse certain, s'il avait mis dans sa tête que c'est lui qui doit rester à Ménilmontant, pendant tout mon emprisonnement, qu'il y tiendrait jusqu'au bout. Mais d'abord je ne suis pas sûr que cette idée soit la sienne ; ensuite fût-ce la sienne, serait-elle bonne? J'en doute. Je lui ai écrit aujourd'hui, et pour lui mettre autre chose sous les yeux, car je cherche autant que je le puis à lui ouvrir la voie où il devra entrer et que j'ignore comme lui ; je lui ai écrit et je lui parle de mon ancien projet de consacrer ce lieu aux femmes ; aucune, jusqu'ici, ne s'est trouvée en position ou en goût de prendre une pareille charge, et pourtant ce projet me tient toujours au cœur, non-seulement comme réalisation d'une solennelle promesse, mais parce que je vois par quelques exemples (la mère et la femme de Desloges, la femme de Lentz), que cet emploi pourrait être très-utile. Donnez-m'en votre avis. Cécile n'en a pas voulu ; Caroline, Clorinde, Pauline, sont chacune de leur côté ; mais tout cela ce sont des bourgeoises qui, à la rigueur, ont toujours feu et lieu ; mais

parmi ces pauvres femmes qui nous suivaient et pour qui il n'a jamais rien été fait, qui n'ont pas même pu avoir conscience de ce qu'elles faisaient pour nous, n'en est-il pas qui trouveraient gloire et utilité à garder et habiter la maison du Père? Il n'est pas jusqu'à cette association de jeunes filles, annoncée dans le journal des femmes et provoquée par la petite Vendel, qui ne me trotte par la tête. Songez, Aglaé, que la nuit qui a précédé mon départ pour la prison, je me suis trouvé, pour la première fois de ma vie, entouré de jeunes filles qui parlaient la langue de notre foi avec ardeur. J'avais là, à ma table, au déjeuner, quatre jeunes filles, quatre enfants, deux mamans; c'est la communion la plus extraordinaire que j'aie faite encore; Michel et Barrault étaient seuls à ma table; tous les autres déjeunaient après nous; et toute la nuit j'étais resté entouré de ces jeunes filles, de la femme de Bazin, de Mme Vincent la mère, qui nous aime bien, ainsi que sa fille; des petits enfants sur mes genoux dormant et se réveillant pour jouer, danser; et je n'oublie pas non plus Émilie d'Eymar qui n'a quitté qu'après notre départ. Tout cela, ce me semble, ne peut pas tomber dans l'eau. Causez-en avec Holstein.

Voici la liste des personnes qui ont veillé toute la nuit avec moi :

Théret.	Albert.	Froliger (Mme).
Bergier.	Saugey.	Vincent (Mme).
Thiéry.	Broet.	Bazin (Mme).
Desplanches.	Desessarts.	Deymar (Mme).
Mercier.	Carolus.	Vincent (Mlle).
Dedupart.	Louis.	C. Vindel (Mlle)
Vendel père.	Lambert.	Angélique(Mlle)
Vendel fils.	Ollivier.	Ad. Bazin (Mlle)
Bazin.	Alexis.	
Chabannier.	Tourneux.	

les petites Aspasie et Virginie Bazin et la petite Froliger.

Plusieurs de ces noms vous sont inconnus, mais Holstein les connaît. Je crois qu'il y a quelque chose à faire et qu'Holstein pourrait non le faire, mais le mettre en train; il lui suffirait, pour cela, d'en causer avec une de ces femmes, Mmes Bazin, Froliger, ou Bazin surtout, après en avoir parlé avec vous. Je ne vous donne au reste tout ceci que comme je donne toutes les idées sur ce qu'il y a à faire hors de ma prison, comme un rêve où il peut y avoir du bon. Chacun ses rêves, n'est-ce

pas? Celui-ci n'est pas un cauchemar; par occasion même je vous remercie de m'avoir épargné votre dernier, car je commence à me remettre des dégoûtants romans, et n'y reviendrai qu'à mon corps défendant, de même que je ne suis malade que quand je ne peux pas faire autrement. Je fais autrement en ce moment, car je suis très-bien portant, grâce au froid sec que j'adore.

Bonsoir, dites au père qu'Émilie (ma vieille bonne) m'a apporté ses deux oranges du jour de l'an, ce qui m'a fait bien plaisir.

Je vous embrasse.

P. E.

CXVe LETTRE

A AGLAÉ SAINT-HILAIRE

9 janvier 1833.

Je serais infiniment content que Mme Poncet, qui aimait tant notre *flibustier* Cayol, habitât

Ménilmontant. Sous tous les rapports, la place lui va, et si je n'avais pas cru que depuis le départ du grand *brigand* son habitation était inconnue, j'en aurais parlé à Holstein. — Pour bien comprendre ce que ces *dames* ou ces *jeunes filles* peuvent faire, je crois qu'il est bon que vous vous posiez souvent la question ainsi : *Que feront-elles si elles ne font pas cela?* parce qu'en se demandant, au contraire, *à quoi servira ce qu'elles veulent faire*, non-seulement on peut se tromper sur les résultats probables, mais on peut désirer même les résultats qu'*elles* sont incapables d'atteindre; et alors, de crainte qu'elles ne les atteignent pas, on dit *non,* tandis que si on avait dit *oui*, elles n'auraient sans doute pas accouché d'une montagne, mais au moins d'une souris, ce qui vaut mieux que *rien* et encore mieux que *mal*. Je sais bien qu'on pourrait dire : *il vaut mieux que Suzanne fasse des reprises qu'un journal,* quoique je ne le pense pas; mais ce qu'il y a de certain, c'est que si on attendait d'elle un journal qui fût un évangile, on ferait bien de lui conseiller de n'en pas faire. De même si Mlle Vendel ou autre allait à Ménilmontant et qu'on attendît d'elle une institution modèle d'apostolat

féminin, on ferait peut-être bien d'être au moins dans le doute. Moi, je sais bien que je n'ai jamais regretté même la maison Popincourt, malgré tous ceux qui disaient : *elle ne tiendra pas*, et ceux qui ont dit : *elle est morte*, malgré Reynaud, Transon et Cie; ces hommes-là ne savent pas ce que c'est que de faire *dans le temps*, ce qu'il faut *pour le temps*.

A propos de cela, un mot sur votre étonnement à tous quant à la médaille. D'abord si vous croyez tous que nous serons toujours pauvres, tant pis pour vous, parce que quand bien même notre pauvreté devrait cesser un peu plus tard que je ne l'espère, j'aime mieux croire qu'elle *cessera*, que d'avoir uniquement sous les yeux comme règle générale de conduite et de *prévision* surtout, la pauvreté. Je ne peux pas dire au reste que je *craigne* de voir Holstein, d'après ce sentiment, demander une place à Fleuri, parce que j'ignore ce qu'il *doit* faire, ou plutôt comment sa conduite sera jugée un jour par *les femmes;* mais quant à moi, *homme*, je sais bien que j'aimerais mieux le voir traîner une brouette que de faire le commis-voyageur d'assurances, en ajoutant, toutefois, qu'il est possible qu'on me fasse changer d'opinion *à poste-*

riori, c'est-à-dire par le résultat qu'Holstein aurait obtenu dans les diligences ou aux tables d'hôte.

Quant à Petit, comme il m'a dit une fois que si je l'avais prévenu de la vente des tableaux de mon frère, sa mère les aurait achetés pour lui et que la médaille que je voudrais voir porter au cou de tous nos travailleurs pacifiques et de nos missionnaires, à l'entrée de la campagne, vaut beaucoup plus même que le crayon à la mine de plomb d'Auguste, quoi que ce soit d'Auguste et de plus très-beau, Michel et moi avons pu penser que la simple réflexion que je vous fais là pourrait naître dans la tête de Petit; et je n'assurerais pas, malgré son sourire, que nous nous soyons trompés.

Au reste, cela tient toujours à la même chose; il y en a qui croient que l'année de prison est une éternité, et pourtant nous avons déjà presque parcouru la douzième partie de cette éternité. Que croient-ils ceux-là, que je ferai dans onze mois, si même la captivité dure autant? Dussé-je aller pieds nus en décembre prochain, je serai pour tous le Père et non caissier de la caisse hypothécaire. Or, il serait curieux que dans un an le Père, en disant haut son NOM et le LIEU où

il appelle ses enfants, ne les vît pas venir en assez grand nombre, pieds nus aussi, s'il le faut, et sur la glace, autour de LUI. C'est donc cette bonne arrivée de toutes les brebis au bercail et notre bercail, c'est la terre, qu'il faut préparer; et chaque fois qu'on ne voit pas comment on *répondra* en décembre prochain (ou avant) à l'appel du Père, c'est qu'on songe à autre chose que ce qu'il faut songer.

Ce que je vous dis là, ma chère amie, je le dis aussi à propos des démarches que la bonne et gentille Mlle Ottoz fait en ce moment auprès de la police pour moi. Ces démarches sont bonnes pour les renseignements que j'y puise et y puiserai, et aussi pour que ces Messieurs de la police sachent comment nous sommes aimés; mais quant à leur résultat désiré par la solliciteuse elle-même, non-seulement j'y crois peu, mais j'y tiens encore moins. Je serais même très-ennuyé en ce moment, d'avoir sur les autres prisonniers ce privilége (et voilà justement pourquoi elle ne l'obtiendra pas). Gisquet, d'ailleurs, a dit tout ce qu'il pouvait dire, quand il nous a offert, si nous le demandions, le transport dans une maison de santé. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit; je n'ai pas été condamné à un an de prison

avec des républicains et des légitimistes pour voir dans ma chambre mon père, mes amis, mes enfants. Tous ont autre chose à faire, et moi aussi.

Que ceci surtout n'empêche en rien les démarches ; c'est à *vous* que je parle. Je le répète, les démarches sont bonnes, pour qui les voit bien, et même pour qui les voit sous un jour qui n'est pas leur jour véritable.

Je reviens à la médaille. — Une tête plus apte au *culte* que celle de Petit aurait dit de suite à Michel : *Père, une médaille est chère, mais un petit médaillon comme ceux que portent les bonnes femmes à leur chapelet serait certainement bon marché; c'est tout ce qu'il faut pour les travailleurs, je vais m'en occuper.* Au contraire, Petit qui avait fait frapper dans le temps une médaille constitutionnelle de La Fayette, a répondu : *Père, un coin coûte 12 à 1,500 francs.* Il s'agit bien de coin ! Napoléon, dit-on, aimait les hommes qui faisaient tout ce qu'il voulait, quand bien même on lui aurait donné en cuivre ce qu'il demandait en diamant, parce qu'il savait bien s'il y avait des diamants à la disposition du faiseur.—Aidez donc, je vous

prie, vous qui comprenez plus facilement à demi mot, aidez Petit à comprendre qu'il faut toujours avoir cette présence d'esprit dans une phase *d'action;* or, tout ce qui n'est pas en prison et qui porte notre nom est en action aujourd'hui. — Je crois qu'Holstein sentira que ce n'est pas si fou d'avoir un chapelet pour tous nos enfants. — Au reste, je crois que nous le ferons faire à Lyon.

Je connais ce M. Durand par sa correspondance, nous n'avons absolument rien à en faire ici; qu'il aille voir Barrault à Lyon, qui du reste n'en fera rien non plus.

J'ai reçu par Fournel la note de nos affaires, et je crois que décidément Holstein n'a pas à mettre le nez là-dedans. Nous nous en tirerons, j'espère, sans cela.

La santé est toujours bonne, quoique nous soyons assez peu contents du supplément de pitance que Petit et Rochette nous envoient de chez le traiteur. J'ai envie qu'ils aient une vieille cuisinière, cela serait sous tous les rapports plus convenable: on nous envoie des cochonneries qui font quelquefois mal au cœur, aujourd'hui, par exemple ; aussi ai-je hâte de me cou-

cher ; il est d'ailleurs dix heures passées. Bonsoir.

P. E.

CXVI^E LETTRE

A HOLSTEIN

11 janvier 1833.

Je viens d'écrire à Ollivier, mon bon vieux, et je l'envoie à toi avec sa lettre, parce que je sens aussi le besoin de t'écrire ; il faut en finir de ces indécisions douloureuses qui nous font mal à tous et qui ont assez duré.

Pour cela, un mot de retour sur le passé. Tu sais que lorsque ma prison fut bien prévue et que la famille se dispersa, il était convenu entre nous que Ollivier et toi d'une part, Rochette et Petit de l'autre, viendriez habiter près de nous. Depuis lors, Petit et Rochette vinrent, les derniers soins de Ménilmontant vous retinrent, et dans votre solitude vos têtes travaillèrent ; on

oublia complétement notre première conversation, on chercha, on chercha... Il en résulta une fugue d'Ollivier, et d'abord le départ de Duguet; je me réjouis des deux choses: pour Duguet, il est, je crois, dans la voie qui lui convient; pour Ollivier, c'est une école utile; quant à toi, tu as patienté, et je m'en réjouis encore.

D'un autre côté, *soit dit entre nous,* nous sommes ici comme de vrais bourgeois, sans l'ombre de CULTE; il n'y a personne à qui nous puissions nous en rapporter pour *recevoir* convenablement; certaines visites que nous voudrions faire faire ne se font pas, certaines correspondances même; personne ne peut se douter quand on nous apporte la *chair* et le *vin,* ou l'offrande des fidèles, que ce soit au Père, que tout cela soit destiné; les visites au greffe et au parloir n'ont pas cette face qui impose ou attire; enfin, si je suppose un instant ou une maladie qui me porte à une maison de santé, ou une visite au palais de justice pour notre nouveau procès relatif à Ménilmontant, ce qui est possible, et que je me figure marchant ou au lit, et vous deux aux grandes Indes, ce rêve n'a pas de sens pour moi.

Et tout cela d'où vient-il? C'est que vous ne vous êtes informés, ni Ollivier, ni toi, *de visu*, de l'état de nos relations avec le dehors, et cependant remarque bien que c'était là que s'étaient portées nos premières prévisions, très-sages et très-convenables.

Quand vous serez revenus de ce premier émoi, et je pense que cela est déjà bien avancé pour Ollivier après la lecture de ma lettre, pour toi d'après ce qui précède, je crois que vous verrez plus facilement la continuité de votre œuvre depuis l'époque qui a précédé le 15 décembre jusqu'à la fin de ma prison, quelle qu'en soit la durée, tandis que vous cherchiez à faire un saut brusque que personne n'a fait et ne doit faire dans la famille, pas même moi qui me suis certainement très-bien préparé à la prison par nos sept mois de Ménilmontant où tu ne comprenais pas toujours pourquoi je me calfeutrais si bien.

Je te le répète et je vous le dis à tous deux, nous sommes ici comme des bourgeois, et pourtant la manière dont on vient à nous du *dehors* doit être pour beaucoup, non-seulement pour notre influence au *dehors,* mais surtout pour notre influence au dedans. Chaque jour nous devons avoir, pour ainsi dire, une messe offi-

ciée par un de nos fils. Chaque dimanche, des femmes et des enfants doivent aider à cette sainte cérémonie, comme les enfants de chœur des cathédrales. Le greffe et le parloir doivent finir par recevoir de cette consécration sainte un caractère aussi solennel que celui dont la galerie de Ménilmontant est revêtue ; songez donc, un jour les pèlerins viendront visiter ces lieux plus encore que la rue Monsigny et la salle Taitbout.

Tout ceci est la partie brillante, mais il y en a une qui ne vous est pas sautée aux yeux et que vous me laissez sur les bras très-joliment, si vous rêvez une œuvre en l'air, œuvre à laquelle vous avez tous les deux largement contribué, mais qui n'est pas finie. Vous avez encore quelques soirées à donner à la copie et mise en ordre des matériaux de notre histoire ; tout ce qui n'a pas été fait par nous trois dans ce grand travail, est horriblement cochonné, et ce qui reste à faire le sera encore si Ollivier rêve ses mosquées et ses synagogues.

Ollivier a eu une surexcitation cérébrale. Qui sait ce que nous aurons à faire dans un an ? Il faut être prêt à tout ; quant à la surexcitation cérébrale, je l'engage à se permettre un seul

instant, après t'avoir bien embrassé, et une seconde fois en mon nom, et une troisième fois au nom de la mère, de rire un peu avec toi de sa triste mésaventure, de rire même de ses larmes, parce qu'elles ont, comme toute chose d'homme, un côté risible, preuve que nous aurions l'équilibre, *progressif* bien entendu. Quand Ollivier, en regardant derrière lui ses trois rudes semaines, aura vu que ce qu'il prenait pour un monstre effrayant n'est que la pure et simple continuation de sa vie apostolique, mais que ce qui lui a fait mal, c'est que ses yeux se sont retournés et qu'il a vu le fantôme de son *vieil homme* en lui, il rira du *revenant* et sera guéri; les revenants sont de tristes gens qu'il faut envoyer coucher, nous n'en avons que faire.

Tu sens bien que je ne te dis pas : arrivez vite, louez demain un appartement, montez le service, etc., etc. Ce n'est pas cela; je vous dis : je suis ici comme un bourgeois, venez plutôt voir; ensuite faites ce que vous jugerez convenable pour que tous nos enfants de Lyon et d'ailleurs, pour que toutes les races futures, pour que la mère ne disent pas un jour : il était là comme un bourgeois ! il faut qu'on puisse

dire à jamais : le Père était en prison en 1833. Voyez plutôt! Là passait Holstein portant le vin, Ollivier la chair, ici les enfants entraient derrière eux apportant des fleurs, des fruits; là étaient les femmes avec confitures, oranges et conserves; là Vinçard apportait ses chansons; Bazin sa tasse dorée; un autre du tabac, des cigares et des pipes; celui-là achetait le bois et le sciait; telle femme se chargeait solennellement du linge pour blanchir et raccommoder; le dimanche, tel portait des nouvelles du Père et de Michel à l'assemblée de la famille; enfin, tout ce qui peut passer par le cœur d'un homme religieux qui entend le culte et n'a pas la tête troublée.

Je compte donc que vous ferez le tour de la prison, que vous irez donner quelques bonnes poignées de main aux braves Alexis et Rochette, que vous causerez avec eux, vous informerez de tout, visiterez les alentours et causerez de tout cela avec Aglaé.

Bonsoir, mes enfants, je vous embrasse tous deux ensemble.

P. E.

CXVII^e LETTRE

A HOLSTEIN

13 janvier 1833.

Mon bon vieux, ta lettre me fait bien de la peine pour ce qu'elle me dit d'Ollivier, mais elle me cause une bien vive joie pour ce qu'elle me montre de toi. Oh ! oui, je leur ai bien dit souvent à tous : nous ne venons pas seulement pour apprendre de la *femme* comment l'*homme* et la *femme* doivent s'aimer, nous venons aussi apprendre à tous comment les hommes doivent s'aimer ; Dieu nous promet un *amour* nouveau ; par nous, ami, il enseigne l'*amitié* nouvelle.

Le refus d'Ollivier, aussi bien que ton éloignement de ma prison, me prouvent bien que notre résolution précédente, d'attendre une inspiration nette des circonstances extérieures, était la meilleure ; et la douloureuse situation d'Ollivier a pu seule me faire changer et me pousser à vous demander de faire une œuvre, tandis que l'œuvre doit sortir de vous. Laisse-

moi dire aussi que mon amitié craignait pour toi-même, mais ta lettre a fait plus que de me rassurer ; l'HOMME est fait en toi, et l'ami veuf de son ami trouvera *son* œuvre.

L'argent de Granal va te mettre à même de solder toutes nos petites affaires de Ménilmontant, et c'est un grand mot que celui-ci, *solder*.

Adieu, mon vieux, MA main dans TA main.

P. E.

CXVIII^E LETTRE

A AGLAÉ SAINT-HILAIRE

13 janvier 1833, soir.

Voici une paire de chaussons pour modèle. — Holstein m'écrit sur Ollivier dont la situation m'afflige. Je ne sais ce qu'il va devenir et suis très-inquiet ; j'attends une lettre de vous où vous me direz l'impression qu'il vous a produite. La lettre d'Holstein est très-solide quant à lui, quoiqu'il ne sache pas ce qu'il va faire, après avoir

soldé à Ménilmontant. Or l'argent est arrivé pour solder.

Est-ce que vous comptiez trouver une déclaration d'amour dans la lettre de Reynaud? Elle est meilleure que la première, d'abord parce que c'est une *réponse* à la mienne; ensuite parce que, à défaut de colère contre moi, il la rejette toute sur Michel, ensuite parce qu'il dit qu'il fera ce que je lui demande, c'est de prononcer le nom de la femme et le mien. Le pauvre garçon souffre, au reste, m'a-t-on dit, d'une cruelle maladie bien *symbolique*, le *ver solitaire;* sera-ce une *femme* qui *écrasera la tête* de cet horrible *serpent ?*

Le ton du journal de Fla.... est par trop ministériel, cela pourra donner lieu à quelques fausses interprétations; mais cela changera. Déjà cela a été signalé par un journal de province, et cela pourrait attirer quelques désagréments à Lyon de la part des républicains. Ceci pour vous, bien entendu, car je veux les laisser aller comme ils l'entendent.

Guéroult a fait un assez bel article dans le *Temps* sur *Valentine* de Mme Dudevant. Je n'ai pas de nouvelles de Lambert, comment va-t-il? —Parlez du compte de Chavanne à Holstein, pour

savoir s'il peut le joindre à ceux de Ménilmontant, sinon Chavanne attendra.

Vous me cherchez une longue querelle sur ce que je ne reçois rien de l'inférieur ; or vous me reprochez, ce me semble, habituellement d'être un peu faible, c'est-à-dire de me laisser entraîner à faire la volonté des autres ; or les autres ont été jusqu'ici pour moi les inférieurs, je reçois donc beaucoup d'eux, et de plus je crois que je le reconnais, car j'ai toujours dit à qui appartenait chacune de nos grandes idées, chacun de nos grands actes ; si je n'avais pas toujours eu ce genre de justice, même des hommes comme Eugène et comme d'Eichtal seraient passés pour ainsi dire inaperçus ; on aurait très-facilement mis tout ce qu'ils ont fait de bon sur mon compte ; et je ne connais encore personne qui rende, même à Rodrigues et Bazard, la centième partie de l'hommage de reconnaissance que je leur ai toujours rendu, devant et derrière eux ; et enfin je ne crois pas qu'il y ait un seul de mes enfants qui suppose que, par exemple, je n'aie pas la ferme conviction de vous devoir beaucoup, à vous en particulier et à toutes les femmes qui m'ont approché, depuis Claire jusqu'à Marie Talon *très-inclusivement*. Ensuite,

vous dire que j'apprécie très-bien comment *je reçois,* dans quel moment juste, dans quel lieu : non ; ce serait comme si je prétendais connaître le mystère de la génération ; l'important est que je ne vole d'*enfant* à personne ; c'est ce que j'ai toujours fait, du moins je le crois, à l'égard de Rodrigues, d'Eugène, de Bazard, de Margerin, de d'Eichtal, Michel, etc. etc. ; ils ont bien la gloire de leurs œuvres, quoiqu'on m'ait accusé d'être un accapareur. — Pour en finir au reste là-dessus, ma chère amie, figurez-vous donc bien une bonne fois que nos petites batailles sont providentielles, que nous sommes un briquet et une pierre, et non du beurre et des épinards ; si vous vous croyez briquet, et moi beurre ou épinards, cela ne fera pas feu ; si vous vous croyez beurre et moi briquet ou pierre, cela fera un légume plus mauvais que ceux de Gisquet. Tapez, frappez, refrappez et battez encore, le feu viendra toujours, car la pierre est bonne ; elle n'est pas encore usée ; mais c'est de la pierre, c'est dur, c'est rude, si elle était molle et sans résistance, autant vaudrait du beurre. Que si cette dure pierre est rude à la main, ne vous en étonnez pas ; et si, en ce moment encore, elle résiste, battez toujours, n'ayez pas peur de la blesser ;

félicitez-vous au contraire si c'est un bon roc, car vous aimez le feu, en hiver surtout. Je suis sûr que notre correspondance nous économisera à tous deux au moins une corde de bois. — J'ai envie de faire mettre cela aux annonces du *Constitutionnel :* CHAUFFAGE ÉCONOMIQUE. *Le père Enfantin si connu dans Paris sous tant de rapports,* etc. etc. Vous pouvez continuer l'annonce. — Adieu !

P. E.

CXIX[e] LETTRE

—

A AGLAÉ SAINT-HILAIRE

14 janvier 1833.

Je suis ici en pays de connaissance, avec un membre assez important de la famille de cette gentille fille qui connaît quelqu'un à la police et qui voudrait que je visse mon père dans ma chambre. L'oncle de M[lle] Ottoz est prisonnier ici pour les affaires de juin ; c'est un vieux troupier

qui me paraît être un très-bon homme et qui pourtant vit en assez mauvaise intelligence avec son frère, à ce qu'il paraît. Je serais bien aise que ma présence ici fût une occasion de lien. Cet homme me rappelle la brouille de mon oncle Marcel et de mon père; je ne crois pas qu'il soit plus facile de rapprocher ces deux frères-ci qu'il ne le fut de rapprocher les deux frères Enfantin; mais dans ce cas les enfants ont quelque chose à faire, et je voudrais que la bonne demoiselle Ottoz me dût ce petit progrès. — Je vous livre la chose qui est délicate mais qui renferme une très-bonne œuvre, capable d'établir entre Mlle Ottoz et vous un lien de plus, ce dont je serais fort aise: vous arrangerez cela. Ce vieux soldat est un de ceux qui paraissent nous voir ici de meilleur œil, et c'est aussi un de ceux qui jusqu'ici me paraissent avoir le plus de rondeur et de franchise.

Je ne reçois aucune nouvelle de Thérèse, que devient-elle? — Rien de nouveau d'Ollivier; toujours même inquiétude pour moi. — Une lettre de Duguet qui ne m'apprend pas grand'chose, mais qui va toujours son train. — Une lettre de David assez insignifiante. — Voilà à peu près les nouvelles du jour. — Vous avez peut-être su

qu'un article d'un journal rédigé à Sainte-Pélagie, qui a été répété par la *Gazette,* la *Quotidienne* et même la *Tribune,* où il était dit que les bonnets républicains s'inclinaient respectueusement devant moi quand je descendais, a mis la puce à l'oreille ombrageuse de deux ou trois jeunes républicains encroutés. Cette circonstance nous a servi pour établir une petite ligne de séparation en deux parts des républicains ici renfermés, les uns rouges comme des dindons en colère, et le reste (en très-grande majorité) très-bienveillants. Cela a même été assez bon pour remuer cette masse très-hétérogène d'hommes condamnés comme républicains, dont les trois quarts ne savent pas ce que c'est qu'une république. Il y a eu conciliabules, projets de lettres et journaux, assemblées sur assemblées pour cet article et il en est sorti du vent. Ainsi notre position se dessine un peu mieux chaque jour. — Je vous rappellerai que le tabac et l'eau-de-vie sont des arguments indispensables pour notre œuvre; employez-y une partie de vos quêtes. Je n'ai plus un seul de ces arguments dans mon sac, excepté du tabac à priser; celui-ci ne sera utile que lorsque nous en viendrons aux légitimistes; le répu-

blicain chique et fume, mais il prise peu; c'est aristocratique. Tous ces détails pour vous *très-seule* bien entendu, il serait trop facile de mal interpréter pareilles choses redites même par la bouche la plus sainte.

Nous nous sommes nourris ces jours-ci de l'envoi de Lebreton, ou plutôt d'une dame qu'il convertit comme vous voyez fructueusement. — Thérèse devrait nous envoyer cigares et eau-de-vie, ce serait fort bien à elle. — Bonsoir. — Demain le mois sera accompli.

P. E.

CXXe LETTRE

A AGLAE SAINT-HILAIRE

15 janvier 1833, soir.

Comme le directeur sera prévenu certainement par la police de la permission accordée à mon père et qu'il me l'annoncera, j'attendrai qu'il m'en parle, mais ne ferai rien pour cela. Je

vous avoue même que j'ai peu de joies de pareilles *surprises* et que j'aimerais assez avoir toute la liberté que Louis-Philippe ne me prend pas, tandis que par le fait Mlle Ottoz dispose de moi. Encore si le pauvre père n'en avait pas été prévenu, mais, d'après ce que vous me dites, me voici forcé de lui être désagréable si je ne lui écris pas de venir, et le fait est cependant qu'il m'est *désagréable* à moi d'user d'un privilége qui entraîne plus loin qu'on ne veut, non-seulement avec les personnes du dehors, mais avec celles du dedans, en ce moment surtout, où plusieurs condamnés politiques viennent d'être emmenés (ce matin) dans des prisons de travail où ils vont être détenus avec des voleurs, à l'instant où l'oncle de Mlle Ottoz va peut-être courir à pied sur les routes, les mains liées et gendarmes devant et derrière, et où des hommes mariés ne peuvent voir leurs femmes qu'au parloir, en présence de vingt ou trente personnes, je répugnerais à avoir la porte de ma chambre ouverte, même à mon père. Cette affaire s'est emmanchée contre mon gré et me gêne; je suis peut-être le contraire de bien des gens, mais les faveurs que je n'ai pas demandées, tout en me rendant plus aimant pour ceux qui me les accordent, me lais-

sent toujours comme un poids sur le cœur qui m'arrête et me glace. C'est peut-être beaucoup de personnalité, je le veux bien, car je n'ai jamais dit que je n'en avais pas, et beaucoup même, mais en ce moment je crois qu'on peut me la pardonner; personnalité et prison sont deux mots inséparables.

Quant à l'étonnement que M[lle] Ottoz pourra éprouver de ne pas me voir profiter de la permission, j'en suis fâché, mais comme je suis étonné aussi qu'elle ne vous ait pas parlé de son oncle, cela pourra se compenser. La seule chose, je le répète, qui me tourmente, c'est le désappointement que pourra en ressentir ce pauvre père, grâce à l'avertissement très-charitable mais très-ennuyeux qui lui a été donné. Dites-lui combien cela me vexe, montrez-lui même cette lettre, si vous voulez, il comprendra, j'espère, très-bien, pourquoi je ne veux pas, même pour lui, commencer des exceptions qui me mèneraient très-loin. Si je ne vais pas au parloir, je crois ne pouvoir être désapprouvé par personne, et je le serais que je m'en tiendrais à ma manière de voir sur ce chapitre. Il en sera de même pour ma chambre, jusqu'à ce que Dieu m'inspire autrement; mais je ne crois pas que

je me permette la moindre exception sous ce rapport, jusqu'à ce que, par mes efforts ou par ceux d'autres personnes, les hommes mariés qui sont ici aient obtenu la permission de voir leurs femmes dans leurs chambres, comme cela se faisait autrefois ; je suis bien aise que si l'on voit *ici* que je peux quelque chose *dehors*, on sente que j'emploie ce pouvoir pour les *autres* avant de m'en servir pour *moi*, qui d'ailleurs dois m'en passer autant que je puis. Ainsi lorsque je désire que l'on m'envoie ici quelque bonne chose de table, quelques douceurs aimables comme de la chique et de l'eau-de-vie, c'est parce que je sais que ceux qui me les envoient sentent très-bien qu'avec toutes ces choses je peux me faire aimer davantage de ceux qui m'entourent ; or de ce point de vue, pour en revenir à mon père, j'aimerais mieux recevoir la visite de ses cheveux blancs au milieu de tous les prisonniers, au parloir, où ils verraient mon affection pour lui dépouillée de tout privilége, que dans ma chambre, lorsque ces malheureux, je le répète encore, enlèvent à la dérobée sous vingt regards un baiser à leurs femmes !

Aglaé, ce qui m'a fait ce que je suis, c'est que j'ai toujours senti le milieu qui m'entourait

comme faisant vraiment partie de moi ; je ne dis pas que j'aie senti toutes les individualités, mais le *résumé* de toutes ces vies me montait toujours à l'âme ; ce fut là ma règle *religieuse* de conduite, mon inspiration ; peut-être me suis-je fait ainsi absorber quelquefois par ce qui m'entourait le plus immédiatement, c'est possible et je prends cela pour mon vice, pour la cause de tout ce que je peux faire de mal, mais je suis ainsi fait, et, tant que Dieu ne m'aura mis en présence que d'un *petit nombre* et non *d'un peuple,* je lui rendrai grâce de me laisser ce vice.

Ce que vous me dites de Cécile dans sa précédente lettre et de son désappointement de ne pas me voir me confirme dans ce que je vous écris sur mon père. Rappelez-vous bien que hors vous et Holstein qui êtes vraiment le lien de ma vie nouvelle et de ma vie ancienne, je ne conçois en ce moment pour ainsi dire aucune relation extérieure, si ce n'est peut-être avec de vieux camarades comme Drut à qui j'ai écrit, ou bien pour et à propos de dissidents comme Reynaud, c'est-à-dire d'hommes qui m'ont appelé père et qui me renient, mais que toute relation avec quelqu'un qui croit à notre œuvre ou qui y est

étranger par ses propres sympathies, me paraît vide de sens et toute dépourvue de symbole. — Adieu, ma chère amie.

P. E.

CXXI^E LETTRE

—

A AGLAÉ SAINT-HILAIRE

16 janvier 1833.

Je crois vraiment que vous avez arrêté avec moi une petite tactique d'amitié qui du reste est fort bonne, ma chère Aglaé, et que vous vous êtes dit : *Pour que le père supporte mieux sa prison, il faut que je me montre à ses yeux bien faible; alors les efforts qu'il fera pour me relever lui feront du bien à lui-même, il sentira moins son propre ennui quand il s'occupera de chasser les miens.* La recette est bonne et je vous en rends grâce, vous m'envoyez votre petite tisane tous les jours à peu près et j'ai remarqué qu'en effet lorsque je ne

la recevais pas j'étais un peu bête toute la journée.

Je suis assez content que Flac... dont le nom est trop connu comme saint-simonien, quitte ce journal juste-milieu le *Constitutionnel;* cela convient mieux à Lem. Quant à Charles, peut-être son ennui le conduira-t-il à la place qu'il assigne à Holstein; je ne comprends rien à ce qu'il écrit. Je vois bien qu'il veut se faire bien venir de ceux dont il parle; mais quand on a ce sentiment-là on ne fait pas de *feuilletons*. Je vous autorise très-largement à lui faire ce compliment de ma part; au reste, Charles ne m'inquiète pas, il y a de la vie en lui; il saura bien finir par faire son trou quelque part, ou au moins percera-t-il à peu près partout. — Je voudrais bien savoir ce que sont mes enfants qui ne sont plus saint-simoniens; s'ils veulent dire par là qu'ils attendent un autre nom, de la femme et du peuple, c'est bien; mais s'ils se disent Enfantiniens, c'est qu'ils n'ont pas l'oreille très-musicale, car ce nom ne vaut pas mieux harmoniquement que saint-simonien, à moins que les femmes en le prononçant ne lui donnent une autre accentuation.

Thérèse m'écrit une bonne petite lettre d'amie

tié, mais elle ne me parle ni d'Arthur ni d'Adèle. Sur ce sujet, c'est très-bien à vous de ne pas enchaîner l'avenir.

Dieu dit sa volonté *successivement*, et surtout pour tout ce qui regarde spécialement les femmes je suis d'une ignorance crasse; j'attends; elles ont tant de bonnes et nouvelles choses à nous apprendre, elles connaissent d'ailleurs si bien le cœur de l'homme (je parle de l'homme ancien) qu'elles aideront puissamment l'homme nouveau à faire ce qu'il DOIT faire pour convertir les hommes *anciens* et même les femmes *anciennes*. Or certainement Dieu me fera faire ce qui sera le plus capable de CONVERTIR hommes et femmes, c'est-à-dire l'acte qui comprendra en lui le résumé de la MORALITÉ *nouvelle* des rapports de l'homme et de la femme. Quel sera cet acte? Je l'ignore, mais certainement il sera progressif pour tous, il sera de telle nature, qu'en le racontant à un Français, à un Turc, à un Chinois, à un sauvage, on les convertira, comme on convertit au christianisme par la croix de Jésus.

Dans tout cela ce qui me paraît drôle c'est le mot d'*épouser*. De la part de Thérèse, c'est tout simple, mais vous, qu'entendez-vous par ce mot

épouser? Quant à moi, je n'en sais rien, car j'ignore encore ce que sera le *mariage*. Demandez à Fourier par exemple ce qu'il entendrait s'il disait : *Le père Enfantin épousera A.....* Demandez-le à Mahmoud le sultan, ou à Méhémet-Ali le pacha, ou au pape : vous aurez partout des réponses différentes ; et à moi, si vous me demandiez ce que cela veut dire, je resterais bouche close ; j'attends. — A vous qui êtes femme et à toutes les femmes de donner leur avis sur pareil sujet ; vous savez bien qu'aujourd'hui la voix des femmes est la voix de Dieu, puisque l'homme a parlé et se tait et que Dieu ne se tait jamais ; ce que je dis là de Dieu n'est pas un compliment que j'adresse aux femmes, qui parlent, dit-on, beaucoup, c'est la vérité ; Dieu ne cesse pas de parler, son verbe est éternel et certainement en ce moment il est incarné dans les femmes, quand bien même elles parleraient tout bas.

. . . Je suis bien aise que d'Eichtal ait complétement rompu sa correspondance ; il va flairer le monde, et au moins il n'aura pas toujours un parfum de nous-mêmes autour de lui, à travers lequel rien de neuf ne pouvait passer. Si Charles en faisait autant, il ferait bien, je

crois, ne fût-ce que pour laisser le repos à mon père.

A propos de ce pauvre père, vous ne me dites rien de l'affaire de Mlle Ottoz; comment le père a-t-il pris mon refus? — Dites-lui, car cela est de nature à lui faire plaisir, que nous avons eu ce matin pendant notre déjeuner la visite de M. Sosthènes de Larochefoucauld, prisonnier depuis aujourd'hui et pour trois mois dans notre prison; c'est au reste une visite de grand seigneur sans gêne, se faisant aimable comme les gens de cour se font aimables, c'est-à-dire au moins qui a du savoir-vivre, ce qui manque universellement aux républicains, sauf le vieux Lafayette, qui du reste m'a fait faire ses compliments par Petit dernièrement, je ne sais trop pourquoi, car il doit se rappeler à peine m'avoir vu chez lui. Nous aurons l'occasion de revoir le vicomte, ne fût-ce que pour lui rendre sa visite. Je ne serais pas même surpris de trouver quelque chose de très-providentiel dans ce rapprochement. Il aura connu Auguste au moins pour ses ouvrages; nous parlerons un peu art et beaucoup duchesse de Berry.

Je n'ai rien d'Holstein et d'Ollivier; j'ai écrit à Caroline pour qu'elle se charge de moraliser

Duguet, car le pauvre garçon souffre beaucoup et je ne lui peux rien.

Bonjour, — à vous.

P. E.

CXXII^e LETTRE

A HOLSTEIN

19 janvier 1833.

Tu as mis le doigt dessus, mon vieux, et je t'en remercie. Oui, c'est à toi à porter à Lyon et à remettre de TA main le *souvenir* que MA main veut donner à mes enfants, et pour cela je te prie d'arranger toi-même les modifications à introduire au modèle que je t'ai envoyé, pour rendre l'exécution prompte et très-peu coûteuse. Si cela coûte 5 francs, c'est trop cher encore; ainsi modifie la nature des métaux, si cela rend trop cher, et conserve seulement la forme. Je crois qu'avec du laiton comme les chaînes de lustre, ce serait très-bon marché, car ces chaînes,

nous a-t-on dit, ne coûtent pas huit sols le pied en fabrique. Ce que je te recommande surtout, c'est la promptitude. J'aurais voulu l'avoir à Lyon pour l'anniversaire de ma naissance, 8 février ; si nous ne pouvons pas, nous nous arrangerons pour reporter cela à l'entrée en campagne des travailleurs de Lyon, probablement fin mars.

Je t'envoie une bien triste lettre d'Ollivier, à laquelle je ne réponds rien. Ce pauvre garçon est dans une bien douloureuse situation, mais je ne sais quelle parole de moi pourrait le relever. Il me place dans une position où déjà beaucoup de mes enfants, parmi ceux que j'ai le plus aimés, m'ont mis, et qui est cruelle, l'impuissance de relever celui qui tombe. Chaque fois que pareille circonstance s'est présentée, j'ai toujours reculé devant une forme de l'autorité, qui pourtant est éternelle, mais que Dieu ne veut sans doute pas que j'emploie, puisqu'il ne m'a pas donné pour la compléter la forme *femme* près de moi : je veux parler de la sévérité, de la dureté, qui pourtant est aussi un moyen d'éducation. J'ai pu être dur avec Bazard, avec Rodrigues même, et encore avec Reynaud lorsque celui-ci brisa publiquement les

vitres de notre foi, mais je ne l'ai été ni avec Transon et Jules, ni avec Charton, ni même avec Carnot, Dugied, Leroux, ni avec Cazeaux; je ne saurais l'être avec Ollivier ; et pourtant, je le répète, la dureté est à jamais une des faces de l'autorité. A tout autre que lui, j'aurais tout bonnement écrit : que je ne suis pas en ce moment garde-malade, sœur du Pot, et qu'à force d'avoir été renié par beaucoup d'enfants, il est bien temps que je me permette de dire à l'un d'eux de se tirer d'affaire comme il le pourra, et de me laisser tranquille. Peut-être cette boutade serait-elle le meilleur remède à faire prendre à Ollivier, et pourtant je ne peux me décider à le donner, quoique d'un autre côté je craigne de lui faire mal par mon silence. Ce pauvre malheureux a eu la terrible manie de croire à la papauté pour lui, il a été écrasé comme Jules et Dugied, mais vraiment d'une façon puérile, car son rêve de Saint-Pierre est effrayant d'éblouissement du *moi*.

Tout ce que tu me dis de Ménilmontant me va on ne peut mieux : arrange cela comme tu me le dis avec Bazin, Adèle et la mère Poncet ; j'en serai très-heureux. J'espère comme toi que la leçon pour Bazin aura été bonne.

Oui, sans hésitation, il est clair que tu dois donner une poignée de main pour moi à Arlès ; tu n'as pas été l'aimant par lequel il s'est collé à nous, pour rien ; il faut que tu fasses la *chaîne* de Paris à Lyon, et tu porteras pour cela notre chaîne symbolique.

Adieu, vieux.

P. E.

CXXIII^e LETTRE

A AGLAÉ SAINT-HILAIRE

21 janvier 1833.

J'ai reçu un petit camouflet nerveux qui m'a rappelé 1827, mais cela ne durera pas ; le coffre est bien solide, malgré tous les clous qui y ont été *enfoncés et arrachés;* je commence pourtant à être un peu las d'être le *marteau et la tenaille;* c'est trop de deux métiers.

Vous avez raison de dire que je ne comprendrai pas grand'chose à votre lettre ; je n'y en-

tends pas grand'chose en effet, et serais pourtant bien aise, entre nous, que nous pussions nous comprendre. Il en est temps à peu près, comme il est temps que je ne sois plus *marteau* ET *tenaille,* car c'est quand on fait deux métiers qu'il est plus difficile de comprendre et de se faire comprendre. Je suis encore assez bête aujourd'hui, mais demain je crois être assez bien. — Bonjour.

Le marquis Saint-Simon est venu nous voir, et a causé avec *Michel.* Ceci est encore pour le père.

P. E.

CXXIV^e LETTRE

A AGLAÉ SAINT-HILAIRE

24 janvier 1833.

Je vous renvoie la lettre du sous-préfet. — J'explique un peu au père comment notre position avec les républicains a changé ici ; elle de-

venait fatigante, mais j'ai voulu la pousser jusqu'au bout, et boire en présence des bons le calice des *mauvais* jusqu'à la lie. Je leur ai laissé faire contre nous toutes leurs petites conspirations pour nous empêcher d'agir sur leurs compagnons de détresse ; maintenant ceux qui nous aiment sont assez attachés à nous pour que nous nous en reposions sur eux de ce qu'il y a à faire sur les autres pendant quelque temps ; nous avons agi le premier mois par la *présence*, le deuxième sera donné à la forme inverse. Nous recevons chez moi ceux que nous voulons, et laissons les *grands citoyens* faire leur propagande à la manière cannibale, chantant le sang et la guillotine. Dans peu de jours ils en verront les résultats. Déjà le directeur, mécontent de leurs chants, de leurs cris, a menacé de faire quelques transfèrements dans des prisons de correction, ce qui n'arrangerait pas les cœurs pacifiques. Je n'ai pas le temps de vous en dire davantage aujourd'hui ·/.

P. E.

CXXVᵉ LETTRE

A CÉCILE FOURNEL

Sainte-Pélagie, 25 janvier 1833.

Ma chère fille, pourquoi donc à toutes vos douleurs ajouter encore celles de croire que vous manquez à un *devoir* envers moi? Non, je n'ai pas cru, je n'ai pas dit que vous DUSSIEZ *écrire,* que vous DUSSIEZ *décrire, peindre* une vie qui peut être de celles qui ne se décrivent pas et pourtant qui se sentent profondément, bien vivement aussi; une de ces vies qui s'aspirent à travers le voile et qui pour les cœurs qui ont l'ouïe fine, s'entendent sans bruit et presque sans verbe. Cécile, songez donc que Henri a eu presque raison quand il m'a dit un jour que je ne savais pas aimer, car, si je vous avais connue alors comme aujourd'hui, croyez-vous que vous auriez eu à dévorer cette cruelle séparation qui vous a tant fait souffrir? Songez que ma parole a dû tomber à faux sur vous, pauvre femme, parce que je voulais *autrefois*

LIRE partout; mais, grâce à Dieu, et à vous aussi, chère fille, grâce à tous ces enfants qui m'ont *entouré* de *musique*, grâce à ce petit David que j'aime pour cela, et à ce bon Rogé qui m'a montré un cœur plein d'amour tendre et dévoué, mon oreille est devenue plus délicate; *j'entends* là où je ne *lis* pas. L'humanité n'a pas toujours les *yeux* ouverts, elle croit aux choses invisibles comme aux choses visibles, car, en sortant de mon tombeau, je n'aurai pas, comme *Jésus,* à montrer mes pieds, mes mains et mon cœur à *tous,* pour que tous croient, pour que tous m'aiment. Je ne sais, mais il me semble même que j'aurais plus de joie, *aujourd'hui,* à apprendre que celle à qui *Dieu* dira de m'aimer, m'aura déjà aimé avant de me *voir,* avant d'avoir pour ainsi dire soulevé, comme je le faisais *autrefois,* tous ces plis que l'immense artiste, que *Dieu* a jetés sur la statue humaine.

Dieu a voulu que l'homme et la femme apprissent de moi jusqu'où l'*œil* de l'homme peut plonger; mais j'ai la divine prétention de croire que l'initiation qu'il m'a donnée par mon pauvre frère ne sera pas à moitié perdue, et que si Auguste m'a nourri de *lumières,* de *formes* et de

couleurs, il n'a pas semé en terre stérile les *sons*, le *chant* et l'*harmonie*. Je le crois, Cécile, et *Dieu* m'en donne une douce confirmation dans l'amour dévoué qui m'est apporté par celle de mes filles que mon ancienne vie a fait le plus souffrir.

Vous vous trompez encore, ma bonne fille, si vous pensez qu'il ne faut à votre *Père* que des paroles de santé, de force, de vie active, puissante. Puisque je vous ai déjà nommé David, sachez que je n'ai écrit à Lyon qu'à cet enfant, et aussi à Drut, mon ancien ami d'enfance, qui, tout en m'aimant beaucoup, n'a jamais eu la force de marcher où mon amitié l'appelait, mais qui, de loin et en silence, m'a toujours salué d'un regard d'affection bien tendre. Oui, c'est à David que j'ai écrit, à David qui me faisait pleurer Talabot en modulant son air des montagnes, au moment même où sa rêveuse harmonie frappait Humann ; à David soupirant l'attente du *Père*, comme un enfant qui attend plus qu'une mère; à David qui n'a pas pu faire un chant de travail, une marche fière et vigoureuse, mais qui ramenait vers leurs lits solitaires mes fils fatigués, et terminait leur prière du soir par : *La Femme sauve le monde!*

Cécile, ma première vie est assez dominante pour que je puisse la pétrir d'un peu de douce mélancolie. J'entends du fond de ma prison l'Orient qui s'éveille et qui ne chante point encore, et qui crie : Je vois l'étendard du prophète souillé, brisé, le vin coulant avec le sang engourdi d'opium dans les ruisseaux de Stamboul. Le Nil a rompu les digues et se répand plus loin qu'il n'a jamais marché, portant les germes que la main de Napoléon a secoués sur ses bords et que Mehemet a fécondés ; le voile de l'odalisque est tombé devant Mahmoud ; le Verbe a pris la forme *multiple,* et par la presse il ronge le livre *un,* le Coran ; la grande communion se prépare, la Méditerranée sera belle cette année. Depuis Gibraltar jusqu'à Scutari, cette côte brûlante se soulève et appelle l'Occident endormi sous la parole de ses phraseurs de tribune. Italie ! Italie ! Tu auras quelques grands jours encore; tu es étendue sur cette grande couche nuptiale ; ton ciel, dôme de Saint-Pierre, couvrira de sa riche parure la joie des fiancés : tu n'es pas l'avenir, mais tu es le grand héritage du passé, la dot du *Père* au *Fils* et à la *Fille*.

Oh oui ! tout ce grand spectacle m'entoure ; il est en moi, il suffit largement à ma vie de lu-

mières, d'éclat et de puissance; mais j'ai une autre vie que ces murs et ces verrous me rappellent, et que pourtant ils ne remplissent pas; car je ne veux point que ma vie de retraite et de silence soit une vie de prison; j'y veux de douces paroles d'affection, rêveuses, mélancoliques, tristes même, mais d'une tristesse baignée d'espoir; j'y veux une main amie qui touche mystérieusement les cordes de mon cœur qui ont jusqu'ici résonné seules, pour *moi,* que personne n'a entendues encore, personne! que personne peut-être n'entendra jamais, pas même *Elle*. *Dieu* seul, *Dieu* seul, entendez-vous, ma fille!....... *Dieu* seul! car il est des cordes à l'âme que l'oreille ne peut entendre, et qui pourtant ne sont pas muettes, qui sont là, que l'on sent, et auxquelles *Dieu* promet une vie à venir, mais ne donne pas une vie présente, que l'on n'entend même pas soi-même, mais qui vivent pourtant, on en est *sûr*.

Adieu, ma fille; je n'écris pas encore à Fournel; mais vous écrire, n'est-ce pas lui dire aussi combien je l'aime? Tenez-moi au courant de ses affaires. Je vous embrasse tous les deux.

P. E.

CXXVI^e LETTRE

A AGLAÉ SAINT-HILAIRE

14 février 1833.

Ne soyez pas inquiète de ma santé, je suis bien ; mais je cherche à opérer une modification physique en moi, en même temps que la modification morale et intellectuelle, et j'en souffre quelquefois, sans qu'il y ait en rien *maladie*. Depuis un an je n'ai mangé que viandes et choses épicées ; depuis deux ans je ne bois pas d'eau ; depuis six mois j'ai beaucoup prisé et fumé ; de même, depuis deux ans, les contractions nerveuses qu'il m'a fallu supporter, soit dans mes terribles combats avec Bazard, soit dans mes douloureuses luttes avec Rodrigues, soit enfin dans cette sage ménagerie de Ménilmontant où les badauds venaient voir l'ours blanc, et où la vie de mes enfants m'a été plus que jamais rude à maintenir harmonique et religieuse : tout cela a fait de mon cœur, de ma tête et de mon corps un être que mon Dieu

m'a donné le désir et la force de *renouveler,* puisqu'il m'a donné un an d'isolement de mon ancien *non moi,* et qu'il m'a mis au régime du pauvre, à l'eau, au *négligé.* Ce travail d'hygiène n'est pas chose facile ; Médée fit, dit-on, bouillir son vieux père Eson pour le rajeunir ; puisque personne ne me fit bouillir, moi je me rafraîchis ; peut-être cela produira-t-il le même résultat. — Quant aux contrariétés, je ne fais pas plus le vigoureux que je ne suis, et j'avoue qu'elles ont assez de prise sur moi ; mais vraiment elles sont assez rares, du moins les contrariétés positives ; je veux dire que c'est plutôt l'*absence* de choses bonnes, tendres, fraîches, riantes, nouvelles, que le *contact* de choses pénibles, désagréables, ennuyeuses, qui peut me fatiguer quelquefois ; et toutefois je vous assure que je m'habitue assez bien à cette privation de toute chose *nouvelle,* parce que j'en sens la grande utilité, l'indispensable nécessité même, pour me faciliter le dépouillement complet de ma vie *ancienne ;* c'est presque un avant-goût de la *vieillesse* et de la *mort.* Depuis une année, Dieu m'a prodigué les enseignements directs et indirects qui se rattachent à ces deux phases de la vie humaine, car je n'en connaissais en-

core pratiquement que les joies. Mon ciel avait eu peu de nuages, belles étoiles y brillaient, et pourtant l'*homme* doit connaître le palais d'Apollon et les forges de Vulcain. Je rends donc grâce à Dieu, du plus profond de mon cœur, pour cette initiation qu'il me donne, et qui est un acheminement vers ma vie à venir, dans laquelle, pour le rôle que je pressens devoir y jouer, j'aurais été embarrassé si je n'avais pas eu cette purification mâle de la prison.

Je ne vous demanderai encore rien, ma chère amie, pour me délivrer de ce qui *me pèse trop,* comme vous dites ; rien ne me pèse trop, ou plutôt je dirai que ce qui me pèse ne me pèse pas encore assez, car ce qui me pèse c'est ce qui pèse sur la classe la plus nombreuse et la pauvre, c'est l'*isolement* dans le *monde,* et je veux voir combien cela pèse, moi qui ai tant besoin de *communier* avec le monde, moi qui ai jusqu'ici, trop facilement peut-être, communié avec lui, moi qui veux savoir ce que mes épaules portent de solitude, pour savoir ce que JE vaux et non pas toujours combien NOUS valons. — Adieu, je vous embrasse ; donnez-moi des nouvelles de Cécile. — Le dernier tabac que vous m'avez envoyé est trop bon et trop cher pour

nos prolétaires ; faites-m'en envoyer une livre d'ordinaire, je les mêlerai, ce sera délicieux.

P. E.

CXXVII[e] LETTRE

A CÉCILE FOURNEL

21 février 1833.

Il y a trois jours déjà, ma chère fille, que j'ai commencé une longue, longue *causerie* avec vous ; mais ma lettre s'allonge toujours et devient une œuvre. Je ne veux pas attendre qu'elle soit achevée pour vous dire un petit bonjour et vous embrasser. Je suis déjà à la neuvième page bien serrée, et je crois n'être qu'au commencement, car j'avais pris la plume sans savoir ce que j'allais vous dire, et de ligne en ligne j'en suis venu là. Cependant je ne veux pas non plus vous mettre martel en tête, et vous faire rêver à ce que je peux vous écrire si longuement ; mais c'est pourtant si vague que je

ne pourrais peut-être pas même vous en donner ici une idée. Tout ce que je sais, c'est que j'ai tant parlé de l'union des sexes comme AMOUR, que j'ai un très-vif besoin de me reposer de mon bavardage théorique dans l'AMITIÉ ; c'est donc ce mot-là que vous verrez probablement le plus en saillie dans ce que je vous écris, et pourtant je ne me permets de parler que de L'AMITIÉ de *l'homme* pour *l'homme*. Au reste, je n'ai que le temps de vous embrasser ce soir.

P. E.

CXXVIIIe LETTRE

A CÉCILE FOURNEL

22 à fin février 1833.

J'ai eu grand tort, ma chère Cécile, de vous dire que j'avais commencé une longue lettre, car depuis lors mon commencement en est resté là ; je n'ai pas pu m'y remettre : une foule d'autres pensées me sont venues à la traverse ; puis j'é-

tais inquiet de ne recevoir aucune nouvelle d'Holstein ; enfin il y avait je ne sais quoi dans l'air qui m'empêchait de continuer.

Possible que ce *je ne sais quoi* soit la nouvelle de Blaye et ce qui s'en suivra ; dans tous les cas, cette pauvre malheureuse obligée d'afficher sa honte à la face du monde me fait peine, et me rappelle *celles* que j'ai forcées à confesser la leur. Voici l'occasion de donner de bonnes leçons de morale aux *hommes* qui vont se permettre de juger une seconde Marie-Louise (toutes deux se nomment Marie), car Dieu sait combien de quolibets d'*hommes* vont pléuvoir sur elle.

Je ne vous enverrai donc pas encore ma grande lettre. Si je peux la finir, je vous ferai passer ce que j'ai jeté dans un désordre parfait sur le papier ; ça n'a ni commencement ni fin, mais vous y trouverez quelque chose, ne fût-ce que le vague dans lequel je me plonge quelquefois. Bien entendu que pour une pareille confidence en négligé, je vous demanderai le silence du tête-à-tête, car je suis coquet et prudent, je n'aime pas à donner en spectacle mes imperfections, ni surtout à faire naître de mauvaises

pensées, pour une parole vague qui serait mal interprétée.

J'entends dire que le Juif qui l'a vendue est lui-même l'auteur de la triste situation où se trouve cette pauvre femme ; si cela est, il faut avouer que Judas n'a pas fait mieux, ni même aussi bien. Ici le parti blanc baisse la tête, plusieurs sont capables, par désespoir, de se faire républicains ; le noble vicomte seul, avec son aimable assurance, prétend que le parti n'en sera que plus fort, parce que la question de principe est dégagée des entraves que pouvait présenter la Régence ; j'espère que c'est se contenter facilement.

Les républicains se réjouissent et ne songent pas que cet événement peut donner autant de force à Louis-Philippe contre eux que contre les carlistes. Quant à nous, nous *attendons,* certains qu'il y a là une mine d'or pour l'affranchissement des femmes et qu'elle sera exploitée.

Les giboulées m'ont donné une légère teinte sombre ces jours-ci ; mes nerfs ont un peu fait leurs mauvaises plaisanteries. Quand ces moments-là viennent, je trouve bien qu'il y a un peu loin d'ici au 15 décembre prochain, cepen-

dant l'ennui ne fait pas grand ravage chez moi ; ma ceinture n'est pas trop large.

Ètes-vous bien obéissante, chère fille, aux prescriptions de ce vieux grognard que j'aime ? Jallat est-il content ? Songez que vous étiez bien fatiguée le 14 décembre 1832, mais que le 15 décembre 1833 je ferai peut-être courir très-fort ceux qui m'aiment le mieux, et à ce titre-là je sais bien que vous ne voudrez pas rester en arrière.

Adieu, Cécile, dites à Mimi d'apprendre vite à écrire ; si elle le savait, elle me donnerait tous les jours des nouvelles de la maman.

Je vous embrasse.

P. E.

CXXIXe LETTRE

A AGLAÉ SAINT-HILAIRE

24 février 1833.

L'adresse d'Émilie est rue Vieille-du-Temple, 35. — Je suis bien aise que Cécile puisse au

moins aller vous voir, je croyais qu'elle gardait forcément la chambre.

Il ne m'appartenait pas de mettre au collier des signes pour des femmes, quelles qu'elles fussent, sauf l'invocation à la mère. Aussi le collier n'est-il *poli* que d'un côté, de l'autre il est *brut;* c'est là le signe du célibat.

Quant aux différents métaux, il y a en effet plusieurs signes différents ; les uns constatant la mort complète (Eugène, Bazard, Talabot), d'autres la séparation de Buchez et Margerin; d'autres les hommes mariés qui sont avec leur femme, d'autres, ceux qui se sont séparés de moi pour appeler directement la mère, d'autres enfin pour Michel et pour moi.

Je n'ai pas lu d'article de la *France nouvelle* sur l'attente, la brochure de Barrault, etc. Je n'ai aucune relation avec Sosthène, quoi qu'en aient dit des journaux qui annonçaient que j'avais dansé dans une soirée qu'il a donnée chez le directeur. J'ai refusé au contraire d'y aller, non-seulement parce que je ne me soucie pas de ces soirées, mais aussi parce que l'invitation en était faite en marquis, une demi-heure à l'avance et sous le nom du directeur. J'ai également refusé à celui-ci d'aller chez lui quand il avait du monde,

parce que je me suis aperçu que ce brave homme voulait me faire voir à ses amis et *amies;* je n'en suis d'ailleurs que mieux avec les uns et les autres qui ont compris cette réserve. — Quant aux rédacteurs des journaux et autres *bourgeois*, nous nous en abstenons également ; nous sommes toujours *peuple* et nous en trouvons bien. Je crois que *quelques-uns* nous aiment déjà bien et même nous font aimer.

J'écris depuis quelques jours une longue lettre à Cécile, mais je n'en finis pas.

Michel ne reçoit en effet personne ; faites mes amitiés à Drut, qui est compris dans la loi commune malgré sa vieille amitié.

Remettez-lui, je vous prie, la lettre incluse de Lecamus, à laquelle, bien entendu, je n'ai pas répondu ; c'est sa douceur qu'il m'a envoyée en prison ; et donnez une bonne poignée de main à ce brave Drut.

Je n'ai encore rien reçu d'Holstein. — J'ai reçu une réponse très-amicale de Brack à ma lettre sur les femmes, réponse faible d'ailleurs pour ce qui concerne les femmes. Il me dit qu'il fait jouer notre musique à son régiment. A propos de cela je n'ai jamais pu savoir si les valses

de David étaient gravées et tirées. Le savez-vous ? Je voudrais bien en avoir un exemplaire pour ici, ou deux, et en envoyer un à Brack. — Merci des lithographies. — Bonjour.

P. E.

CXXXe LETTRE

A HOLSTEIN

28 février 1833.

Oui, certainement, je recevrais avec plaisir des renseignements sur l'état de la famille de Lyon, mais je tiens à ce que ces notes de votre voyage restent comme monument de votre visite; je désire donc que ces renseignements soient écrits et non *verbaux*, mais cela ne presse pas.

Seulement, je voudrais spécialement savoir comment est Desloges, il m'a écrit, a écrit à Michel, et paraît rudement souffrir. Dis-moi aussi comment vont sa femme, sa mère et ses enfants, il paraît que beaucoup de choses là-bas

l'ont frappé péniblement; je ne sais par qui il a été blessé, mais les artistes et en général *ceux qui ne gagnent pas leur journée,* lui font mal au cœur. — J'ai reçu aussi une lettre de Hoart qui annonce aussi de la douleur. Comment est Bruneau ?

Ta lettre m'a bien rendu compte de la mission relative au collier, mais, je te le répète, j'ai besoin d'une note de vous deux indépendante de cette mission. — Je désire aussi savoir qui composait ces trois cent cinquante personnes du banquet. Y avait-t-il quelques bourgeois ? Arlès y paraît-il quelquefois ? et Decaen ?

Tu ne m'as pas dit comment se portait la bonne et active femme d'Arlès, ni comment elle nous aime, la pauvre mère qui pleure son petit Prosper.

J'ai remis le collier à Rochette.

Tu ferais bien de causer avec Aglaé de ce que je t'ai écrit hier sur les femmes pour le collier. Quand tu te seras bien entendu avec elle, je voudrais bien que tu en fisses faire de suite *deux,* un pour elle et un pour Cécile, que tu leur remettrais, non de la part du père, mais en ton nom d'ami du père, et comme un homme sûr de

faire quelque chose d'agréable à *son ami*. Ceci toutefois sauf meilleur avis de toi.

Pauline nous apprend que Rigaud et Coché sont passés à Limoges, ce qui m'explique pourquoi Rigaud n'a pas reçu le collier de Barrault.

Tourneux n'est donc pas tourmenté par la conscription?

Je vous recommande, à Ménilmontant, la nuit du 2 au 3 mars (célibat), et de la rappeler comme devoir à ceux qni aiment ceux qui portent sous cette forme le joug de notre servitude apostolique.

Adieu, mon vieux.

Amitiés à tous les habitants de la maison sainte.

P. E.

CXXXI^E LETTRE

A CÉCILE FOURNEL

Sainte-Pélagie, 3 mars 1833.

Je sais que vous êtes obéissante à Jallat, chère fille, et je m'en réjouis ; je vous en remercie, car c'est un peu songer à moi que de veiller à votre santé ; n'est-ce pas moi qui appris à nos enfants que je vivais *en eux* et qu'ils *vivaient en moi ?* que NOUS vivions en une seule vie, en *DIEU ?*

Vous avez vu, Cécile, par l'annonce du départ de Barrault, à quelle occasion je lui ai écrit, et qui m'a fourni le thème de la lettre où je lui exprime mon désir. DIEU s'est servi de la pauvre malade à son insu. *IL* a fait d'elle un instrument de bonne inspiration pour le PÈRE, parce que le Père l'aime, et que là où se trouve amour se trouve aussi inspiration, poésie. C'est en communiant avec vous du fond de ma prison et dans votre hermitage de douleurs, c'est en visitant ma fille qui vit à l'ombre de *Notre Dame,*

c'est en déroulant quelques plis du plus profond de mon âme devant la vôtre si rudement froissée, c'est en faisant autour de moi le silence de la communion intime, que la grande voix d'Orient a frappé mon oreille. — Dieu a mis votre nom, ma fille, sur la bannière des missionnaires qui, sous l'inspiration de l'*homme,* vont proclamer, aux portes des mosquées et des sérails, l'amour nouveau, *libre, égal* de l'HOMME et de la FEMME ; la RELIGION nouvelle. Soyez bénie !

Mais assez parlé d'Orient et de Bannière. Si j'aime aujourd'hui à trouver ce que je ne cherche pas, la grande voix du *monde,* j'aime surtout à deviner ce que *DIEU* me fera bientôt trouver aussi, j'espère, la douce voix du cœur. Et vous d'ailleurs, ma fille, je sais bien que, comme nous tous qui avons été marqués par *DIEU* pour son œuvre, vous voulez, vous aimez à avoir un *nom ;* mais je sais qu'il vous faut comme à moi plus que cela, plus qu'un *nom* pour TOUS. Silence donc à la grande voix du monde..... causons.

Vous vous rappelez, mon amie, ce que je vous ai écrit de ce vilain petit David ; croiriez-vous que ce mauvais garçon me tient rigueur, et que je ne peux pas recevoir un mot de lui, moi qui lui avais fait mes adieux à Ménilmon-

tant, en lui *demandant* de m'écrire tous les huit jours ! J'espère que je ne pourrai pas me vanter d'avoir été toujours heureux dans mes tentatives de conquêtes. Notre petit Orphée est coquet comme Vénus, il aime qu'on lui fasse la cour. J'ai la grande habitude de chercher dans les émotions que j'éprouve un enseignement pour moi et pour tous : je rêve donc aujourd'hui sur les affections des *hommes* entre eux, espérant qu'un jour, en échange de ma révélation sous ce rapport, ON me fera connaître les affections des *femmes* entre elles. C'est un travail qui nous manque, car j'ai dit comment je sentais les relations de l'*homme* et de la *femme ;* j'ai dit l'AMOUR, je n'ai pas dit l'AMITIÉ. — Depuis quelques années surtout, je peux même dire pendant toute ma vie, ce *problème* fut grand et sacré pour moi ; voilà pourquoi j'ai eu puissance de grouper autour de moi tant d'*hommes,* et pourquoi Holstein, symbole vivant de de ce qui est en moi d'amour d'*homme,* est resté fidèle, donnant aujourd'hui le signe d'AMITIÉ du PÈRE. Beaucoup n'ont pas compris ce symbole vivant, car beaucoup ignorent ce qu'il y a de nourriture pour l'âme dans cette *solidarité* spéciale ; mais si beaucoup ignorent tant de choses

sur l'AMITIÉ, moi qui crois connaître le jeu de cette *affinité* divine, je ne l'ai pourtant pas encore formulée.

Je ne sais où je vais en parlant ainsi AMITIÉ avec vous, mais j'ai besoin de parler d'AMITIÉ et d'en parler avec vous. Donc *DIEU* en fera sortir quelque chose, et cependant je ne parle pas ici de l'AMITIÉ d'un *homme* pour une *femme,* ceci est un mystère qui rentre dans les relations des *deux sexes,* mystère si délicat, si fin, qu'un homme n'en doit pas parler, encore moins écrire, et qu'une femme peut-être n'en parlera et n'en écrira pas davantage, car il y a de ces choses qui ne se *disent* ni ne *s'écrivent,* et qui SONT. Celle-là en est une, je crois : à mon avis, c'est peut-être de toutes les créations divines la plus inexplicable, la plus mystérieuse plutôt, car elle est, comme Marie dans la conception, toujours vierge et pourtant mère.

Parlons donc des hommes.

Transon m'a délaissé, renié, repoussé ; Reynaud a voulu me salir, mais Transon et Reynaud étaient mes *enfants* et non mes *amis*... Holstein m'a toujours dit : TU. Il m'est resté.

D'un autre côté, tous mes enfants auxquels j'avais témoigné le plus d'affection *tendre* étant

partis, je me suis trouvé entouré de ceux à qui j'avais montré non de l'indifférence mais une affection que je nommerais presque *respectueuse,* car c'était de l'*estime* plutôt que tout autre sentiment que je leur avais donné; et enfin un jour, le 3 juin, les premiers de mes enfants à qui je dis : mes amis, furent Barrault, Michel et Fournel. Holstein était toujours là, me disant TU, tandis que les autres nous apprenaient, ainsi que je le leur avais demandé, à nous RESPECTER.

Voilà bien trois formes différentes d'affection entre les *hommes,* mais toutes trois empreintes d'*inégalité.* Il en est une quatrième, celle qui lierait deux hommes par un sentiment d'*égalité.*

Pourquoi moi qui ai vu et senti les joies et les douleurs des trois premières, n'ai-je pas pu toucher à la quatrième? Pourquoi lorsque je serrais la main de Bazard, plein d'espoir dans ma conciliation et baigné de larmes, sentais-je en ce corps vigoureux des crispations qui me glaçaient et me refoulaient en moi-même? Ce que la femme empêcha, le donnera-t-elle un jour? Pourquoi aucun de mes enfants n'a-t-il pu apprendre de moi ni la quatrième forme ni même la troisième? Pourquoi n'ai-je pas pu engendrer

des *jumeaux,* ni même des couples semblables à moi et Holstein? Pourquoi enfin ai-je pour ainsi dire marqué au front tous mes enfants d'un signe de solitude *mâle,* si ce n'est pour que la *femme* leur apprenne à pratiquer entre eux l'amitié qu'ils n'ont pas pu puiser en moi?

Oui, Cécile, je crois qu'il ne m'a pas été donné de faire sentir l'AMOUR qui lie les membres d'un MÊME SEXE, parce que je devais avant tout apprendre aux *hommes* à aimer la *femme* selon la foi nouvelle; et pourtant cet amour est bien en moi; mais je ne sais, il me semble qu'il est en moi surtout parce qu'en moi est aussi la *femme,* car cet amour qui lie les membres d'un MÊME SEXE, l'AMITIÉ, je crois qu'il est encore presque inconnu du monde, et que, malgré les apparences contraires, la *femme,* qui dans son esclavage a montré jusqu'où pouvait aller la RIVALITÉ, est destinée à révéler prodigieusement à tous la puissance et les joies de la sainte *concurrence* d'AMITIÉ, la grandeur et la douceur de cette *émulation* divine qui unit, pour le bonheur de *tous,* DEUX ÊTRES D'UN MÊME SEXE.

C'est à une *femme,* c'est aux *femmes* à révéler aux *hommes* ce que c'est pour moi que Holstein, ce que je suis pour lui; c'est à elles de

dire comment celui qui de *tous* peut-être, il y a deux ans, paraissait à *tous* le moins propre à suivre une aventureuse et religieuse destinée, a vu passer devant lui des ombres qui m'approchaient, m'embrassaient et fuyaient, des corps qui s'attachaient à moi, puis se brisaient et me déchiraient en tombant ; des êtres qui m'aimaient, que j'aimais, qui me glorifiaient, et qui aujourd'hui me maudissent : c'est aux *femmes* à le sentir et à le dire. Moi que puis-je ? Je le leur ai mis sous les yeux, bon et beau, pendant des années ; ils l'ont peut-être à peu près *compris,* mais ils ne l'ont pas entièrement SENTI, car ils ne nous ont pas *imité*. — Jallat, le bourru et rude Jallat, sent tout cela ; pourquoi ne sent-il pas aussi bien tant de choses que nous avons faites et dû faire, et qui l'ont éloigné de nous ? Pourquoi certain qu'il est que sa place est toujours là où il l'a prise, dans une bonne et saine partie de mon cœur, pourquoi Jallat qui m'aime autant et plus qu'il n'a aimé Buchez, brise-t-il *extérieurement* un lien qui, intérieurement, l'attache et m'attache.

Cécile, je vais, je vais toujours, je cause avec vous, marchant au hasard, et pourtant je sens le voile qui couvre en ce moment mon âme se

soulever. J'aperçois en moi un désir, qui, au premier abord, vous paraîtra *impie ;* je veux savoir ce que l'avenir nous fait *perdre,* car je sais assez de ce qu'il nous fait *gagner ;* je veux savoir ce que vaut cette grande dépouille que nous laisserons au passé ; nous avons si souvent tressé la robe d'avenir ; assez de brillants et de perles ont paré nos têtes levées au *ciel ;* je veux voir la *terre* qui fuit sous nos pieds, elle a de belles et nobles choses qui marqueront saintement la trace de la belle, de la noble, de la sainte créature qui porte nom humanité.

Aimera-t-on un jour comme on aime ? — Non. Et pourtant cet amour tel qu'il est, imparfait comme peut l'être tout ce qu'il y a de meilleur en ce jour, a des joies et une grandeur qui tiennent à son imperfection même. Notre-Dame est une magnifique chose, et pourtant Notre-Dame croulera et on ne rebâtira pas de basiliques chrétiennes.

Tous ces enfants que j'ai élevés, tous ces hommes que j'ai aimés, je les ai aimés comme un *homme* MAITRE de la *femme* peut aimer des *hommes,* je dis plus, comme un CÉLIBATAIRE peut aimer des *hommes,* comme un CHRÉTIEN ; et, à la gloire de mon *DIEU* qui m'a fait homme, je

puis le dire, mon cœur est une basilique d'AMITIÉ que j'ose largement comparer à Notre-Dame et à Saint-Pierre. Le vieux cœur s'écroule, ils l'ont tant miné ! Les protestants lui ont fait bien du mal ; grâces leur soient rendues, comme à Luther !

Oh! oui, toutes les assises de mon cœur ont été remuées, usées, grattées, cassées ; de mon vieux cœur. Celles du cœur nouveau sont déjà fondées par *DIEU;* je les sens et ne les distingue pas encore. Je sais comment j'aim*ais* et je m'y reprends encore ; j'ignore comment j'aime*rai* et je rêve avenir ; j'y rêve sans impatience, car je n'ai pas peur des ruines, sans crainte, car je suis sûr de mon *DIEU*.

Du haut de la coupole de mon âme, je puis donc plonger sans vertige jusqu'aux profondeurs des fondations du vieux temple.

Qu'est-ce que le cœur d'un *homme* qui n'aime pas une *femme* par ÉGALITÉ ? Qu'est-ce que le cœur d'un *homme* qui n'aime pas une *femme ?* Il peut être grand comme celui de Jésus, comme celui de Mahomet, c'est là mon vieux cœur peut-être ; du haut de mon espoir nouveau je peux le regarder et n'en pas rougir ; ce n'est pas

l'avenir, mais j'ai tant d'avenir dans ma foi que je peux m'arrêter à saluer le passé.

Noble chevalerie, saintes retraites de moines, la fraternité des armes et du cloître est ensevelie sous vos débris ; elle y repose parée de la gloire et des dangers de la *guerre,* ou de la sévère et froide enveloppe du *célibat;* l'épée et la cuirasse s'y rouillent, la discipline et le froc y tombent en poussière.

Salut à mon vieux cœur qui va les joindre ; il a aimé en *maître,* en *noble,* ou bien en *moine,* en *frère,* il n'a pas aimé en ÉPOUX, en PÈRE, selon la loi nouvelle de Dieu, mais il FUT grand ! Salut à mon vieux cœur ; je veux voir sa cuirasse de fer, malgré la rouille, et les pointes aiguës de sa discipline éparses dans la poussière des lanières de cuir et du livre de prières.

Holstein a pu me donner *toute* l'amitié que j'attendais de lui ; j'ai pu lui donner toute celle qu'il attendait de moi ; nous étions l'un et l'autre CÉLIBATAIRES, mais si l'un de nous deux avait eu dans son cœur amour de femme, si tous deux avions été aimés d'amour de femme, certes notre amitié aurait pu grandir, mais à coup sûr elle aurait grandi comme la vierge qui devient mère en perdant sa virginité.

Oh! oui, Cécile, les poëtes de nos jours n'ont pas eu toujours tort; la fleur de la vie humaine est tombée : avant sa chute elle s'est flétrie; ils ont cru à la mort, parce qu'ils croyaient l'arbre stérile et n'en connaissaient pas le fruit; là ils se sont trompés, mais ils ne se trompaient pas en pleurant sur la fleur tombée. Et ne l'avons-nous pas dit mille fois : c'est l'ÉPOUSE que nous attendons et non pas la VIERGE; c'est le PÈRE cette fois qui a parlé et non le FILS; il a appelé la MÈRE et n'a pas dit : *Laissez venir à moi les* PETITS ENFANTS !

Un jour, je me rappelle, Hoart, le vieux soldat, disait : « PÈRE, je conçois bien les joies des « grandes œuvres de l'avenir, je conçois qu'elles « *remplacent* la gloire et l'éclat des œuvres mi- « litaires; mais dans celles-ci, PÈRE, il y a « une animation, une poésie qui seront donc « perdues? Père, je suis joyeux en face de « l'avenir, mais je donne, sans croire faillir, « une larme au passé. »

Que l'*homme* porte le deuil de sa domination passée, la *femme* le dépouillera de ce vêtement sombre, et lui pardonnera d'avoir encore jeté un regard de respectueuse admiration, de généreuse tendresse, sur la triple couronne qu'il dé-

pose, en attendant le signe d'UNION que *DIEU* PÈRE et MÈRE de tous et de toutes placera sur la tête de la *femme* et de l'*homme*.

Le trône de l'*homme* est tombé, et voilà que presque tous les hommes qui m'entouraient, et qui, de leurs épaules, semblaient tous vouloir me refaire un trône, m'ont quitté, les plus audacieux croyant presque ma vie épuisée, les autres attendant TOUT de la *femme* et ne s'inquiétant plus de ce que pourrait leur donner l'*homme*.

Le trône de l'*homme* est tombé, et c'est moi qui consomme la grande abdication : j'enterre en une prison ma couronne de jeunesse et d'ardeur.

Elle était belle ma couronne de jeunesse !... *DIEU* ne veut plus confier le sort du monde à un jeune Alexandre ou à un vieux pape, c'est à l'ÉPOUX et à l'ÉPOUSE qu'il le destine ; va donc, belle couronne, va..., mais que je baise tes fleurs fanées, elles sentent bon encore, l'AMITIÉ les conservera.

Cécile, la froideur de ma vie n'a plus rien à faire au monde, mais j'aime à en souffler aujourd'hui le parfum sur votre lit de souffrance, il

me semble que je vous porte ainsi un air pur qui vous donne du calme.

La fraîcheur de ma vie, ce n'est pas l'amour, mon amie, c'est l'AMITIÉ. J'ai été l'homme qui aimait L'*homme* et LES *femmes*, bien plus que l'homme aimant LA *femme* et LES *hommes*. J'ai été *ami* bien plus qu'*amant*, apôtre de l'affranchissement DES *femmes* et très-mince *libéral*. — J'ai consacré jusqu'ici toute la vie *sociale* que *DIEU*, par Saint-Simon, m'a donnée, à préparer le saint avénement DES *femmes* à l'association, et j'ai mis la gloire de ma vie *individuelle* dans l'affection INTIME DES *hommes* que j'ai groupés en FAMILLE autour de moi pour notre apostolat. Ma vie *sociale* est largement satisfaite, ma vie *individuelle* ne l'est pas ; la cloche qui sonne l'affranchissement des *femmes* s'ébranle à toute volée et appelle la MÈRE. Eh bien, la venue de la MÈRE elle-même, si je ne la réunissais pas par la pensée au *retour* des enfants ÉGARÉS, comme à la *glorification* des enfants FIDÈLES, trouverait mon cœur froid ; car ce vieux cœur est fait de telle sorte que ma constante affection pour ceux que j'ai engendrés à la vie, pour celui qui me l'a transmise, pour eux tous qui me renient, me semble être la plus

digne et la plus solide garantie de mon cœur d'*homme* que je puisse offrir à la MÈRE.

Je crois, Cécile, vous avoir déjà fait sentir en plusieurs circonstances, à propos de Rodrigues, de Transon, de Reynaud et de tant d'autres, une partie assez ignorée du martyre auquel DIEU m'a soumis. Ma nuit de Ménilmontant, au départ de Lambert, en fut la dernière crise; vous le concevez mieux encore, et je vous dis qu'à plusieurs reprises j'ai cru que j'ajouterais un jour le nom d'Holstein à cette ligne de l'attente; *il n'est pas jusqu'à l'amour de ma mère que je ne t'aie donné.*

Me trompai-je, Cécile, en comptant sur LA *femme,* sur LES *femmes,* pour mettre en lumière cette forme de ma vie? Je ne sais, mais j'oserais à peine en parler tant à des *hommes;* il me semble qu'ils ne sentent pas encore cela, et qu'ils refuseraient d'être engendrés à cette vie par un *homme;* je craindrais presque qu'ils ne trouvassent ce sentiment d'affection puéril, enfantin, indigne d'un chef d'hommes; le fait est que je ne leur en ai rien dit, et que je vous en parle.

Quelquefois il me semble aussi que tous les *hommes* qui courent au-devant de la MÈRE,

qui pressent l'affranchissement des *femmes,* sont près d'oublier l'*homme* et l'amour des *hommes,* et que n'ayant plus *entre eux* qu'un lien mystique, leur *compagnonnage* finira par la mission *solitaire.*

Et alors je me demande encore, ô mon *DIEU,* comment j'ai pu mettre si profondément en eux mon amour pour les *femmes,* comment surtout j'ai pu leur inspirer d'appeler plus clairement que moi-même la *femme,* et comment toutefois il ne m'a pas été donné de leur communiquer mon amour d'*homme;* comment enfin j'ai pu engendrer des fils de LA *femme* qui ne sont pas frères, et dont plusieurs se sont presque faits orphelins.

Et tu me réponds, ô mon *DIEU,* que je leur ai donné ce que je *devais* leur donner, leur vie *à venir,* tandis qu'en leur transmettant mon amour d'homme, je ne leur aurais donné qu'une vié *passée.*

Car ce FUT en adorant *DIEU* PÈRE que j'AIMAI, c'EST pour *DIEU* MÈRE que j'AI ENGENDRÉ, ce SERA pour *DIEU* PÈRE et MÈRE que j'aimeRAI, que je donneRAI la vie.

Et ma vie aura été un symbole de la vie de l'*homme;* tout à *DIEU* PÈRE dans son *enfance,*

à *DIEU* MÈRE dans sa *jeunesse,* à *DIEU* PÈRE et MÈRE dans sa VIRILITÉ.

Ma VIRILITÉ s'avance et met au passé ma vie *d'enfance* et de *jeunesse.*

Je dis déjà *DIEU* PÈRE et MÈRE, pourtant j'aime bien encore la vie de PÈRE, malgré toute la vie de MÈRE que depuis sept années j'ai fait passer à travers mon être pour la verser sur le monde.

C'est un retour vers ma vie *d'enfance,* au moment où finit ma jeunesse.

Le PÈRE n'a encore conduit que des *jeunes hommes,* comme un MAITRE; *DIEU* veut lui donner des *enfants.*

C'est un retour vers ma vie d'enfance, car, dans ma dernière nuit de liberté, Dieu m'a entouré d'enfants qui venaient reposer sur mes bras; et lorsque les petits des prisonniers viennent ici visiter leurs pères, ils demandent à me voir et accourent dans ma chambre pour recevoir une larme.

C'est un retour vers ma vie d'enfance, et ce retour est saint; car voilà qu'à ma prison, déjà deux fois, Dieu envoie la *bonne* qui me berça sur ses genoux, et qui apporte encore aujour-

d'hui des gâteaux et des fruits à son Prosper pour adoucir ses chagrins.

Mais, Cécile, ces petits qui reposaient sur moi, ceux qui viennent ici me visiter et jouer avec moi, et les cadeaux de ma vieille bonne, qui me tutoie, empêchent-ils que ceux qui m'ont fait dire : JE SUIS PLUS HEUREUX QUE JÉSUS, soient loin de moi? Empêchent-ils que j'aie fiancé mes enfants avec le monde et qu'ils aient quitté le toit paternel?

DIEU BONNE, tu sais la douleur de la MÈRE qui se sépare de ses enfants, même pour les noces les plus belles : au pied de la croix de Jésus, sa mère priait et pleurait; au pied de ma croix, ma mère est morte, c'est que Jésus n'appelait que son PÈRE et moi l'ÉPOUSE.

Pour affranchir les *disciples* du MAITRE qui avait dit : Tous les hommes sont *frères,* JÉSUS, le FILS de l'*homme,* est mort tout entier, et moi, PÈRE des *hommes,* il faut bien pour émanciper mes JEUNES fils et les envoyer au-devant de leur MÈRE, que je sente mourir *en moi* ma JEUNESSE.

Pour engendrer UN peuple, il fallut à Moïse la science et la prudence du *vieillard;* pour régénérer et gouverner DES peuples, Mahomet dut

porter sur sa tête le poids d'un *demi-siècle;* je sens que, pour montrer au MONDE sa grâce de MÈRE, *DIEU* veut donner à sa face de PÈRE toute sa mâle majesté.

Dieu n'écrit rien sans qu'en même temps il n'efface, mais il ne défend pas de verser une larme sur la lettre effacée.

Cécile, vous ne m'en voudrez pas, mon amie, pour ce que je vais vous dire, vous me comprendrez si bien!

Parfois il me semble que mon cœur est glacé; je n'aime plus et je n'aime pas encore, ou bien ce que j'aimais je ne l'aime plus de même, et ne sais pas comment je l'aimerai. Certain d'aimer mieux un jour et d'être mieux aimé, mes espérances sont couvertes de nuages, et mes souvenirs sont clairs et précis.

Je suis sur la limite d'une vie, et j'aspire à une autre, et lorsque je retrouve en mon cœur les sentiments qu'autrefois j'éprouvais, revêtus encore de leur forme passée, j'en ai presque peur comme de revenants d'un autre âge; je sais qu'ils étaient bons et saints *autrefois,* mais que valent-ils *aujourd'hui,* aux yeux de DIEU? Il n'en veut plus.

Là où je porte mon amour d'homme, suis-je

un obstacle ou un excitant à la vie? Lorsque j'embrasse, mes bras, mes bras d'homme, qui ne sont pas enlacés avec ceux d'une femme, n'étouffent-ils pas? Oh! certes je ne repousse point mon passé : j'ai dû presser et éprouver, à l'étau de mes doigts de fer, tous ceux qui osaient prétendre à la palme apostolique; j'ai dû les passer au crible où Dieu les attirait par l'aimant qu'il avait mis en moi; j'ai dû consumer bien des pailles, et brûler aussi beaucoup d'ailes légères, au feu où *DIEU* trempait les matériaux du nouveau temple; mais le temps d'épreuve par le PÈRE est fini, et pourtant ce feu, cet aimant, ces doigts de fer, je ne peux pas dire je les aime, sans les voir, parce que jusqu'ici j'ai attiré, pressé, brûlé, presque tout ce que j'ai aimé.

O mon *DIEU!* moi aussi j'ai été bien brûlé! — Je ne veux plus aimer ainsi : mais comment aimer?

Eh bien, Cécile, dans cette vie d'amour qui s'éteint et qui va se transformer, je vous l'ai dit, il est pourtant une forme dont je veux profondément marquer la trace. Non, je ne donne pas mon vieux cœur comme une sainte relique d'amour de *femme,* car je n'ai appelé avec tant d'ardeur son nouvel amour que parce que l'an-

cien ne satisfaisait pas mon âme; mais je veux entendre une bouche de *femme* dire ce que c'est qu'UN HOMME QUI AIME UN HOMME, dire l'amitié dans toute sa *grâce,* comme JÉSUS a dit la FRATERNITÉ dans toute son *austérité.*

Oh ! oui, l'AMITIÉ est un amour, et le nom d'amour a tant fait peur au chrétien qu'il n'a voulu voir dans les hommes que des *frères,* comme pour laisser tomber entre eux le voile de sévère pudeur qui sépare le frère de la sœur ; et pourtant un AMI n'est pas plus un FRÈRE qu'une épouse n'est une sœur.

Un AMI, c'est le lien que *DIEU* consacre à l'union des fils de la *petite famille* avec un des fils de la *grande famille;* c'est par lui que l'homme sort du toit du patriarche, par son frère il y resterait attaché comme un Juif : c'est à force d'aimer un *homme* que l'*homme* s'apprend à aimer plus qu'un *homme,* une *femme.*

Celui qui a trouvé hors de la famille du sang un homme qu'il aime autant et autrement qu'un frère, celui-là a fait le premier pas dans la religion des *hommes,* et cette pieuse recherche est un devoir aussi sacré, aussi obligatoire que celui qui commande le MARIAGE.

Vieux monde où *DIEU* nous envoie avec LA

vie nouvelle, nous t'avons fouillé de toutes parts, et sous tes riches vêtements ou tes guenilles nous avons montré tes plaies d'égoïsme. Nous t'avons promis une foi nouvelle, un nouvel amour, une industrie et des sciences nouvelles, une politique nouvelle ; d'où vient que nous ne t'avons pas dit aussi une AMITIÉ nouvelle? Serait-ce que, devant ta misère, nous étions aussi pauvres que toi?

Et moi qui me croyais si riche pourquoi n'ai-je pas parlé? Pourquoi en ce moment même où je sens le besoin de le faire, ne puis-je mettre dans la peinture de cette religion d'*un sexe* la chaleur et la lumière que je voudrais y répandre? Je me sens obscur et embarrassé ; j'ai peine à finir cette longue épître depuis si longtemps commencée ; je cherche... le verbe ne vient pas; j'hésite; je n'écris pas, je *travaille :* je travaille comme jamais je n'ai travaillé, péniblement.

Il n'est plus temps, Cécile, la fleur de ma vie est tombée ; je ne puis célébrer le printemps ; c'est toute ma vie passée qu'il faudrait redire, et je ne le veux pas, car la voix de ma vie présente trouverait des larmes là où il faudrait chanter et sourire.

Oh! que cette voix de femme qui dira l'AMITIÉ sera douce!

Mon *DIEU!* elle nous rendra les joies du cœur transformées et embellies par ton amour de MÈRE. Il est vide mon cœur. Depuis une année, année de célibat, sévère préparation à ma vie nouvelle, année lourde, qui par son poids est grande, il m'a fallu l'épuiser ce cœur; il m'a fallu, comme à la vieillesse, voir chaque jour tomber quelques-uns des charmes de ma première vie, quelques-uns des fleurons de ma jeune couronne.

Mon Dieu! je suis prêt à te recevoir sous la forme nouvelle que tu me destines : mon cœur est vide!

P. E.

CXXXII^e LETTRE

A HOLSTEIN

3 mars 1833.

D'après un mot qui m'a été mal traduit peut-être par nos gardiens, je serais porté à croire que Carolus va partir pour Lyon, et peut-être aller avec Barrault; ainsi se terminerait la petite difficulté avec Michel, et j'en serais doublement enchanté, car, dans notre position à tous, les picoteries sont de très-mauvaises choses.

Tu as raison, la prison porte avec elle une dose de patience ; et je conçois très-bien que la nôtre, sous ce rapport, soit plus puissante que la vôtre : si nous pouvions alterner mois par mois, cela vaudrait peut-être mieux pour tous.

Je t'écris au milieu de la grande nuit du célibat, mon vieux; voici une rude année finie, la campagne compte double au moins, si ce n'est triple ; on ne dira pas que nous n'y avons rien gagné, car nous avons des barbes qui font la

queue aux sapeurs ; matériellement parlant, je ne vois guère d'autres bénéfices, et pourtant cette vie est belle et grande, elle fait bien sentir le chrétien ; nous le *savions* assez bien le susdit chrétien, mais nous ne le sentions pas ; le voilà incarné jusqu'à la troisième capucine, gloire à Dieu ! C'est Bouffard qui avait fait les frais de la nuit de 1832, c'est lui qui nous a nourris aujourd'hui ; Petit nous avait apporté des vivres qui nous ont permis de donner à dîner à quatre bons prolétaires, deux de Clichy et deux de Paris.

Bonsoir et bonjour, mes enfants.

P. E.

CXXXIII^E LETTRE

A LAMBERT

Sainte-Pélagie, 5 mars 1831.

Cher fils, tu dis : « Les compteurs du temps, « les aiguilles de l'horloge céleste, sont par

« rapport à la terre, la *lune,* le soleil, les pla-
« nètes et le mouvement diurne. »

Et ensuite : « Le mouvement diurne, par rap-
« port aux autres évolutions, constitue l'aspect
« *un* de la CHRONOLOGIE ASTRONOMIQUE, c'est le
« jour, l'évolution *lunaire* ou le mois, l'évo-
« lution *solaire* ou l'année. Les mouvements
« planétaires, qu'on rattachait à la semaine,
« en constituent ce me semble, l'aspect *mul-*
« *tiple.* »

Je crois que tout cela n'est pas régulier et qu'il faudrait s'exprimer ainsi :

Les compteurs du temps par rapport à la TERRE (c'est-à-dire en donnant à la terre le caractère SACERDOTAL), sont le soleil et la *lune*.

D'où la révolution diurne de la TERRE OU JOUR serait le moment SACERDOTAL, l'année, le moment solaire (homme), et le MOIS *(lunaire),* le moment de la *lune (femme).*

La quaternité que tu prends, lune, soleil, planètes, mouvement diurne, est mauvaise, et cloche en tous points ; — je te défie de la souligner ; aussi ne l'as-tu pas fait.

Il y a, au contraire, trinité très-belle et large entre :

TERRE, soleil, *lune ;* la TERRE entourant SA-

CERDOTALEMENT le soleil de son salut QUOTIDIEN et se sentant *caresser* perpétuellement par une *lune* de miel.

Les planètes sont trop ambitieuses, tu les mets dans une compagnie où elles n'ont que faire. J'aimerais mieux y voir les comètes (A), mais je préférerais surtout y voir une division sidérale quelconque, quand bien même tu n'admettrais ni les vieilles constellations zodiacales, ni le nombre 12, quoique ce nombre soit le plus beau pour le cercle (quadrature, TRISECTION).

Les planètes ne doivent pas figurer là par une autre raison encore : c'est que tu n'en connais pas le nombre, qu'il y a même lieu de croire très-RELIGIEUSEMENT que nos moyens d'observation, quelque perfectionnés qu'ils soient, devront toujours nous laisser dans une incertitude SAINTE sur ce nombre.

J'aimerais presque mieux y voir les comètes, ai-je dit (A), parce que au moins pour celles-là on peut se poser la question de leur passage dans le voisinage de la terre, et qu'à la rigueur, on peut les regarder comme des envoyés spéciaux de Dieu pour réjouir ou châtier spécialement la terre.

D'ailleurs, jugeant cela au point de vue des

influences, je crois qu'il y a, dans le choix que tu as fait des planètes pour cette place, une exagération presque semblable à celle des fruits rouges et autres de Fourier.

Quant à ton aspect un et à ton aspect *multiple,* je crois que tu devrais t'exprimer ainsi :

Le moment TERRESTRE ou le JOUR est un par rapport au moment solaire ou année (c'est-à-dire que l'homme comptera l'année en un nombre entier de jours) ; il est *multiple* par rapport au moment LUNAIRE [c'est-à-dire que l'homme comptera le MOIS LUNAIRE tel qu'il est (car cette lune est *volontaire*) en JOURS et FRACTIONS de jour].

D'où résultent les années bissextiles d'une part, complétant les années , et les phases de *lune ,* DIVISANT les MOIS solaires , ou du moins les JOURS, si tu veux compter par MOIS *lunaires ,* ce qui d'ailleurs vaut, je crois, mieux (B).

En d'autres termes, la TERRE se plie à certaines *volontés* de MADAME la *lune,* et impose les siennes à monsieur le soleil ; c'est la *liberté* et l'autorité, la *multiplicité* et l'unité.

(B) J'ai dit tout à l'heure que les *mois lunaires* me paraissent meilleurs que les *mois*

solaires, non-seulement par l'immense quantité de peuples qui comptent ainsi, mais parce que, on a beau faire, c'est la division *pratique*, de *production*, et que, comme tu le dis, les premières réhabilitations d'Arago n'en resteront pas là, tandis que la division théorique, historique, est celle de l'année solaire.

D'où résulte, comme tu vois, que je conserve (C) l'année solaire chrétienne, mais que je ne maintiens pas, que je *change* (C) l'année ORIENTALE, car je crois que les années devront se compter par tant de *mois lunaires* et tant de JOURS et heures *lunaires*.

(C) Je viens de dire conserver et *changer;* le premier mot pourra te paraître faux, parce que, à la lettre, il semble dire qu'il faut conserver Notre-Dame, Saint-Pierre et le Pape. Si je conserve l'année solaire, je change le MOIS solaire, et si je *change* l'année *lunaire*, je conserve le MOIS *lunaire;* je pourrais donc dire que je ne fais pas de jaloux ; mais il y a plus, je crois que nous montrerons le PROGRÈS, même des choses conservées, c'est ce que nous verrons plus tard.

J'espère, me dis-tu, en rapportant à la conception spirale épicycloïde les observations

réelles, rendre les comparaisons périodiques et les *déplacements* correspondants plus frappants de simplicité et de *clarté*.

Ne crois-tu pas qu'on peut dire d'abord :

L'année solaire est de 365.2422, etc., RÉVOLUTIONS TERRESTRES ; donc, la courbe tracée par la terre autour du soleil n'est pas une courbe fermée, même en admettant une OSCILLATION, car le nombre des *révolutions* est IM-parfait. Ceci me paraît un résultat d'axiome HUMAIN.

La fraction 2422, etc., n'est-elle pas la traduction numérique de l'expression du MOUVEMENT ASCENSIONNEL de la spirale sensiblement conique que parcourt la terre ? c'est-à-dire qu'en supposant le cône différent d'un cylindre d'une quantité infiniment petite, la portion de rotation imparfaite exprimée par cette fraction donnerait la mesure de l'inclinaison de la spirale et en même temps de la diminution d'obliquité de l'écliptique.

Toutefois pour ce dernier phénomène, j'aurais besoin d'explication. Tu m'en as déjà pourtant parlé, mais je goûte peu ton printemps perpétuel, qui ne serait, ce me semble, printemps que pour une zone, et qui serait glace ou *chaleur* perpétuelle pour d'autres (D).

J'aime assez tes grandes années de 600 ans.

As-tu fait part de la concordance de Pâques à Barrault ?

Tu sais combien le commencement du VIIe siècle est grand par Mahomet et le commencement du XIIe, par Zingiskan. — N'est-ce pas à peu près en 1233 que saint Louis est monté sur le trône et que l'inquisition d'Espagne faisait ses plus beaux auto-da-fé ?

(D) L'idée de Laplace sur la limite au rapprochement de l'écliptique ne me paraît pas une contradiction ; mais, comme tu le dis, il n'y a pas TENDANCE vers un TYPE ou plutôt vers le MIEUX, car le type c'est DIEU, et l'homme ne le définit que par : ce qui est MIEUX ; ce qui est PARFAIT n'était pas une définition.

Tout ce que tu me dis sur la partie humanitaire me fait voir que si tu as quelquefois mal étreint, c'est parce que tu as trop embrassé. Mais ici, pour me faire bien comprendre, je vais parler directement du calendrier, car c'est un calendrier et non un cours d'histoire et d'*astronomie,* de physiologie et de *physique;* un calendrier, dont le plus bel exemple jusqu'ici est le calendrier chrétien, comme la religion chrétienne est la plus avancée.

Le calendrier a une partie historique et une partie *prophétique*.

La partie historique est principalement humaine.

La partie *prophétique* est principalement *astronomique*.

Le calendrier *annonce* principalement ce que sera le *monde* à un moment *futur* donné.

Et il raconte ce que fut l'homme à un moment passé, également donné.

(Je dis moment des deux côtés, parce que en définitive un calendrier est un livre.)

De cette manière, le calendrier est un livre qui enseigne à l'homme comment il devra VIVRE dans chaque moment *futur* décrit, car il lui donne à l'avance l'INSPIRATION humaine passée et l'INSPIRATION mondaine *future* (toujours principalement, car il y a la *prophétie* humaine aussi, et la tradition *mondaine,* mais je les néglige pour un moment, elles doivent même, pour ainsi dire, NAITRE de la COMMUNION par *rapprochement* raisonné des deux premières colonnes, de telle sorte que les CONCORDANCES de *prophétie* humaine et de prophétie astronomique, ou de tradition *astronomique* et de tradition humaine seraient en grande partie le

fruit des méditations sur l'homme passé et le MONDE *futur,* du moins ce serait le fruit que l'on retirerait de la lecture du calendrier, fruits qui seraient généralement tout personnels pour chaque lecteur, et qui seraient généraux seulement lorsqu'ils seraient communiqués par la bouche papale, comme révélation pour tous, par exemple quand il s'agirait d'*entreprises* sociales *annoncées* ou de *pratiques* INDIVIDUELLES *commandées.*

La partie *prophétique* est double ; les jours ou calendes, unités du calendrier, lignes de ce livre, se *groupent* selon le soleil et selon la *lune,* en années et *mois;* c'est, à proprement parler, le LIEN entre le soleil et la *lune,* c'est la LOI que la TERRE leur impose.

La partie historique est double ; chaque jour se distingue par un fait mâle et un fait *femelle* (ce sont les saints et les *saintes*).

Pour cette seconde partie, à défaut de la parole de *femme* nous devons prendre provisoirement un autre dualisme, individu et *peuple ;* œuvres royales, œuvres *populaires.*

Voilà la forme la plus générale du calendrier.

Il y a certainement encore *calendrier* astronomique, *calendrier* agricole, *calendrier* lu-

naire, nautique, etc., etc. On peut en faire pour chaque corporation; celui de la Révolution avec des noms de légumes correspond parfaitement au moment où l'on guillotinait les bourgeois qui ne plantaient pas de pommes de terre dans leurs jardins anglais, mais, je le répète, voilà la forme générale du calendrier.

Et j'ajoute que c'est seulement par des considérations subsidiaires, telles que les signes du zodiaque, l'épacte, le nombre d'or et les lettres dominicales, que l'on rend le calcul du calendrier astronomique facile, comme c'est par une biographie que l'on rend la lecture intéressante; c'est-à-dire qu'avec des règles générales, on relie les faits astronomiques, et avec des histoires spéciales, les faits humains.

Tout ceci, je pense, te montrera au moins la possibilité de faire très-prochainement le calendrier ACTUEL, sauf à réfléchir encore sur le calendrier futur; car aujourd'hui nous avons peu à changer, astronomiquement parlant, et, quant à la partie humaine, il est bon qu'il y ait des places vides.

Tu ne m'as pas dit quelle était la valeur de la phrase de Barrault sur les planètes.

Je désirerais savoir la proportion qui existe

entre la partie de la surface de la terre, couverte d'eau, et celle où paraît la terre.

Quelque longue que soit cette lettre, encore un mot : je t'embrasse.

P. E.

CXXXIVᴱ LETTRE

A LAMBERT

Sainte-Pélagie, 1er avril 1833.

D'après ce que tu m'as écrit sur les grandes années de six cents ans et un jour, je désirerais bien savoir s'il est possible de constater l'état particulier des planètes qui correspond à cette similitude de position du soleil, de la terre et de la lune. Je m'explique : de ce que telle ou telle planète, Vénus ou Jupiter, occupera telle position du ciel, dimanche prochain, peut-on en conclure, *par une loi simple,* qu'elle occupait telle autre position le vendredi saint, jour de la mort de Jésus?

De cette identité de position des trois corps, il résulte donc que Pâques était le 10 avril l'année de la mort de Jésus.

De cette identité de position peut-on conclure :

1° Une marche ascendante de *déplacement* des trois corps, les uns par rapport aux autres, depuis le premier jour jusqu'à la fin du troisième siècle, de telle sorte que cette *demi-année* serait, par rapport au *commencement* et à la *fin*, un maximum de divergence.

2° Une marche inverse pendant les trois derniers siècles.

Si ce que je dis là était, quelle serait la loi qui donnerait la position des trois corps à la fin du troisième siècle, quand on connaîtrait celle du premier jour.

Cette loi serait l'expression des plus grands entrechats que peuvent battre le soleil, la terre et la lune dans leur danse.

Sais-tu si les ténèbres du vendredi saint ont été attribuées à une éclipse? il me semble qu'alors nous aurions dû en avoir une cette année, le 7 avril; or, il n'y en a pas.

N'a-t-on pas attribué les phénomènes de ce

jour seulement à un tremblement de terre, et ni à une éclipse, ni à une comète?

Quelle est la modification zodiacale accomplie dans une évolution de six cents ans et un jour? En d'autres termes, quel signe occupait le soleil au solstice d'été dans l'année de la naissance du Christ et quel signe occupera-t-il cette année?

L'éclipse du soleil du 17 juillet pour cette année a-t-elle eu lieu l'année 33, le 14 juillet?

Voilà bien des questions, auxquelles je te prie, cher fils, de répondre promptement. Bonjour.

P. E.

CXXXV^E LETTRE

—

A AGLAÉ SAINT-HILAIRE

13 mars 1833.

Ma provision de tabac est finie, ma chère Aglaé; vous qui êtes ma cantinière, mettez-y ordre, je vous prie. — Vous avez vu par le renvoi rapide de votre vase pour le beurre, combien

nous l'avons trouvé bon. Petit a dû vous demander s'il fallait s'arranger pour le renouveler, le vendredi, qui est, je crois, le jour du marché. Je voudrais du tabac ordinaire et un paquet de Maryland.

J'ai promené toute la matinée ; j'ai les doigts gelés, mais ce temps-là me va fort bien. — Vous demandez ce que nous faisons. JE ne fais rien, absolument rien, je rumine. Michel travaille, mais nous ne parlons nullement ensemble de ce qu'il fait ; j'ai désiré qu'il en fût ainsi ; nous avons besoin, l'un et l'autre, d'essayer pendant quelque temps à prendre toutes nos forces en nous. Notre vie même, sous ce rapport, est assez drôle ; nous ne communions pour ainsi dire que par le repas, et là nous parlons presque autant de nos haricots et de nos lentilles que d'autre chose. — Quant à moi personnellement, je suis couché chaque jour à dix heures, je me lève à sept. — De sept à dix, je fais ma chambre, je m'habille, tout cela me prend beaucoup de temps. A dix heures, je déjeune, et jusqu'à trois heures et demie quatre heures, je flâne, je fume, je reçois l'un et l'autre, je lis les journaux ; vraie vie d'oisif ou de rêveur. A quatre heures commencent mes opérations culinaires ; je prépare le

dîner; je mets la table, je fais mes petits ragoûts. A cinq heures et demie nous dînons; de six à sept je me promène dans la cour pendant que Michel lève la table et lave la vaisselle, très-peu nombreuse, il est vrai. A sept heures je reviens dans ma chambre et Michel fait à son tour sa promenade. Jusqu'à huit heures je reçois sept à huit prolétaires; on fume et on cause. A huit heures on ferme les portes; alors je lis ou j'écris quelques bouts de lettres à vous ou à Holstein, Fournel, Rochette, selon l'occasion. A dix heures je m'endors avec l'Alcoran ou la Bible, ou même un livre de messe ou un voyage.

Voilà ma vie actuelle; je ne vous la donne pas pour amusante, mais pourtant si elle a ses ennuis, elle a son charme.

Adieu, Fournel m'écrit que Cécile va bien. — Bonjour au père et à Augustine. — Je vous embrasse tous trois.

P. E.

CXXXVIe LETTRE

A AGLAÉ SAINT-HILAIRE

17 mars 1833.

Vous voulez que *tout cela se dénoue sans donner votre avis;* je ne sais si vous avez raison, mais enfin, c'est votre avis. Quant à moi, je ne sais pas comment N*** pourra s'en tirer.

Toute l'histoire de Chab.... à l'égard de Michel, je la savais depuis longtemps. Mais, au reste, avec tout le *mal,* qui est dans la FORME, il y a quelque chose en tout ceci qu'il est *bon* de regarder, quant au FOND. Je cherche, depuis que je suis ici, une solution relative à Michel et je ne la trouve pas encore. Lui aussi doit avoir un rôle *indépendant* de moi à jouer. Quel rôle et comment y arriver? Je l'ignore, mais il le faut, cela presse de toutes manières; la parole de d'Eichthal doit s'accomplir. *Je* dois être SEUL et mes enfants doivent avoir *tous* la LIBERTÉ; et ma solitude durera tant que je n'en serai pas tiré

par *eux* et par ELLE ; elle me sera moins dure, même sous cette forme. — Bonjour.

P. E.

CXXXVII[e] LETTRE

A AGLAÉ SAINT-HILAIRE

23 mars 1833.

J'ai été très-content de Justine de Liron ; je n'ai pas trop compris le conte fantastique qui suit, mais en somme le volume m'a fait grand plaisir ; c'est une bonne manière d'introduire quelques sentiments nouveaux. Je crois que vous ne voyez plus M. de Lécluze, sans cela il mériterait un joli compliment de votre part.

Les amitiés qu'Adèle Bigot vous charge de me faire, m'ont fait aussi un vif plaisir ; j'ai toujours beaucoup aimé Adèle, et plus encore depuis sa douloureuse visite avec Stéphanie et ses dures paroles pour moi ; je n'ai qu'un reproche à lui faire, c'est d'avoir limité sa vie beaucoup au-

dessous de ce qu'elle devait être, mais cela viendra. D'ailleurs, il y en a tant qui font le contraire, c'est une compensation, faites-lui mes amitiés.

Votre beurre nous fait toujours passer des heures fort agréables.

Mon 22 mars, dont je vous parlais l'autre jour, s'est passé inaperçu ; or, vous savez comme je trouve toujours le bon côté des choses ; eh bien, je suis enchanté de la nullité de ce jour ; je cherchais la solution d'une chose, et puisque je ne l'ai pas trouvée pour le 22 mars, c'est que cette solution est de *ne pas la chercher*. Et en effet, Michel et moi nous nous occupons très-modérément l'un de l'autre ; nous nous voyons pour dîner et nous échangeons de temps à autre une parole pour les commissions à donner à Rochette, voilà à peu près tout. Je prépare le dîner, il lave la vaisselle, telle est la division de notre communion ; quant au reste du temps, il est dans sa chambre ou avec ceux qui lui plaisent ; moi dans la mienne et avec qui bon me semble ; nous parlons généralement, aux repas, de la pluie et du beau temps, du beurre et des haricots ; il vit selon son goût et moi selon le mien ; en un mot je lui ai donné autant de *liberté* que je pou-

vais, et j'en ai pris pour moi tant que l'on en peut trouver en prison. Michel s'en porte beaucoup mieux et moi aussi; cette terrible habitude que nous avions prise de nous regarder les uns dans les autres était tuante; nous finissions, pour ainsi dire, par nous *vider* avec les yeux toujours *puisants,* ou par nous *submerger* avec les yeux toujours *versants;* nous avons besoin d'user quelque temps de la méthode de M. Dupin : *Chacun chez soi, chacun son droit!* — Pour en arriver là, nous avons eu un mois assez dur ; j'ai fait souffrir ce pauvre Michel et j'ai souffert; tout cela s'est terminé par l'orage du 17 de ce mois, mais pour que vous compreniez quelque chose, il faut que je remonte plus haut.

Depuis que je suis entré ici, j'ai eu la pensée très-nettement fixée sur la volonté providentielle qui recouvre la PRISON. J'ai bien vu qu'après avoir été, je puis le dire, exclusivement à *tous,* je devais apprendre à être à *moi;* de même que tous mes enfants, après avoir été si longtemps à *moi,* allaient apprendre dans leur LIBERTÉ, à être à *eux.* — Ces réflexions s'appliquaient donc aussi bien à Michel qu'à moi. Le choix de Michel, celui de tous mes premiers enfants avec qui j'ai eu et je peux le moins avoir d'épanchement *intime* (quant

à présent du moins), le choix, dis-je, était clair, je ne devais pas entrer en prison *seul,* mais il aurait été absurde que j'y fusse avec Holstein, par exemple; c'eût été par trop la prison bourgeoise.

Après avoir tâté prudemment cette position nouvelle, pour préparer la transition de notre vieille vie de *famille* à la vie *individuelle,* ma volonté était assez nette, et pourtant elle se formulait assez difficilement pour Michel; je tournais et retournais un peu autour du pot. Enfin, des occupations différentes, des goûts différents et une foule de choses, la santé délicate de Michel, la nullité de nos conversations qui n'avaient plus d'aliment *extérieur,* et unc quantité de considérations très-minimes mais très-multipliées, poussaient à la solution.

Un beau jour, il y a de cela un mois au moins, je lâchai le gros mot; je dis à Michel qu'il avait à examiner une question, savoir *si en étant près de moi ici, il y était bien conformément à sa volonté propre,* ou bien si c'était par un sentiment de devoir fondé sur ce qu'il croyait que je serais peiné d'être seul; ou bien enfin si c'était par la crainte qu'on ne regardât son éloignement, dans une maison de santé, par exemple, comme

un abandon. Je lui rappelai que l'année actuelle devait être pour *tous*, lui et moi compris, malgré la *prison*, une année d'indépendance mâle et qu'il avait à réfléchir à cela ; que selon toute apparence il avait, ici même ou ailleurs, une œuvre à préparer ou à faire, tout aussi distincte de celle que je préparerais ou ferais que l'est celle de Barrault. Toutefois je me refusai constamment à lui dire positivement ou à lui écrire un désir de *moi* sur cette question, voulant que ce fût lui qui prît une résolution, me réservant seulement d'y appeler son attention, certain que j'étais que de cette manière ce qu'il doit faire lui serait inspiré par Dieu *hors de moi*.

Il y eut, je vous le répète, une série de jours assez pénibles, pour Michel surtout, qui se méprit quelquefois sur ma parole, et pour moi-même qui sentais bien souvent que je n'étais pas très-net et qui ne pouvais pas l'être, et enfin pour tous deux, parce que dans tous les cas, la position même étant bien comprise, ce n'en devait pas moins être un changement de vie, et tout changement de vie est un accouchement.

Enfin, le 17, le temps était à l'orage ; je venais de recevoir votre petite lettre sur Chabannier ; c'était un dimanche ; j'avais engagé quel-

ques prolétaires à déjeuner avec *nous;* à dix heures, Michel entre dans ma chambre et se met à déjeuner seul, me disant qu'il préférait cela à déjeuner avec nous. Je profite de la circonstance pour lui faire sentir que plus que jamais il était nécessaire d'arriver à la solution de la question pendante entre nous; que son absence d'une communion faite par moi à des prolétaires devait être significative; que nous ne pouvions pas continuer à vivre sur le pied de nos relations anciennes, puisqu'il n'aurait jamais fait cet *à parte* à Ménilmontant; que sa destinée était peut-être de me répondre toujours non quand je lui rappellerais qu'il devait se faire une vie *à lui,* mais que mon devoir à moi, était de le lui *rappeler,* mais non de le lui *ordonner.*

La matinée fut de toutes manières très-orageuse, et lorsque le tonnerre gronda, je me levai de table et j'allai à la chambre de Michel lui faire remarquer que la foudre avait bien choisi son jour.

Au moins, le grand coup était nettement porté; Michel savait que pour peu qu'il rêvât une œuvre qui pût mieux se faire loin de moi que près de moi, loin d'y mettre obstacle et de m'en plaindre, je m'en réjouirais et l'en féliciterais, comme cha-

que fois que j'apprends aujourd'hui qu'un de mes enfants fait œuvre sans moi et loin de moi. Il savait, en outre, qu'en restant près de moi, toutes ses pensées seraient *à lui* et les miennes *à moi*, ses travaux *à lui*, les miens *à moi*; que nos relations seraient presque de voisinage, du moins généralement et sauf les cas hors règle; qu'en un mot nous nous donnerions réciproquement la plus grande *indépendance* possible.

Toutefois, j'avais dit à Michel que probablement je lui écrirais le jour même. Malgré cela, le soir je lui dis que je n'avais pas écrit et décidément n'écrirais pas; que je lui avais assez *dit* ma pensée, que ma parole n'avait pour but que d'exciter une résolution positive de lui sur son avenir; que je l'attendais.

Le lendemain, il me dit que le refus de lui écrire lui paraissait cacher une *défiance* dont la pensée seule lui était pénible; je le priai à mon tour de m'expliquer par écrit ce qu'il entendait par ce mot de *défiance*; il me le promit. Trois jours se passèrent jusqu'à celui où je vous écrivis et où je vous parlais du 22 mars; je lui demandai donc jeudi soir s'il ne m'écrirait pas, et il me répondit comme je l'avais fait, que non.

Voilà donc où nous en fûmes pour le 22, c'est pourquoi je vous disais que la solution est de ne plus la chercher; nous sommes juste dans la position la plus convenable pour qu'à la première inspiration qui pourrait pousser Michel, soit à prendre le chemin d'une maison de santé, soit même à demander à Barthe de le faire gracier, soit à se retirer dans la partie de la prison où sont les aristocrates (Larochefoucault, etc.) et où il pourrait mieux travailler, où il pourrait aussi recevoir du monde de l'extérieur sans me gêner, il puisse le faire sans scrupule et presque sans douleur commune.

Et quant à moi, je perds par là l'habitude que j'avais enracinée en moi de ne jamais travailler et réfléchir *seul,* je sais bien que je ne prendrai jamais l'autre, car je n'aimerai jamais engendrer dans la solitude, mais on ne doit pas toujours engendrer et la solitude est bonne pour s'y préparer.

Je vous ai mis là un peu trop rapidement au courant de notre vie, depuis l'époque où j'ai cessé de vous écrire aussi fréquemment, car ces deux phénomènes concordent beaucoup. Ce n'est pas pour rien que Michel est privilégié parmi mes enfants dans votre affection et qu'il vous

aime beaucoup. J'avais besoin, d'ailleurs, de faire toute cette affaire sans en parler à personne, et je vous demande même de ne m'en pas parler du tout dans votre réponse à cette lettre toute confidentielle, quand bien même la brièveté du récit laisserait quelques parties obscures pour vous plus tard.

Bonsoir, car depuis tout ce temps, j'ai pris l'habitude de me coucher à dix heures, de me lever à sept, et il est dix heures un quart.

J'ai demandé à Rochette des rideaux; sans doute il implorera votre secours pour les faire arranger à la dimension ordinaire.

Adieu. — Je vous assure que le coup de tonnerre du 17 a été fort remarquable.

P. E.

Fin du XXVIIIe volume.

Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau, 41. — 1907.9.72

ŒUVRES

DE

SAINT-SIMON & D'ENFANTIN

PRÉCÉDÉES DE DEUX NOTICES HISTORIQUES

XXIXe VOLUME

ŒUVRES

D'ENFANTIN

PUBLIÉES PAR LES MEMBRES DU CONSEIL

INSTITUÉ PAR ENFANTIN

POUR L'EXÉCUTION DE SES DERNIÈRES VOLONTÉS

NEUVIÈME VOLUME



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1872

CORRESPONDANCE

INÉDITE

D'ENFANTIN

CXXXVIII[e] LETTRE

—

A CÉCILE FOURNEL

Sainte-Pélagie, 22 mars 1833.

Ma chère Cécile, j'allais vous ordonner une promenade, et vous m'écrivez une longue lettre; est-ce que vous voulez que je vous gronde? je n'y suis pourtant pas trop disposé. Encore si j'étais près de vous, je pourrais vous dire quelques rudes paroles; le *regard* qui déplaisait tant à M. Naudin les entourerait d'un peu de douceur; mais une plume c'est bien sec et de l'encre c'est toujours noir. J'aime mieux parler d'autre chose; pour ne pas m'occuper de vous,

je ne vous parlerai que de moi ; il est vrai que c'est quelquefois la même chose. Dieu est si bon !

Vous savez par ma dernière lettre quelles pensées m'agitaient, elles ne sont pas épuisées ; ma vie *très-solitaire* les retourne sans cesse et s'en nourrit ; je remplace par la *pensée* ce que la réalité me refuse ; et, comme cela m'est souvent arrivé, plus je cherche l'AMITIÉ, plus je trouve devant moi la forme *inverse* des relations humaines. Ainsi autrefois, lorsque nous nous occupions d'INDUSTRIE, nous rencontrions le DOGME, et lorsque nous élaborions la SCIENCE nous découvrions le CULTE.

L'homme qui fut plus AMI qu'amant, qui fut *surtout* ami, a dû être avec tous camarade ; j'ai tant joui, mais aussi j'ai tant fait souffrir par cette promiscuité mâle de mon cœur, que j'appelle le moment où une main de femme lui imposera une *limite*, là où son tact verra, dans cette *facilité* de ma vie, une profanation de ce que cette femme aimera, une profanation de MOI.

Barrault, Michel et Fournel ont bien fait leur possible pour *limiter*, chacun à sa manière, le laisser-aller de mon âme, que Bazard avait déjà resserré ; mais les mains d'hommes sont encore

si disposées à tout réduire à la plus simple expression, que je n'ai pas jusqu'ici fait grand honneur à mes inspirateurs, non en l'art de *plaire,* mais en l'art de me faire *respecter*. Je fais remonter aux *enfants* la gloire de cette inspiration parce qu'elle leur revient de droit; car on n'est vraiment *respectable* que lorsqu'on est PÈRE, mais aussi l'on n'est vraiment PÈRE que lorsqu'on est ÉPOUX.

Je n'ai donc pas pu (passez-moi ce mot) dans ma paternité *bâtarde*, recevoir des fils tout ce qu'ils doivent à une paternité *légitime*; et les fils en ont souffert comme le père, mais par là aussi les fils ont grandi, comme le père; d'enfants ils sont devenus jeunes hommes; et de jeune homme le père se fait homme.

La tâche est dure comme le père, mais elle a été bien dure pour les fils, car je n'ai jamais pu leur rendre grâces, comme ils l'auraient voulu, de leurs efforts, et je ne le pourrai même jamais; ce sera d'ELLE que viendra cette action de grâces qu'ils ont, à tort, souvent attendue de moi, ce sera d'ELLE, car c'est là surtout la gloire de leur vie.

Barrault l'a *compris* maintenant;

Henri le *sentira* presque par vous;

Michel en *souffre* encore près de moi.

Ne vous trompez pas toutefois, mon amie, sur les efforts dont je vous parle et que nous avons faits, père et enfants, pour modifier le *facile abandon* que je portais dans ma vie d'amitié; car, dans cette facilité même, j'en ai la FOI PROFONDE, est le secret de l'AUTORITÉ nouvelle.

Écoutez-moi.

Napoléon fut un *sombre* enfant, un *sournois* camarade; il était de la pâte dont se faisaient les *papes*, comme Léon X était de celle dont on faisait des *rois*. Aussi Dieu lui donna-t-il le pouvoir par d'autres voies que par la *naissance*. En lui se trouvaient représentées les vertus de l'*autorité* acquise par le mérite *personnel,* mais acquise AUTREFOIS, autorité sans grâces, sans fraîcheur, ramassée et lourde, rude et pâle.

François Ier, Henri IV, Louis XIV, ôtez leur la *naissance,* coupez leur *arbre généalogique* qui fit leur royauté, ces hommes seraient presque Rois encore dans l'avenir, les deux premiers surtout.

J'ai dit que, dans mon *facile abandon,* dans ma *camaraderie*, se trouvait le secret de l'*autorité* future, j'ajoute que là est aussi le secret de a MORALE nouvelle. Ce fameux : moi homme,

je n'y mets pas de limites, que Dieu m'a fait dire, a été considéré par les dissidents et par les procureurs du roi comme une provocation au libertinage le plus dévergondé; de même mon AUTORITÉ par la LOI VIVANTE a été accusée d'être du despotisme au superlatif.

La difficulté n'est pas entre nous, Cécile, de savoir si j'attends de l'avenir l'orgie et l'esclavage pour m'amuser; mais il reste toujours entre nous quelques sujets de discussion sur la MORALE future; de même je ne vois pas l'AUTORITÉ de l'avenir avec les yeux de Barrault, Michel et Henri, nous ne l'espérons pas sous la même forme, en d'autres termes, ils me *souhaitent* autre que *je* ne *désire* être, et je ne les en blâme pas, car leur souhait est pour moi l'un des plus puissants éléments de progrès.

Je reviens à ma CAMARADERIE.

La camaraderie n'est pas un cas pendable; il s'en faut de tout; sans elle pas d'*esprit de corps*; aussi étais-je un des plus fervents adorateurs du *bataillon* de l'école, je savais ce que c'était que la responsabilité morale de l'*uniforme* et les devoirs de la *fraternité* d'armes, parce que j'en sentais surtout les joies.

Je ne vous dirai pas que la *polygamie* n'est

aime beaucoup. J'avais besoin, d'ailleurs, de faire toute cette affaire sans en parler à personne, et je vous demande même de ne m'en pas parler du tout dans votre réponse à cette lettre toute confidentielle, quand bien même la brièveté du récit laisserait quelques parties obscures pour vous plus tard.

Bonsoir, car depuis tout ce temps, j'ai pris l'habitude de me coucher à dix heures, de me lever à sept, et il est dix heures un quart.

J'ai demandé à Rochette des rideaux; sans doute il implorera votre secours pour les faire arranger à la dimension ordinaire.

Adieu. — Je vous assure que le coup de tonnerre du 17 a été fort remarquable.

P. E.

Fin du XXVIII[e] volume.

Paris-Imp. PAUL DUPONT, 41, rue Jean-Jacques-Rousseau, 41. — 1907.9.72

ŒUVRES

DE

SAINT-SIMON & D'ENFANTIN

PRÉCÉDÉES DE DEUX NOTICES HISTORIQUES

XXIXe VOLUME

ŒUVRES

D'ENFANTIN

PUBLIÉES PAR LES MEMBRES DU CONSEIL

INSTITUÉ PAR ENFANTIN

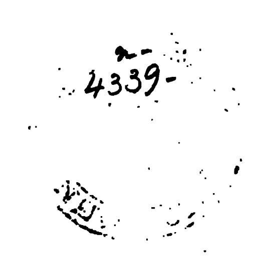
POUR L'EXÉCUTION DE SES DERNIÈRES VOLONTÉS

NEUVIÈME VOLUME



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1872


4339-

CORRESPONDANCE

INÉDITE

D'ENFANTIN

CXXXVIII[e] LETTRE

—

A CÉCILE FOURNEL

Sainte-Pélagie, 22 mars 1833.

Ma chère Cécile, j'allais vous ordonner une promenade, et vous m'écrivez une longue lettre; est-ce que vous voulez que je vous gronde? je n'y suis pourtant pas trop disposé. Encore si j'étais près de vous, je pourrais vous dire quelques rudes paroles; le *regard* qui déplaisait tant à M. Naudin les entourerait d'un peu de douceur; mais une plume c'est bien sec et de l'encre c'est toujours noir. J'aime mieux parler d'autre chose; pour ne pas m'occuper de vous,

je ne vous parlerai que de moi ; il est vrai que c'est quelquefois la même chose. Dieu est si bon !

Vous savez par ma dernière lettre quelles pensées m'agitaient, elles ne sont pas épuisées ; ma vie *très-solitaire* les retourne sans cesse et s'en nourrit ; je remplace par la *pensée* ce que la réalité me refuse ; et, comme cela m'est souvent arrivé, plus je cherche l'AMITIÉ, plus je trouve devant moi la forme *inverse* des relations humaines. Ainsi autrefois, lorsque nous nous occupions d'INDUSTRIE, nous rencontrions le DOGME, et lorsque nous élaborions la SCIENCE nous découvrions le CULTE.

L'homme qui fut plus AMI qu'amant, qui fut *surtout* ami, a dû être avec tous camarade ; j'ai tant joui, mais aussi j'ai tant fait souffrir par cette promiscuité mâle de mon cœur, que j'appelle le moment où une main de femme lui imposera une *limite*, là où son tact verra, dans cette *facilité* de ma vie, une profanation de ce que cette femme aimera, une profanation de MOI.

Barrault, Michel et Fournel ont bien fait leur possible pour *limiter,* chacun à sa manière, le laisser-aller de mon âme, que Bazard avait déjà resserré ; mais les mains d'hommes sont encore

si disposées à tout réduire à la plus simple expression, que je n'ai pas jusqu'ici fait grand honneur à mes inspirateurs, non en l'art de *plaire,* mais en l'art de me faire *respecter.* Je fais remonter aux *enfants* la gloire de cette inspiration parce qu'elle leur revient de droit; car on n'est vraiment *respectable* que lorsqu'on est PÈRE, mais aussi l'on n'est vraiment PÈRE que lorsqu'on est ÉPOUX.

Je n'ai donc pas pu (passez-moi ce mot) dans ma paternité *bâtarde*, recevoir des fils tout ce qu'ils doivent à une paternité *légitime*; et les fils en ont souffert comme le père, mais par là aussi les fils ont grandi, comme le père; d'enfants ils sont devenus jeunes hommes; et de jeune homme le père se fait homme.

La tâche est dure comme le père, mais elle a été bien dure pour les fils, car je n'ai jamais pu leur rendre grâces, comme ils l'auraient voulu, de leurs efforts, et je ne le pourrai même jamais; ce sera d'ELLE que viendra cette action de grâces qu'ils ont, à tort, souvent attendue de moi, ce sera d'ELLE, car c'est là surtout la gloire de leur vie.

Barrault l'a *compris* maintenant;

Henri le *sentira* presque par vous;

Michel en *souffre* encore près de moi.

Ne vous trompez pas toutefois, mon amie, sur les efforts dont je vous parle et que nous avons faits, père et enfants, pour modifier le *facile abandon* que je portais dans ma vie d'amitié; car, dans cette facilité même, j'en ai la FOI PROFONDE, est le secret de l'AUTORITÉ nouvelle.

Écoutez-moi.

Napoléon fut un *sombre* enfant, un *sournois* camarade; il était de la pâte dont se faisaient les *papes*, comme Léon X était de celle dont on faisait des *rois*. Aussi Dieu lui donna-t-il le pouvoir par d'autres voies que par la *naissance*. En lui se trouvaient représentées les vertus de l'*autorité* acquise par le mérite *personnel*, mais acquise AUTREFOIS, autorité sans grâces, sans fraîcheur, ramassée et lourde, rude et pâle.

François Ier, Henri IV, Louis XIV, ôtez leur la *naissance*, coupez leur *arbre généalogique* qui fit leur royauté, ces hommes seraient presque Rois encore dans l'avenir, les deux premiers surtout.

J'ai dit que, dans mon *facile abandon*, dans ma *camaraderie*, se trouvait le secret de l'*autorité* future, j'ajoute que là est aussi le secret de a MORALE nouvelle. Ce fameux : moi homme,

je n'y mets pas de limites, que Dieu m'a fait dire, a été considéré par les dissidents et par les procureurs du roi comme une provocation au libertinage le plus dévergondé; de même mon AUTORITÉ par la LOI VIVANTE a été accusée d'être du despotisme au superlatif.

La difficulté n'est pas entre nous, Cécile, de savoir si j'attends de l'avenir l'orgie et l'esclavage pour m'amuser; mais il reste toujours entre nous quelques sujets de discussion sur la MORALE future; de même je ne vois pas l'AUTORITÉ de l'avenir avec les yeux de Barrault, Michel et Henri, nous ne l'espérons pas sous la même forme, en d'autres termes, ils me *souhaitent* autre que *je* ne *désire* être, et je ne les en blâme pas, car leur souhait est pour moi l'un des plus puissants éléments de progrès.

Je reviens à ma CAMARADERIE.

La camaraderie n'est pas un cas pendable; il s'en faut de tout; sans elle pas d'*esprit de corps*; aussi étais-je un des plus fervents adorateurs du *bataillon* de l'école, je savais ce que c'était que la responsabilité morale de l'*uniforme* et les devoirs de la *fraternité* d'armes, parce que j'en sentais surtout les joies.

Je ne vous dirai pas que la *polygamie* n'est

pas plus pendable, parce que polygamie est un bien vilain mot; galanterie vaut mieux, quoiqu'il soit mauvais encore. La galanterie donc n'est pas un cas pendable, il s'en faut de tout; sans elle pas de *société* (je prends ce mot dans son acception mondaine et non philosophique). Aussi ai-je été un fervent adorateur du bataillon sacré des dames; je savais ce que c'était que les hommages rendus à l'*uniforme* de ce corps respectable, et je connaissais la responsabilité qui pèse sur celui qui s'en déclare le champion, parce que je sentais surtout les joies de cette belle armée.

Napoléon a pu être très-tendre dans l'intimité; Bazard l'était; je serais bien peu flatté, si on m'apprenait que je ne le suis pas.

Napoléon n'a jamais été galant.

François Ier, Henri IV, Louis XIV l'étaient.

Maintenant je conclus et je dis :

De même que l'autorité de l'avenir sera tant soit peu *galante*, elle sera tant soit peu camaradière. Ces deux mots sont peu à ma guise, mais à défaut de mieux je m'en sers pour faire sentir mon idée. Au reste ce que je veux, c'est qu'on ne confonde pas ces deux mots ni avec le sansculotisme qui tutoie mais qui vous salit, ni avec le despotisme qui séduit mais qui souille; et aussi

qu'on ne les prenne pas pour l'*affabilité* toute *princière* du marquis avec les *petites gens,* ni pour le sentiment *chevaleresque* tout *protecteur* de l'homme galant du passé; ni pour la *poignée de main* du bourgeois qui a peur et fait le bon enfant avec le prolétaire, ni enfin pour l'aimable *fatuité* du fashionable qui grasseye avec une femme comme s'il jouait à la poupée.

Écoutez bien encore ceci :

Je crois que la famille maternelle de mon père ne s'appelait pas *Bon,* celle de ma mère *Mouton,* mon père *Enfantin,* et moi enfin *Prosper,* pour rien.

Il y a dans tous ces mots une *sociabilité* douce qui ne permet pas les écarts de *l'abstraction individuelle*; il y a un besoin de *communion* et de *bonheur* qui n'autorise ni la *solitude* complète avec ses mystérieuses douleurs, ni la *confusion* du monde avec ses joies enivrantes; ce sont des anges gardiens qui vous défendent des *extrêmes;* mais tous ces mots ne sont pas seulement *négatifs*, ils ne *défendent* pas seulement, ils ordonnent; bercé par eux comme je l'ai été, mon cœur s'y est fait ce monde nouveau pour lequel Dieu m'envoie, monde de *bonté,* de *douceur,* de *paix,* de *progrès.*

Oh! mon Dieu, je le sais bien, c'est un monde de *faiblesse* aussi pour celui qui se rappelle la *force ancienne* et qui n'a pas compris encore la belle fable de Mars et Vénus, ni même le rôle qu'y jouait Vulcain, ce grand père de l'industrie; l'un *désarmé,* l'autre *trompé* par la *mère des amours*. Mais dans l'avenir le plus grand esprit ne sera-t-il pas guidé, et le plus beau *corps* entraîné par la bonté? N'est-ce pas là notre foi? Oh! oui, l'homme le plus *sévère*, le plus *rigide*, la femme la plus *légère*, la plus *facile* seront *raffermis* ou *attendris* par le couple doublement bon, toujours tendre dans sa sévérité, toujours retenu dans son abandon.

Cécile, vous ne croirez peut-être pas ce que je vais vous dire; eh bien, j'aime à figurer que c'est MOI qui tempérerai SA SÉVÉRITÉ, et que c'est ELLE qui modérera MON ABANDON. On a fait pendant si longtemps la femme faible et facile et l'homme raide et cassant, que par une réaction sainte, Dieu va peut-être changer les rôles; ils étaient bons lors de la guerre, mais voici la paix; ils étaient bons pour tuer, mais il s'agit de créer.

Regardez, ma chère amie, comme cette heureuse combinaison me va bien! Par elle je peux

conserver en moi, religieusement et comme relique sainte, une bonne dose de mon ABANDON ; je puis, aux yeux des hommes *anciens,* rester un peu FEMME (comme ils disent), sans rougir; je peux garder en mon cœur mes rêves de *camaraderie* et aussi de *galanterie* sans croire faillir à ma mission ; enfin je peux me conserver toujours MOI pour ELLE.

Car vous ne sauriez croire, mon amie, combien pendant cette longue retraite de Ménilmontant, et dans les premiers mois de prison encore, j'ai fait et on a fait d'efforts pour me mutiler; je sais bien que j'y aurais gagné quelque chose, une ou deux rides d'abord, et une assez jolie quantité de cheveux blancs; ensuite je ne disconviens pas que j'avais à modérer un peu mon ancien MOI dans sa force expansive; ELLE m'aurait trouvé trop ressemblant aux *anciennes* femmes ou trop jeune homme; mais, je vous le confesse, je suis heureux de penser que si j'ai à *progresser,* du moins je n'ai pas à *changer.*

N'ai-je pas dit qu'ELLE viendrait poser une *limite* à MA parole, qu'ELLE la voilerait de toute la délicatesse de son âme, qu'ELLE y imposerait le cachet de sa pudeur? Dieu, gardemoi de me dédire ! le verbe que tu as mis en

MOI est bien le verbe que tu voulais faire prononcer par l'HOMME nouveau; il est saint, trois fois saint, verbe de PROPHÈTE, de Précurseur, de Messie.

Si je vous dis tout cela, Cécile, vous en êtes un peu cause; pourquoi m'écrire une lettre comme la vôtre? que me servirait de changer? m'en aimeriez-vous davantage?

P. E.

CXXXIXe LETTRE

A HOLSTEIN

26 mars 1833.

Ta lettre m'a fait plaisir, mon vieux; sauf l'inexactitude de ton fabricant, tout a été comme il faut.

Selon toute apparence je prendrai l'air pour mon lundi de Pâques; nous sommes assignés à comparaître en cour d'assises pour ce jour-là Michel et moi; c'est comme tu sais pour l'article

291. -- Je ne sais pas trop encore comment cela se passera, ni même s'il me serait possible d'éviter cette sortie, je ne le crois pas, non-seulement parce que je pense que les lois s'opposent à ce qu'un *détenu* puisse faire défaut aux assises, mais parce qu'il me semble que cette convocation ne tombe pas sur un aussi grand jour pour rien. Les dix-huit cents ans seront juste accomplis et les trois grands cycles astronomiques de six cents ans et un jour finis.

Ce jour-là, monsieur, j'aurai donc le plaisir de vous donner une poignée de main soignée.

Il sera bon que les enfants de Paris en soient prévenus à l'avance.

Adieu.

P. E.

CXLE LETTRE

A AGLAÉ SAINT-HILAIRE

31 mars 1833.

Pauvre malade, vous voilà donc encore vous tenant la tête et souffrant comme une malheureuse! C'est une vilaine chose que les nerfs; quoique les miens soient assez bien, cela ne m'empêche pas d'avoir un peu mal aux dents et à la tête, rien qu'à songer à vos atroces douleurs. Je les connais. Ce beau temps vous aura surprise, et puis ce mois-ci est terrible, mois de renaissance, de dépouillement, de vie qui fermente; il vous met le sang en mouvement, comme les flots du Rhône avec leurs tourbillons. — Que cette grande et sainte semaine vous calme.

Vous dites que ma solitude va être complète; ma solitude quant à mes *fils*, oui; mais voilà tout ce que je veux. Pour la consacrer nettement, je m'arrangerai pour n'avoir, pendant un temps plus ou moins long dont j'ignore le terme, que

ma société de Sainte-Pélagie; ma foi est que dans cette solitude passagère je trouverai encore à faire, qui s'accommodera peut-être d'une nouvelle communion avec l'*extérieur*. Alors nous verrons ce que nous ferons; jusque-là, je veux tâter de cet isolement qui sera salutaire encore à quelques-uns qui emploient mal leur temps au service du *prisonnier*.

Mme Petit a raison de plaindre Holstein et Ollivier, parce que je ne crois pas que l'un et l'autre se soient bien dit, qu'une année était de trois cent soixante-cinq jours. Je compte sur vous et sur Cécile pour eux. Elle a raison surtout parce que leur destinée est, je le crois, d'*attendre* ces trois cent soixante-cinq jours, et qu'ils auront peut-être la faiblesse de se tourmenter à chercher une autre œuvre.

En effet, comme je vous l'ai dû faire pressentir par la longue lettre qui concernait Michel, je suis parvenu à ce que je désirais. J'ai fait engendrer Michel et je ne connais pas son fruit, mais je suis sûr qu'il se sent œuvre extérieure.

Tout se débrouillera plus clairement le 8. — Je dis plus clairement pour vous, car pour plusieurs ce sera très-obscur.

Je ne suis pas du tout étonné de votre peu

d'envie de venir nous voir en cour d'assises ; je désirerais presque n'apercevoir aucune figure de connaissance intime dans la salle.

Bonsoir; rien autre de nouveau à vous dire.

P. E.

CXLI[e] LETTRE

A AGLAÉ SAINT-HILAIRE

4 avril 1833.

Puisque Chabannier, vous saisissant au milieu de vos douleurs, vous a déterminée à me faire ses demandes, ma chère Aglaé, dites-lui, je vous prie, de ma part, que je désire que *personne* ne se mêle de mes affaires dans ce procès, et que je désire encore, autant que ce sera possible, ne voir *personne* de connaissance près de moi en cour d'assises, et ne parler à *personne*.

Ensuite ces lettres qui passent par le greffe et sont décachetées me sont désagréables. Sans doute Chabannier l'a lui-même apportée, et voilà

pourquoi elle a été décachetée ; s'il l'avait remise à Rochette, elle ne l'aurait pas été. Voilà pourquoi aussi je n'ai pas voulu faire réponse par le gardien qui me l'a apportée ; ma réponse aurait été également décachetée. Ajoutez surtout à Chabannier que toute démarche faite pour ce qui me concerne dans ce procès, auprès des juges, jurés ou président, me serait très-désagréable, quelle qu'en fût la nature, si je ne l'avais pas ordonnée ; or je ne lui en demande aucune.

Bonjour, pauvre endolorie, je vous embrasse.

P. E.

CXLII[e] LETTRE

A THERÈSE

Sainte-Pélagie, 4 avril 1833.

A mon tour, j'étais peiné de ton éternel silence, ma chère amie ; Drut m'avait bien fait dire que Saint-Cyr n'avait aucuns livres ni cartes sur

l'Orient, et je savais d'ailleurs de vos nouvelles par Aglaé qui vous avait vues toutes deux et me l'avait écrit ; mais Paris, comme tu le dis, est un tel *lieu de perdition !*

Tu as l'esprit sérieux en ce moment, me dis-tu, et tu voudrais entendre quelqu'un qui te raisonnât largement. Qu'y a-t-il, ma chère Thérèse, qu'as-tu ? Quelque chose de douloureux se passe-t-il dans ton cœur ? Et tu ne me le dis pas ! Au lieu de me raconter ce qui te peine, tu me jettes des paroles qui seraient dures pour moi, si elles ne me montraient pas, à travers leur dureté, que tu m'aimes bien toujours.

Comment, tu sais que la solitude à laquelle je me contrains, parce que je sens que Dieu me l'ordonne, est pénible à mon cœur, et tu me parles de cette barrière que j'ai mise entre moi et *ceux que je ne trouve plus dignes de moi ;* et tu dis encore : il faut bien m'éloigner et oublier Prosper ! — Oh ! non, n'oublie pas ce que tu as aimé en moi, car je suis avare de ce qui m'a fait aimer, je voudrais en faire un trésor, sinon par le *fait,* car tout se détruit, du moins par la *pensée,* car tout continue et se renouvelle ; mais je suis plus qu'avare, je suis ambitieux, et je voudrais toujours ajouter, au trésor

des choses qui m'ont fait aimer, celles qui pourront me faire aimer par les cœurs que Dieu ne m'a pas permis de toucher encore. J'ai besoin des vertus que donne la solitude, car mon Dieu m'avait entouré jusqu'ici de tant d'affection vive, qu'il m'a été facile d'y puiser les dons pour lesquels on est aimé davantage de ceux qui déjà vous aiment et qui s'approchent de vous, du propre mouvement de leur cœur ; mais il ne m'a pas donné encore tout ce que je voudrais avoir de tendresse et d'attrait, pour attirer ceux dont la vie sévère et mâle ne s'attache qu'aux hommes qui portent sur leur face le signe de sagesse et de vérité, de constance et de maturité. Je rends donc grâce à Dieu ; de m'avoir pour quelque temps placé à l'ombre d'une prison, pour y mûrir avec plus de gravité ma destinée ; j'avais besoin de cette retraite forcée, après ma retraite volontaire de Ménilmontant, qui en était le prélude prophétique, et tu sais, toi, la sainteté de la retraite. Je le *savais* aussi, mais je ne l'avais pas *pratique* et ne l'AIMAIS pas. Ce ne sera là jamais MA VIE, mais j'en avais besoin pour mêler à une jeune vie d'abandon et de libre tendresse quelques gouttes saintes tombées du calice chrétien, parfumées de mystère, quelque-

fois amères comme une larme, et, pourtant aussi, souvent douces comme elles.

Tu vois que tu m'as peu compris, si tu as pu croire que je ne tenais plus à revoir aujourd'hui les lettres que je t'avais demandées, et qui disent notre vieille amitié.

Si tu me les avais envoyées depuis l'arrivée d'Eugénie, je te les aurais sans doute déjà rendues ; car, je te l'ai dit, j'ai déjà la copie des plus longues d'entre elles, et dans ma prison j'aurais bien vite trouvé le temps de copier les autres. Tu me demandes de ne pas les communiquer ; sois tranquille, les lignes de ma vie intime sont de saintes archives, que mes enfants aimeront à lire *un jour*, mais ce jour n'est pas proche.

Envoie-moi donc ce paquetde lettres par Aglaé, qui souffre bien, la pauvre malheureuse, des mêmes douleurs de tête qu'Eugénie.

Tu sais que, lundi, ils me mènent encore une fois à la cour d'assises : cette sortie m'ennuie, et je crois bien que je ferai la moue ; au reste Dieu m'inspirera ce que j'aurai à y faire ; le temps qu'il fera et les figures que je verrai autour de moi me le diront.

Mais je reviens à toi. Tu me parles de ton dé-

part, mon amie, et je ne sais pourquoi il me semble que tu n'es pas encore prête à partir. Dis-moi si je me trompe. Le Paris, *lieu de perdition*, est aussi, sois en sûre, un *lieu de salut*. Jérusalem n'était pas très-pure quand y parut Jésus et pourtant quelques saintes femmes y puisèrent une vie nouvelle.

Eh bien, aujourd'hui, *quelques* hommes ont pu recevoir dans Paris une vie nouvelle, tandis que je sens que le moment est proche où *beaucoup* de femmes, à Paris, doivent sentir naître en elles un espoir et un avenir nouveaux, une dévotion nouvelle et plus forte. Plusieurs doivent y découvrir le secret de leur vie passée et future, qu'elles ignorent encore et qu'elles cherchent douloureusement ou qu'elles s'efforcent en vain de ne pas chercher ; car toutes celles qui ont l'âme bonne et tendre souffrent aujourd'hui de ne pas savoir à quoi prendre leur amour, et d'ignorer pour quel but humain, universel, Dieu leur a donné cette âme. Les hommes, au moins, ont encore quelques petites passions étroites d'ambition, de tribune, de gloire, de carrefour ; mais les femmes ! Que sont-elles au milieu de cette jacasserie parlementaire, de ces patrouilles civiques ? Les républicains n'ont plus

de déesses de la liberté et de la raison; les rois n'ont plus de maîtresses qui les gouvernent, et les bourgeois ne rendent un culte qu'à des divinités avec lesquelles les femmes ne voudront jamais être confondues, l'égoïsme et la peur. — Je crois donc, et j'espère, ma chère amie, que ton départ de Paris n'est pas prochain ; ou bien si tu devais quitter bientôt la grande Babylone, je crois que ce serait pour y revenir bientôt et que l'hiver prochain, à ma sortie de prison, je pourrai te faire embrasser une grande barbe ; elle commence à être fort respectable, je t'assure.

Tu vois bien que je ne perds pas mes vieilles habitudes et que je te fais encore de longues lettres ; mais ne va pas croire que c'est parce que tu es restée longtemps sans m'écrire, que je t'écris si longuement ; tu prendrais envie de recommencer. Non, écris-moi dans les moments où tu as *l'esprit sérieux*, et où tu voudrais pouvoir entendre quelqu'un qui te raisonnât sagement ; il est vrai que cela ne t'arrive peut-être pas fort souvent dans ce Paris ; eh bien alors, écris-moi lorsque les démons qui y règnent t'inspirent, lorsque tu viens d'entendre Beethoven ou Rossini, Julia Grisi et Rubini, lorsque tu sors

éblouie et un peu scandalisée de l'Opéra et que ses dames et ses costumes, son bruit et ses lumières te poursuivent jusque dans ta chambre.

Je t'embrasse.

P. E.

Je t'embrasse seule, parce que je pense que l'on ne te demande guère à prendre connaissance de ce que je t'écris. Tu sais bien pourtant que si Saint-Cyr, Eugénie et Camille ne croient pas à la sincérité de ma foi (ce qui pourtant est un peu fort), cela ne m'empêche pas de les aimer pour la douleur même qu'ils éprouveront un jour, lorsqu'ils sauront la peine que j'ai ressentie en ne pouvant pas les amener à *croire* que je suis CONVAINCU, peine dont le témoignage reste gravé dans ma dernière correspondance avec Saint-Cyr.

CXLIII^E LETTRE

A AGLAÉ SAINT-HILAIRE

6 avril 1833.

Je ne vous renvoie pas encore la lettre de Clorinde, parce que je veux la relire et n'en ai pas le temps en ce moment, surtout voulant aussi vous écrire quelques mots.

Vous voilà donc bien ; mais aussi quel beau temps ! J'ai eu dans ma chambre ce matin un soleil... Quel soleil ! Oh oui, *le ciel est beau, la terre est douce ;* vous rappelez-vous, après le chant : David modulant sa jolie valse des astres ? Vous me demandez s'il m'écrit cet enfant-là ; pas un mot. J'avais encore besoin de cela ; je ne connaissais pas cette face de la vie que Dieu montre à tant d'êtres, car Dieu ne donne pas toujours l'amour qu'on demande, il en donne *un autre,* et jusqu'au moment où l'on sait pourquoi c'est *un autre* et non pas *celui* que l'on a demandé, on souffre. Barrault a bien souffert de moi et par moi jusqu'à son départ

pour l'Orient. — Dieu ne veut donc plus que j'aime l'*homme* comme je l'ai aimé, et je lui rends grâces, je sens ce qu'il veut me dire; j'obéis et j'espère, je ne regrette déjà plus; c'est *bien*, c'est *bon*. David a bien fait, et je bénis Barrault, qui certes, est pour quelque chose dans ce silence. Mais c'est Holstein, Aglaé, j'ai bien peur qu'il ne souffre bientôt beaucoup. Savez-vous si du moins Cécile lui a fait lire les lettres que je lui ai écrites; je le désirerais; je crois que cela l'aiderait à comprendre ma position et la sienne.

Adieu!

P. E.

CXLIVE LETTRE

A AGLAÉ SAINT-HILAIRE

9 avril 1833.

Vous demandez comment je conçois ma solitude; à cette question, je n'ai vraiment rien à

répondre, si ce n'est que vous faites comme tous ceux qui m'aiment et qui me demandent depuis longtemps déjà ce que je veux leur faire faire, quand c'est moi qui leur demande de vouloir faire quelque chose. Ainsi pour toute réponse à ce que vous me demandez, je n'ai pas autre chose à vous dire que ceci : Ma chère Aglaé, comment *concevez-vous* MA solitude? et vous pouvez dans l'occasion transmettre cette réponse à qui vous paraîtra dans le même cas que vous, c'est-à-dire à qui désirera savoir comment JE *conçois* MA solitude ; car je ne la conçois pas autrement, quant à MOI, dans mes relations avec CE QUI N'EST PAS MOI, que, comme je viens de vous le dire ; c'est-à-dire je la conçois selon la VOLONTÉ, *l'intelligence* et la *puissance* de CE QUI N'EST PAS MOI ; car enfin je suis *homme* et *prisonnier,* et non *libre* ou *femme*.

Voilà dans l'occasion, pour Petit ou autres, la dose que je vous prie de leur administrer.

Pour vous mettre sur la voie de ma pensée à cet égard, je vous dirai, par exemple, que je viens de faire porter par Petit à Fournel ma parole d'hier, écrite comme je veux qu'elle soit imprimée, mais que j'ai dit à Petit d'en parler au-

tant et plus à Cécile qu'à Fournel, ajoutant que je demandais même aux *femmes* de faire imprimer ainsi ma parole. Ce que j'ai fait là, en allant au devant du désir que m'en auraient manifesté des femmes, est hors de ma règle de conduite future, cela en est même l'*inverse ;* car je crois n'avoir pas plus à demander qu'à ordonner ; je crois, selon mon naturel assez câlin, comme vous savez, avoir plutôt à me *laisser faire ;* or, vous comprenez bien que pour se *laisser faire,* il faut qu'ON fasse, qu'ON ait une *volonté propre,* et ON ce n'est pas MOI.

Plus que jamais donc j'attends qu'ON fasse, car pour moi ce que je ferai ME regarde pour le moment et ne regarde pas ON ; j'ai assez fait pour ce monsieur ON ou pour cette dame, comme vous voudrez, j'ai surtout assez fait pour découvrir tous les mystères de son petit intérieur, pour avoir droit de lui cacher, *pendant quelque temps,* les miens et de lui dire : CHERCHE. D'autant plus que je sens que ON ne cherchera pas comme j'ai souvent cherché, un peu brutalement, mais qu'au contraire ON a la main douce.

Parmi les membres de ce ON, par exemple, il y en a un qui m'a fait rire hier, c'est C...; il

voulait commettre un délit politique et se faire mettre en prison à Sainte-Pélagie, pour avoir le droit d'y être avec moi ; c'est bien d'un mâle n'est-ce pas ? aussi, je lui ai dit : *Tu veux donc me violer ?* — Je vous cite cela, parce que là au moins, il y a une volonté, tout à fait indépendante de la mienne j'espère ; peu lui importe que je veuille vivre de telle ou telle manière dans *ma solitude ;* il ne me demande pas : *comment l'aimez-vous* ni *comment l'entendez-vous ?* eh bien, je crois qu'il y aura, pour me voir *dedans,* ou pour me voir *dehors,* quelques farces de ce genre-là qui sortiront de ON ; et non-seulement pour me *voir*, mais pour toutes choses. — Bien entendu que je n'en approuve pas d'avantage le viol de C... ; ce genre d'amour ne me va pas mieux que ne vous allait celui que vous me citiez dernièrement, du moins quand il sort du *complot* pour prendre une forme d'*exécution ;* car le complot ne m'irrite pas, je l'aime même assez, il annonce un sang *chaud* qui est aussi bon que le sang *froid,* pourvu qu'on y verse un peu de CALME.

Je crois que vous comprendrez bien tout ce que je vous dis là, ma chère Aglaé, car il me semble que vous devez être plus étonnée

lorsqu'ON ne fait rien que lorsque JE ne fais rien.

Songez que voilà le printemps, les fleurs, l'air, la verdure et le soleil, et que ON voit tout cela ; or, il y a dans tout cela beaucoup de choses qui font que la vie vient et qu'ON engendre. Je suis né le 8 février, donc j'ai été conçu le 8 mai, dans un mois ; je crois que c'est le mois que les oiseaux aiment le mieux ; les hommes ne le dédaignent pas, qu'en pensent les femmes?

Je ne puis donc que vous engager à respirer, à aspirer ce ON qui vous entoure et dont je suis séparé, MOI, par des portes, des murs, des grilles et des verroux. — Ces portes, ces murs, ces grilles et ces verroux feront sur MOI l'effet inverse des fleurs, de la verdure et du soleil sur ON ; car Dieu se complète par l'hiver et l'été, par le monde et la solitude. JE serai blanc comme une salade et ON sera hâlé, voilà tout ce que je peux vous dire encore sur la manière dont je conçois ma solitude.

Bonjour, si vous voyez la bonne mère Petit, parlez lui dans le sens de ma lettre, elle y puisera, je crois, de quoi donner à Alexis de bons

conseils ; mais vous-même déjà je vous recommande Alexis.

Oui, votre père a été récusé, mais je ne serais pas étonné qu'il se fût fait récuser d'avance, d'office.

Si, par hasard, vous ne me trouviez pas clair dans cette lettre, relisez et relisez encore ; si c'était encore obscur, causez-en avec quelques-*unes* de celles qui m'aiment le plus, et je suis bien sûr que l'énigme sera déchiffrée. Quant à moi, je n'ai plus rien à y ajouter, si ce n'est que je vous embrasse bien tendrement, attendant que ceux qui m'aiment *conçoivent ma solitude* comme ils LE VOUDRONT, mais enfin sans MOI. Si les femmes s'embrassaient entre elles, je vous dirais bien d'embrasser pour moi celles qui se sont réjouies hier chez vous de notre acquittement ; faites-en ce que vous voudrez, car je redeviens très-embrassant avec le printemps, par *lettres* du moins, et je peux passer les bornes de la décence ; d'ailleurs cela pourrait faire croire que je songe trop aux femmes dans ma solitude, et je ne veux pas vous dire à quoi je songe ; c'est à vous tous et à vous toutes à deviner ; qui sait ? c'est peut-

être à... rien — je vous assure que c'est quelque chose.

P. E.

CXLVᵉ LETTRE

A AGLAÉ SAINT-HILAIRE

14 avril 1833.

Vous souffrez tant, ma chère Aglaé, que j'aurais plus que tort de me fâcher; mais votre petit billet d'aujourd'hui m'a tout secoué le cœur. Pauvre malade, vos douleurs vous font presser la plume quand vous m'écrivez, mais vous m'avez jeté une phrase sur les deux pauvres enfants de Menilmontant qui, je vous le dis encore, m'a péniblement froissé. Ollivier!... il a une mère; passe encore; qu'il parte s'il veut, s'il souffre; il fera bien, j'en serai heureux, joyeux presque; mais vous me dites : *Holstein ne dit pas ce qu'il veut faire, mais il est triste et bourru.* Pourtant je vous ai bien

vivement recommandé celui-là qui n'a pas de mère, qui n'a pas de sœur, qui n'a rien, rien au monde que des regrets et moi. Or, quand il ne M'a pas, qu'a-t-il ?... Triste et bourru ! par mon Dieu on le serait à moins ! Il a enterré sa mère, son père, sa sœur, et tous sont morts le désespoir au cœur ; c'est un terrible héritage et voilà pourquoi je l'ai tant recommandé à vous, à Cécile.

Oh ! vous me demandez comment j'entends ma solitude ! Aglaé, mon Dieu est la MÈRE de tous et de toutes ; sentez-vous combien elle aime les pauvres orphelins qui pleurent leur PÈRE mort ou absent.

Il est triste et bourru ! mais vous ne savez donc pas qu'il a tenu dans ses bras sa sœur mourante, et que c'est de ce jour surtout qu'il m'a vraiment aimé ; qu'il l'embrassait morte, belle, superbe, victime, martyre.

Et le jour où mourut son père, vous vous rappelez bien comment je l'adoptai. Aussi c'est lui qui me remplaçait près de ma mère quand elle pleurait notre Auguste, et que moi, faible et souffrant j'étais loin d'elle.

Il ne dit pas ce qu'il veut faire ! Oh ! Aglaé, je ne veux pas vous être dur, et pour-

tant, je vous le dis, ne lui demandez pas *comment il entend sa solitude.*

Femmes, femmes, quand donc n'attendrez-vous plus que l'homme vous dise ce qu'il VEUT.

Et vous ne me dites pas seulement si vous lui avez fait lire mes lettres à Cécile ; et Cécile m'écrit et me parle du plaisir que *ce bon Holstein* lui a fait, en lui remettant le collier ; mais j'ignore ce qu'il a remporté de bon, lui, en échange du collier ; elle ne me le dit pas.

Aglaé, ne soyez pas fâchée, je vous en prie, si je vous parle ainsi ; c'est la première fois que dans ma prison, j'ai vraiment pleuré, et je vous en rends grâces ; vous avez réveillé mon cœur qui dormait.

P. E.

CXLVI^e LETTRE

A HOLSTEIN

Sainte-Pélagie, 19 avril 1833.

A toi, ami, à toi *seul* ce que j'écris, à moins que *tu* ne juges convenable de le communiquer à Ollivier ; car JE n'ai plus, en ce moment, JE ne *peux* avoir, et surtout JE ne *dois* pas avoir le sentiment de ce que *DIEU* veut aujourd'hui que *fassent* mes enfants, un seul peut-être, oui un seul excepté, TOI.

Puisque tu as la FOI que TA position est différente de celle de *tous les autres,* surtout quand il s'agit de MOI *isolé-,* pourquoi t'es-tu SOUMIS à la *règle* que j'indiquais à TOUS, ou plutôt même au *désir* que je LEUR manifestais ? Il y a contradiction.

Voilà pour TOI ; et maintenant voici pour MOI que tu désapprouves.

Si tu as vu Cécile et lu les lettres que je lui ai écrites, si tu as vu Aglaé et causé avec elle de MOI et de TOI, il me semble que tu ne peux

te plaindre de ce que JE ne T'ai rien *dit,* à TOI, car il y a plusieurs manières de *dire,* et j'ai foi que JE T'ai parlé comme JE *devais* TE parler.

Ceci concerne MA relation avec TOI : voici pour MA relation avec les AUTRES.

C'est presque en brutalisant la religieuse *fidélité* de MICHEL, que JE suis parvenu à LUI faire comprendre qu'il devait chercher en LUI, indépendamment de MOI, si *DIEU* ne voulait pas de LUI, une autre œuvre aujourd'hui que de rester près de MOI ; si, dans l'intérêt de MA gloire même, il était bien certain que *DIEU* LUI ordonnât de subir la *même* condamnation que MOI, de rester collé à MOI ; enfin même s'il pouvait affirmer que SA *présence* près de MOI fût plus favorable que SON *absence,* à MOI, à LUI, à TOUS. D'Eichthal a dû, selon sa forme, RÉVEILLER bien des hommes qui dormaient sur le sein du PÈRE ; gloire à LUI et à CHARLES, car ils ont aussi réveillé le PÈRE. Gloire à Barrault aussi, qui, *à sa manière*, a voulu *dégourdir* les enfants dispersés, et mêler du sang de la MÈRE au sang du PÈRE qui se figeait dans leurs veines. Mais je veux aussi qu'on dise un jour gloire à moi, et que les vieilles accu-

sations des dissidents qui ne voyaient pas en moi un HOMME et qui me supposaient l'indispensable nécessité d'avoir une COUR *d'esclaves*, tombe devant MA propre *servitude*, autant du moins qu'il est en MOI. Je ne veux pas qu'il puisse être dit que moi, HOMME, je ne suis pas fait pour donner aux hommes la LIBERTÉ, parce que je ne suis pas fait moi-même pour vivre de ma PERSONNALITÉ.

J'ai donc voulu mettre tous mes enfants, mais parmi eux surtout, ceux qui me témoignaient le plus de FIDÉLITÉ PERSONNELLE, en position de SENTIR, de *penser* et *d'agir*, dans la plus complète INDÉPENDANCE de MOI, de manière à ce qu'ils vissent bien que ce serait même une *joie* pour moi le jour où je verrais qu'ils ont senti PERSONNELLEMENT une volonté de *DIEU* sur eux, autre que celles qu'ils accomplissent comme tradition de notre vieille vie de famille mâle ; car ce que je veux, c'est qu'ils sentent PERSONNELLEMENT LEUR MISSION, indépendamment de la VOLONTÉ qu'ILS ME *supposent*.

Michel m'a compris, après de longs et pénibles efforts. Il sent SON ŒUVRE, j'ai voulu l'ignorer ; et je me réjouis et me glorifie de l'avoir

une seconde fois engendré ; je lui avais donné sa vie de *disciple,* il touche à sa vie d'HOMME.

Rochette a compris par Michel.

J'espère que Petit comprend actuellement.

Duguet n'avait eu besoin que de mon silence *persistant* et *calculé.*

Mais je l'ai dit vingt fois à tous, et puisque tu as lu mes lettres à Petit, tu as dû le voir ; ce que j'ai voulu, c'est qu'on se décidât *comme si* JE n'avais aucun désir PROPRE, quant à la destinée que chacun se concevrait. De telle sorte que je disais même souvent à Michel et j'écrivais à Petit : Votre destinée est peut-être de *combattre* MA VOLONTÉ, soit que vous supposiez que JE VEUX vous avoir près de MOI, soit que vous pensiez que JE VEUX VOUS voir à UNE AUTRE ŒUVRE.

En d'autres termes, ce que je veux, c'est comme je le disais à Aglaé, non pas qu'on me demande comment JE conçois ma vie avec vous cette année, mais comment vous concevez la VÔTRE par rapport à MOI et à TOUS.

Si donc j'ai été obligé de pousser quelquefois jusqu'à l'exagération, les formes par lesquelles je voulais *forcer* mes enfants à *s'émanciper,* c'est que j'ai foi que *DIEU* m'ordonne d'aller

jusqu'à provoquer quelquefois LEUR *désobéissance,* pour m'assurer qu'ils ont le sentiment profond de leur *liberté,* et qu'ils ne font que ce qu'ils sentent vraiment saint de faire, et cela selon les lumières de LEUR foi, non de la MIENNE, car la mienne est qu'ils *doivent* faire aujourd'hui ce qu'ILS veulent et non ce que JE veux, ce qu'ILS croient utile à MOI, à EUX, à TOUS, et non ce que JE juge tel.

Tu dois comprendre maintenant que tu as eu tort :

1° De me désapprouver en ce qui TE concerne, car j'attendais autre chose de TOI, à la suite de tes visites à Cécile et à Aglaé.

2° D'agir selon une intention que tu me supposais à l'égard de TOUS, puisque tu te sens toi-même dans une position SPÉCIALE.

3° De me désapprouver encore dans ma conduite à l'égard de TOUS, du moins à l'égard de ceux avec qui j'ai conservé des relations ; car c'est de ceux-là, je pense, que tu voulais surtout parler.

Mais tout ce que je viens de te dire encore est bien étroit, car cela ne sort pas du cercle de notre petite famille ; or, j'ai une mission à l'égard de TOUS et de TOUTES, et non à l'égard de

Michel, Petit, Rochette, toi, Ollivier, Duguet, Cécile ou Aglaé seulement. Maintenant donc, j'en appelle à toi, à toi *homme ;* monte un moment avec moi au sommet de l'échelle divine ; de là haut, notre famille n'est qu'un point. Certes ce point est un germe, le germe d'avenir; mais un germe MALE, il faut que la FEMME le féconde.

Aujourd'hui ce germe vivant JE l'ai *lancé* sur le MONDE, et moi je me suis *retiré* du MONDE.

Quand crois-tu que je devrai de nouveau communier avec ui?

Lorsque finira la prison, dis-tu? — Oui, si la FILLE de *DIEU* est née de ce germe ; non, peut-être, s'il faut l'*attendre* encore ; car la prison n'est pas la seule solitude ; et le monde, pour qui n'est pas connu de lui, est encore une solitude ; or, peut-être Dieu veut-il que je sois SEUL jusqu'à SA venue.

C'est donc au *monde*, à ME *tirer* de *ma* solitude (prison ou autre), et non à MOI à retenir encore quelques-uns de ses membres près de MOI ; c'est à *lui* à ME *forcer* de COMMUNIER avec *lui,* à M'appeler, et non à MOI à *le* faire passer à travers mes guichets ; c'est à vous

TOUS à faire tomber les murs de ma prison, et non à MOI à vous embrasser à travers des barreaux de fer. A vous la vie ACTIVE pour le service de *DIEU*, de la MÈRE ou de MOI, à moi la vie PASSIVE.

Et quand MON affection pour vous, ou VOTRE fidélité pour MOI, vous condamne à la vie PASSIVE, vous, germe des races *futures*, car vous êtes les FILS et je suis le PÈRE, nous devons craindre de manquer à *DIEU*; de manquer à notre *avenir*, la MÈRE, à votre *passé*, le PÈRE.

Si je ne me conduisais pas ainsi à l'égard de tous ceux à qui j'ai donné ma foi en *DIEU* PÈRE et MÈRE, si je ne les poussais pas à songer plutôt à hâter la fin de ma solitude qu'à la charmer par leur fidélité, je faillirais à ma mission ; car la fin de MA solitude c'est la venue de la MÈRE. Et je te le dis encore, la solitude n'est pas la prison seulement, elle peut exister sans grilles et sans verroux, elle existera ainsi *peut-être*, si mes fils ne se hâtent; elle existera ainsi, s'ils songent plus au *présent* du PÈRE et au LEUR qu'à NOTRE *avenir*.

Et songe bien qu'en agissant ainsi, je n'af-

firme pas que TOUS DOIVENT *obéir* à l'impulsion que je leur donne, mais seulement que JE DOIS la leur donner. Or, je n'ai en vue que de TE faire comprendre et approuver ce que J'ai fait, que de TE faire sentir que JE DEVAIS le faire.

Oui, je veux que le MONDE qui M'a *repoussé*, M'*appelle;* que LUI qui M'a *méconnu* me *nomme ;* alors, seulement alors, JE répondrai et viendrai ; jusque-là JE serai en *prison*. Et pour cela JE DOIS dire à ceux qui savent mon nom, de l'enseigner à TOUS plutôt encore que de ME le dire à moi-même ; car alors au moins mon avertissement aura servi peut-être à leur faire proférer plus haut et d'une manière plus claire et plus sonore leur religieuse parole.

Je t'ai dit que ta réponse à Arlès était bonne, et j'aime à te le redire encore, parce que j'espère qu'elle aura fait sentir à Arlès des choses que sa vue très-*administrative* lui avait voilées; mais aujourd'hui je dois ajouter qu'elle n'est pourtant pas complète, car tu n'as pas, comme le disait autrefois Michel, dégagé de la lettre d'Arlès *l'élément progressif,* qui certainement s'y trouve pour toi ; tu as réfuté ce qui était mauvais en lui, et il en est résulté que tu t'es

réduit toi-même à des propositions que tu dois pourtant avoir le désir de dépasser.

Ainsi tu as bien montré comment ta présence et ta conduite à Lyon ont été senties par les *femmes* surtout, mais tu n'as pas cherché comment, sans que tu fusses pour cela *prolétaire,* elles auraient *pu* l'être par les *femmes* ET par les *travailleurs.* Or, par le fait, Arlès ne te reprochait que de ne pas avoir fait ce qu'il fallait pour être senti ÉGALEMENT dans l'*atelier.*

Je te demande donc de ne pas régler ta conduite seulement sur ce qu'en dira la MÈRE ; car *DIEU* est PÈRE et MÈRE, MALE et FEMELLE, il est aussi PEUPLE et FAMILLE ; ne t'absorbe pas trop dans la FAMILLE, dans l'affection à *petite distance,* quoique ce soit bien là ta vie, quoique ce soit par là surtout que nous nous aimons *tous deux,* car c'est par ton PÈRE et ta *sœur,* par mon *frère* et ma MÈRE que nos vies sont unies pour TOUJOURS ; mais c'est *pour* le MONDE TOUT ENTIER qu'après et pendant notre communion sainte d'ÉTERNITÉ, nous avons reçu le grand baptême de l'IMMENSITÉ.

P. E.

Tu recevras cette lettre, ami, le jour anniversaire de la mort de ma MÈRE, jour de la MÈRE. Philadelphe qu'a-t-il fait au tombeau? Va lui serrer la main pour moi, si tu en as le temps.

Tu me diras aussi ce que tu as fait auprès de Léon pour Talabot, car juin approche.

P. E.

CXLVIIe LETTRE

A THÉRÈSE

Sainte-Pélagie, 25 avril 1833.

Ma chère amie, je te renvoie déjà une bonne portion de tes lettres. Dès que la copie des autres sera prise, je te les renverrai.

Les nouvelles que tu me donnes de Mayr et d'Aristide sont douloureuses. J'aurais écrit à Alphonse si je n'avais pas craint d'être d'une faible consolation pour ses douleurs. Car il est à Grenoble, où il y a plusieurs saint-simoniens ; et je

n'ai entendu dire par aucun qu'il se fût informé de ce que je deviens. Je ne peux plus, pour lui, comme pour tous, qu'attendre que l'on vienne à moi, quand on en sentira le besoin et l'obligation même.

Je t'envoie ma Parole à la cour d'assises. J'espère qu'il y aura un jour des femmes qui penseront comme celles qui l'ont fait imprimer, comme toi et l'avocat général et le gros public même, et le consciencieux *Journal des Débats*. Rappelle-toi qu'il n'y a rien de plus ridicule au monde (pour qui n'est pas chrétien), que la litanie de la vierge ; et que Jésus devait faire crever de rire les bourgeois juifs, quand il leur disait qu'il était le FILS de Dieu le PÈRE ; enfin que l'*opération du Saint-Esprit* amuse, depuis longtemps, tous les esprits forts, et a dû paraître drôle, la première fois que les apôtres l'ont enseignée.

La forme donnée à cet imprimé t'amusera peut-être encore. Elle est assez baroque en effet. Tu me diras aussi ce que tu penses de la préface des *femmes*.

Tu as vraiment bien fait, ma chère amie, de ne pas venir nous voir, le 8, à la cour d'assises, et cela doit te faire sentir pourquoi je m'enferme

et ne vois personne. C'est que ceux surtout qui m'ont aimé, quand je n'avais pas conscience de ce que je devais faire un jour, et qui n'ont pas foi dans l'œuvre que j'accomplis aujourd'hui, ne peuvent que souffrir, en me voyant tel que je suis, eux qui me rêvent toujours tel que j'étais. Probablement, la douleur que tu as éprouvée, en lisant ton *Journal des Débats,* aurait été plus grande, si tu m'avais entendu dire la Parole que je t'envoie imprimée, aujourd'hui.

On parle beaucoup ici d'une amnistie. J'ai peine à y croire, surtout quant à moi; non-seulement parce que je ne suis pas un condamné *politique,* mais bien un condamné pour *immoralité !!!* mais aussi parce que cette SOLITUDE me paraît aussi bonne qu'une autre, pour le moment, et que, dans tous les cas, il m'en faut UNE, cette année. Qu'elle soit à Sainte-Pélagie ou ailleurs, je n'en sais rien; mais je ne sens pas la nécessité d'en changer; et le gouvernement ne saurait y trouver avantage; si ce n'est l'économie de sa ration de haricots. Ce n'est d'ailleurs ni d'un *homme,* ni des *hommes,* tu le sais, que j'attends la fin de l'isolement auquel *ils* m'ont condamné, auquel ils *devaient* me condamner; car ils seront jugés, à leur tour, puisqu'ils

m'ont jugé ; et je ne serai vraiment libre que par ce jugement; quand bien même il y aurait ici amnistie royale.

Tu vas rentrer à Curson, ma chère Thérèse, et commencer vos *vers à soie*. Réfléchis sur moi, je te prie, quand tu auras sous les yeux ce symbole de l'éternelle vie. Dans chaque changement de peau, vois l'image des phases de mon existence. L'œuf, déposé à l'école polytechnique, fut échauffé dans le sein des femmes. Je fus mis au monde. Ma première peau tomba, et ce fut avec douleur ; elle tomba aux pieds d'une jeune fille (si tu la vois, cette femme, donne-lui un *souvenir* d'affection pour moi, tu me feras du bien). Une femme encore opéra la seconde transformation. Déjà la force m'était venue; et j'avais quitté la *gavagne* pour l'une des planches les plus froides de la *magnanerie*. Une femme, toujours une femme, me dépouilla de ma troisième forme; et bientôt les hommes me jetèrent en masse leurs sacs de feuilles. Je dévorais leur pâture; mes quatre âges étaient accomplis. Ensuite, j'ai fait mes cabanes. A Ménilmontant j'avais tissé quelques fils. Ici je forme mon cocon; et déjà je suis chrysalide. J'attends le jour où m'efforçant de percer ma coque, je sentirai exté-

rieurement l'aile amie briser, en la caressant, l'enveloppe, et me convier à la communion sainte. Songe à moi, mon amie, pendant ce travail que vous allez faire. Tu concevras comment des hommes qui n'auraient jamais vu ni œuf, ni ver, ni cocon, ni papillon, ne pourraient jamais croire que ce fût un seul et même être; et tu excuseras ceux qui trouveraient ridicule le ver, disant : *Je serai papillon;* ou qui se moqueraient du premier papillon, disant à tous les vers : *Vous serez comme moi.*

Je vois bien par ta lettre que tu n'es pas toujours contente, ma chère *notue,* de ton séjour à Paris; et cela ne m'étonne pas. Car enfin, malgré nos désaccords, nous nous tenons de trop près pour que le monde bourgeois ne te donne pas souvent des nausées ou des maux de nerfs. Toutefois, pour celui qui ne se sent pas mission de *changer* Paris, il faut ou le *fuir* ou *faire comme lui.* Il n'y a pas de *juste milieu* tenable. Il faut être franchement de l'*opposition* ou du côté du *pouvoir.* Je te vois donc bientôt en route. Peut-être y es-tu déjà; ou bien (ma foi! je ne jurerais pas le contraire), peut-être es-tu tout à fait parisienne. Car je ne conçois pas que Saint-Cyr et Camille ne désirent pas avoir une de leurs

sœurs, sinon toutes deux, à poste fixe à Paris, puisqu'ils y sont tous les deux.

Tu ne m'as pas dit si tu avais vu beaucoup le grand monde, si tu avais visité les Tuileries. En fait, ta dernière lettre est longue et causeuse, et pourtant tu ne m'y dis pas grand'chose. Si bien, que je suis encore à ignorer, comme avant, quel baume je dois composer et t'envoyer, pour tes moments de douleur *actuelle*. La cause est trop vague, et je lis et relis souvent cette phrase : *J'ai une mobilité et une faiblesse d'esprit qui me déplaît infiniment,* sans être plus *positivement* avancée, quoique ces mots-là me soient très-bien connus ; nous verrons plus tard.

La santé est toujours bonne. Je vis on ne peut pas plus sobrement, et au moins je suis tranquille d'esprit. Si je n'avais pas, de temps à autre, quelques *susto,* en apprenant les tentatives peu aimables des Méridionaux et des hommes de l'Ouest contre quelques-uns de mes pauvres enfants, qui reçoivent souvent, pour prix de leur dévouement, des pierres et des coups, je serais très-tranquille.

Je n'ai encore aucune nouvelle de nos missionnaires de Constantinople, et de ceux d'Alexandrie. Quelques enfants partent pour

l'Amérique méridionale, ces jours-ci ; d'autres partiront pour les États-Unis, dans un mois. J'espère qu'à la fin de l'année, il y en aura sur presque tous les points importants du globe. Quand, un jour, on se rappellera comment tous ces pauvres garçons vivent, on sentira quelle foi il fallait dans leur âme pour les soutenir ; quelle foi ! et cette foi, c'est celle dans la puissance future de la femme, dans le respect des femmes, dans leur bonheur, dans le nôtre par elles. C'est bizarre, n'est-ce pas ? Que des hommes se soient coiffés d'aussi drôles d'idées. Aussi n'est-il pas étonnant que celui qui les leur a données, soit quelquefois drôle, en présence des robes de juges. Ça lui trouble la tête, ce pauvre garçon ! ça lui donne des idées de femmes, de femmes, de mère, de fille, de femmes, de fille, de mère, et encore de femmes, et toujours la même chose ; il n'a que la femme sur les lèvres... — Vous en avez menti ; je n'ai pas la femme sur les lèvres : j'ai des moustaches et une pipe, c'est bien différent.

Malgré cela je t'embrasse.

P. E.

P. S. — 2 mai 1833.

J'apprends que tu pars seulement après demain, ma chère Thérèse. Je te renvoie encore une partie de tes lettres : je n'ai plus à toi que celles de mon voyage de Russie.

Mais tu en as gardé ou perdu considérablement, ce me semble ; du moins de celles des premières années, et aussi de 1819 à 1821.

J'aurais bien voulu qu'Eugénie me confiât également les siennes ; mais je ne sais vraiment comment elle recevrait cette demande de ma part ; et je m'abstiens.

Tu sais que tu m'avais dit, dans le temps, qu'Émile pourrait aussi me communiquer celles que je lui ai écrites. Je les verrais avec plaisir, quoique j'y tienne beaucoup moins ; car ce sont des lettres de philosophie et d'économie politique ; tandis que c'est ma vie de *cœur* que j'aime à revoir dans ma *prison*. Par ce moyen je suis ici autant que possible avec ceux que j'aime.

Bonjour, bonjour, amies, à revoir. DIEU n'a pas soldé le compte qu'il nous a ouvert depuis vingt ans. Nous avons encore affaire ensemble,

et Curson se trouvera encore sur ma route. Car tout chemin mène à Rome.

Bonjour.

P. E.

CXLIII^e LETTRE

A CAROLINE R...

Juin 1833.

De tous les hommes qui sont ici, ma fille, un seul je crois a pris *vraiment* amour pour moi; mais aussi, comme tous mes autres enfants, voilà que Dieu l'éloigne de moi.

Tu as dit un jour : Il n'y aura plus d'orphelin! eh bien, écoute.

Charles Pluvinet (car il s'appelle aussi Charles) est né d'une famille aisée, sa mère était belle; elle n'était pas légalement mariée; le père mourut, la mère et l'enfant furent abandonnés, repoussés par la famille; la pauvre mère aussi

mourut alors, misérable ! elle laissa son fils âgé de douze ans *seul* dans le monde.

Il était beau aussi, bon, confiant et tendre, à quinze ans il était presque perdu ; à seize ans il pleurait dans les prisons, condamné à cinq ans de réclusion pour complicité de vol !

Sorti de prison, se cachant à tous, craignant sans cesse qu'on ne découvrît sa vie passée, il a erré de métiers en métiers, de ville en ville, toujours sous la surveillance écrasante de la police. Jusqu'en Afrique il est allé chercher l'oubli du monde qui l'avait repoussé et perdu. Mais le pauvre garçon n'avait pas traversé cette longue suite d'épreuves sans en être accablé ; à peine revenu en France, ce n'était plus la prison qui le recevait, c'était Bicêtre. Il était fou !

L'année dernière, en juin, presque convalescent encore, le canon vint ébranler ses nerfs et bouleverser sa vie. Le malheureux, comment n'aurait-il pas applaudi à tout ce qui pouvait détruire ce qu'on appelle l'*ordre* ? Le 5 il fut pris et condamné à cinq ans de détention.

Dieu voulait m'envoyer le pauvre orphelin.

Cet hiver un de ses camarades lui reprocha publiquement son ancienne faute ; il y eut entre eux une lutte violente, dont il fut le vainqueur,

mais le trait avait porté ; depuis lors sa santé se dérangea ; la prison l'accablait, les chaleurs de mai l'achevèrent. Dans la nuit du 27 au 28 une crise nerveuse terrible nous effraya tous, ses cris nous déchiraient ; une seconde crise est revenue hier, et aujourd'hui il est parti pour l'hospice de Bicêtre, quoique sa maladie ne soit pas la folie, mais une altération nerveuse assez grave qui pourrait facilement dégénérer en épilepsie.

Bicêtre lui fera du bien, il y verra des arbres, y respirera de l'air ; il est recommandé au médecin qu'il connaît déjà ; le directeur lui veut du bien, car il l'avait employé dans la maison à sa première maladie.

Ma fille, tu connais déjà le chemin de Bicêtre ; veux-tu être l'ange gardien de cet orphelin ?

Dans ses crises, il appelait sa MÈRE, et la voix du PÈRE le calmait, car il sait bien qu'au nom de Dieu j'ai promis à tous la MÈRE ; mais dans son hôpital il appellera aussi le PÈRE, et personne ne répondra.

Que la main d'une de mes filles passe sur le front du malheureux.

Qu'à défaut de MÈRE et de PÈRE, *DIEU* BON et BONNE lui envoie une SŒUR, une AMIE.

Qu'elle lui rende la vie moins dure, et qu'il lui doive sa liberté.

P. E.

CXLIX^e LETTRE

A CAROLINE R...

Juin 1833.

Aujourd'hui le docteur Gervais, qui est ici prisonnier avec moi, ami de M. Leleu, médecin de Bicêtre, lui a écrit pour lui demander, chère fille, de te laisser voir Pluvinet (appelle-le Charles) s'il n'y a aucun inconvénient pour sa santé ; or, d'après la lettre que je viens de recevoir de Charles, sa tête est très-bien.

Le pauvre enfant demande un exemplaire de la *Morale,* un bouquet de fleurs et du tabac en poudre pour donner à quelques fous ; prends note de cela. — En sortant d'ici on l'a fait passer par la préfecture de police. Là il s'est trouvé avec quinze filles publiques. Ces filles se sont

cotisées pour lui faire une petite somme, pour lui et son camarade (fou qui se croit fils de roi et qui n'avait pas un sou). Ai-je donc tant de tort d'aimer ces malheureuses? — Je crois que tu peux ne pas attendre les huit jours qu'on t'a fixés. — Adieu, chère petite.

P. E.

CL^E LETTRE

A HOLSTEIN

Juin 1833.

Je t'envoie ma correspondance avec mon père.

Peut-être te sera-t-elle encore incompréhensible, peut-être ne la sentiras-tu pas encore, je le crois même; car puisque le *monde* et mon *père* ne comprennent pas et ne sentent pas encore ma vie, il faut bien que toi, AMI, par le titre même que je te donne là, et qui ne t'es pas acquis par la *vie nouvelle* seulement,

mais surtout par *l'ancien monde*, il faut bien, dis-je, que tu participes à ce malentendu entre l'ancien monde et moi. Ton mérite aux yeux de tous et de toutes, un jour, et ton titre déjà ancien à mon affection, sont d'avoir marché *toujours,* sans avoir *toujours* compris et senti ; et ce mérite et ce titre, je les partage avec toi, car ce qui a eu lieu de toi à moi, sous ce rapport a eu également lieu de moi à toi ; c'est parce que depuis longues années et pour toujours NOUS avons FOI l'un dans l'autre que nous sommes AMIS.

J'espère cependant que le résultat de tes efforts (certes on ne peut mieux intentionnés) auprès de mon père, résultat dont ses lettres font foi, t'aidera d'ailleurs à concevoir que souvent le contact le plus bienveillant est plus mauvais que l'isolement et le silence.

Toutefois je te le dis encore, je doute que tu approuves complétement ma conduite, et pourtant je t'engage à examiner d'après quel principe de morale tu la juges.

Songe que je ne suis ni le fils d'Abraham, ni celui de Marie ; et que Dieu m'avait placé entre Rodrigues courbé devant Melchisedech,

et Bazard traitant son père comme un saint Joseph.

N'oublie pas surtout que le *monde* d'où je suis sorti, et mon *père*, c'est tout un; que celui-ci ne saura à qui il a donné la vie que lorsque l'autre l'apprendra; enfin qu'UNE FEMME enseignera à mon père qui est SON FILS, et au monde qui est l'HOMME. Or tu es du *monde* et de la *famille*, plus que qui que ce soit de nous, tu le sais bien, et j'en suis heureux; il y a longtemps que je t'ai dit et que j'ai dit à tous : que tu étais mon lien entre les affections du vieux monde et celles du monde nouveau, car toi seul, dans la famille, possédais ce double caractère.

Rappelle-toi aussi ce que, selon notre foi, nous *devons* au passé; tu sais que notre dogme sous ce rapport diffère des dogmes anciens; nous voilons toujours la nudité de nos pères et nous leur rendons justice et reconnaissance; et pourtant nous n'avons ni obéissance servile, ni calinerie fardée, et l'âge d'or, malgré les traditions, est devant nous, non derrière.

Sois certain que nous devons être en *morale* ce que nous sommes en *politique*, vivre

avec la *famille* comme avec l'*État*. Je suis en PRISON.

Tu te trompes dans les conséquences que tu tires de mon silence après ton dernier billet; j'ai pensé que je devais attendre une seconde lettre plus calme de toi; et comme je te dois toute vérité, j'ajoute que ta douleur et ta mauvaise humeur en cette circonstance me semblent s'être soulevées contre TOI plus que contre MOI, c'est encore ce qui m'a fait attendre. J'ai pensé que ce qui te faisait surtout désirer que j'écrivisse à mon père, c'était le désappointement que tu éprouvais d'avoir perdu le calme dans ta discussion avec lui, ou du moins, de l'avoir très-involontairement si fort irrité. De même mon père t'en veut beaucoup plus pour les torts qu'il a eus envers toi que pour les tiens à son égard; j'en suis convaincu; ce sont petites illusions très-fréquentes, surtout entre personnes qui s'aiment.

Je voudrais aussi que tu te rappelasse ma lettre à Saint-Cyr, à Saint-Cyr qui certainement a été un second père pour moi : elle était peu filiale, selon la *vieille* acception de ce mot, et cependant j'ai foi que je devais agir ainsi, pour lui comme pour moi.

Certainement si mon père souffre autant, c'est que lui, comme tous, n'a jamais vu en moi une face de *sévérité*, de *rigidité*, sans cela ses idées sur les duperies dont j'ai été l'objet ne lui seraient jamais venues; il serait plutôt obligé de me croire fripon et, devant cette conséquence, je crois qu'il s'arrêterait.

Crois-tu qu'il n'est jamais convenable de montrer une face sévère à son père? rappelle-toi le tien mangeant des épices à se tuer et demande-toi, même, si plus de sévérité dans ta conduite à son égard et moins d'aveugle confiance, ne t'aurait pas permis de mettre obstacle au délabrement de sa fortune comme à celui de sa santé. Plus fait douceur que violence, cela ne veut pas dire que la force, la dureté même (*apparente*) ne fasse rien de bien.

Le père des Nugues était un vrai tyran pour ses filles et pour Louis, et dans ses accès de colère il se donnait des indigestions et même le choléra, jusqu'au moment où Saint-Cyr, malgré ses habitudes pacifiques, se décida à montrer une volonté ferme et sévère et à prendre la direction de sa famille et de son père lui-même; car il vient un moment où la généra-

tion *qui passe*, impuissante à comprendre la génération *qui est* (et c'est pour cela qu'on dit qu'elle *passe*) a besoin d'être placée sous la direction de celle *qui est*.

Fais je te prie une copie de ma correspondance avec le père.

Je me doutais bien, mon ami, de ce que tu me dis d'Ollivier; mais figure-toi que l'on t'ait demandé (en dehors de nous) ce qu'il faudrait faire pour la santé et l'*avenir* d'un homme, dans l'état où était Ollivier en janvier; n'aurais-tu pas dit : aller à la campagne, vivre avec les vaches, ne pas se fatiguer, se distraire en menant une vie d'oisif, engraisser, faire provision de santé. C'est je crois ce qu'il fait, et il en avait grand besoin. Je sais combien ce contact de deux vies dissemblables doit être souvent fatigant, j'en ai eu l'exemple ici, dans Michel et moi qui souffrions l'un et l'autre; mais patiente encore, mon vieux, à moins que tu n'aies pour toi ou pour Ollivier quelque rêve de petit voyage apostolique; parle-m'en, je n'en serais pas surpris, car il me semble quelquefois que je suis tout prêt d'en rêver un pour l'un de vous. Le fait est que si l'on parlait sérieusement d'amnistie, je crois que je vous ferais

courir l'un ou l'autre et peut-être tous deux pour préparer certaines choses auxquelles je rêve vaguement quelquefois.

Je te renvoie tes lettres pour en faire *une double copie;* je crois t'avoir déjà renvoyé la précédente.

Ollivier monte son quart comme un marin, il est en faction, tandis que toi, pauvre bêcheur, je te vois suant sang et eau à la corvée; mais tu ne me dis rien du reste de la maison et j'aurais été bien aise de savoir aussi par toi comment allaient Bazin et toutes les femmes et enfants, et comment ils prenaient la rêvasserie oisive d'Ollivier. — Dîner, déjeuner, promener, dormir, fumer, vie de chanoine, il va engraisser. — Ta lettre me montre que les choses en sont venues entre vous à un point où une solution est pressante et ta lettre est du 15 juin; six mois encore de prison. Je trouve tout simple qu'il y ait à Ménilmontant la contrepartie de ce qui s'est passé ici, et que cela finisse de même, mais quelle est la solution? C'est ce que j'ignore complétement, cela ne peut venir que de vous. J'étais tellement sûr que Michel devait avoir à faire dehors et qu'il y trouverait facile appui, que je n'ai pas hésité à l'y pousser presque par

tous les moyens possibles; mais entre vous que doit-il advenir? C'est ce que j'ignore, je ne sais pas si l'attente du PÈRE et celle de la MÈRE peuvent faire faire un acte extérieurement le MÊME; dans tous les cas je ne verrais pas d'inconvénient à ce que tu dises cette dernière pensée à Ollivier, comme venant de moi, il me semble même qu'il n'y aurait pas d'inconvénient à lui montrer cette lettre, car enfin il faut bien que vous vous arrêtiez sur une mission qui vous soit personnelle. Je te dis cela quoique moi-même je sois *complétement* ignorant de ce que je ferai en sortaut d'ici, et que je ne sache *en aucune façon* ce que je ferai et où j'irai; si je serai avec des hommes ou avec des femmes ou avec des enfants ou tout seul, et je te dis *tout seul* à toi-même, ami, à toi, vieux, quoique peut-être tu ne doives pas plus comprendre ce mot, à toi adressé, que ma conduite avec mon père, parce que je ne suis pas plus un *ami* du vieux monde qu'un *fils* du vieux monde, de même que je ne serai pas un *époux* du vieux monde. Pour moi, dans tous ces sentiments, il y a la part *sociale* et la part *individuelle,* le devoir envers *tous* à écouter pour juger si le devoir envers *un* est dans des bornes saintes et légi-

times, et je n'aime pas trop à cause de cela me bercer de ce que *j'espère*, afin d'être prêt à tout. Fais de même.

P. E.

CLI^e LETTRE

A ALEXIS PETIT

Le retard que tu m'annonces dans l'impression, et une lettre que m'écrit Cécile sur la peine qu'elle éprouve de ne pas pouvoir faire le journal des *Actes des Apôtres,* me font croire qu'il manque encore un fait vivant dans tout cela, je veux dire une *personne* qui comprenne que c'est une *belle* œuvre et par conséquent une œuvre *facile ;* car je ne conçois pas comment on ne ferait pas cela facilement, puisque Suzanne fait bien son journal. — Or ce ne serait pas plus difficile — et je suis même certain que si un seul mot de ce projet était tombé dans l'oreille de Suzanne, elle aurait donné quelque idée.

Ce journal serait aussi le point de départ d'une publication successive de quelques-unes des pièces les plus intéressantes de nos archives ; soit dit sans mépriser le *Siècle* et *l'Artiste*, Est-ce que Rochette n'a pas senti vibrer une corde, quand il a entendu parler de cela, *s'il* en a entendu parler, car vous parlez peu, m'as-tu dit.

Morville est donc l'homme qu'il faut pour exécuter *entièrement* cette œuvre, mais il n'a pas assez d'activité *extérieure;* si donc Béranger va à Rouen, cela n'ira pas; et même s'il n'y va pas, ce ne sera pas suffisant, parce que ni Béranger ni même Morville ne verront LÀ *leur œuvre*.

Si d'ailleurs celui qui fera cela n'est pas certain d'y trouver, pour lui-même, *de quoi vivre,* il ne faut pas le faire ; mais n'oubliez pas que le moment approche, s'il n'est déjà venu, où l'on pourra vivre par son travail de *presse* comme par son travail de *pioche,* comme par ses chants de trouvères, même, avec notre signe et *malgré* ce signe, *parce que* et *quoique* Saint-Simonien. — Mais pour cela il faut oser le dire haut par la *presse*, comme on le dit haut par le *costume*, et s'afficher dans les annonces des journaux,

comme on se traîne dans la boue des routes de Digoin.

Si Jonneau mérite la réputation d'habileté et de dévouement que Fournel lui accorde, il doit savoir tout cela, et y avoir déjà pensé.

On a cru que ceux qui reprenaient l'habit bourgeois devaient se mettre au prolétariat de la presse, en faisant des articles bien *dissimulés* dans les journaux. C'est très-bon pour quelques-uns sans contredit, Flachat par exemple; mais ce n'est pas bon pour tous; il y a aussi à faire comme Hoart et à prendre *pour son compte* une demi-lieue de chemin.

Fournel a fait dans sa bibliographie une œuvre de devoir, de conscience et d'utilité *future* bien prévue; mais il y a, ou du moins il y aura très-prochainement œuvre *immédiatement* utile, œuvre intéressée, à faire avec la presse, et je doute qu'elle puisse commencer par d'autres éléments que les actes des *apôtres*.

Nous avons d'abord publié *nos* IDÉES philosophiques et politiques (*Producteur* et première année d'*Organisateur*). Ensuite nous avons raconté et jugé les ŒUVRES philosophiques et politiques des *autres* (Globe). Mais nous n'avons pas encore reçu de Dieu, sur notre presse,

la bénédiction de sa *droite* qui dispense la *richesse;* nous n'avons pas su *vendre* et vivre de nos *produits,* nous n'avons pas reçu la consécration *industrielle* sur les fruits de notre travail *intellectuel;* cette bénédiction, cette consécration ne viendra pas sur d'autres prémices que celles qui naissent dans cette dispersion d'apôtres *prolétaires,* car ce sont là les premiers *actes* à *écrire* en *caractères nouveaux.*

Ces derniers mots que je viens de dire, doivent être pour toi (je dis aussi pour vous, d'après ce que tu m'as dit de tes conversations avec Fournel sur ces sujets) matière à réflexion; mais je l'avoue, ici il m'est impossible de ne pas revenir sur ma première idée, malgré la lettre de Cécile, parce que je crois que les femmes seules peuvent donner un *caractère* nouveau à la presse, car avant tout c'est le caractère VIVANT qu'il faut changer, avant de toucher au *cicéro,* grande et petite capitale, etc., etc.

Je sais qu'une partie des douleurs de l'apostolat consiste à ne rien faire, je le sais, car Ménilmontant et la prison m'ont été donnés pour l'apprendre; mais il y a d'autres douleurs, c'est de faire *malgré* les cris et les in-

jures possibles ou probables; c'est même le moyen de faire tomber les cris et les injures.

Ainsi le courage des femmes qui se sont montrées sur l'estrade de la salle Taitbout, n'a réellement pas été trop sali par d'indécentes sottises, et ceci non pas grâce à nous seulement, mais surtout grâce à elles.

Anna et Pauline, me dis-tu, en sont à leur Ménilmontant; tu as raison, mais Ménilmontant, c'est 1832, or nous voici à *la moitié* de 1833, on peut donc faire plus qu'elles, on peut presque se faire lapider comme Hoart, Lacavalerie, Biard, et les Nantais. — Et c'est un remède qui guérit bien des maux quand on n'est lapidé qu'à moitié.

Je crois bien que si j'étais homme du *vieux monde,* je rirais beaucoup des lettres que Cécile, Pauline, Marie, Caroline, m'écrivent, mais je crois que si j'étais femme, et surtout si j'étais LA FEMME, ces lettres me feraient furieusement réfléchir. En d'autres termes, homme je pourrais bien les lapider de mes sarcasmes, pour le *caractère* nouveau de leur *verbe* de femme à un homme, si je connaissais ce *verbe;* mais femme, il me semble que je méditerais

bien profondément, si même je n'agissais pas avec enthousiasme.

Je douterais d'abord que des femmes *osassent* parler ainsi, j'en douterais peut-être beaucoup, car c'est bien extraordinaire ; mais si j'en étais *sûre*, bien *sûre*, il me semble que je deviendrais *folle*, ou je serais convertie.

Je t'ai dit, il y a quelques jours déjà, que j'entrais dans cette seconde *moitié* de ma vie de prison, avec la pensée que j'allais percer peu à peu ma coque de silence ; le *papillon* veut essayer ses ailes, avant de voler aux noces divines. Jusqu'à ce jour l'orage a été dans le ciel, et m'a forcé à me resserrer encore dans ma coque, mais le ciel s'ouvre aujourd'hui, la terre est arrosée, les fils de mon cocon se détendent, il faut bien que j'en casse quelques-uns, peut-être ne verras-tu pas encore ma tête aujourd'hui, tu auras toujours un bout de mes antennes.

Remarque bien qu'en te parlant tout à l'heure des lettres qui me sont adressées par des filles aimantes, je suis *très-loin* d'exprimer par là que je désire la publicité de *ces lettres ;* non certes, mais du sentiment, de la vie qui les dicte.

Et c'est parce que toutes ces vies me semblent emprisonnées sous la réserve chrétienne, que je parle, moi qui ne peux pas leur donnér la liberté nouvelle, et qui pourtant ai pu en affranchir quelques-unes des liens les plus durs du passé, et qui ME dois de les traiter au moins comme *affranchies,* sinon comme libres, de la *liberté sociale* que leur donnera avec moi leur MÈRE, moi qui le dois surtout à la MÈRE, aux *femmes,* à mes *fils* qui souffrent, au peuple et à *DIEU.*

Voilà pourquoi le premier acte de *culte* des femmes, le 6 juin, m'a été très-doux.

Mais les *actes* de cette nature ne sont pourtant pas les seuls que j'espère, car ils ne se rapportent qu'à moi directement, et je ne leur crois pas, en ce moment où dure ma prison, et où elle peut durer assez longtemps encore, une grande importance *indirecte;* celui-ci m'a été doux, parce que j'y ai vu le germe d'*autres actes,* au moment où déjà je *les* rêvais.

Il y a deux sortes de publicité, intellectuelle et matérielle, la presse et le costume. Je crois bien que les femmes ont fait pour le costume tout ce qu'elles pouvaient faire, en l'absence de la MÈRE, d'abord à la salle Taitbout, ensuite à

Ménilmontant, à moins que la situation des apôtres dispersés ne devienne assez dangereuse pour piquer le courage de quelques virago. Mais la tribune des femmes ne me paraît pas devoir être le seul témoignage public de l'espoir qui est en elles, ou du moins il faudrait bien la perfectionner, quoique je sache très-bon gré à Reine, à Désirée et à Suzanne de ce qu'elle est.

La publication de la parole du 8 était un commencement. La petite préface *non signée* était sans doute tout ce qu'il fallait pour accompagner une œuvre de moi. J'ai vu depuis le mot d'Aglaé sur la duchesse de Berry, cette fois-ci signé, mais d'*initiales* seulement; c'est un pas encore. Le journal de Suzanne n'est signé également que de *noms de baptême*. Tout cela ce sont des préparations à œuvre publique de femme, mais ce n'est pas *œuvre de femme*. Et comme aujourd'hui que je t'ai fait parler à Cécile des *actes des apôtres*, tu me dis et elle me dit que cela *leur* est impossible, si je croyais à cette impossibilité, je n'en attendrais pas moins une *œuvre de femme*. Celle-là, ou une autre, il me semble qu'il y en a une d'annoncée.

C'est à ce dernier paragraphe que tu peux réduire le résumé de tout ce qui précède; car, je te le répète, c'est un bout de mes antennes et non ma tête que tu vois.

Je ne sais donc pas quelle œuvre elles peuvent faire, puisqu'il paraît que je me suis trompé dans le choix que d'abord j'avais fait. Je renonce volontiers à leur entendre chanter les faits et gestes de leurs chevaliers, mais non à les entendre chanter. — Je n'en regrette pas moins jusqu'à nouvel ordre de ne pas entendre accorder leurs instruments pour célébrer les compagnons de la femme.

Tu vois, au reste, que je m'amuse à causer longuement avec toi pour mon dimanche, car tout ce que je te dis là j'aurais pu le réduire infiniment en me bornant tout simplement à transcrire les lignes suivantes de la lettre de ta mère :

« Puisque toi, toi seul aujourd'hui formes un
» centre, tu aurais bien fait de prier toutes les
» personnes éparses, comme Duguet, Bar-
» rault, etc., de t'écrire ce qu'il y aurait de
» plus remarquable dans leurs excursions, et
» de faire connaître ensuite à tes correspon-
» dants, par des circulaires, ces événements

» qui tiendraient les fidèles ou même les apôtres
» en haleine. »

Quand une femme s'exprime ainsi, je n'ai plus rien à dire ; j'espère que la voix qui appelle cet œuvre est bien claire.

Cécile lira certainement ce passage avec joie.

Adieu, monsieur l'*opposant;* je vous ai déjà dit plus d'une fois que vous étiez un rusé diplomate.

P. E.

CLII^E LETTRE

A ALEXIS PETIT

Je ne sais pas, en ce moment, quels autres travaux tu aurais à y mettre.

A propos de travaux passés, je désirerais jeter les yeux sur mes leçons de la salle Taitbout qui sont sténographiées et n'ont pas été rédigées. Fais-moi les passer.

Quant à la reliure de la collection des origi-

naux, je crois que ce serait difficile ; c'est d'ailleurs une chose qui regardera Fournel qui en aura la garde, comme tu le remarques fort bien. Il verra ce qui lui conviendra.

Encore un ami de la Charte intéressant, pour l'affaire de Lamaillauderie à Rennes ; il faut l'envoyer à Fournel, ainsi que ceux d'hier de la Sarthe et de Nantes.

Fais-moi le plaisir d'écrire à Bontems (à la verrerie de Choisy-le-Roi, près Paris), pour lui demander si la lettre de moi qu'il a retrouvée dans les papiers de Thibaudeau, est celle de février 1830. Si ce n'était pas celle-là, le prier de te l'envoyer, ou au moins copie. J'aimerais mieux dans tous les cas, quelle qu'elle soit, qu'il te renvoyât l'original, et il ne s'y refusera pas en lui disant que c'est pour les archives. Tu mettras sur l'adresse : *en son absence, à M. Vital-Roux.*

Tu diras à Bontems que, s'il avait d'ailleurs quelques papiers intéressants de doctrine à te remettre, il te ferait plaisir. Je crois que Thibaudeau a dû aussi laisser quelques livres qu'il serait précieux de ravoir par là : peut-être a-t-on là un *Organisateur* complet dont on pourrait faire cadeau au père. Dans tous les cas il doit y avoir

un quatrième cahier de l'*Industrie* et même je crois les deux premiers volumes de cet ouvrage.

Même jour. Je ne tiens pas assez aux débats pour que tu te donnes la peine de venir une fois de plus, surtout aux débats de la veille.

Je te renvoie la lettre de Gallois.

Je crois que Cécile a dit un peu trop, en écrivant : aux femmes *seules,* etc. Toutefois si l'UNION de femmes et d'hommes n'était pas possible pour cette œuvre, elle a bien *dit,* et ce qui se *fera* sera bien : mais plus que jamais alors, il faudra que l'écrit porte le *caractère* FÉMININ, de manière qu'un Indien lui-même ne se trompe pas sur le sexe de la face de Dieu qu'il devrait adorer en lisant, fût-il adorateur de Brahma, de Siva ou de Wichnou ; or je crains que ces dames n'en soient pas là, mais je sais qu'elles peuvent me donner un démenti sur cela comme sur beaucoup de choses.

En attentant, bonjour affectueux à Béranger et à Morville, mais dis à Béranger que j'aime à voir les lettres datées selon notre calendrier. Charge-le en outre d'embrasser Sophie pour moi, laquelle Sophie baisera sa petite maman sur les deux jours au nom du Père.

Je suis fâché du nouveau retard que le petit

voyage de Cécile devra nécessairement apporter à la publication : je m'en consolerai facilement, s'il en résulte une conception plus nette de l'œuvre à faire, je l'espère ; je ne puis même que l'espérer, car j'ignore entièrement comment ces dames conçoivent leur apparition actuelle sur la scène publique. C'est chose grave, mais qui pourtant peut s'improviser, quand on est comme elles saturé de vie nouvelle.

Cécile dira peut-être que je me mêle un peu trop de ce qui ne me regarde plus ; elle aura raison de le dire, et pourtant je crois avoir aussi raison de le faire, car les petites picoteries ne sont pas bannies de la vie nouvelle ; sans cela nous serions sous la loi d'une foi *absolue* en tout et pour tout : l'*opposition* est impérissable, non celle de Larabit, Cabet, Garnier-Pagès et Cie, mais celle dont d'Eichtal a si souvent donné l'exemple dans ses rapports avec moi, et dont je crois être destiné à laisser des modèles dans mes rapports avec mes filles, surtout quand leur MÈRE sera là. Or ELLE avance. Elles en appelleront à ELLE et me feront gronder ; je ne demande pas mieux.

Puisqu'il tonne encore et que la terre se mouille, puisque les nuages fondent et que l'é-

lectricité du grand monde se verse dans le petit monde pour rétablir la divine harmonie, puisque Dieu parle à tous par la grande voix de l'*espace*, je peux continuer de gronder *tout bas à ton oreille*.

Je ne crois pas qu'en sortant d'ici je porte des jupons et un voile, mais je ne serais pas étonné que le monde me crût métamorphosé en femme; car il pourrait se faire que le milieu qui m'entourera n'ait pas grande barbe au menton; et à travers ce milieu, par une illusion d'optique, ils pourront bien croire que l'individu couvert de ce nuage de femmes soit femme aussi. Dans tous les cas, c'est une solution *possible;* j'aime mieux rêver à celles-là qu'à celles qui ne le sont pas.

Claire a dit un jour, et même m'a écrit, que je voulais me faire un sérail et qu'elle n'en voulait pas être. Elle se trompait au moins une fois dans cette double assertion. *Sérail* est vieux, c'est un vilain mot d'esclave, qui ne vaudrait guère mieux que *parc aux cerfs*, quoique Mahmoud et Méhémet n'en fassent pas fi. — Mais il y a sous ce vilain mot une idée qui pourrait bien être prophétique. Nous verrons.

Le fait est que je ne vois que trois manières de recevoir la mère pour moi : ou *tout seul*, ou

à la tête d'un *peuple,* ou entouré de *femmes seulement*, de leur CULTE filial, respectueux et tendre, obéissant et dévoué jusqu'à l'insolence envers le monde qui ne les comprendrait pas.

Car il y a deux natures de femmes, comme il y a deux natures d'hommes ; Barrault pense bien, lui, que la MÈRE *viendra* entourée d'un cortége *mâle* seulement, on peut rêver pour le PÈRE un cortége *femelle* pour l'attendre.

Et ces trois formes de l'attente ont cela de particulier, que je les ai parcourues toutes les trois par la pensée, savoir : *le peuple,* pendant les derniers six mois de Ménilmontant ; la *solitude* complète, pendant mes premiers six mois ici ; enfin la DERNIÈRE, depuis que cette demi-année s'est achevée. A la première correspond MICHEL, à la seconde D'EICHTAL : la troisième me paraît être un peu plus purement MIENNE, toutefois avec un léger reflet de la pensée de BARRAULT, renversée.

Te dire que je vois à l'avance les membres de ce bataillon sacré, je m'en garderais bien ; car il y a six mois, peut-être, d'ici à ce que je sois libre, et pendant six mois bien des choses arrivent.

Le tonnerre se tait, je me tais comme lui.

Voici le soleil.

Attends un nouveau grondement pour parler de ce que je te dis aujourd'hui ; jusque-là réfléchis, et ne m'écris même pas sur ce sujet avant que je te le demande.

Songe bien, surtout, que le CORTÉGE peut être RÉEL OU MYSTIQUE ; que je peux être entouré *à distance* aussi bien que *de près, intellectuellement* comme *matériellement, sans* ou *avec* contact, et que mon rêve doit n'être considéré que comme l'expression de cette autre idée. Il y a dans l'air quelque chose qui dit au PÈRE que les femmes songent déjà plus à lui que les hommes.

P. E.

CLIIIe LETTRE

A BARTHÉLEMY ENFANTIN

Sainte-Pélagie, 8 juin 1833.

Père,

Je te remercie du témoignage de tendresse que tu as voulu me donner, en cherchant à m'éclairer sur les dangers que ton affection redoute pour moi.

Je suis douloureusement peiné du mal que ces inquiétudes te causent.

Si tu ne souffrais pas autant pour moi, je serais heureux, car ma santé est aussi bonne que possible, et devant l'avenir, tu le sais, j'ai toujours l'âme tranquille et calme.

Je t'embrasse toi et Augustine avant votre petit voyage qui me fait plaisir, il sera bon pour tous deux.

Adieu, père.

P. E.

Je te renvoie les dispositions que tu m'as

communiquées, tu sais que je ne signe plus aucun titre officiel.

CLIVe LETTRE

A BARTHÉLEMY ENFANTIN

17 juin 1833.

Père, je t'avais répondu de suite deux mots à ta lettre du 15 juin, ton départ a empêché que cette réponse ne te parvînt à Paris ; c'est pour moi une indication que je devais tout à fait m'en abstenir ou que je t'en devais une plus détaillée ; je t'avoue que j'ai hésité entre ces deux solutions.

Parmi tous les jugements portés sur moi, le tien est sans contredit le plus pénible et bien certainement le plus extraordinaire.

L'*immoralité* théorique dont M. Delapalme m'a accusé n'est rien auprès de ce que tu t'es décidé à me dire sur le tombeau et le dépouillement de ma mère.

Les accusations d'*escroquerie* font à peine la contre-partie de la faiblesse, je dirai même de la bêtise avec laquelle je me suis laissé, selon toi, voler, piller par des hommes que le monde, au contraire, m'accuse d'avoir escroqués.

Je te le répète, s'il m'est pénible d'être mal jugé par le monde, il m'est très-douloureux de l'être par toi.

Voilà pourquoi ma première lettre était courte, et même, comme tu le dis, froide.

J'ai hésité à te répondre, te dis-je, non-seulement parce que je me crois dans l'impuissance de te faire comprendre et approuver, je dirais presque respecter ma conduite, autrement que par ses résultats *futurs,* mais aussi parce que je t'ai déjà dit plusieurs fois si positivement que je n'entendais contrarier en rien tes dispositions de fortune, qu'une nouvelle promesse devrait être inutile.

Cependant, père, puisque ma parole et les procurations très-étendues que j'ai données à Chabannier et à Fournel ne suffisent pas pour te donner toute tranquillité à cet égard, je te répète formellement ici, *par écrit,* que je ne contesterai en rien aucune des dispositions que tu feras de tes rentes ou pensions, et spécialement

de celles que tu m'as fait connaître relativement à Augustine.

Et maintenant je te demande de songer s'il n'est pas *possible* que tu te trompes dans ton jugement sur moi et sur ceux que tu désignes comme m'ayant dépouillé ; si cela n'est pas possible, dis-je, quand bien même une foule d'apparences te sembleraient confirmer ce jugement.

Pour t'aider à concevoir ce doute, je ne relèverai qu'une seule partie de tes lettres, il est vrai que c'est la plus pénible.

Si je mettais sur la tombe de ma mère quelque chose qui la désignât, comme elle est MA mère, tu verrais le lendemain même sa tombe souillée d'une partie de la boue que l'on jette sur moi ; je ne le veux pas.

Si, comme je le pense, tu sens la justesse de ce que je viens de te dire, et par conséquent l'injustice du reproche de légèreté, d'oubli, d'indifférence que tu m'as fait, tu comprendras combien il a pu me froisser.

Père, je t'ai toujours béni, tu dois te le rappeler, pour le signe que tes malheurs ont imposé sur mon front. Je ne me suis jamais plaint que du *monde,* non de *toi* lorsque MON NOM m'a fait refuser l'entrée d'une carrière que j'aimais alors

et plus tard la main d'une jeune fille que j'aimais aussi. Aujourd'hui c'est moi qui ai fait remonter vers ceux qui m'ont donné la vie les nouvelles douleurs que, moi aussi, j'ai attachées à MON NOM. Père, pardonne-moi le mal que je te fais ; n'as-tu pas horriblement souffert, toi, de celui que tu croyais m'avoir transmis, en me donnant ton nom? Et pourtant, tu te trompais, je ne rougissais pas de ton héritage, moi, j'en étais presque fier, car c'est à lui que je dois la volonté d'ÊTRE *par moi-même;* mais toi, père, tu souffres, tu rougis pour moi, je t'ai couvert du manteau d'injures qu'ils ont jeté sur moi, et je t'en vois brûlé. Pardonne-moi, père, car j'ai dû faire ce que j'ai fait pour réhabiliter glorieusement VOTRE NOM ; Dieu m'en a donné la puissance, et il m'a rempli de l'espoir de couronner ainsi ta vieillesse.

P. E.

CLV[e] LETTRE

A HASSENFRATZ [1]

Sainte-Pélagie, 28 juin 1833.

Merci de ta lettre, vieux camarade, quoiqu'elle soit un peu courte, et qu'elle ne me donne pas beaucoup de détails sur vos *plaisirs,* très-peu variés, il est vrai, et encore moins nombreux. Moi de mon côté je n'ai presque rien à t'apprendre. La prison se dépeuple chaque jour; Clichy vient d'y faire un gros vide; on y est sage comme en un couvent; c'est on ne peut pas plus édifiant. Les événements y sont rares. Aussi, je te le répète, je n'ai pas grand'chose à te dire; mais j'aime à causer un moment avec toi, et par toi, avec tous. Aussi je me hâte de te répondre.

Eh bien, grand bahutier, tu as dû avoir joliment à faire, pour arranger convenablement ton

1. Hassenfratz avait été mon camarade au lycée Napoléon, où il partageait souvent avec moi les honneurs de la *dernière* place en quatrième et en troisième. Il était fils du professeur de l'école.

donjon, et y mettre en batterie ta cuisine. Heureusement, tu n'es pas manchot; et je suis bien sûr que tu parviens, en réchauffant tes mauvais haricots et tes sales lentilles, à en faire des plats excellents. Je t'avoue même que, malgré notre vieille camaraderie, ce n'est pas toi que je suis disposé à plaindre le plus; et, si tu jouissais du bonheur de Lepage et Couvreur, si certaine personne faisait le voyage, je crois que tu te déclarerais toi-même le moins malheureux des prisonniers de Saint-Michel.

J'ai lu aujourd'hui une lettre du père Butoud, remise par lui à un piou-piou, et qui a été vingt jours en route. Celle-là, au moins, donnait des détails, mais nous les connaissions déjà presque tous par d'autres lettres. Le brave père Butoud, tu peux lui dire qu'il est bien aimé ici; car on y parle souvent de lui; et, quand il arrive une lettre, j'entends toujours dire : Comment va le père Butoud?

L'artiste Geoffroy ne paraît pas avoir grande envie d'aller rejoindre son ancienne famille Bainse, Toutpriant et toi, vous avez beau lui tendre la main, il fait la sourde oreille. Je crois qu'il aime mieux faire nos portraits que les vôtres.

Tu sais qu'on nous a enlevé pour Bicêtre Lacroix, Louisette et Vallier; et pour la Force, Basières, le tout, pour quelques bouteilles bues de travers, qui leur ont fait tousser de gros mots à la figure des gardiens, du directeur et des gendarmes; et aussi pour quelques chaises, lits et tables cassés.

Le pauvre Pluvinet a été conduit à l'hospice de Bicêtre. Il avait eu deux attaques de nerfs très-violentes, qui avaient fait craindre pour sa tête; il est beaucoup mieux.

Notre malade, ce malheureux Destigny, traîne, traîne toujours, et ne se relève pas. S'il en revient, il devra un fameux cierge à Gervais, qui l'a soigné merveilleusement.

Mon voisin Vigouroux travaille comme un enragé. Il fait tirer trois pendules en loterie, le 5 juillet, et a fait en quinze jours un apprenti (M. de Henry) qui fait et monte déjà assez proprement un mouvement de pendule.

Son camarade, Rojou, qui est aussi mon voisin, boit, rit et mange toujours, quand il ne dort pas. Je voudrais pouvoir envoyer sa recette au bon Saint-Etienne. Donne-lui une solide poignée de main pour moi, car je l'aime bien.

Duxelhoffer me charge très-spécialement de te faire ses amitiés.

Tu me rappelleras au souvenir de Marchand, de Jeanne et de M. Piégard. Bonjour aussi à Rogé et Lechat. Je suis fâché qu'ils aient autant oublié leurs visites à la salle Taitbout ; j'espère que la mémoire leur en reviendra un jour.

Je voudrais qu'un souvenir d'amitié fût agréable à Prosper. Le temps que nous avons passé ensemble ici ne serait pas de nature à me le faire croire ; mais je n'ai pas l'habitude de désespérer, à l'égard de ceux qui ne m'aiment pas et que j'estime ou que j'aime. Je suis toujours sûr que le moment de la justice viendra, et qu'on donnera *à chacun ce qu'il mérite*.

Quant à Bainsé, Lepage et Toutpriant, sans préambule, tu boiras avec eux, à ma santé, la première goutte de liquide potable, autre que le cidre, qui vous tombera du ciel. Je vous rendrai la pareille ici, et avec usure, pauvres reclus. Je dis : à *ma* santé, s'il y a deux coups à boire, le premier devant être pour les femmes. Buvons à leur affranchissement et à la reconnaissance de leurs droits; car il ne faut pas toujours parler des droits de l'homme *seulement*, surtout quand on est homme. C'est égoïste; et d'ailleurs il me

Voici le soleil.

Attends un nouveau grondement pour parler de ce que je te dis aujourd'hui ; jusque-là réfléchis, et ne m'écris même pas sur ce sujet avant que je te le demande.

Songe bien, surtout, que le CORTÉGE peut être RÉEL OU MYSTIQUE ; que je peux être entouré *à distance* aussi bien que *de près, intellectuellement* comme *matériellement, sans* ou *avec* contact, et que mon rêve doit n'être considéré que comme l'expression de cette autre idée. Il y a dans l'air quelque chose qui dit au PÈRE que les femmes songent déjà plus à lui que les hommes.

P. E.

CLIII^E LETTRE

A BARTHÉLEMY ENFANTIN

Sainte-Pélagie, 8 juin 1833.

Père,

Je te remercie du témoignage de tendresse que tu as voulu me donner, en cherchant à m'éclairer sur les dangers que ton affection redoute pour moi.

Je suis douloureusement peiné du mal que ces inquiétudes te causent.

Si tu ne souffrais pas autant pour moi, je serais heureux, car ma santé est aussi bonne que possible, et devant l'avenir, tu le sais, j'ai toujours l'âme tranquille et calme.

Je t'embrasse toi et Augustine avant votre petit voyage qui me fait plaisir, il sera bon pour tous deux.

Adieu, père.

P. E.

Je te renvoie les dispositions que tu m'as

Ménilmontant, à moins que la situation des apôtres dispersés ne devienne assez dangereuse pour piquer le courage de quelques virago. Mais la tribune des femmes ne me paraît pas devoir être le seul témoignage public de l'espoir qui est en elles, ou du moins il faudrait bien la perfectionner, quoique je sache très-bon gré à Reine, à Désirée et à Suzanne de ce qu'elle est.

La publication de la parole du 8 était un commencement. La petite préface *non signée* était sans doute tout ce qu'il fallait pour accompagner une œuvre de moi. J'ai vu depuis le mot d'Aglaé sur la duchesse de Berry, cette fois-ci signé, mais d'*initiales* seulement; c'est un pas encore. Le journal de Suzanne n'est signé également que de *noms de baptême*. Tout cela ce sont des préparations à œuvre publique de femme, mais ce n'est pas *œuvre de femme*. Et comme aujourd'hui que je t'ai fait parler à Cécile des *actes des apôtres*, tu me dis et elle me dit que cela *leur* est impossible, si je croyais à cette impossibilité, je n'en attendrais pas moins une *œuvre de femme*. Celle-là, ou une autre, il me semble qu'il y en a une d'annoncée.

C'est à ce dernier paragraphe que tu peux réduire le résumé de tout ce qui précède; car, je te le répète, c'est un bout de mes antennes et non ma tête que tu vois.

Je ne sais donc pas quelle œuvre elles peuvent faire, puisqu'il paraît que je me suis trompé dans le choix que d'abord j'avais fait. Je renonce volontiers à leur entendre chanter les faits et gestes de leurs chevaliers, mais non à les entendre chanter. — Je n'en regrette pas moins jusqu'à nouvel ordre de ne pas entendre accorder leurs instruments pour célébrer les compagnons de la femme.

Tu vois, au reste, que je m'amuse à causer longuement avec toi pour mon dimanche, car tout ce que je te dis là j'aurais pu le réduire infiniment en me bornant tout simplement à transcrire les lignes suivantes de la lettre de ta mère :

« Puisque toi, toi seul aujourd'hui formes un
» centre, tu aurais bien fait de prier toutes les
» personnes éparses, comme Duguet, Bar-
» rault, etc., de t'écrire ce qu'il y aurait de
» plus remarquable dans leurs excursions, et
» de faire connaître ensuite à tes correspon-
» dants, par des circulaires, ces événements

» qui tiendraient les fidèles ou même les apôtres » en haleine. »

Quand une femme s'exprime ainsi, je n'ai plus rien à dire; j'espère que la voix qui appelle cet œuvre est bien claire.

Cécile lira certainement ce passage avec joie.

Adieu, monsieur l'*opposant;* je vous ai déjà dit plus d'une fois que vous étiez un rusé diplomate.

P. E.

CLII^E LETTRE

A ALEXIS PETIT

Je ne sais pas, en ce moment, quels autres travaux tu aurais à y mettre.

A propos de travaux passés, je désirerais jeter les yeux sur mes leçons de la salle Taitbout qui sont sténographiées et n'ont pas été rédigées. Fais-moi les passer.

Quant à la reliure de la collection des origi-

naux, je crois que ce serait difficile; c'est d'ailleurs une chose qui regardera Fournel qui en aura la garde, comme tu le remarques fort bien. Il verra ce qui lui conviendra.

Encore un ami de la Charte intéressant, pour l'affaire de Lamaillauderie à Rennes; il faut l'envoyer à Fournel, ainsi que ceux d'hier de la Sarthe et de Nantes.

Fais-moi le plaisir d'écrire à Bontems (à la verrerie de Choisy-le-Roi, près Paris), pour lui demander si la lettre de moi qu'il a retrouvée dans les papiers de Thibaudeau, est celle de février 1830. Si ce n'était pas celle-là, le prier de te l'envoyer, ou au moins copie. J'aimerais mieux dans tous les cas, quelle qu'elle soit, qu'il te renvoyât l'original, et il ne s'y refusera pas en lui disant que c'est pour les archives. Tu mettras sur l'adresse : *en son absence, à M. Vital-Roux.*

Tu diras à Bontems que, s'il avait d'ailleurs quelques papiers intéressants de doctrine à te remettre, il te ferait plaisir. Je crois que Thibaudeau a dû aussi laisser quelques livres qu'il serait précieux de ravoir par là : peut-être a-t-on là un *Organisateur* complet dont on pourrait faire cadeau au père. Dans tous les cas il doit y avoir

CLVIII^e LETTRE

A J. HENNECART

17 août 1833.

Mon cher Jules, je vais quitter Paris et la France dans peu de jours, et je me suis à peu près fermé jusqu'à mon départ, ne recevant absolument que les personnes qui s'occupent des préparatifs de mon voyage, et qui doivent concourir à l'œuvre que je vais entreprendre. Vous me demandez si affectueusement de lever pour vous la consigne que je ne puis m'y refuser. Venez donc le jour que vous voudrez et à l'heure que vous voudrez.

Je vous fais mon compliment pour votre nouvelle paternité.

Amitiés d'Holstein et de moi.

P. E.

CLIX^e LETTRE

A J. HENNECART

Ménilmontant, 28 août 1833.

Mon cher Jules, je voulais envoyer la tettre incluse à M. Ardoin par E. Humann, mais il retarde son départ. Je vous prie donc de faire passer ma lettre à votre beau-frère. Vous verrez là ce que je vais faire. Avant de partir je veux vous remercier, mon cher ami, de votre dernière visite, c'est-à-dire en cherchant à ce que mon remerciement soit une instruction.

Rappelez-vous que, lorsque vous m'avez parlé de votre situation actuelle, je vous ait dit qu'elle était douce, sans contredit, en ce moment, mais que je vous engageais à songer à ce qu'elle serait devant la douleur, la maladie, la vieillesse et la mort. — Rappelez-vous encore que, dans un jour douloureux où vous veniez de perdre des espérances de père, où le choléra décimait tout le monde, pauvres et *riches,* vous êtes venu, bien triste et bien souffrant, m'apporter quelques

écus pour soulager de pauvres malades, des mères privées de leurs enfants ou de malheureux orphelins. Ce jour-là vous faisiez de graves réflexions sur les *misères* de la vie, sur les douleurs de votre *propre existence.* — Rappelez-vous enfin et relisez, je vous prie, ma lettre sur votre mariage, car je crains que vous n'ayez pris la route tout à fait inverse de celle que je vous indiquais.

Rodrigues, m'avez-vous dit, a ri quand vous lui avez parlé de vos occupations botaniques. Et moi je n'ai pas ri, mais je vous ai engagé à étudier la *géologie* et surtout l'ANTHROPOLOGIE (ce qui comprend l'histoire, la politique et la morale), quand vous m'avez dit votre vie au milieu des *plantes*.

Vous m'avez dit encore que vous vous mettiez en *garde* contre le monde, quant à votre bonheur de famille et quant à votre propriété, et je vous ai répondu qu'ainsi vous nous regardiez *tous* passer en spectateur, plus indifférent aux affaires des hommes que Linnée ne l'était aux espèces et aux genres qu'il observait. Vous ne prenez même de la *science* que dans un but de pure consommation, en amateur, sans ambition de faire tourner vos études au profit des *autres*,

pour *tuer le temps*. Prise ainsi, la science est une nourriture indigeste, défiez-vous d'elle.

Enfin vous avez rétréci votre cercle d'affections autant que possible, et avez rassemblé sur un très-petit nombre d'êtres très-périssables, très-changeants, toute la tendresse dont votre cœur est capable ; eux seuls vous attachent; du moins eux seuls vous inspireraient et vous commanderaient des *sacrifices ;* c'est bien peu, c'est trop peu, non pour aujourd'hui peut-être, mais pour demain, pour l'éternité.

Tout cela doit vous faire sentir que je vous vois marcher dans une atmosphère qui dessèche plus que le soleil d'Orient ; et j'en suis fâché, et nous nous connaissons depuis trop longtemps pour que je ne vous sache pas bon, aimant et non végétant ; je ne voudrais donc pas que mon demi-silence de l'autre jour vous parût une approbation, et pour ainsi dire un appui dans votre voie.

Mon langage vous paraîtra peut-être dur, mon cher Jules, mais c'est la seule manière dont je crois pouvoir vous être utile. Il me semble que c'est le meilleur souvenir que je puisse vous laisser, quand bien même je serais un peu injuste et exagéré dans l'avertissement que je

vous donne. J'espère que, même en le jugeant ainsi, vous me saurez gré de laisser ainsi près de vous en quelque sorte un ange gardien qui vous empêchera de vous abandonner trop facilement à une pente qui mène droit à l'égoïsme pur. La vie vous sourit trop, en ce moment, pour que vous n'ayez pas besoin de voir quelquefois, dans vos méditations, sa figure sévère, qui vous rappelle ceux en qui vous chercheriez la consolation, si tout ce que vous avez aujourd'hui vous manquait, santé, fortune, amour ; qui vous remette en mémoire ceux qui ont besoin du secours des heureux du moment.

Combien d'hommes, par exemple, ont besoin, comme vous peut-être, de cultiver la science et *ne le peuvent*. Peut-être un Cuvier naîtrait-il, si vous l'aidiez de toutes les démarches et les dépenses que vous faites pour apprendre, très-imparfaitement et comme passe-temps, la Flore des environs de Paris ; et, soyez-en sûr, le bonheur que vous auriez à avoir découvert, cultivé, arrosé une pareille plante, serait plus grand encore que celui de Rousseau devant une pervenche.

Aimez et soutenez ceux que vous croyez plus

utiles que vous au bonheur de tous, c'est la meilleure manière de combattre l'égoïsme.

Adieu, au revoir.

P. E.

CLXᵉ LETTRE

A A. B....

Août 1833.

Mon cher Achille, je pense qu'avec les hommes qui te remettront cette lettre, il te sera agréable de parler de ta plus vieille amitié. — Je t'écris pour que tu saches mon départ de France et pour que tu m'aides à l'effectuer, car je compte toujours sur toi. Je te demande de consacrer à tes vieux souvenirs une partie de ton présent, car si tu regardes ceci comme un *sacrifice,* je m'en réjouirai pour toi et pour moi. Pour moi, parce que cela me prouvera que tu m'aimes toujours ; pour toi, parce qu'il est rare aujourd'hui

de sacrifier quelque chose à ses affections de cœur et que pourtant cela est bon et beau.

Je crois, d'après ce que je dis à Ribes de la prochaine disparition de France de tous les hommes qui y professent publiquement notre foi et qui la propagent par notre *costume,* je crois, dis-je, que tu ne verras pas d'inconvénient personnel à favoriser une chose qui, dans la position où tu es, doit te paraître favorable à la tranquillité publique et qui d'ailleurs obligera,

Ton ami.

P. E.

Je crois devoir cette lettre à notre vieille amitié, quoique tu n'aies pas répondu à celle que je t'écrivais à une époque douloureuse pour toi ; mais je ne veux pas quitter la France sans être bien certain de ce que je suis encore pour ceux qui m'aimaient autrefois.

Je partirai probablement de Paris le 28, jour de la fête de ma mère et d'Auguste, et anniversaire de ma condamnation à une année de prison.

Si, comme je l'espère, tu me fais une réponse, adresse-la, je te prie, à Ménilmon-

tant à Holstein, je pourrais être parti avant son arrivée.

P. E.

CLXIᴱ LETTRE

A A. B....

A bord d'*El-Principe-Hereditario*,

Marseille, 22 septembre 1833.

Mon cher Achille, je pars sans avoir de réponse de toi à la lettre que je t'ai écrite il y a plus d'un mois ; j'apprends seulement que tu as cru devoir en parler à Saint-Cyr. Ton silence et les confidences que tu as cru pouvoir faire de la demande *intime* que je t'ai adressée, me causent quelque peine ; mais j'avais eu la volonté de m'y exposer. D'ailleurs je conçois que tu aies pris du temps pour réfléchir et que tu aies désiré l'avis de quelqu'un qui m'aime. Cependant, un mot d'adieu, provisoirement, m'aurait été

agréable, et tu ne dois pas être étonné que je m'attende à quelque chose d'agréable de ta part.

Pour que les choses ne se soient pas passées comme je le désirais, il faut que tu aies considéré comme un devoir, toi aussi, de m'infliger une espèce de punition pour ma conduite depuis quelques années, et pour cela je ne t'en veux pas; toutefois, je désire que cela soit pour toi l'occasion de te rendre compte de ta justice et de reviser tes arrêts.

Si j'avais voulu, autrefois, faire une vaste entreprise pour laquelle un assez grand nombre d'hommes jeunes, dévoués, instruits, m'auraient été nécessaires, tu m'aurais donné le conseil de chercher une bonne somme d'argent, pour solder ces hommes et acheter leurs services. J'ai pris une autre route, j'ai cherché des *hommes*. Le fait est qu'il existe aujourd'hui un assez bon nombre de jeunes hommes instruits, enthousiastes, ardents, dont la volonté est vigoureuse, qui sont passés à l'épreuve du travail, de la misère et, qui pis est, à celle des insultes des sots et des grossières insultes des ignorants, la plupart, ingénieurs ou médecins, qui ont, pour celui qu'ils nomment le père, une confiance, un dé-

vouement que le monde considère comme un véritable *fanatisme*.

C'est qu'en effet j'ai cru qu'on ne pouvait rien faire de grand, sans être, avant tout, aimé et admiré de ceux qui doivent vous aider.

Pour obtenir ce résultat, j'ai pris une voie extraordinaire, cela est vrai, tu ne l'as pas comprise, il n'y a rien là d'étonnant; mais le résultat est, sans contredit, atteint, tu ne saurais en douter.

Il est encore vrai que cette marche étrange, en raison même de l'affection et du dévouement qu'elle inspirait à quelques-uns, a soulevé les dédains et les mépris de plusieurs, elle m'a fait accuser d'escroquerie, moi qui me ruinais pour nos dépenses communes, et je me suis vu condamner pour immoralité, moi célibataire ! Mais vraiment ces accusations et ces condamnations seront presque des plaisanteries un jour, et, Dieu merci, il est peu d'hommes éclairés aujourd'hui qui pensent que je méritais les unes et les autres.

Si la justice sociale s'est aussi grossièrement trompée avec moi, réfléchis, mon cher ami, à ta propre justice.

De quoi m'accuses-tu? Sans doute d'avoir

voulu troubler l'Etat, quand presque tous les hommes que j'ai rendus saint-simoniens seraient encore, sans moi, républicains ardents, chauds révolutionnaires. D'avoir bouleversé la morale ? Quand ces mêmes hommes vivaient autrefois, comme nous vivions l'un et l'autre, et comme tu vis peut-être encore, avec la femme du *voisin* ou les filles du *public !* D'avoir porté un costume ? Eh ! si tous les *conspirateurs* et les hommes *immoraux* voulaient porter des costumes avec leur nom sur la poitrine, combien la police serait facile ! De croire en Dieu ? Oh mon Dieu ; si je n'y croyais pas, je répondrais autrement à ton constant silence.

Mon cher Achille, quelque légitimes que te paraissent les motifs pour lesquels tu me tiens rigueur, notre ancienne amitié devait te commander au moins de me faire une réponse ; tu ne l'as pas fait ; et cela seul doit te faire douter de la légitimité du blâme que tu crois avoir à jetter sur moi.

En ce moment où l'œuvre que je vais entreprendre est vue avec intérêt par le gouvernement, où nous recevons des autorités et en général de tout le monde, les égards et les vœux que nous avons droit d'attendre, où l'opinion

publique commence à ne plus rire et à ne plus s'irriter de ce qu'elle n'a pas compris, de ce qu'elle a blâmé en nous, pour confesser un peu les qualités qu'elle n'a jamais pu nous contester ; à l'heure où ceux qui m'aiment doivent éprouver un peu de sollicitude et de douleur de mon départ de France, toi, préfet, homme éclairé et mon plus vieux camarade, tu m'as refusé la main, et le denier d'adieu, et même un souhait ?

Je te le répète, je ne t'en veux pas, mais je dois te faire réfléchir sur cet acte plus extraordinaire que tout ce que tu peux appeler nos folies.

Cette nuit même, je pars. Adieu !

P. E.

CLXIIe LETTRE

A FOURNEL

Alexandrie, octobre 1833.

Demain, mon cher Henry, je désire voir le grand navire et l'arsenal, peut-être aussi un grand magasin du Pacha.

Barrault doit me faire dire aujourd'hui l'heure à laquelle le capitaine aimera le mieux recevoir notre visite; selon cette heure, ce sera notre première ou notre dernière visite.

Je serai accompagné dans ma course à l'arsenal de toi et de Barrault, de Lambèrt, Holstein, Ollivier, Duguet et Petit et de plus de notre brave capitaine Vianelli, et, je pense, aussi du lieutenant Daussier en uniforme.

Le rendez-vous sera à notre bord, à l'heure que je fixerai ce soir. Tous s'y rendront.

Le reste des hommes de Barrault viendra avec moi au bâtiment de guerre.

Nous dînerons tous à notre bord au retour de

ces courses ; s'il était trop tôt, nous ferions une petite promenade aux bâtiments du palais.

Selon ta visite à Mimault, dont je désire savoir ce soir le résultat, j'irai le voir lundi ou demain même, en me détachant un moment, avec toi et Holstein, de notre escorte.

Je fais passer un double de ce billet à Barrault, afin que tout marche d'ensemble.

A ce soir, en personne ou par lettre fais-moi savoir ce que je te demande.

La main à Lambert.

P. E.

CLXIII[e] LETTRE

A BARRAULT

Du Vieux-Caire, novembre 1833.

Mon cher Barrault, les hommes que tu avais envoyés au Caire ont bien rempli leur mission ; l'accueil qui nous a été fait à tous en est la

preuve, et je désire faire remonter vers toi la satisfaction que j'en éprouve.

Notre voyage est très-lent, je ne redoutais point cette lenteur; nous avons été dépassés par la petite troupe de campagnons, ils étaient tous casés avant mon arrivée, ce qui me fit plaisir.

Tous sont en bonne santé.

La pierre vivante sur laquelle j'ai posé le pied ici, l'homme qui m'a donné la main d'hospitalité, le général, ne sera pas seulement un brave du vieux monde, il aborde franchement le monde nouveau, il y veut sa place.

Je n'ai rien à te dire de mes projets, mais je te dois quelques mots sur la communication que tu m'as faite avant ton départ; j'ai voulu prendre le temps de la réflexion pour y répondre. Ollivier d'ailleurs m'a peut-être imparfaitement rendu quelques-unes de tes pensées, dont nous ne nous étions pas entretenus, mais que tu lui avais paru désirer m'être communiquées; je tiens à te dire comment je les ai senties.

Tu lui as parlé d'une série de prophéties d'appel à la MÈRE (je dis à la MÈRE et non à la FEMME) dont le compagnonnage formé par toi à Lyon, et dissous par toi à Alexandrie, serait le premier terme.

Le prophète force l'humanité à passer par la voie que Dieu révèle à ses voyants ; et pour cela Dieu inspire au prophète une foi *invariable* dans sa propre parole, si bien que l'événement seul peut faire *changer* le texte de la prophétie.

C'est à cette condition que le prophète inspire sa foi et qu'il contraint le fait à prendre la forme dite.

Tout ce qui dans ta première prophétie sur la venue de la MÈRE ne s'accomplirait pas dans le *temps* annoncé ou dans le *lieu* désigné, me paraît donc susceptible de *changement ;* mais, jusqu'à ce que tout le *temps* soit écoulé, ou jusqu'à ce que l'événement se soit passé dans UN AUTRE *lieu* que le *lieu* désigné, le moindre *changement* à la prophétie me paraît une erreur, une faute.

C'est dans ce sens seulement, que je conçois des prophéties *successives.*

Un autre que toi pourra dire que la MÈRE paraîtra en Amérique, ou la mère en chrétienne, mahométane, fille de Brahma ou de Boudha. Mais TU as dit qu'ELLE paraîtrait à Constantinople et qu'ELLE était juive, rien au monde ne me paraît pouvoir te faire croire qu'ELLE n'est pas en ce moment même à Constantinople, et

qu'ELLE n'est pas juive. Que si tu changeais de foi sous ce rapport, ce serait te dépouiller toi-même de la robe de prophète.

Je crois donc avoir mal compris Ollivier, ou que tu as été mal compris par lui, car je suppose que ta pensée est en harmonie complète avec ce que je viens de te dire : s'il en était autrement, j'appelle ton attention sur ce sujet.

A moi, tu as parlé d'une œuvre industrielle, dans le dernier des mondes connus. Mes premières réflexions ont eu pour but de me faire saisir le lien qui existait entre cette œuvre et celle que tu as accomplie cette année pendant ma prison; je ne l'ai pas pu.

Tu sais que, sans avoir cherché à te donner une mission, maintenant que la liberté m'est rendue, je t'ai cependant plusieurs fois indiqué, dans mes premières conversations à Alexandrie, que je croyais, quelle que fût la destinée que tu te sentirais aujourd'hui, quelle devait se rattacher très-visiblement à l'œuvre que je ferai ; cela je le pensais par amour pour tous et aussi par amour pour toi.

Je conçois, mais pour plus tard, plusieurs œuvres industrielles se faisant sous l'inspiration de la foi que j'ai donnée au monde dans l'égalité

de l'homme et de la femme, aujourd'hui je ne *les* conçois pas.

Tu as pensé devoir faire un premier appel en France à des hommes de science et d'industrie; or c'est précisément l'appel que j'ai annoncé devoir prochainement se faire et que Hoart et Bruneau, Massol et Rogé et bien d'autres, dans les journaux, préparent.

Je ne sens pas ces deux appels simultanés, pour des œuvres semblables. Je ne les conçois qu'autant que je ferais un appel, pour Fournel à Suez, pour toi dans l'Océanie, et pour Michel à Panama; mais nous n'y sommes pas encore, quoique le rêve industriel de ma vie, quoique ce soient là les stations de mon voyage sur le globe, que Saint-Simon nous a donné à exploiter.

A toi, l'Océanie; certes, Dieu le veut, il t'a fait naître dans l'île de France, il t'a fait rêver dans toute ta jeunesse des terres nouvelles, des peuples à civiliser, un engendrement complet de la brutalité à une grande et noble vie.

Il y a trois ans nous commencions le *Globe;* une année après nous faisions l'appel à la *femme,* et Bazard nous quittait; l'année dernière le PÈRE se préparait à la prison, et envoyait ses

enfants par le monde ; notre vie va vite, je suis au Caire aujourd'hui, et j'espère bien que, l'année prochaine, à semblable époque, nous aurons parcouru, dans l'espace, une étendue au moins égale à celle qu'en 1830 nos travaux théoriques nous ont fait visiter dans le temps ; j'espère que nous serons en position de *pratiquer nos théories* INDUSTRIELLES. Mais ne précipitons rien cependant; marchons vers l'Océanie et Panama par le plus court et aussi par le meilleur chemin possible ; les deux derniers seront en jeu lorsque le premier sera fait ; préparons-les toutefois ; mais préparons-les avec mesure et calcul. Ainsi Michel sera bientôt à son poste, et il y sera sous une forme convenable. Sous quelle forme dois-tu gagner le tien? C'est là que je commence à ne pas bien sentir tes projets.

Tu as jetté un regard en arrière sur la France, et tu songes à y prendre un point d'appui : je crois que tu as tort et que tu perdras ainsi un temps précieux, sans que l'Occident te renvoie une seule inspiration, un seul secours. Je te l'ai déjà dit. Méhemet ne s'empare pas en ce moment de l'embouchure de la mer Rouge, de Moka, de l'Hyémen, pour rien. Il n'y a qu'un pas de Moka à l'île de France, ou de Moka dans

l'Inde, soit que le vent souffle du Nord ou de l'Ouest ; c'est par là que l'inspiration se trouve ; l'apôtre la rencontre en marchant sur sa route et non derrière lui ; ton but, c'est l'Océanie, marche donc.

J'ai dit tout ce que j'avais à te dire.

Pendant ma longue course sur le Nil, mes pensées ont été le plus souvent à toi, cher fils ; j'ai senti que je ne t'avais pas donné à Alexandrie tous les témoignages d'affection que ta grande et belle mission de cette année te donnait le droit d'attendre de moi ; car nous nous séparions sans que je comprisse bien ta vie ACTUELLE, moi qui étais si pénétré de la grandeur de ta vie passée et des richesses de ton avenir ; mais j'espère que tu as su t'expliquer l'apparente froideur du PÈRE. J'étais mal sur ce navire, j'étais encore en prison ; j'avais toujours par la mer l'air pesant d'Occident sur ma tête ; je n'avais pas franchi la barrière d'Orient, je n'avais pas vu son fleuve miraculeux, ses hommes si beaux et si forts, sa terre si fertile, et, aujourd'hui encore, je n'ai pas respiré ses parfums, je n'ai pas vu ses femmes. Je voudrais, en moi, surtout pour toi, plus de tendresse ; mais je n'ai sous les yeux que ces immenses pyramides qui forcent le cœur à se

dresser, à se grandir, et ne donnent pas l'épanchement que le mien désire.

Adieu, écris-moi, fais mieux peut-être, car je crois que je te verrai sinon au Caire, peut-être au désert.

La main à Maréchal. Que Charpin t'aime encore un peu plus par amour pour moi. Je les aime tous deux pour la belle place qu'ils occupent.

P. E.

CLXIV^{e} LETTRE

A ARLÈS, A LYON

Le Cairo, 17 mars 1834.

Mon cher Arlès, j'ai reçu par Vincent les 600 francs que vous m'avez envoyés ; ils arrivaient à temps.

Vous verrez bientôt Holstein, Fournel, Duguet ; tous trois vous parleront de notre situation actuelle, chacun à sa manière. Le langage

de Duguet et celui d'Holstein se ressembleront, celui de Fournel sera peut-être tout à fait différent (vous savez qu'il y a deux natures).

Je ne peux aujourd'hui vous donner les détails qu'ils vous porteront. Sachez que, pour moi, je suis aussi content que je suis bien portant, ce qui veut dire très-bien des deux côtés.

Les choses marchent comme je pouvais le désirer, mon pied est sur bon sol et ma tête en bon air.

Holstein s'en va en France, près de ceux qui m'aiment, sentant que sa mission est de me laisser, pour le moment; et son départ, malgré la peine qu'il nous a causée à lui et à nous tous, nous a donné à tous la joie d'un devoir accompli.

Duguet est chargé par moi d'une grande mission qu'il vous fera connaître.

Fournel a refusé une place d'ingénieur avec 10 à 12,000 francs d'appointements, et de pouvoir se mêler de tous les travaux d'Égypte; il vous expliquera les motifs de ce refus. Duguet vous dira aussi comment je l'explique ; Holstein également, car tous deux adoptent mon explication.

Quand vous aurez vu Duguet, je serai bien

aise que vous teniez Michel au courant de tout ce que vous aurez appris, si vous êtes en correspondance avec lui.

Dites à Decaen que deux hommes de Carpentras sont venus offrir au pacha de lui faire de la faïence et qu'ils ont été on ne peut mieux accueillis. Le pacha leur fait monter leur fabrique et des commandes considérables leur sont déjà données. Je lui ferai savoir quelle tournure prend cette affaire.

Je suis tantôt sous la tente, tantôt sur une barque naviguant sur le Nil, tantôt chez le général Soliman-Bey ou le général Hattein-Bey, et dans peu de jours fixé plus positivement aux lieux où le pacha a ordonné un immense travail (un barrage du Nil), campé au milieu des travailleurs, et près d'une école polytechnique en herbe qui pousse sous notre souffle.

Je vous le répète, tout va bien, vous verrez par Duguet l'appel que j'avais promis de faire à cette époque, et les limites dans lesquelles je le renferme pour le moment. Mais je crois bien que peu après le départ de Duguet, sinon avant, j'aurai à étendre ces limites.

Le retour de Fournel, d'après ce que vous savez et espérez de notre vie et surtout de la

mienne, sera très-vite compris par vous, j'en suis sûr, dans ses heureuses conséquences.

Tous ici se portent bien ; je n'ai que Lambert auprès de moi en ce moment, les autres sont logés en ville, et *chez eux*, chacun à sa place.

Les 600 francs serviront probablement en grande partie au voyage de Duguet, car nous vivons ici assez miraculeusement ; vous avez pu en juger, vous qui savez ce que nous avons emporté et ce qu'on nous a envoyé.

Je vous serre la main à vous et à Decaen, bien fort. Adieu.

P. E.

CLXV^e LETTRE

A HOLSTEIN

Le Caire, 17 mars 1832.

Mon vieux, voici mon appel promis aux capitaines, il te fera juger de la position. Je te recommande de ne livrer copie de cette lettre à

personne, et de n'en donner communication qu'avec grande discrétion. Tout va bien, très-bien, tu te retrouveras en France, avec Duguet, dans un bon moment, et ta présence y sera très-bonne en même temps que celle de Fournel. Tu pourras donner un bon coup d'épaule à Duguet pour sa mission. — Quand tu seras à Paris, je te prie aussi d'aider Duguet à mettre en ordre, aux archives, les pièces que toi et Fournel rapportez en France. — Hattein-Bey a présenté très-bien au pacha notre position de volontaires, en se servant du mot d'hôte (*missafir*), et cette forme a souri au pacha, surtout quand Hattein-Bey a dit que mon intention était d'appeler près de moi d'autres ingénieurs français au même titre. Le pacha a donné l'ordre de nous traiter en *missafir*, et Hattein-Bey s'occupe de réaliser cet ordre. — Nous aurons donc la tente, la table et les instruments : voilà tout ce que je voulais assurer à la troupe que j'appelle. Surtout qu'aucun regret de la position que tu as prise ne vienne t'affliger ; il faut que je sois autre chose que *missafir*, pour que nous nous revoyons pour tous et pour nous-mêmes : d'ailleurs, je te le répète, ta présence en France me paraît excellente, au moment où Fournel et Duguet y seront, et

meilleure encore lorsque la petite troupe sera partie, car alors tu seras seul homme représentant le PÈRE en France.

Le pauvre Goin est mort ici de la petite vérole. Fournel doit partir après-demain. Ollivier, Petit, Duguet, Urbain, Lambert, qui est près de moi, se portent bien. Je les ai vus tous, excepté Petit que je verrai dès que Fournel sera parti, et qui pourrait bien aussi retourner en France, s'il veut écouter le conseil que je lui en donnerai. Je l'y verrai, sous tous les rapports, avec grand plaisir, en ce moment.—Adieu, mon vieux, embrasse Auguste pour moi, et fais mes compliments affectueux à sa bonne femme. A toi, la main que je n'ai pas serrée, quand tu m'as quitté. Adieu.

P. E.

CLXVIe LETTRE

A HOART ET A BRUNEAU

Vieux-Caire, 19 mars 1834.

Capitaines, j'ai reçu hier votre troisième lettre, et elle m'a réjoui ; à distance nous sentons bien la même vie; vous êtes prêts quand je vous appelle.

Depuis ma lettre du 16, j'ai donné l'ordre à Petit de partir avec Duguet; selon tout espoir ils seront en France, même avant Cécile et Fournel, et passeront peut-être par l'Italie.

Duguet et Petit sont ceux qui ont eu le plus de relations intimes avec ceux qui nous aiment; leur concours abrégera le voyage, je charge d'ailleurs spécialement Petit de s'occuper, principalement, avec Bruneau, de l'ordre matériel et financier de toute la troupe. Je désire également qu'il voie quelques artistes, et les décide, lui qui a vu et broyé les chaudes couleurs de ce pays, et qui a dessiné quelques-unes de ses belles formes, à venir faire un pèlerinage plus

fructueux pour l'art, que les sempiternels voyages de Suisse et d'Italie.

En général, vous tous, vous aurez à déterminer, en dehors de la troupe de *volontaires ingénieurs,* la venue dans ce pays de l'*amateur* transformé, de l'*oisif* religieux, du *consommateur* qui communie, saintement avec l'immensité; et ces hommes seront en dehors de vous, mais à côté de vous; car des compagnons de voyage tels que vous sont une *bonne fortune* pour eux, et eux-mêmes, ainsi que leur fortune, seront une bonne compagnie pour vous.

Je charge particulièrement Petit de mettre l'ordre dans votre bibliothèque et votre matériel d'instruments et de modèles, chose que je recommande aussi très-fortement à vous deux et aux ingénieurs qui viendront avec vous; car, je vous le répète, cette *pacotille* scientifique est d'une haute importance.

Je charge Duguet et Petit de s'entendre avec vous par correspondance dès qu'ils toucheront terre, sur leur voyage de France, et ne leur donne aucune instruction spéciale à cet égard, leur laissant le soin de distribuer leur temps de la manière qu'ils jugeront le plus utile.

Ils vous transmettront la copie de quelques instructions générales que je leur ai données.

J'ai reçu également une lettre de Rogé, et j'ai su que depuis il avait écrit que sa musique de cuivre marchait, encore une fois ; j'espère, avant peu, lui donner l'ordre d'amener ses hommes en même temps que vous ; il ne me parle pas de Massol.

David s'occupe de faire des airs arabes pour la musique de cuivre, je les ferai envoyer dès qu'il y en aura d'achevés, afin que Rogé les fasse apprendre.

Abric a fait de jolis portraits, dont vous verrez des échantillons ; mais il n'a pas encore fait le buste du pacha, les choses sont pourtant préparées de manière que cela ne peut manquer.

Toché a fait des démarches pour être employé à une œuvre agricole ; son affaire paraît en bon train ; Ollivier s'en occupe aussi, mais en *volontaire,* tandis que Toché demande un emploi et des appointements.

Urbain écrit ; sa tête travaille beaucoup ; comme à David la venue de la Mère et des femmes sera bien douce chose.

Quant à Lami et Cognat, j'ai peu de choses à vous en dire. Reboul est dans une grande pro-

priété, il est chargé d'en surveiller l'exploitation, il y gagnera, j'espère, la connaissance de l'ouvrier arabe et pourra être utile plus tard.

Collin étudie et écrit, il a fait une continuation de l'*Histoire d'Égypte,* de Mangin, avec et pour ledit Mangin, qui l'a mis en possession de matériaux qui lui seront utiles.

Je ne sais ce que fait Granal, mais, je crois, peu de choses.

Capitaines, dites à la bonne et énergique Marie, que son zèle dévoué nous va bien au cœur; nous l'embrassons, moi et Lambert.

P. E.

NOTE

LUE A LINANT, AU BARRAGE

19 mars 1834.

Les travaux réels de construction ne commenceront qu'à la campagne prochaine.

Toute celle-ci sera employée à la *préparation,*

Savoir : — plans et nivellement, apport de matériaux, établissement des chantiers, magasins et ateliers, construction des instruments de travail et des chemins de transport.

Préparation de quelques compagnies modèles de terrassiers, et faire établir, le plus promptement possible et pour un nombre assez considérable d'élèves, l'école polytechnique dont le noyau est déjà ici, et, qui dans un an, sera une pépinière productive, et un magasin d'instruments de travail.

Faire venir de France quatre ingénieurs praticiens, anciens élèves de l'École, accompagnés de huit piqueurs habiles.

Tous venant comme *volontaires* se placer sous les ordres de Linant et n'ayant de relation de service qu'avec lui, comme Lambert les a eues. — On obtiendra seulement pour eux un titre quelconque pour leur donner autorité suffisante sur les ouvriers ; la question des appointements est inutile à examiner ; ceux qu'on allouera suffiront toujours.

Ces ingénieurs seront absolument ce qu'ont été souvent dans la guerre des officiers étrangers s'engageant comme volontaires dans une armée en campagne.

Ces ingénieurs formeront, par le fait, le conseil de Linant, mais conseil *privé*, sans relations *officielles*.

D'ici là, Lambert s'occupera activement près d'Adhem-Bey et ici de la formation de l'école polytechnique.

P. E.

CLXVII^e LETTRE

A DUGUET

Vieux-Caire, 19 mars 1834.

Tu m'as fait, ce matin, une question relative à Machereau, à laquelle j'ai répondu trop légèrement, ne pensant pas qu'elle eût la portée qu'il serait possible que tu lui donnasses, et je suis bien aise d'y répondre par écrit, parce que ma réponse te servira de règle pour tous les cas analogues.

Tu m'as demandé : Puis-je dire à Machereau le but de mon voyage? J'ai répondu : Oui; et je

le répète : Oui, mais il y a, entre dire le but de son voyage à Hoart, ou le dire à Machereau, une échelle à mille échelons, et ce sont ces échelons que je te demande, en général, de *numéroter,* de manière à ce que chacun ait sur *le but de votre voyage* la notion qui lui suffit. — Ma réponse de ce matin voulait dire qu'une fois à Alexandrie, tu n'avais à faire mystère à personne du motif de votre voyage, tandis qu'il est encore inutile d'en parler ici, sinon à Linant, à Hattein-Bey. Ici vous avez à dire : j'*ai mission du Père;* et voilà tout. Plus loin, vous aurez à dire : *je vais chercher des hommes,* et encore, inutile de le dire à tous. Enfin, en France, vous direz *quels hommes;* et encore, inutile de dire *quels hommes* à tous.

Ceci est une instruction que je te recommande.

P. E

CLXVIIIe LETTRE

A FOURNEL

Vieux-Caire, 3 avril 1834.

Avant ton départ, mon cher Fournel, ne prévoyant en aucune façon que vous viendriez, Cécile et toi, passer encore plusieurs jours sous le même toit que moi, j'avais désiré avoir avec toi un dernier entretien, et, afin d'en déterminer l'esprit, je t'avais fait dire par Lambert qu'il n'y serait pas question du *passé,* mais seulement de l'*avenir.* Je vais te rappeler les résultats principaux de cet entretien, c'est-à-dire les choses sur lesquelles nous sommes tombés d'accord.

Nous sommes convenus, toi et moi, que le barrage du Nil, dont les préparatifs de construction sont commencés, était, en ce moment, l'œuvre industrielle qui, dans le monde entier, offrirait le plus *grand atelier,* la plus nombreuse armée de travailleurs, et, selon toute apparence, l'exécution la plus *rapide* sinon la plus *régulière;*

Que cet atelier, *par conséquent,* était le meilleur *lieu* d'initiation, non pas à la *science* industrielle, mais à la conduite de grandes *masses* de travailleurs ; non pas pour former un Riquet ou un Navier, mais pour l'éducation d'un Napoléon de l'industrie ;

Que ce serait un grand service rendu à cette œuvre, à l'Égypte et à l'humanité d'appeler des ingénieurs instruits d'Europe à venir joindre leur *science* à l'*activité* des Arabes, et que ces ingénieurs trouveraient certainement en Égypte, d'après ce qui venait de se passer pour toi, une existence honorablement rétribuée ;

Qu'enfin, indépendamment même du lien que *je* pouvais établir, *moi,* entre cette œuvre égyptienne et la communication des deux mers, c'était un devoir religieux pour nous tous, apôtres de la science et de l'industrie, d'employer notre influence plutôt à faire *bien* exécuter l'œuvre du barrage, qu'à la *critiquer* simplement, plutôt à l'*aider* qu'à la *contrarier.*

Quand bien même il n'y aurait pas eu et il n'y aurait pas aujourd'hui accord parfait entre nous sur les deux premiers paragraphes, je suis certain que nous pensions et que nous pensons

absolument de même sur les deux derniers, et surtout principalement sur le dernier.

C'était ce résultat d'*avenir* que j'espérais obtenir de notre entretien. Je crus t'avoir ainsi *suffisamment* instruit, pour le moment, de ce que je me proposais de faire, me réservant de t'en instruire plus positivement, à mesure que tu t'éloignerais de l'Égypte. J'avais même eu l'intention de te remettre une lettre cachetée, avec demande de ne la lire qu'en France, mais j'ai pensé que le lazaret me donnerait le temps de t'écrire, et votre séjour au Vieux-Caire me confirma dans cette pensée. En un mot, je crus *inutile* que tu t'occupasses en Égypte de ce que j'y devais ou voulais faire dans des termes plus précis que ceux qui t'étaient fournis par notre dernier entretien. C'est même dans ce but que j'ai évité, pendant ton séjour chez Soliman-Bey, de reprendre notre conversation qui me semblait terminée, et enfin cette conversation sur l'*avenir* me semblait suffisamment claire, pour qu'en voyant partir Duguet et Petit, tu fusses parfaitement instruit de ce qu'ils allaient faire, puisque leur voyage n'a d'autre but que de *réaliser* ce que nous avons *dit,* moi et toi.

Ils vont en effet chercher en France les secours

en hommes nécessaires pour que l'œuvre du barrage se fasse le *mieux possible,* avec les éléments que fournit l'Égypte ; et le silence que tu pensais que j'avais gardé à ton égard sur le but de leur mission, ne pourra pas être, comme tu le dis, la *source de mille inconvénients,* puisque j'avais eu soin de prendre *ton avis* sur une mission de ce genre, avant de la donner.

Ta lettre ne me laisse rien à ajouter sur le passé ; elle complète en effet ma lettre à Suez, et je suis bien aise que tu l'aies écrite. — Mais aujourd'hui, plus encore que le jour de notre entretien, puisque tu as donné satisfaction à ton désir de réfuter les termes de ma lettre, je te prie de n'avoir en vue que l'*avenir,* quant à nos relations de toi à moi.

Or, l'avenir pour moi, je te le répète, est, puisque je suis en Égypte, de faire faire, *le mieux possible,* l'œuvre que va faire l'Égypte, sauf à *lui* en faire faire une autre plus tard, ce que je crois inutile de débattre avec toi, ni avec qui que ce soit, quant à la *possibilité.* Elle la fera, si Dieu le veut ; elle la fera par nous, si Dieu nous donne la force de la lui faire faire ; quant à moi, je n'en doute pas, mais permis à toi et à tous d'en douter.

Petit et Duguet vont donc chercher des ingénieurs et piqueurs capables d'aider Linant, et tu sens que plus tu es convaincu de l'impuissance des ingénieurs arabes à bien faire un travail qui intéresse vivement le sort de tout un peuple, plus tu *dois* contribuer à faire arriver ce filet de la science et de l'habileté européenne, dans les eaux du Nil. Quoi que tu fasses, quoi que tu dises, je suis bien sûr que ta participation, pour amener ce filet de science, sera grande.

Je serai, ainsi que les hommes qui viendront se joindre à moi, *volontaire* dans cette *campagne industrielle;* c'est une chose convenue avec le pacha qui nous fournira la *tente,* la *ration* et les *armes.*

Tu emportes en France la *conviction que la réalisation de notre foi est bien plus éloignée que tu ne l'avais cru d'abord,* et dans ta lettre à Lambert tu mets en doute si l'*avenir attachera aux événements de notre vie, l'importance que nous y attachons aujourd'hui;* j'accepte parfaitement *en toi* ces sentiments, et je te prie de regarder ma participation à l'œuvre du barrage comme un fait industriel *ordinaire,* auquel ne se rattache que de *très-loin* la rénovation hu-

maine que nous annonçons depuis et par Saint-Simon.

Dans ces termes, qui ne blessent en rien ta foi en une réalisation *éloignée,* je te demande de rassurer les ingénieurs français qui pourraient avoir hésité de venir en Égypte, sur la difficulté d'y trouver une existence; tu le peux facilement, te citant comme exemple, toi saint simonien, sans recommandation consulaire, inconnu de tous, et à qui on à offert d'emblée 10,000 francs d'appointements. Je te demande aussi de dire ce que tu penses de la puissance d'*exécution* du peuple arabe, quoique tu n'aies vu que le Mamoudich, parmi tous les travaux de l'Égypte moderne.

Je suis bien convaincu de la joie que tu éprouverais le jour où tu verrais que tes prévisions sur la lente propagation de notre foi étaient l'expression d'un moment d'erreur de ta vie; et je sens très-bien qu'un homme de ta nature ne doit appeler *réalisation* de notre foi, en morale, que la venue de la mère, en industrie, que l'organisation politique d'un peuple au moins, en science, que l'apparition d'un système complet de philosophie, d'un dogme; aussi je te demande de considérer ce que je fais aujourd'hui simplement

comme tu considères un des feuillets détachés du grand *livre* dont Saint-Simon nous a laissé le commencement, que nous avons continué Bazard, Eugène et moi par dessus tous et qui s'est terminé par la parole du 8 avril. Je commence ma vie industrielle au barrage du Nil, c'est ma *lettre de Genève*. Que des siècles nous séparent de ce point-ci jusqu'au jour de la réalisation industrielle, comme quarante ans nous séparent de la petite brochure de Saint-Simon, ce ne peut être une question entre nous; aide-moi seulement à faire ma brochure comme tu voudrais avoir aidé Saint-Simon à faire la sienne; il est important pour toi comme pour tous, qu'elle soit aussi peu incomplète que possible.

Je désire que cette lettre te fasse penser que, moi-même, j'ai réduit, pour le moment, ma vie aux proportions d'une pratique ordinaire, prêt à attendre, si Dieu le veut, des siècles encore, la venue de sa fille qu'il nous a dit d'annoncer au monde, ne croyant pas à ce long retard, à cette lourde épreuve qu'il infligerait ainsi aux apôtres de ce grand espoir, mais prêt à la subir; glorieux d'avoir été choisi avant tous pour elle, et travaillant jusque-là, avec le peu d'éclat dont il envi-

ronne son messie mâle, à mêler la chair et l'esprit de ses peuples, à unir l'Orient et l'Occident par un lien provisoire, faible encore, mais meilleur au moins que l'absence de lier ou l'hostilité du passé.

Je pense que ton langage pourra maintenant s'harmoniser facilement avec celui de Duguet et de Petit, et qu'il le pourra d'autant mieux que j'ai mis, entre le moment où tu pourras parler avec eux de leur mission et celui où je la leur ai donnée, l'espace de la mer et la différence des soleils d'Égypte et de France.

Je te charge spécialement de visiter Rodrigues, et de lui porter mon vieux salut d'ami, à Flachat tu donneras la main pour moi.

J'attendrai avec impatience la lettre de Cécile que tu m'annonces et qui me dira votre arrivée. Tous deux vous embrasserez pour moi Mimi, et lui apprendrez à aimer celui qui n'a ni femme, ni enfant près de lui, et vous vous embrasserez l'un et l'autre en souvenir de Lambert.

P. E.

CLXIX^e LETTRE

A PETIT ET DUGUET

Vieux Caire, 3 avril 1833.

Voici la copie de la lettre de Fournel que vous connaissez déjà, mes amis, mais dont il est inutile que vous demandiez un exemplaire à Fournel, s'il ne vous en remet pas un lui-même ; et une copie de la lettre que je viens de lui répondre. Vous voyez que je ne lui parle pas des instructions écrites que vous avez, c'est que je regarde comme inutile de les lui communiquer, ma lettre suffit.

Vous n'oublierez pas que cette lettre est écrite à *Fournel*, et non à vous ou à tout autre ; selon la vieille expression, ce n'est donc pas parole de pape *urbi et orbi*. Quelques idées auraient besoin d'une transformation pour être catholiques, particulièrement celles qui pourraient faire croire que *mon* espoir de réalisation morale, industrielle et scientifique est, comme celui de Fournel, moins ferme et moins prochain qu'au-

trefois. Plusieurs choses présentées comme *croyances* sont de fortes et pleines *convictions* chez moi, mais inutiles à professer dans leur vigueur devant celui qui ne les partage point.

Vous me demandez l'un et l'autre de préciser différentes choses.

La seule chose que je puisse *préciser* c'est ce qui est relatif au caractère *spécial*, très-*spécial* de votre mission, et cette spécialisation même vous force à dire et faire, pour toutes les autres choses, ce qui sera le mieux, sans que je puisse vous donner, sur ces objets, d'autre direction que mon *indétermination* même.

Donc ce qui est *précis*, c'est que vous allez chercher des ingénieurs et des ouvriers, et parmi eux surtout un homme, des hommes connaissant les travaux hydrauliques.

Vous savez déjà par mes premières instructions ce qui concerne cette mission, et je vous donnerai encore d'autres renseignements qui vous seront nécessaires pour cet objet.

Quant aux femmes, je vous le répète, je ne sens rien à leur *dire*, mais je veux qu'elles nous voyent *faire*, c'est le seul moyen que je conçoive de leur faire l'amour aujourd'hui. Je

ne vois donc pas ce que je pourrais répondre à ta lettre, Duguet; et toi Petit, quant à ta phrase terminée par des points, je la rectifie ainsi : je ne t'ai pas dit seulement tu verras la mère d'Arthur; je t'ai dit : tu verras Arthur et sa mère, ou Adèle et Arthur, je ne sais lequel. Remarque bien même que je t'ai dit et que je te répête, tu *verras;* voilà ta mission de moi. Quant à toi, tu diras tout ce que Dieu t'inspirera de bon à dire, cela n'est pas dans la limite de mes prévisions. J'ajoute pourtant pour toi, Duguet, que je ne comprends pas du tout cette phrase : je ferai tout pour qu'elle soit elle-même, parce que cela suppose que tu sais ce qu'elle est et ce qu'elle n'est pas; mais tout ceci est ton affaire car je déclare qu'il n'y a pas une femme au monde dont je puisse dire que je sache ce qu'elle est ou n'est pas, suivante ou princesse, je dirais presque laide ou jolie; je m'atrophie tous les jours, et j'attends qu'on me désensorcelle, qu'on me dénoue l'aiguillette; un célibataire n'a rien à dire sur ces matières, même quand il n'a pas fait vœu de célibat éternel, ou mieux encore, *surtout* lorsqu'il n'a pas fait ce vœu.

Je t'ai dit aussi, Petit, d'ouvrir les yeux pour

une autre affaire, de *voir* ce que c'est — je n'ai rien à ajouter.

Comme la distance qui nous sépare est très-grande, évitons les demandes d'explications détaillées et pointillées sur beaucoup de choses. En voici un exemple qui servira. Duguet demande si les articles à publier dans les journaux doivent ou peuvent indiquer leur véritable origine, si la discrétion recommandée me concerne seulement, ou moi et Lambert, ou nous et vous, si ces articles doivent ressembler à sa lettre à Caroline sur Suez, etc.; cela n'en finirait pas s'il fallait ponctuer aussi exactement. Mettez-vous le plus possible dans notre position et rapportez-y les actes que vous faites; concertez-vous ensemble souvent lorsque vous doutez, et dégagez-vous surtout de toute préoccupation qui vous porterait à remettre sur la scène de la publicité française *nos* prétentions APOSTOLIQUES; ce n'est pas votre affaire; à d'autres quand il en sera temps, pour vous c'est l'œuvre *industrielle* que vous devez avoir uniquement en vue, c'est sa réussite seule qui doit vous occuper, comme si j'étais l'entrepreneur du barrage, faisant faire des enrôlements d'ingénieurs et d'ouvriers, et m'arrangeant pour

les trouver bons, sans que le public sût que c'est pour moi. Mettez donc en avant la grandeur de l'œuvre; celle du peuple qui la fait; du pays où elle se fait; du pacha qui l'ordonne; les avantages Européens qui en résultent; et que le but *moral* de cette prédication industrielle soit de faire aimer l'*Orient* et non pas NOUS par l'*Occident*.

Duguet parle de Cendrier; je ne dirai pas: lui comme un autre, car jusqu'ici j'aimerais certainement mieux lui que d'autres; mais que diable, Chevalier, voulez-vous qu'on vous réponde à cette question? J'ai dit à vous deux (il est vrai avec plus de détails à Petit) qu'il fallait déterminer des artistes à venir, et surtout des architectes. Vous verrez ensuite par vous-mêmes qui voudra, pourra et devra venir; marchez tout seuls, les lisières sont coupées, seulement entendez-vous.

Tu demandes encore ce que tu devras dire à Rodrigues si tu le rencontres; Rodrigues est l'homme avec lequel je crois que tu as le moins à causer; mais est-ce pour cela que tu demandes ce que tu as à lui dire? Petit ne me le demande pas, et je suis à peu près certain qu'il le verra et lui parlera.

En général, toutes les fois que vous pensez être obligés de me demander un conseil, vous pouvez regarder l'objet en délibération comme négligeable; car je vous le dis encore une dernière fois pour toutes, nous sommes trop loin pour agir par demandes et réponses.

J'ai été très-content de la rapidité de votre course et j'espère qu'il en est de même sur moi, et qu'il en sera de même en France.

Je vous recommande surtout le temps du Lazaret; pour bien y préparer votre plan de campagne. A propos de cela je n'ai pas été content de la lettre à Hoart et Bruneau, d'autant plus que je crois que des lettres soit de moi, soit de Fournel, soit d'autres, ont annoncé le départ d'Alexis.

Cette lettre ne me paraît pas bonne, et je vais te dire de suite, Duguet, pourquoi elle n'est pas bonne ; c'est qu'elle commence ainsi : *Chers camarades :* aussi ces deux mots sont-ils immédiatement suivis d'une étreinte de mains laborieuses; *ça n'est pas ça.* Hoart et Bruneau sont toujours les *capitaines*, et n'ont encore été appelés *camarades* que par moi dans la famille, ou par d'anciens élèves de l'école dans le monde. Ils sont tes *anciens* à tous les titres

et quoique la valeur n'attende pas le nombre des années, ce vers ne se dit qu'en provoquant en duel. Il en résulte que toute la lettre est une division par deux (toi et eux) d'une fonction *homogène,* ce qui ne serait pas du tout bon, dans l'intérêt de la mission. Certainement Hoart et Bruneau ne vous *ramèneront* pas en amenant la troupe d'ingénieurs, puisque vous êtes messagers, ambassadeurs et non ingénieurs, et vous ne les *amènerez* pas non plus; vous avez une existence *propre* qu'il faut conserver pour ne pas faire confusion; votre caractère est surtout celui d'*envoyés* du Père vers ceux qui nous aiment, pour leur dire ce que je fais et ce que je désire; mais les *recruteurs* proprement dits sont Hoart et Bruneau, les capitaines; ceci est vrai au point que, si Hoart et Bruneau ne venaient pas il serait difficile de s'expliquer comment malgré tous vos efforts, vous détermineriez d'autres hommes à venir. Rappelez-vous toujours qu'ils sont restés en France et pourquoi ils y sont restés. Une fois sur le sol de France, vous êtes dans leur royaume, et si la qualité d'ambassadeurs fait obtenir, de la part des rois qu'on visite, de grands honneurs, elle ne vous fait pas asseoir sur le trône, quand

bien même on serait ambassadeur d'Angleterre ou de Sardaigne, ce qui est loin d'être le cas.

Réfléchissez bien tous deux à ce que je vous dis là ; réparez la petite bosse que la lettre aura probablement faite à la tête, mais non au cœur des deux capitaines, et marchez droit dans la ligne que je viens de vous indiquer. Faites la part de gloire pour chacun, la meilleure manière de l'avoir grande pour soi, est de la faire grande pour les autres.

Une chose capitale à mettre en note pour le retour, c'est que les ingénieurs et ouvriers qui viendront aient, outre leurs états de service bien en règle, des recommandations directes ou indirectes pour des personnes d'ici, le consul surtout, qui les fasse connaître pour leurs œuvres. Au départ, il faudra s'arranger aussi pour que les journaux annoncent avec détails les titres et qualités de chacun, leurs travaux et leur réputation. Alors on pourra dire en quelle qualité ils viennent ici, et j'espère même qu'à cette époque leur venue dans ce pays sera une occasion d'appel d'un plus grand nombre d'hommes.

Écrivez à Hoart que j'ai reçu par Vincent et Fournel les derniers 600 francs qu'il m'a en-

voyés et qui viennent fort à propos (puisque vous avez pris les 60 talaris) pour faire mon costume sur lequel je ne suis pas entièrement fixé. Toutefois, pour peu que l'argent vous tourmente en France, ne doublez pas votre peine en cherchant à m'en envoyer, je ferai mon possible pour m'en passer quoique je préfère infiniment en recevoir, si possible est. — Digeon a, je crois, remboursé les 300 piastres à Ollivier, ce qui le minera quelque temps, car ils vivent, Urbain et lui, en vrais ermites; je suis allé les voir quelquefois.

Je vous envoie une carte relevée sur celle de la commission d'Égypte, où j'indique les lieux désignés pour les barrages; Duguet connait ces deux places. J'ai tracé aussi le premier projet des ingénieurs arabes, qui avait l'inconvénient d'être trop bas dans le cours du Nil. Mon premier courrier vous enverra les autres notes que je vous ai promises.

Nous n'avons pas encore quitté le vieux Caire, et avons employé ce temps à aider, en ce que nous pouvons, les démarches de Linant, soit pour ses demandes de matériaux pour les travaux, soit pour l'élévation de ses appointements. En même temps, nous avons fait arrêter, au

moins par la parole, les conditions de notre volontariat, et nous ne les réaliserons que lorsque l'affaire de Linant sera conclue, pour éviter la confusion; cela ne saurait tarder, tout est en bonne voie.

Je t'ai donné aujourd'hui, mon cher Duguet, quelques coups de sabre, mais tu es meilleur ami, dis-tu, avec ceux à qui tu en donnes; que la réciproque soit vraie.

5 avril.

Le pacha est allé visiter l'école de Thoura et a nommé général le colonel Seguera.

Soliman-Bey qui a maintenant l'inspection de toutes les écoles militaires a l'intention de provoquer la formation d'une commission de l'instruction publique, composée des hommes qui, dans le conseil, ont le plus de lumières, et en même temps le plus d'affinité avec la France, tels que Hattein-Bey, Kiani-Bey, Monktat-Bey, Artin Effendi, le général Seguera et quelques autres (je ne cite pas ce dernier pour son amour des français). J'encourage l'exécution de ce projet.

Voilà les seules nouvelles du pays. Revenons maintenant au barrage.

Le projet du pacha comprend, outre les barrages, trois grands canaux d'irrigation que je n'ai pas tracés sur le plan, parce que leur position est loin de pouvoir être déterminée. L'un serait central et traverserait le Delta, pour alimenter tous les canaux qui s'y trouvent et qui aujourd'hui prennent leurs eaux directement dans le Nil ; les deux autres seraient, l'un sur la rive droite de la branche de Damiette, l'autre sur la rive gauche de celle de Rosette.

Du projet de barrage avec ces trois canaux résulte donc un nouveau système d'irrigation qui entraîne une modification capitale de chacun des élémens du système actuel, à tel point que, dans cette immense entreprise, le travail le plus considérable ne sera, pour ainsi dire, pas celui des barrages, quoique ce soit le plus difficile sans contredit. Le Pacha a conscience de l'étendue de ces travaux et cela ne l'effraye pas ; il a, dit-il, depuis longues années, l'habitude d'employer, chaque campagne, une forte somme à des travaux de ce genre (et ceci paraît vrai). Toujours est-il qu'il y a là une ample moisson de lauriers industriels à cueillir et que surtout les travaux d'art nécessaires pour coordonner les éléments du système nouveau d'irrigation et

pour les déterminer d'après l'élévation des eaux due aux barrages, exigent des connaissances que personne n'a ici, et sans lesquelles on ferait de prodigieuses écoles et des dépenses inutiles de plus d'un genre.

Grâce au zèle philanthropique, et je puis dire religieux, qu'Hattein-Bey porte dans cette affaire, j'espère que des mesures seront prises beaucoup mieux qu'à l'ordinaire pour la santé des travailleurs. Contre l'habitude ordinaire, il est déjà décidé qu'on leur fera des barraques et qu'on leur donnera des nattes. De plus, nous appuyons et appuyerons tant, lui et nous, sur la question des subsistances, que nous serons en mesure de ce côté. Quatre ou cinq médecins seront attachés aux travailleurs, ce qui jusqu'ici n'a pas encore eu lieu.

Selon toute apparence, avant l'arrivée des ingénieurs de France, on aura employé cette campagne à creuser le nouveau lit au fleuve, y compris la place des fondations. Douze mille hommes sont déjà commandés pour les fondations et trente mille le seront bientôt pour les lits. Le Pacha veut même en envoyer davantage pour que le travail aille plus vite.

D'un autre côté les bois pour pilotis que l'on

voulait d'abord avoir de Constantinople, viendront de Caramanie, et n'arriveront que l'année prochaine, ce qui concorde bien avec toutes les raisons que Linant a données pour modérer l'impatience du pacha, et pour se décider à ne consacrer cette année qu'aux travaux préparatoires d'art et à l'apport des matériaux sur chantiers.

Les articles que vous publierez ou ferez publier sur l'Egypte devront souvent faire ressortir cette idée, savoir : que si l'on pouvait joindre l'*ordre administratif* européen, dégagé d'une partie de ses minuties paperassières, à l'activité laborieuse et patiente, à la rapidité d'exécution des arabes, on aurait un vrai type industriel. Quant à ce qui constitue avant tout l'*ingénieur,* je déclare qu'à voir ce que l'on ose faire et ce que l'on fait ici sans science, il y a plus d'étoffe d'*ingénieur* dans les *ignorants* arabes que dans les *savants* français; ces derniers sont aux premiers ce qu'un tacticien est à un grand général, ce que Jomini ou le prince Charles sont à Napoléon; les arabes ont *le coup d'œil militaire.*

Je reviens encore une fois sur la nécessité *indispensable* d'avoir au moins un homme,

parmi les ingénieurs, qui ait fait des travaux hydrauliques ; si par providence il y en a deux, je crois que l'un des deux ferait bien, en venant, d'aller visiter les rives du Pô ; cela ne le retarderait pas beaucoup, et il y puiserait de bonnes inspirations. Parmi nos jeunes ingénieurs des ponts, il y en a quelques-uns qui ont, je crois, été employés dans les ports de mer, et qui ont eu à faire, ou au moins à étudier de grands travaux contre les eaux : cherchez ceux-là. Vous voyez, par ma lettre à Fournel, sur quoi vous pouvez baser les assurances que vous donnerez d'une existence honorable ici, lorsque vous ne trouverez pas dans l'homme auquel vous vous adresserez toute la fougue apostolique qui pousse à la grande aventure et surtout lorsque les objections seraient faites par les *familles;* il est bon, de plus, que vous sachiez que la seule difficulté que nous ayons rencontrée pour notre position de volontaires, la voici : M. Boghos a dit textuellement à Hattein-Bey, qu'il lui paraissait plus convenable de nous donner des *appointements,* quand bien même, pour constater notre liberté et assurer notre indépendance, on ne ferait pas, comme avec les autres européens un *contrat;* et Hat-

tein-Bey objectant que, sur mon appel en France, il se pourrait qu'il vint, plus tôt ou plus tard, une centaine d'ingénieurs *volontaires*, M. Boghos a répondu qu'on ferait de même avec eux. Il fut, de plus, question du costume, et M. Boghos dit que, même en recevant des appointements, il ne voyait pas pourquoi nous quitterions notre costume, que le Pacha laissait toute liberté sous ce rapport. Tout ceci est bon à faire comprendre (outre l'exemple de Fournel), combien un homme de talent doit être peu inquiet de sa vie en venant ici. J'ajoute que nonobstant ces avances de M. Boghos, Hattein-Bey a conservé vis à vis de lui la position que nous voulons prendre, la donnant comme la seule convenable au bien du service et à nous-mêmes. Selon toute apparence, on affectera trois bourses de plus par mois aux appointements de Linant pour notre entretien, indépendamment de la fourniture des tentes.

Faites parvenir à Hoart les extraits de ces lettres que vous croirez pouvoir lui être utiles en ce moment.

P. E.

CLXXe LETTRE

A DUGUET

5 avril 1831.

Pour rendre à nos vieilles archives une pièce que, l'année dernière, j'avais omise, et dont tu as été, Duguet, la cause indirecte, je t'envoie quelques lignes écrites le jour où, revenant de voir Béranger, tu me dis qu'il n'avait pas compris mon *attente*. Ce jour était, je crois, le lendemain du jour où le pauvre Humann fut frappé. Que Petit fasse prendre à ces lignes leur place dans nos livres de Sainte Pélagie quoiqu'elles n'aient été ni terminées ni envoyées.

A toi, poëte, qui n'as pas compris mon attente, ouvre ton cœur, j'y veux entrer et te faire vivre de la vie de mon Dieu.

Tu ne vois donc pas ces légions de douleurs qui fondent sur nous, se brisant contre notre poitrine et nous étouffant ?

Tu ne sens donc pas les larmes de vieux pa-

rents et d'amis qui tombent sur nos têtes comme la goutte d'eau de l'inquisiteur sur la poitrine du malheureux torturé, comme la douche pesant sur le crâne d'un fou. . . . .

Ma mère est morte ; Eugène est fou ! . . .

Ma *mère* ne m'a pas pu comprendre non plus ; elle est morte !

Le *père* d'Eugène ne l'a pas pu comprendre ; Eugène est fou !

Sa *mère* lui disait : tu assassines ton *père* — Maintenant il est fou !

Ma *mère* me disait : *mon Prosper,* je sens que je te fais mal.

Comprends-tu ? elle sentait qu'elle me faisait mal, ma *mère.*

Elle est morte !

Et moi, moi fils de femme, j'attends la femme.

Eugène chante, pleure, rit ; il crie : ma mère ! ma mère !

Il est fou !

Son père est ministre (*Humann*).

Sommes-nous fous, son père et moi, ou l'un de nous deux ?

Comprends-tu que j'attende la mère de tous les hommes et que son père soit ministre ?

Comprends-tu ses lois, ses discours et ses ordonnances, puisque tu ne comprends pas mon attente ?

. . . .

. . . .

P. E.

CLXXIe LETTRE

A DUGUET ET PETIT

Avril 1834.

Vous qui connaissez déjà un peu le pays, mes amis, vous ne serez pas trop surpris de voir que je ne vous annonce rien de nouveau aujourd'hui ; je ne vous écris que pour ne pas vous causer de l'inquiétude par le silence, et augmenter ainsi les ennuis du Lazaret.

Je veux, d'ailleurs, que ces retards ne dérangent en rien la foi dans laquelle vous avez entrepris votre grand voyage, et qu'en causant avec vous, vous sentiez bien la persistance et

même le progrès de ma pensée, au milieu de ces lenteurs égyptiennes.

Tous nos efforts préparatoires de l'œuvre ont eu pour but de faire obtenir à Linant, une position pécuniaire et honorifique plus convenable, et comme je vous l'ai, je crois, dit, nous avons voulu obtenir ce résultat avant de terminer rien pour nous : peut-être vous en ai-je donné déjà la raison, dans tous les cas, il est inutile de la répéter ici. Je crois que nous sommes très-près d'avoir obtenu ce résultat. Notre présence au Caire était donc plus nécessaire qu'au barrage, où d'ailleurs, on se borne encore à l'apport des matériaux ; aussi Mahmoud-Bey, Soliman-Aga (les deux Nasers) et Linant, sont-ils ici et n'iront-ils au Delta qu'après les fêtes du Bairam, c'est-à-dire, pas avant huit jours ; d'ici-là, j'espère que nous aurons réussi pour l'affaire de Linant ; les fêtes sont un motif de plus pour le croire ; Mahmoud-Bey, Adhem-Bey, M. Mimant donnent chacun leur coup d'épaule dans cette direction ; il faudra bien qu'ils réussissent. — Le pacha d'ailleurs montre de très-bienveillantes dispositions, et il sentira bien que cette position précaire et inférieure de Linant serait nuisible aux travaux.

En attendant, j'ai commandé mon habillement nouveau, il aura très-peu de différence avec l'ancien, si ce n'est la couleur (à peu près cerise comme l'habit que Duguet a eu à Mahmoud-Bey); pantalon blanc, large du bas, mais taillé à l'européenne, et antérite blanche comme les Nisams, la veste et l'antérite ressembleront assez à l'habit de Nisam, mais j'ai la ceinture noire et la jupe, ce qui conserve notre caractère. La coiffure m'embarasse encore un peu, mais j'en viendrai à bout, sans tarbouche et avec mes cheveux; du moins je le crois et l'espère. — Depuis quinze jours, nous passons alternativement notre temps chez l'un ou l'autre général; le dernier en *date* n'est pas, comme vous pensez bien, le dernier en *fait,* l'autre est un peu fatigué, il ne lui est pas donné de faire plus que des miracles, et ce qu'il a fait jusqu'ici en est vraiment un. Quant à l'autre, c'est un vrai *crescendo* entre lui et nous; ne fut-ce que pour rendre au premier toute l'élasticité de son âme que le *temps* comprime, je désirerais dix fois plus être déjà au barrage, mais avec les turcs il faut dire: qui va doucement va longtemps, puisqu'ils disent d'eux-mêmes, qu'ils attrapent les lièvres en charriots.

Je n'ai donc rien à ajouter aujourd'hui à vos instructions, et seulement à les confirmer ; vous pouvez juger de la nécessité providentielle de notre lenteur par le fait suivant : nous n'avons encore ni nos livres, ni même nos instruments d'Alexandrie ; M. Malus n'est pas arrivé.

Le pacha s'occupe avec la même ardeur impatiente du barrage. Dernièrement il a fait appeler à Choubrah, Linant, pour lui demander si les arbres du pays pouvaient servir à faire des pilotis. Le soir même, il l'a envoyé visiter ces arbres, *aux flambeaux*, dans les jardins, le lendemain matin, un arbre était coupé, et Adhem-Bey convoqué avec l'ordre d'apporter un mouton pour enfoncer le pilotis ; le fait est que ces arbres ne vaudraient rien, il faudrait les pilotis en quatre ou cinq morceaux, mais s'ils avaient convenu, certainement en quinze jours il en aurait fait couper et équarrir des milliers. Il presse toujours pour creuser les fondations, et il est plus probable que jamais, qu'à son retour à Alexandrie, il s'arrêtera sur les travaux ; lui-même disait dernièrement, en en parlant, qu'un colonel n'avait pas de place fixe dans son régiment, qu'il devait être à l'endroit le plus *important*, parce que sa présence était plus né-

cessaire là qu'ailleurs. J'en suis bien aise. Il a commandé des machines à vapeur pour les épuisements, avant même qu'elles aient été demandées par Linant qui s'était borné d'abord à des machines à chevaux et à bras. — Galloway s'occupe toujours du chemin de fer de Suez, et aussi du petit chemin modèle pour le transport des pierres du Mokatam au Nil. — Adhem-Bey l'avait amené ici dernièrement pour me voir, je n'y étais pas, mais je profiterai de ce premier pas forcé pour lui faire ma visite avec le général.

Adieu, mes amis, n'oubliez pas la recommandation que je vous ai faite de m'écrire exactement, n'eussiez-vous, comme moi, aujourd'hui, pas grand chose à me dire.

Les santés sont bonnes ici. Alric seulement a eu une petite vérole volante sans gravité, il est bien et sort. Urbain est le seul qui m'inquiète un peu; Ollivier n'engraisse pas, mais il n'est pas mal.

Reboul est parti hier pour l'Abyssinie avec Thibault; il est en habit blanc de soldat; pas de nouvelles d'Holstein, ce qui commence à m'être pénible; pas de nouvelles non plus de Barrault, ni de Tamisier. — L'affaire de Toché

n'est pas plus avancée — pas de lettres d'Europe , depuis votre départ.

Adieu mes enfants.

P. E.

NOTE DE LAMBERT

Vieux-Caire, 16 avril 1834.

Rien de plus sur le Nil, pour Duguet ; que Petit n'oublie pas de faire introduire parmi les livres qu'apporteront les volontaires nouveaux, le plus de documents qu'il pourra sur les chemins de fer et les machines à vapeur. C'est surtout l'affaire de Boudousquié ; les cours des écoles des ponts, des mines, etc., auraient aussi pour moi, une grande valeur.

Bon retour, mes chers amis. — Ch. Lambert.

CLXXII^e LETTRE

A DUGUET ET PETIT

Vieux-Caire, 7 mai 1834.

C'est le 5 mai, anniversaire de la mort de Napoléon, de la séparation de Michel à Sainte-Pélagie, et enfin du mariage de Linant, que le pacha a consenti aux demandes de ce dernier et que ce qui nous concerne, a été également décidé. Les appointements de Linant sont portés de quatre bourses à dix, et le pacha l'autorise à porter la décoration d'ingénieur en chef d'Égypte. Quant à nous, comme je vous en ai prévenu, on donne à Linant trois bourses par mois, pour les frais qu'il fera en nous traitant comme ingénieurs volontaires, *missafirs*. La chose a été lente, mais elle est faite comme nous le voulions, et ces lenteurs elles-mêmes, par d'autres raisons, étaient bonnes et nécessaires.

D'un autre côté, Alric, depuis plusieurs jours a commencé le buste du pacha ; il avance beau-

coup et heureusement, dit-on, il travaille à Choubrah, dans un cabinet à côté du grand divan, le pacha y entre de temps à autre, et d'ailleurs Alric vient à chaque instant sur le bord de la porte, d'où il peut le voir. Ceci doit vous faire sentir la nécessité de réussir dans la recherche du *mouleur* déjà demandé. Plusieurs bustes suivront sans doute celui-là, et probablement aussi des travaux d'ornements, soit dans le palais du pacha, soit dans les écoles. — En outre, Alric est demandé pour être professeur de dessin à l'école de Gizeh, j'espère qu'il sera trop occupé autrement pour pouvoir remplir cette place ; raison de plus encore pour encourager un artiste de plus à venir.

De toutes manières, *le Saint-Simonien est en hausse*, Clot-Bey m'a demandé Machereau pour l'école d'Abouzabel : je lui ai répondu que celui-ci courait le monde, et on m'assure en effet, qu'il est en ce moment en Grèce ou dans quelque île de l'archipel. Granal est demandé ainsi qu'Urbain, pour professer le français à l'école d'infanterie de Kanka où Price vient d'être replacé, où Jules Sonnerat sera également employé, et enfin où Gabaudan, qui est encore un de nos amis, est aussi demandé ; le fait est que

la réorganisation des écoles a non-seulement mis en faveur les français ici présents, mais en exige de nouveaux. — Les appointements sont faibles, mais enfin, avec 800 à 1,000 piastres par mois, on peut certainement bien vivre ici, quand on se borne à une vie sans harem, esclaves, eunuques, etc. — Que ce que je vous dis ici, ne vous rende pas moins très-scrupuleux sur le choix des hommes auxquels vous parlerez en France de ce *débouché ;* mais au moins marchez tranquillement, à l'égard de ceux que vous jugez dignes d'être engagés *par nous* à visiter l'Egypte, sans craindre de les fourvoyer dans une malheureuse campagne.

Il paraît de jour en jour plus probable qu'enfin Soliman-Bey recevra sa récompense si bien méritée, cependant rien n'est public encore, on pense que ce sera pour le premier jour de l'année turque. La position qu'il occupe en ce moment à l'égard des écoles est excellente pour l'avenir, il est inspecteur-général chargé de leur réorganisation, et pour ainsi dire, par-là, directeur de l'instruction publique, comme Hattein-Bey est directeur des travaux publics. Quoique cette mission soit en dehors de ses habitudes, il est très-bon que ce soit lui qui commence ce

mouvement, et mette une unité au moins militaire, dans ce gachis européen qui préside à l'éducation des enfants d'Egypte. Sur lui et sur Hattein-Bey, j'ai toujours les mêmes bonnes choses à vous dire.

Nous allons donc partir enfin pour le barrage, il est temps, car les 12,000 hommes qui doivent creuser les fondations, sont commandés et arriveront très-prochainement, et l'on s'occupe en ce moment même des travaux préparatoires pour les y recevoir. — Décidément, ils auront des barraques et des nattes, ce qui n'a jamais eu lieu pour aucun travail ici, et aussi des médecins, chose aussi rare ; songez de votre côté à Lachèze, ou à son défaut, à un autre médecin. Tout nous fait croire aussi que le service des subsistances sera bien ordonné.

Il paraît que c'est avec beaucoup de peine que l'on s'est décidé à ne pas nous donner d'appointements, de même qu'on en avait eu beaucoup pour donner à Fournel ceux qu'il demandait. Le fait est que notre manière d'agir est si peu ordinaire qu'il n'est pas difficile de se méprendre ou de ne pas comprendre quand on peut *raisonner* notre vie. Nous portons le grand signe n° 1 et la femme seule pourra nous en dé-

livrer; il commence à peser, mais aussi cette élimination mettra au jour de bonnes et grandes réalités.

Pour ne pas l'oublier, et puisque je parle en ce moment de femme, engagez un de nos amis qui écrivent dans les journaux à utiliser une très-bonne note que j'ai trouvée dans les mémoires du général Lhody (intendant à la guerre d'Allemagne), au chapitre de l'influence des femmes.

Le Kamsin est commencé et nous pouvons vous féliciter d'avoir échappé à cette initiation, elle est peu agréable : au reste, je me plais quelquefois à penser que vous pourrez voir la fin, car il a encore cinquante jours à courir, et si les vents et Neptune vous favorisent, la chose n'est pas impossible.

Pas de nouvelles de Barrault, mais ce qui m'inquiète plus, c'est que je n'ai rien appris d'Holstein, et ce long silence est plus qu'extraordinaire.

Jules Toché a eu comme Alric une espèce de variole qui l'a retenu plusieurs jours à la chambre, il est bien maintenant. David a fait une dent de *sagesse,* il s'est cru très-malade

pendant deux jours ; cela l'empêchait de manger.

Dieu nous donne, à Lambert et à moi, de bonnes santés, grâce à l'immense habitude de patience que nous avons contractée depuis deux ans. Ces derniers mois n'ont pas été les moins rudes.

Dans mes lettres précédentes, aussi bien que dans celle-ci, je ne vous charge spécialement d'aucune marque de tendresse pour personne. Vous savez trop bien à qui je les adresse, et que votre mission consiste en grande partie à les transmettre.

Adieu mes amis, mes enfants.

P. E.

CLXXIIIe LETTRE

A HOLSTEIN

Cafr el Baranié, 23 mai 1834.

J'ai reçu, ami, ta lettre du 9, contenant une pour Duguet et deux travaux de Barrault. —

Je ne sais si les habitudes de la diplomatie française y sont pour quelque chose, mais tu n'as pas reçu un gros paquet, à l'adresse de Fabreguettes, et qui contenait, outre une lettre pour toi, la copie d'une longue lettre que j'ai écrite à Hoart et Bruneau le 16 mars. Ce paquet a été remis chez M. Mimant, vers le 17 mars, date de la lettre que je t'écrivais. Nous avons été nous-mêmes fort inquiets de ton long silence, lorsque enfin, il y a quinze jours environ, nous avons su que M. Mimant avait reçu des nouvelles de Fabreguettes qui annonçaient ton arrivée.

Maintenant te voici en France, et quoique Vincent n'ait pas pu te mettre entièrement au courant, tu sais au moins les événements principaux qui nous intéressent; tu seras bientôt sans doute avec Hoart, Bruneau, Duguet et Petit qui t'informeront de tout en détail : je vais donc continuer à vous donner à tous, par ton entremise, de nos nouvelles ; tu les leur communiqueras.

Le 19, anniversaire de la mort de Saint-Simon, nous étions occupés à niveler, quant Linant, qui était au Caire, nous y appela. Nous y arrivâmes le soir, précisément pour faire à Soliman notre compliment, en apprenant de lui,

qu'enfin il était pacha, quoique le firman n'ait pas encore paru. Le 22, hier, au moment où nous allions repartir dans la Cange pour le barrage, les cavas du pacha, drogman et cavas du ministère, sont venus à la queue leu-leu ou loup loup apporter le firman, faire leur salamalec et recevoir les bacchis du nouveau pacha. Alors nous sommes tous partis, Soliman pour Choubrah et nous pour le barrage, car nous venions d'apprendre en même temps que le pacha était parti ou allait partir pour Alexandrie et s'arrêterait peut-être au barrage. En effet, il était parti, et lorsque nous arrivâmes au barrage, nous apprîmes qu'il y était passé sans s'y arrêter, à l'heure de son sommeil.

Ceci est donc le dernier acte du séjour de Méhémet-Ali au Caire, et la promptitude avec laquelle il a éludé le baisement de main de remercîment est assez remarquable. Soliman est toujours *au moins* le même pour nous, et ce dernier petit séjour, sous ce rapport, m'a été vraiment sensible. — Nous avons été occupés, les jours précédents, Lambert et moi, à niveler le cours du Nil, j'ai fait en même temps le plan de la nouvelle école d'ingénieurs que nous allons faire bâtir ici, et le projet de son organisation.

Le tout sera remis au conseil cette semaine. D'un autre côté, la formation de l'école polytechnique de Boulac est tout à fait arrêtée, sous la protection d'Hattein-Bey, la direction d'Artin-Effendi; Akekin, Maluse et le cheik Reifa, professeur, formant le conseil, avec les deux précédents. La destinée de ces deux écoles est ou de se fondre en une seule, ou de rester séparées, l'une, celle de Boulac qui était préparatoire, pour l'autre, qui serait, à proprement parler, une école d'application. Dans les deux cas, vous comprendrez tout le rôle important que devront jouer là les élèves de l'école polytechnique qui viendront me rejoindre. — Lambert ira passer quelques jours de la semaine prochaine avec Hattein-Bey pour se concerter avec lui pour tout ceci.

Le projet de Soliman, pour organiser une *commission de l'instruction publique,* séparée des conseils actuels de la guerre et de l'intérieur, se réalisera sous peu et facilitera beaucoup de choses. Sa position de pacha lui en donne naturellement la présidence; c'est on ne peut mieux, et, en son absence, son remplaçant ne pourrait être qu'Hattein-Bey, ce qui est très-bien encore.

Les travaux de creusement des fondations marchent assez lentement; il n'y a encore que 3,000 hommes environ, mais ce n'est pas un mal. Le pacha a compris qu'il fallait se borner cette année, à l'excavation jusqu'aux plus basses eaux et ne songer à construire que l'année prochaine. — Mahmoud-Bey va probablement être chargé seul de la direction des deux barrages; ce sera mieux — il va faire bâtir une maison pour lui, et je pense que d'ici à l'année prochaine, assez suivront son exemple pour qu'il y ait ici l'aspect d'une petite ville.

Dans ma lettre perdue, je t'avais recommandé de t'entendre avec Bergeret pour mettre en ordre nos archives; je te renouvelle cette recommandation.

Je te faisais sentir combien ta présence en France pourrait contribuer au bon résultat de celle de Duguet, et combien surtout elle me paraissait convenable, lorsque, après leur retour et celui d'Hoart et Bruneau, tu serais seul mon représentant en France.

J'attendais, pour t'écrire de nouveau, l'annonce de ton départ, ne sachant où te prendre, et n'ayant d'ailleurs aucun ordre précis à te donner. Je savais bien que je n'avais à raffermir

ni ta foi religieuse, ni ton cœur d'ami et que, tu avais autant que moi le désir et l'espoir d'un retour, lorsque Dieu nous aura donné le témoignage d'amour qu'il nous faut à l'un et à l'autre pour que nous puissions nous embrasser le cœur content.

Tu me demandes des *ordres* et tu sens que j'ai à *t'en* donner. Oui et non. Je te donne l'ordre de te livrer à ton cœur pour faire que ceux que j'aime, sachent par toi comment je les aime, sans pour cela que je puisse te dire que j'aime et comment j'aime, tu en sais plus que moi sur moi-même, sous ce rapport. Moi, que *sais-je* d'amour? Rien, plus rien; mais je me *souviendrai* un jour. Je te donne l'ordre que je t'ai toujours donné, de me faire aimer par toute la tendre et confiante amitié que tu as pour moi; mais je te le répète, mon cœur est si comprimé à l'étroit, depuis longues années, dans la prison où ma mission l'a mis, qu'il attend que le monde le délivre, et ne fait plus d'effort par lui-même pour recouvrer sa liberté. Mon cœur arpente et nivelle, ou plutôt il est engourdi et sommeille, tandis que mes bras travaillent et que ma tête s'assoupit chaque jour. Dieu! bonne, le jour où elle pourra dormir à son tour, cette tête, pour

laisser à mes bras la force de soulever un monde! J'espère que tu seras contente de moi. — Tout ce que je te dis là, est-ce un ordre? Je ne sais, mais j'attends de toi, au moins autant que de tout autre, la délivrance de mon cœur; n'appelle pas, si tu veux, ce que je te dis un ordre; appelle-le une prière, ce sera mieux nommé. Richard est en prison chez les infidèles. Il n'ordonne pas à Blondel de le sauver, mais il espère en lui.

23 mai 1834. Sous la tente, au barrage.

P.S. — Dans ma précédente lettre à Duguet et Petit, je leur ai recommandé, pour nos amis qui sont dans les journaux, un chapitre des mémoires du général Llyod sur l'influence des femmes. Recommande-leur, de ma part, le dernier chapitre des rêveries du maréchal de Saxe, également sur les femmes. C'est assez drôle de trouver tout cela chez des hommes de guerre.

Dis à Duveyrier que j'ai usé ses peignes, et comme je n'ai pas pris l'usage du pays et fait raser ma tête, il fera bien de m'en envoyer de nouveaux avec deux bonnes brosses à dents et deux ou trois pots de pommade, digne de l'O-

rient. Lambert lui demande un couteau, et non pas l'offre d'une seconde seringue, dont il n'a nullement besoin.

Je te recommande spécialement une chose que j'ai oubliée, je crois, de dire à Petit et Duguet, c'est de nous faire une collection des journaux et des livres qui nous intéresseront. Après leur départ, tu continueras ce petit service, et t'entendras pour cela avec Guéroult, Flachat, Beranger, et les enfants de Lambert.

Il faut qu'on parle convenablement de l'élévation de Soliman au rang de pacha; écris-le à Paris. — On peut annoncer aussi la fondation de l'école du génie civil au barrage, école éminemment pratique, où l'enseignement se fera par l'exemple, même de tous les travaux d'art qu'exigera cette immense entreprise ; Linant en est le gouverneur. De même il faut parler de l'école polytechnique en général; vous qui avez la connaissance du pays, de ses exigences et de ses besoins, vous pouvez trouver les formes de discrétion convenables pour parler des choses que je vous écris, en y mettant la prudence et l'art nécessaires pour que tous y gagnent, Français et Egyptiens, d'autant plus, qu'il est inutile de parler de nous, de moi surtout.

Le buste du pacha est terminé, quant à la figure; on n'est pas content, Alric le premier, de la barbe, mais il y retouche; la ressemblance des traits est bien; le pacha, dit-on, en est très-content. Alric est déjà nommé professeur de dessin à l'école de Gizeh avec 800 piastres par mois, ce qui va à plus de 1,000 avec le taïm; il est possible qu'il n'accepte pas, s'il a d'ailleurs des travaux.

Toché, Granal, Cogniat ont été malades; nous avons laissé Ollivier ces jours-ci avec un commencement de dyssenterie, qui, j'espère, ne sera rien. J'avais voulu guérir Cogniat en le faisant venir comme médecin des ouvriers au barrage; il n'a pas même compris, encore moins senti. A propos de médecin du barrage, il y a telle pénurie sous ce rapport, que Clot n'a pu nous envoyer aucun des trois que nous lui avons demandés; aussi me tarde-t-il de savoir si Lachèze ou d'autres médecins viendront: ils seront bien reçus. Je n'ai rien dit à Petit et à Duguet sur Jallat; ce n'était pas le cas, et je ne te demande à toi-même rien à faire auprès de ce vieux grognard; qu'il sache seulement par toi que je sais qu'il choisira pour me revoir le moment qu'il *voudra,* mais que ce moment-là, quel

qu'il soit, sera toujours un bon moment pour moi.

Tu le vois ami, depuis une heure, je veux finir et toujours je continue, et voilà qu'après t'avoir dit que mon cœur sommeille ou dort, notre vieux grognard vient pourtant de se fourrer sous ma plume. Je continue comme si j'avais encore quelque chose à te dire, comme si en causant avec toi, mon cœur se réveillait peu à peu; comme s'il voulait dire par toi un mot de tendresse à ceux qu'il aime, comme s'il me re prochait d'avoir laissé encore à ma *tête* la royauté dans ces quatre grandes pages. A Dieu père, ma tête, il l'a voulue, je la lui ai donnée, qu'il la prenne et ne m'en laisse que ce qu'il faut pour être toujours bon en étant fort; mais que Dieu BONNE m'éclaire et m'ordonne; il me tarde tant de lui obéir! Quoi! j'aurai enfin fini tout-à-l'heure avec toi; avec toi qui vas te trouver dans peu entre un vieillard et un enfant, mon passé et mon avenir! Baise les cheveux blancs du vieillard, baise les cheveux blonds de l'enfant; ils ont bruni un peu, je pense, baise-les encore une fois. Et tu seras aussi à côté de deux femmes, l'une tient lieu de fille au vieillard et veille pour moi sur ses vieux jours; l'autre est la mère

de l'enfant : que sont-elles pour moi qui suis le fils et le père ? Dieu bonne a laissé planer le mystère entre moi et ces deux femmes ; ELLE se lèvera un jour, pour leur bonheur et pour le mien ; elles me donneront mon nom, je leur donnerai le leur, car nous ne nous sommes pas nommés encore.

Et lorsque tu marcheras vers Paris, fais une station aussi là où j'ai fait mon apprentissage d'ingénieur, là où j'ai fait mon petit pont, mon petit canal, ma petite maison, avec son joli jardin, là où, pour la première fois, j'ai aimé. Vois Curson, car je n'en reçois aucune nouvelle et cela m'inquiète.

Adieu, mon ami, je suis plus content que tout à l'heure.

P. E.

CLXXIVᵉ LETTRE

A SOLIMAN-PACHA

Barrage, 31 mai 1834.

Mon cher général, je me suis trompé; le brave garçon que vous m'avez envoyé est un vrai matelot qui aime sa cange, son équipage, son Nil et ses plaisirs du port comme un Suisse ses montagnes. Je désire qu'il reprenne sa place d'où je l'ai dérangé et qu'il occupe très-bien, j'avais fait une brioche. Ce qu'il me faut c'est un bon domestique tout formé et habitué à ce rude métier, assez pour le trouver très-doux près de moi, malgré le peu d'attraits du pays encore désert que nous habitons. Urbain va s'occuper de cette recherche. J'ai mené hier mes visiteurs à Tahlieh, Ollivier a été frappé de ce que cette campagne pouvait devenir dans vos mains avec le temps et des sakis; nous avons fait la course à pied en une heure vingt minutes au bon pas ordinaire.

J'espère vous voir bientôt pour vérifier avec vous cette distance.

J'ai appris avec grand plaisir, mon cher général, que votre firman mettait sous votre direction *toutes* les écoles d'Égypte ; je le désirais vivement, car pour faire marcher ce pays, c'est surtout à la génération qui arrive qu'il faut s'adresser, et pour qu'elle travaille bien, elle a besoin d'une seule impulsion, dans le civil aussi bien que dans le militaire. Ne faut-il pas qu'un jour le *travailleur* si pauvre, si déguenillé aujourd'hui, porte comme un lancier des plumes sur son bonnet; et qui les lui mettra si ce n'est celui qui sait que sans des plumes, des costumes, de la musique, de la tenue, de l'éclat, on ne peut pas plus vaincre la nature que les hommes? Il aime aussi l'enthousiasme et la gloire, le travailleur; que celui qui connaît le mieux en Égypte, cette belle face de la vie humaine en pare les bons Arabes; il aura accompli ce que Napoléon a voulu et a commencé, puisqu'il a mis le pied sur la terre d'Égypte. C'est la vie du grand homme qu'il faut infuser dans celle du fellah comme elle a coulé pendant plusieurs belles années dans le sang du Français seulement.

Adieu, cher général, à revoir au plus vite.

P. E.

CLXXVe LETTRE

A HOART ET A BRUNEAU

Barrage, 31 mai 1834.

J'ai reçu, chers capitaines, votre lettre du 28 avril, un mois juste après sa date. La rapidité avec laquelle m'est venue votre réponse à ma lettre du 16 mars est de bon augure. Votre doute sur la venue de quelques ingénieurs avec vous disparaîtra je pense à la lecture de mes instructions à Duguet et Petit, où vous verrez que je regarde cette venue, pour ainsi dire, comme *indispensable* à leur retour, et même à votre arrivée. D'ailleurs, l'état politique de France, dont vous me parlez en détail, facilitera à quelques âmes élevées la compréhension de l'œuvre que vous avez à proposer en mon nom. Ces nouvelles politiques, ou plutôt vos réflexions sur les faits que les journaux ont fait connaître, m'auraient été plus agréables, si vous y aviez joint quelques notes sur le personnel de notre

ancienne famille, aujourd'hui dispersée. D'une part Rogé, Massol, Rousseau, Desloges, Bazin, Rigaud, Tourneux, Retouret, Béranger, Guéroult, les fils de Lambert, quelques femmes ; de l'autre Rodrigues et les Pereire, la *Revue encyclopédique,* Jules, Transon et le phalanstère, Buchez et ses élèves; Flachat, Lamé et Clapeyron, Michel et son frère, Cazaux, Dugied, Saint-Chéron, Charton et tant d'autres, et Duveyrier donc! et Simon et Goujet, Lemonnier et la France méridionale, et Toussaint! ou du moins parmi tous ceux-là, ceux qui font quelque chose. N'oubliez pas des détails précis sur tout cela en venant ici, et arrangez-vous pour que nous continuions à être informés. Je n'ai reçu aucun numéro du *Livre des actes,* et quelques numéros seulement de la *Tribune des Femmes;* je ne sais s'il s'écrit en Angleterre, en Allemagne ou en Italie, quelque chose portant notre cachet, ni ce que devient la presse de province et particulièrement Guépin, Simon, Vizinet, Bayle.

J'ai écrit le 23 à Holstein; il vous communiquera la partie de ma lettre qui vous intéresse. Pendant ses deux mois de séjour à la Canée il n'avait rien reçu de nous; nos lettres avaient été égarées au consulat; elles contenaient précisé-

ment copie de celle que je vous écrivais le 16 mars.

J'ajoute, pour continuer ce que je lui annonçais de la nomination de Soliman-*Pacha*, que toutes les écoles d'Égypte ont été mises sous son inspection, chose excellente.

Lambert est en ce moment au Caire, où il s'occupe, avec Hattein-Bey, de la création de l'école polytechnique; Linant y est également pour l'autre école. Je suis resté seul ici, et Ollivier et Urbain sont venus m'y tenir compagnie ; Urbain est retourné, Ollivier attendra le retour de Lambert.

Pour les grandes chaleurs de ce pays je vous engage à prendre des chapeaux de paille à grands bords; faites-en même provision pour nous; dites à Aglaé que je voudrais qu'elle m'en envoyât comme Auguste en portait : chapeau de femme conservant de très-grands bords, presque comme les forts de la halle. Prenez aussi pour vos provisions de gros souliers de cuir jaune; à Marseille, c'est très-bon pour la fatigue.

Quelques lettres de Lambert ont dû répondre à tes légitimes réclamations en faveur du zèle infatigable de Marie, mon cher Hoart ; tu peux lui assurer de nouveau que l'avenir ne sera pas seul

rémunérateur, et que, dès à présent, malgré la distance, elle a plus grandi dans mon affection que par tous ses travaux passés ; elle a senti toute l'importance de sa position et l'a rendue plus belle encore que je n'osais l'espérer. Tu ajoutes un mot pour Humann ; je crois que Lambert lui avait également fait adresser quelques mots de tendresse pour lu iet pour moi ; pourtant j'en doute, parce que quoiqu'il en ait été souvent question entre nous, il me semble que je me rappelle n'avoir rien voulu faire qui parût un nouvel appel à ce cher enfant qui voulait être mon aide de camp dans nos campagnes pacifiques. Je sais trop peu quel est l'état de son corps et de son esprit pour aller à son âme par quelque voie que ce soit ; c'est à vous de voir. Certes si Dieu voulait qu'il pût être de notre voyage, j'en serais, sous tous les rapports, on ne peut plus heureux, mais... Voyez et jugez, mais surtout voyez et *aimez ;* aimez *lui* et *tous.*

Ma lettre vous parviendra sans doute quand vous serez bien près de votre départ, car je ne vois rien d'impossible à ce que vous soyez ici dans les premiers jours d'août ; j'adresserai même mes prochaines lettres à Vincent de Marseille pour vous les faire tenir là où vous serez.

D'ici là nos travaux de terrassements auront, j'espère, peu avancé ; je mets tous mes soins à ce qu'on s'occupe avant tout des constructions de chantiers, magasins, école, habitation des ingénieurs et baraques d'ouvriers ; l'année prochaine en sera plus belle et la marche des travaux plus régulière ; les fournitures de matériaux vont toujours leur train.

Tu me parles de billets adressés à Fournel; j'en ai reçu deux, et je pense que c'est tout ce qu'on a envoyé. Quant aux lettres adressées à Cécile et à Fournel, ils ont donné ordre de les leur retourner, et nous ne les recevons pas.

Ce sera à vous à juger si vous devez tous vous attendre pour venir en même temps, ou si de trop grands retards, obligés pour quelques-uns, ne forceront pas à faire deux départs ; songez qu'un homme qui, après vous avoir promis, serait d'un caractère à vous faire craindre qu'il ne vînt pas, n'étant plus pressé par vous, ne serait pas l'homme qu'il faudrait à notre œuvre ; nous sommes *volontaires,* il faut avoir une volonté.

Adieu, chers capitaines, je vous embrasse.

P. E.

P. S. — Je viens de recevoir une lettre de Barrault du 16 avril, qui m'annonce, de Constantinople, son départ pour la Russie. La personne qui me l'envoie me dit qu'elle apprend à l'instant même son arrivée à Odessa. Barrault me dit aussi que d'Eichthal est à Nauplie. — A propos de Barrault, rappelez-vous, pour vos visites ministérielles avant votre départ, si vous en faites, qu'il n'a eu qu'à se louer de l'amiral Roussin à Constantinople. — Lagarde part pour la Syrie, où l'on annonce que tout n'est pas tranquille ; cela pressera la solution de la grande crise orientale.

CLXXVIe LETTRE

A PETIT

Barrage, 31 mai 1834.

Mon cher enfant, la réponse de Hoart à ma lettre du 16 mars est datée du 28 avril ; elle a dû passer à Marseille le 3 mai et en partir au moins

à cette époque; vous avez donc mis trente-cinq jours au moins à votre voyage, c'est long; mais Hoart a été prévenu vite, c'était l'important. Sa lettre me fait voir qu'il avait besoin de recevoir de vous la conviction de la nécessité d'amener avec eux des ingénieurs-constructeurs, vous la leur aurez donnée.

Je t'écris en particulier ces lignes, parce que je veux te parler d'une idée qu'il me semble bon que tu médites. Tu sais que Soliman a une terre près du barrage ; il l'a augmentée depuis quelque temps, et veut l'augmenter encore, comptant beaucoup, avec raison, sur l'accroissement de valeur que ces propriétés retireront du barrage. Tu sais d'ailleurs qu'il a été question plusieurs fois par Ollivier et Toché avec Bonfort, et par une demande directe de Toché à Méhémet-Ali, de l'organisation d'une ferme-modèle, institut agricole d'Égypte. D'un autre côté enfin Soliman Pacha est à la tête de *toutes* les écoles d'Égypte; je crois et j'espère qu'il est destiné à être le promoteur du travail pacifique, sous toutes les formes, dans ce pays; il faut lui en ouvrir la voie, et il s'y précipitera un jour avec son ardeur accoutumée. — Toi seul, des trois anciens élèves de Graville qui sont venus ici, n'as rien tenté

dans cette direction, et cette explication d'une des phases de ta vie te manque encore. Je n'ai encore rien dit de cela à Soliman, et j'attends la visite qu'il doit faire bientôt à nous et à sa terre pour lui en toucher quelque chose ; je crois toutefois à l'avance que l'obstacle est l'argent à dépenser immédiatement pour organiser une pareille chose, mais surtout l'homme pour la diriger.

L'argent me paraît devoir être 40,000 francs : 20,000 francs pour les sakis et instruments, et 20,000 francs pour les constructions ; peut-être 10,000 francs de plus si on voulait faire en masse et non successivement les défrichements. Ollivier a essayé d'engager des hommes à venir, Busco et Léon de Dombasle, mais le silence qu'on garde sur les lettres, envoyées pourtant par duplicata à Hoart et Bruneau, lui fait craindre qu'elles ne soient perdues ; elles étaient parties le même jour. Ce serait à toi à renouer la chose, et d'un autre côté à joindre à ces hommes une partie financière qui, là au moins, reposerait sur le sol, et non sur les brouillards de théories. L'idée de fonder un institut agricole en Égypte est tellement naturelle, au point de civilisation où en est actuellement ce pays, et non le carac-

tère éminemment productif de son sol et de son fleuve, que ce thème n'a rien de fantastique, et qu'on n'est pas obligé, pour le soutenir et le développer, de tirer la réalité par les cheveux.

Tu dois sentir les conséquences personnelles et sociales qui ressortiraient pour toi de ta participation à cette œuvre; et, sous un autre rapport, l'affection toute particulière que t'a toujours témoignée et que te porte toujours Soliman, te fera voir sans doute avec plaisir cette forme de communion avec lui. Cherche, rêve, il me semble que tu ne peux manquer de trouver.

J'ai recommandé encore à Holstein dans ma lettre du 23 de ce mois, dont il a dû vous communiquer une partie, de faire parler convenablement, dans les journaux de l'Égypte et des choses et des personnes qui nous intéressent; c'est à toi aussi et à Duguet que ce discours s'adresse, et je le confie à ta fine délicatesse; pour le projet dont je te parle plus haut, cela doit te servir encore.

A propos de finesse délicate, ou de fine délicatesse, tu n'as guère été fin, et au contraire par trop délicat, en ne nous parlant pas de ton tapis. Je me suis aperçu que tu aurais sans doute été bien aise de le porter en France, lorsque tu étais

déjà en mer; et il voyageait dans la cange de Linant, lorsque tu partais pour Alexandrie. Il sert à Lambert qui a pris ta place sous la tente, comme s'il était un *attribut de la fonction,* et je crois bien que c'est à ce titre que Dieu m'a fait oublier de te le rendre, et t'a inspiré de ne pas en parler. Toutefois, j'aurai un moyen de tout concilier, ce sera de te donner le mien à mon retour; il vient aussi de Soliman, et vous porterez, toi et Lambert, qui êtes de tous mes enfants ceux qu'il aime le plus, le signe de son affection, ou plutôt vous serez portés par lui.

Je dis un mot à Holstein sur *Pluvinet;* il te le communiquera, et je parle aux capitaines de *Humann;* la destinée de ces deux pauvres enfants, à des degrés bien différents de l'échelle sociale, a une ressemblance qui me fait te parler à toi de tous les deux. Tu verras l'un et l'autre, parce que je sais que tu ne leur diras de moi que ce qui peut leur être bon. Je serais bien aise aussi de savoir par toi ce qu'est devenu Santenoyse le maçon, et ce que fait Chauvin l'ancien gérant du *Rénovateur* et le docteur Gervais que tu verras de ma part. Quant à celui-ci j'ai plus long à t'en dire. Si tu trouves toi (et Duguet qui ferait bien de le voir aussi, et à qui tu liras, je te prie,

plusieurs passages de cette lettre, ou toute la lettre, si tu le juges convenable), si tu trouves, dis-je, que la dernière échauffourée républicaine a complétement achevé son désenchantement, et a fait *germer* ce que je me suis efforcé de mettre en lui, tu pourras lui dire que je l'attends ici, c'est un homme de résolution, de caractère, qui a été bien gâté par le libéralisme, mais j'espère, pas jusqu'à pourriture. Je ne le mets pas au rang de ceux que vous devez *engager,* mais s'il a assez de foi pour venir chercher fortune là où je suis, j'en tirerai certainement un parti convenable pour lui et pour tous. Informe-toi aussi de ce pauvre petit Goulet qui avait été mis en prison avec moi; le compagnon d'Auguste, tu sais? Tu feras bien aussi d'aller faire mes compliments à M. de Fleury de la *Gazette de France,* et tu prépareras à l'avance ce que tu dois lui dire, en vue de son journal et de ce qu'il pourrait te convenir d'y faire insérer.

Dis à Holstein, à qui j'ai oublié de l'écrire, que maintenant qu'il est un bourgeois, je désire qu'il voie Saint-Cyr et Camille, sans pourtant sembler courir après eux, et même sous une forme de presque *stricte* politesse, jusqu'à ce qu'il voie si l'on désire plus de lui. Il en sera de

même à l'égard de Bégé, si celui-ci est à Paris, se rappelant de porter dans ces différentes visites, l'immense indulgence pour les faiblesses du monde; il sait que j'aime à la pratiquer et à l'inspirer. Cela n'exclut pas d'ailleurs la dignité sévère, même dans le cas où il ne serait pas reçu convenablement, mais pas de pique, de colère, il suffit de l'indulgence calme, je le répète : c'est ce qu'il y a de plus *digne* et de plus *utile*.

Je reviens sur le sujet principal de ma lettre, car je m'aperçois que peut-être ce que je t'en dis n'est pas assez clair. Nous sommes dans notre phase de travail et d'industrie; je ne sais pas à quelle fonction, sous ce rapport, ta vie apostolique est destinée ; mais il est évident que tout apôtre, près de moi, devra être spécialement occupé à une œuvre de production, à une *entreprise* industrielle, la même que la mienne. Mais la mienne, tu le sais, n'est pas le barrage seulement, c'est de donner l'impression pacifique, industrielle et par conséquent une impulsion *universelle* à l'Égypte d'abord. Le grand symbole de cette impulsion sera la *communication des deux mers;* mais pour arriver là, il faut saisir le pays par tous les bouts, si c'est possible, en un même lien et dans le même temps. C'est pourquoi

l'œuvre agricole, près du barrage, me paraît œuvre apostolique, malgré sa petitesse apparente, malgré son caractère d'entreprise d'un particulier; c'est cette *entreprise,* la première de ta vie que tu aurais osé faire, que je te donne à méditer; c'est par toi que je voudrais la voir faire, comme *entreprise*, sinon comme *direction de travail;* je voudrais te voir revenir *spéculateur,* toi qui as été *amateur* autrefois, *docteur* ensuite; je ne te crois pas *ingénieur,* et je suis certain qu'il ne te convient pas de revenir seulement pour faire des vues d'Égypte ou pour recommencer près de moi un service personnel dont la forme est épuisée; les services personnels à me rendre, c'est d'être contre-maître dans mon entreprise industrielle, c'est-à-dire chef de l'une de ses parties, et, je te le répète, l'associé que tu aurais alors, Soliman, me paraît digne de te faire faire de grandes réflexions sur l'importance et l'agrément même de l'*entreprise.* Cherche donc un commanditaire qui ait confiance avant tout dans ta probité, ce qui est difficile il est vrai, en ta qualité de saint-simonien, qui soit sûr que l'argent qu'il te confierait ne passera pas à engraisser le père et à amuser ses enfants, mais sera vraiment employé à une œuvre agri-

cole dans la plus riche terre du monde. Enfin maintenant que nous reprenons le monde en sens inverse du mouvement théorique que nous lui avons donné, maintenant que beaucoup se sont fait médecins, ingénieurs, professeurs, rédacteurs de journaux, qui avaient quitté la robe, le tire-ligne et la plume ponr se faire apôtres prolétaires à Ménilmontant, dans un lien et sous une forme qui nous séparaient du monde, maintenant que je me sers du niveau, de la planchette et d'un graphomètre comme un piqueur des ponts, après m'être appelé le père de l'humanité nouvelle, fais-toi *propriétaire,* toi qui, parmi nous, as été le plus fortement marqué de ce signe dans le vieux monde; seulement que la *propriété* soit près de mon *travail,* ne fût-ce que pour que je puisse me reposer chez toi! Qui sait, d'ailleurs, parmi tous les rêves que nous pouvons faire, n'en est-il pas un très-possible que tu dois avoir en vue? Si par providence il vient des femmes dans ce pays, toi y étant, je ne m'explique pas comment, parmi ces femmes, ne se trouverait pas celle qui t'est la plus chère, ni même comment elle y viendrait la dernière, et dans ce cas, ne serait-il pas bien que tu eusses un lieu pour recevoir ta mère? Après mon départ de Suez, lors-

qu'il était question pour tous de prendre la direction, tu voyais avec effroi pour toi le retour à la vie bourgeoise; dans la pensée de ce retour il y avait du vrai et du faux; tu ne seras pas plus bourgeois et propriétaire que je ne suis piqueur et même ingénieur, si ta *propriété* est à côté de *mon œuvre*, et si elle ne fait qu'un avec elle, dans le but que nous voudrons, l'un et l'autre, atteindre. Tu sens que le dernier rêve dont je t'ai parlé est entre toi et moi seulement; je ne voudrais pas qu'une femme sût que, même dans mes rêves, je prends la liberté de voir son avenir autrement ou avant qu'elle ne l'ait décidé elle-même.

Adieu, cher fils, en voilà long, mais le sujet est grave. — Je t'embrasse.

P. E.

INSTRUCTIONS D'ENFANTIN

POUR LAMBERT

AU MOMENT DU DÉPART DE CE DERNIER POUR ALEXANDRIE

12 juin 1834.

Ouvrir toutes les lettres.

Écrire aux capitaines ou à Petit, par Vincent, en disant à celui-ci d'envoyer à Paris, s'il n'a reçu des capitaines aucun avis contraire.

Si besoin d'argent, tirer sur Piozin, *pour mon compte,* en prévenant directement Piozin par lettre.

Savoir indirectement si Sami-Bey a reçu la lettre.

Voir le consul de Russie, parler avec lui de la politique orientale, lui faire mes compliments ; le voir souvent, si possible.

Voir, si possible est, M. de Cerisy, lui parler du barrage et de la venue d'ingénieurs européens, *en général,* et en particulier de ceux que nécessitent les travaux autres que ceux de la marine, pour que le pacha soit servi partout comme il l'est à l'arsenal d'Alexandrie.

Voir Kœnig, et savoir quel est le désir de madame pour venir ou rester, pour venir au Caire ou au barrage.

Parler avec Turle et partout, mais principalement au consulat, de la politique orientale, au point de vue russe, faisant ressortir *Constantinople* comme centre du *personnel* de la politique universelle aujourd'hui; Paris ou Londres alternativement, comme centre *spirituel,* et l'Égypte comme centre *matériel*, militaire en Syrie et industriel au Delta. La double solution (*militaire* et *industrielle*) devant *également* avoir lieu par l'intervention *spirituelle* de l'Europe et de l'intervention du *personnel* représentant à Constantinople l'Orient et l'Occident.

Nécessité d'une ambassade égyptienne (après celle que vient de faire Abil-Effendi, qui n'a que le caractère turc), ayant principalement le caractère européen, puisque c'est par le fait avec l'Europe, que Mehemet doit traiter de sa position à Constantinople, plus encore qu'avec Mahmoud.

Kœnig pourra aider Alric comme drogman près de Sami-Bey; j'ai recommandé à Alric de voir celui-ci au moins autant que Boghos.

Il me paraît important de se faire vite une opinion sur l'avenir de Kœnig.

Compliments à Caviglia.

Comme à l'ordinaire, visites au consulat, rien de ma part à ces messieurs, si ce n'est à M. de Lesseps.

Dans les conversations où le nom de Soliman pacha sera prononcé, faire sentir l'avantage de la fonction qui lui est donnée (instruction publique). C'était le seul européen qui pût en être chargé et il fallait avant tout un Européen; résultat évident, c'est qu'il fera, sous ce rapport, ce qu'il a fait pour le Nisam. L'instruction européenne viendra comme les instructeurs sont venus. — Ce texte, Orient et Occident, résumés en Soliman-Pacha, doit être développé souvent, sous beaucoup de formes, plus ou moins vagues, selon les cas.

CLXXVII[e] LETTRE

A SOLIMAN-PACHA

Barrage du Nil, 13 juin 1834.

Mon cher général, en l'absence du serpent fleuriste (Lambert) qui fait une petite visite à Alexandrie, que puis-je faire de mieux que de causer avec vous pour charmer mon veuvage? Lambert est parti avec Alric et David et ne sera de retour que dans une huitaine. Je vous en préviens, parce qu'il serait trop peiné, lui qui vous aime aussi, si vous choisissiez ce moment pour venir voir Achmoun et nous, et je profite aussi de cette circonstance pour vous parler d'un sujet qui nous a souvent occupés.

Les conducteurs de nos ouvriers ont été jusqu'ici des fellahs qui sont leurs camarades de villages ou des étrangers. Les premiers jouent avec eux et les laissent *flâner,* les autres les battent pour avoir leur argent. D'un autre côté, l'ordre et la police à introduire dans cette petite armée exigent la présence de quelques baïon-

nettes. Sur la demande de Linant, Mahmoud-Bey a donc sollicité du Conseil l'envoi de quelques compagnies de soldats.

Je crains qu'on ne lui envoie que des battagis infirmes.

Ou si l'on prend dans un régiment, que le colonel nous adresse le rebut de son corps, pour s'en débarrasser.

Dans tous les cas, je suis certain que, sans vous, personne dans le Conseil ne s'apercevra de l'importance de cette demande de Mahmoud-Bey.

Vous savez et me l'avez dit souvent, qu'une puissante amélioration dans l'armée consisterait à la faire *travailler;* jusqu'ici l'armée égyptienne n'a pas même eu de soldats du génie; pionniers, pontonniers, mineurs, on a essayé, et cela s'est terminé par des battagis.

Je crois que nous sommes au moment et au lieu où l'on peut se proposer ce but et l'atteindre.

Pour cela il faudrait que les soldats et officiers qui viendront ici, pour conduire les fellahs dans leurs travaux, fussent *bien choisis*, parmi les meilleurs et les plus intelligents, non dans le rebut des corps.

Ces hommes seraient plus tard les instructeurs des *régiments travailleurs*, et dans ces travaux-ci ils prendraient l'habitude particulièrement des mouvements de terrains, constructions de murailles, plus tard même, de fabrication de fascines, gabions, etc., qui seront faits pour attaquer ce puissant Nil.

Vous savez que j'attends de France quelques officiers du génie qui commenceraient à les dresser.

Ceci est un appendice indispensable de l'école des ingénieurs civils fondée ici et de l'école polytechnique de Boulac, quelque petits que soient aujourd'hui les germes que ces écoles renferment.

Si j'avais eu des relations plus particulières avec le général Siguera, j'aurais cru rendre un service à ce pays et à lui-même en l'entretenant de ces idées, mais elles sont vôtres comme miennes, mon cher général, et l'influence de cette opinion sera toute-puissante, là où la mienne serait un faible appui et peut-être un obstacle.

Oui, il y a ici une carrière pratique à ouvrir pour quelques-uns des meilleurs élèves de Thouro, car ils n'ont pas en Égypte, pour se former aux travaux du génie, comme en France,

des places fortes, forts et fortins en abondance. Et quand bien même on ne se proposerait à Thoura que de faire des artilleurs, l'artilleur qui n'a pas vu et fait de *grands* travaux de terrassement, sera toujours maladroit à la défense et même à l'attaque.

Cette lettre, vous le voyez, ne renferme pas précisément une demande, je ne saurais la formuler; c'est une impression que j'éprouve et que je voudrais vous communiquer, certain qu'il en résultera un bien pour l'Égypte, lorsque vous y aurez vu comme moi l'un des moyens de donner à la force une direction plus productive et plus pacifique. Je vous le répète, j'ai peur des battagis ou des faux troupiers qu'on nous enverra, si vous ne vous en mêlez pas au Conseil. Ce sont de *vrais troupiers* qu'il nous faut, mais pour cela il faut aussi qu'ils voient attachés à une pareille fonction un *honneur* et un *avantage;* on n'a des troupiers qu'avec de la gloire et de l'argent, ils aiment à amasser l'une et à dépenser l'autre, et je redoute qu'on ne nous envoie de pauvres diables plus fellahs que les fellahs, qui n'auront passé par l'état militaire que pour s'y abâtardir. En un mot, vous le savez, j'espère dans les progrès rapides de ce pays, sous le rapport

industriel et *scientifique;* c'est précisément par ces côtés que l'armée égyptienne pèche le plus; il faut qu'il *travaille* et s'*instruise;* en d'autres termes il lui faut des *ingénieurs*, mais non pas des officiers seulement, il lui faut des *soldats du génie,* et c'est ici qu'ils doivent se former.

Certes ce n'est pas sous cette forme que d'autres que vous pourraient comprendre mon idée: créer le cadre de l'arme du génie au barrage! Cela paraîtrait une idée folle; je la crois juste pourtant et suis sûr que vous la jugerez telle, et que vous la revêtirez d'une forme qui la fera sinon comprendre au moins *réaliser* par ceux qui ont puissance de le faire.

Comme la demande faite par Mahmoud-Bey exige une décision prompte, je doute qu'il soit possible de rien faire de bien bon immédiatement, mais je crois qu'on pourrait, avant peu, substituer aux premiers hommes envoyés quelque chose de mieux, qui serait, à proprement parler, un *bataillon modèle* du génie, dans lequel on placerait le plus possible d'officiers sortant de Thoura et de la petite école d'Hattein-Bey, et dont les soldats et sous-officiers seraient choisis dans les corps, comme élus à un corps d'*élite* assimilé, s'il était possible, à la garde. Ce ba-

taillon aurait un triple travail, savoir : de *police*, de *direction des travailleurs* et d'*exercice militaire*, peut-être serait-il possible d'introduire dans le noyau de ce bataillon-modèle quelques-uns des meilleurs travailleurs parmi les fellahs qui sont au barrage.

Ce bataillon aurait indispensablement sa *musique*, ce qui ne serait pas un faible moyen d'ordre et de travail pour les fellahs; et si le bâton est encore un élément indispensable à l'éducation de ce pauvre peuple, au moins celui qui s'en servira sera plus digne d'en régler la dose que les ignobles schlagueurs d'aujourd'hui, et j'en suis sûr le bâton fera moins de mal dans les mains du fellah, ainsi régénéré par la discipline, par l'instruction et même par l'uniforme, qu'il n'en fait lorsqu'il est appliqué par un gaillard déguenillé, sale et plus paresseux que celui qui reçoit les coups avec accompagnement de musique; je crois que le fellah recevrait cinq cents coups de bâton sans s'en douter, pourvu qu'on les donnât en mesure.

Et par-dessus tout cela, comme ce serait un motif de plus pour vous, fondateur de l'armée, de visiter le barrage, vous trouverez tout naturel que je regarde mon idée comme très-bonne; elle

l'est, je vous en réponds ; vous verrez, je suis bien sûr que, quand vous le voudrez, Hattein-Bey, le général Siguera, Kourschid-Bey, Menickli, Mouktav-Bey la comprendront comme elle doit être comprise aujourd'hui par eux pour être mise à exécution ; aussi je me réjouis d'avance de vous voir plus souvent ici.

Adieu, mon cher général ; après le retour du serpent, lui ou moi, peut-être tous deux irons vous embrasser, et pour cette fois vous enlever. Le temps est superbe, il ne fait ni trop chaud, ni trop grand vent, les nuits sont admirables et nos cœurs toujours plus amis du vôtre.

P. E.

CLXXVIII^E LETTRE

A LAMBERT, A ALEXANDRIE

17 juin 1834.

Ollivier est arrivé hier et m'a apporté enfin des nouvelles de Duguet et Petit, pas de lettre de

Fournel qui pourtant était arrivé du 5, et la lettre de Duguet est partie de Marseille du 15.

Cette lettre m'annonce que les caisses sont adressées à M. Bonfort par Vincent qui, à ce qu'il paraît, est son correspondant habituel, d'où résulte que tu ne pourras sans doute pas les retirer; mais je pense qu'au moins tu auras pu forcer à les expédier.

Je ne t'ai rien écrit hier par l'officier qui a porté le premier exemplaire du rapport au Pacha, mais Linant t'a annoncé sa demande de musique faite par Mahmoud-Bey pour tes travailleurs; c'est la seule bonne nouvelle que j'aurais eue à t'annoncer.

J'ai une vieille lettre d'Aglaé (12 mars) qui renferme quelques détails intéressants sur divers. Les lettres de Duguet et Petit sont faites par des hommes qui ont été surpris par un départ de navire ; elles n'ont guère le sens commun. Ce qu'il y a de plus clair, c'est qu'il serait possible que tu reçusses Hoart et Bruneau ces jours-ci à Alexandrie, ce qui serait fort comme rapidité.

Urbain a appris la mort de son père, il en a eu une espèce de petite révolution qui lui a donné une fièvre dans laquelle Ollivier l'a laissé, chez le père Dussap.

Aglaé me dit que Margerin édifie tous les catholiques de Munich, et que les enfants de Bazard ainsi que Dugied ont communié à Paris.

Cendrier est à Paris. — *Elle* dit encore que la pièce de Duveyrier est très-jolie; que Michel lui a écrit et qu'il est content. Que d'Eichtal, au dire de Cendrier, ne rêvait en Grèce que guerres et combats, et voulait se faire soldat, ce qui, je pense, est simplement symbolique.

Linant part demain pour le Caire. — Ollivier passera quelques jours ici. Quant à toi, ne te presse pas plus qu'il ne faut. Je crois, tu le sais déjà, que ton voyage est *important*. Songe que nous n'avons personne à Alexandrie sur qui nous puissions compter autant que sur nos amis du Caire, et cela est pourtant indispensable.

Voici un mot de Petit pour Alric; je crois, malgré son contenu, qu'il n'y a pas lieu à changer la destination d'une caisse quelconque. Alric la trouvera ici à son retour.

Clorinde arrive et se chargera de cette lettre.

Bonjour à David, Alric et Colin. — A toi, la main.

P. E.

CLXXIXe LETTRE

A AGLAÉ SAINT-HILAIRE

17 juin 1834.

Je reçois votre lettre du 12 mars, aujourd'hui 17 juin, quand depuis vingt jours j'ai une lettre des capitaines du 28 avril ; sans doute vous aurez pris une *occasion*. Je n'ai pas encore reçu les caisses de Petit. Lambert est allé au-devant d'elles à Alexandrie, ainsi que pour quelques autres affaires de service, et probablement ils se croiseront; je les attends impatiemment. Malgré la lenteur de votre lettre, elle m'a fait grand plaisir, non-seulement parce que vous ne m'habituez plus à en recevoir, mais parce que vous me donnez quelques détails sur les *personnes* et que les capitaines ne sont pas forts sur cet article ; pourtant j'en aurais désiré encore beaucoup d'autres, mais ce sera pour une autre fois, je l'espère. Vous m'apprenez qu'il y a dans les caisses deux longues lettres de mon père et de

Thérèse ; ce sont deux bonnes fortunes dont je me réjouis à l'avance, quelque désharmonie qui se trouve encore entre ce que je veux et ce qu'ils désirent.

Le souvenir d'Adèle Bigot et sa forme m'ont fait grand plaisir, dites-le-lui.

Quant à ce que vous me dites de vos relations avec Nevers, plus je vais et plus je pense que Dieu laisse à chacun au moins un problème *insoluble,* durant le cours d'une vie, et que plus il l'élève, plus ce problème prend d'importance dans la vie, servant ainsi à montrer combien elle est courte pour parfaire toutes choses ; mais il vient un moment où, fatigué de ne pas trouver d'issue convenable, on attend, sans plus se tourmenter, le dénoûment qu'en vain on cherche ; et si ce moment succède à celui où la recherche a été la plus laborieuse, je dois croire y être parvenu, car, depuis huit ans, il n'est pas d'époque de ma vie où je me sois plus cassé la tête et le cœur pour trouver la volonté de Dieu dans cette affaire. Vous en jugerez par ma dernière lettre à Holstein, qu'il vous montrera sans doute. Que ces difficultés soient, comme vous le pensez, causées ou augmentées par ma conduite passée, et particulièrement par ma visite

du 4 juin 1832 à Saint-Cloud, c'est possible ; mais je ne sais que faire au passé, il *a été*. Quant à l'avenir, j'apprends des Arabes à dire : Allah kerim ! c'est-à-dire à peu près : Que la volonté de Dieu soit faite !

Vous me demandez beaucoup de choses sur lesquelles Petit et Duguet vous donneront quelques explications, car vous désirez connaître mes projets, mes rêves : malheureusement ce qu'ils vous diront, ce sont déjà des réalités, et votre affection ne sera pas satisfaite ; mais comment dire ce qu'on pense, à si grande distance ? Et puis je vous bercerais encore de chimères, car j'en rêve toujours ; je conduirais votre pensée et votre cœur dans des mondes où je crois voir clair, et où vous ne verriez peut-être, vous, tout au plus que la lune ou les mélancoliques étoiles, et pourtant je suis bien comme vous, ma chère Aglaé, j'ai besoin de rêver avec quelqu'un, et, quoique Lambert soit un bien digne compagnon de ces fantastiques voyages, pourtant j'aimerais que la voix de la sybille du malheur se fît entendre, et que les douloureuses inquiétudes de son âme si aimante mêlassent quelques larmes aux chaudes couleurs que l'Orient me fait voir dans mes rêves. Dieu ne l'a pas voulu, il l'avait

mise toute près de mon oreille, alors que la cour du *Père suprême*, et les enfants soumis du *Père,* me donnaient l'empire du monde, à commencer par les Tuileries ; mais depuis ma prison il nous a éloignés, laissant à la grande voix du monde à m'instruire, comme faisait la vôtre, de la vanité de mes rêves impatients. Oui, vous avez raison, ce sera au moment, sinon d'une glorification, au moins d'une marche ascendante vers les jours de gloire, que Dieu nous réunira ; le voile de tristesse qu'il a étendu sur votre tête, vous fait voir aussi en ce jour un jour de mort, mais ma foi aura raison contre la vôtre ; Dieu n'a pas fait l'homme pour pleurer et se réjouir au *même instant.*

Vous m'avez dit aussi, bien souvent, vous et ma pauvre mère, et tous ceux qui m'ont aimé et connu, que je ne savais pas garder en moi ma pensée, la mûrir, la faire mienne tout entière, y mettre mon cachet, et n'y pas mêler ce que, de toutes parts, je ramassais dans mon humeur causeuse et confiante. Aujourd'hui je suis dans l'impossibilité d'agir ainsi et j'en rends grâce à Dieu. Lorsque je jette un regard en arrière sur ma vie, je vois bien que tout ce que j'ai fait pourrait porter mille noms divers, le mien avant

tout, j'aime à le croire, et je ne rougis pas d'injustices par moi commises; je pense avoir rendu à chacun la part qu'il a mise dans ma vie ; au moins ai-je toujours cherché à le faire. Aujourd'hui je sens mon égoïsme croître. Je veux que mon nom soit attaché *seul* quelque part, en grandes lettres ; du moins qu'il le soit *pour moi,* que j'aie conscience d'avoir été, en un certain moment de ma vie, l'initiateur de moi-même ; je dis qu'il le soit *pour moi,* car je sens bien que jusqu'ici, où je n'ai, pour ainsi dire, rien fait par *moi-même,* en général on m'a tout attribué, ou du moins on m'a fait (amis et ennemis) la part plus grande que je ne la mérite. Maintenant je veux donc pouvoir me dire que ce que je fais, je le fais parce que *je le veux,* et non parce qu'*on* me le dit, que l'on m'y entraîne. D'Eichthal, Duveyrier, Rodrigues, Eugène, Bazard ne sont pas près de moi. Celui de tous mes enfants qui m'est resté, est celui qui met le plus sa gloire à être l'*élaborateur* de la pensée du père bien plus que son *inspirateur ;* vous, Aglaé, ainsi que toutes les femmes qui m'ont aimé, vous êtes sous un autre ciel que moi, et la seule de mes filles qui voit notre soleil, m'a vu une seule fois depuis six mois, et en présence du monde.

Personne, pensant avec moi, communiant avec moi, ne me pousse ou ne me retient ; je suis *libre,* et, quoique la liberté ne soit pas toute ma vie, quoiqu'elle soit même la portion grave et triste de ma vie, je dois faire dire de moi un jour que j'ai été libre, que j'ai été *moi* quelquefois dans ma vie.

Quand perdrai-je cette liberté ? Je ne sais, mais je crois ne pouvoir conquérir l'esclavage d'amour qui doit lui succéder qu'après avoir forgé *de ma main* la chaîne d'or et de fer, de *richesse* et de *puissance* qui m'attachera. J'y travaille.

Vous avez rêvé que je vous écrivais mes amours d'Égypte. Ils sont mystiques autant que possible. Le célibat commence à être d'un poids terrible sur mes épaules, et pourtant je ne vois pas encore qui viendra me l'arracher. Les nuits sont si belles, l'air si pur, quand la lune nous montre sa lumière cendrée, et que le Nil coule lentement, couvert de barques où les matelots chantent ! Prêcher trois ans un amour nouveau dans l'Occident, et venir éteindre sa parole dans les flots de notre riche lumière, n'était-ce pas vouloir, comme ces pauvres papillons, nous brûler ? Mes ailes sont rôties, et, lorsque je les

expose à la rosée du soir, à l'air frais du matin, aux brises de la nuit, le lendemain je brûle plus encore. En ce moment où je vous écris, le soleil est sur ma tête, il est une heure,tous nos Arabes se reposent et dorment, le silence est plus profond qu'au milieu de la nuit, car alors ils chantent et jouent du tarabouc, ils prennent le plaisir en échange de leur travail du jour. En ce moment je ne dors pas, moi, et je suis sur la flamme de la bougie; priez pour le pauvre papillon.

Peut-être votre imagination assez vive vous fera-t-elle penser qu'après une pareille complainte, il n'est pas probable que je la chante longtemps, et que je dois être *bientôt*, ou rôti tout à fait, ou incombustible, ou abrité, garanti, protégé par une main habile et délicate, fraîche comme mes rosées du soir. Je ne serai pas rôti, j'espère, je ne crois pas être incombustible, je penche donc pour la dernière hypothèse. Qu'en pensez-vous?

Maintenant parlons *politique*. J'ai vu Clorinde aujourd'hui à son passage pour aller à Alexandrie. C'est un motif de plus à ajouter à bien d'autres pour que je vous parle de Roger. Je vous dirai donc que je suis arrivé à faire demander une musique pour nos travailleurs; on

demanda d'abord une musique grossière du pays, et Linant, qui aime beaucoup David, a fait en grande partie cette demande pour avoir une occasion de caser David ici. D'après cela, que Roger fasse ses préparatifs, sans rien dire encore ; je veux lui écrire plus positivement dans quelques jours, et être fixé d'ici là sur plusieurs choses importantes pour la forme de son voyage, pour les instruments et instrumentistes qu'il devra *ou ne devra pas* amener. Qu'il s'occupe de lui d'abord, ce n'est pas son habitude et il a besoin de la prendre un peu ; qu'il ne s'impatiente pas surtout, si ma lettre tarde, elle reviendra à temps.

Personne, excepté vous, ne m'a parlé de Massol, encore ne faites-vous, pour ainsi dire, que le nommer. Je n'ai rien à lui faire dire encore ; si nous faisons quelque chose en fait de costume, ce ne sera que pour l'hiver.

Je vais construire en ce moment l'école des ingénieurs, sur le plan que j'en ai fait ; je pense que vous verrez là un symbole. Ce sera l'école pratique comme la rue Monsigny a été l'école théorique. Au reste, ce sera notre quartier général, car le bâtiment est conçu spécialement en vue de l'état-major du génie, cet état-major étant

l'instructeur, le moniteur, l'exemple vivant pour les élèves.

Recommandez encore aux capitaines et à Duguet et Petit, de ma part, de ne rien négliger de ce que je leur ai demandé en vue de cette école: livres, modèles, instruments, etc.

Je n'ai eu par personne des nouvelles de Dupontès ; j'ai su seulement, il y a longtemps, que Bergeret, ami d'Alexis, le voyait souvent. J'en ai été bien aise, mais dites-moi qu'elle est sa santé et ce qu'il devient, ainsi que sa petite famille. J'ai vu qu'on a imprimé la lettre à Duveyrier sur la vie éternelle (je ne l'ai pas encore), je pense qu'il y est pour quelque chose.

Quoique Duguet et Petit m'aient écrit du 15 mai, et que Fournel soit arrivé au lazaret le 5 mai, je n'ai pas reçu la lettre que Cécile m'avait promise; j'en suis bien aise, parce qu'il aura le temps de recevoir une lettre que je lui ai écrite après son départ.

Grâce à Dieu, je n'ai plus besoin, *pour moi*, de demander de l'argent en Europe, ni pour Lambert, ni pour les ingénieurs que j'ai appelés. De plus, tous les enfants qui sont restés ici sont à peu près placés et gagnent leur vie; je crois qu'il en sera de même pour tous ceux qui vien-

dront avec notre foi et quelque talent scientifique, industriel, ou d'art. Nos amis d'Europe n'ont donc plus qu'à s'inquiéter de frais de voyage, pourvu qu'il s'exerce sous ce rapport une censure qui aura nécessairement lieu quand les partants demanderont de l'argent, c'est-à-dire qu'on n'en accorde que pour ceux que j'aurai désignés, ou pour ceux dont le mérite personnel garantirait de toute inquiétude sur leur sort, une fois arrivés ici. Il ne faut que des hommes d'élite comme capacité et d'une moralité garantie par des antécédents de services dans la propagation de notre foi.

J'avais dit en partant de France à Cécile, que je croyais que, pendant mon absence, plusieurs des matériaux qui font connaître notre vie intime devraient être discrètement et habilement publiés. Je ne crois pas qu'on ait rien fait en ce genre, et cela est *bien,* mais je ne pense pas moins de même pour l'avenir. On a publié ma lettre sur la vie éternelle, le petit journal *Amour à tous* a publié des fragments du livre nouveau ; moi qui suis fort pour dire, quand une chose est faite : *c'est bien,* je n'ose pas le dire pour ces deux choses ; je pense qu'on pouvait infiniment mieux choisir. J'ai recommandé

la même chose à Petit, mais en lui marquant que je désirais que vous y missiez votre tact de femme, particulièrement pour ne rien publier où des personnes que vous sentiriez ne pas devoir être nommées figureraient. Je me trompe peut-être sur la publicité de pareilles publications, cependant ce que vous a dit Duveyrier des dispositions actuelles du monde à mon égard, ne me disposerait pas à croire que je suis dans l'erreur.

Si l'on publiait aussi mes derniers enseignements, il faudrait de toute nécessité que deux hommes écrivant bien, Guéroult et un autre, se chargeassent de les revoir, uniquement pour corriger les fautes de style, car cela a été rédigé si vite dans la prison, qu'il doit y avoir des fautes et surtout des répétitions...

Soliman-Pacha, toujours le même pour nous, plus amical même chaque jour, va probablement faire un voyage en Syrie, où tout n'est pas tranquille. Je serais précisément contrarié si je n'avais pas les caisses avant son départ, mais je les aurai. Petit et Lambert sont avant tout ses hommes d'affection, c'est un cœur sur lequel la *fidélité* est toute-puissante.

Nous mangeons des raisins et des poires que

nous envoie gracieusement Mahmoud-Bey, grand seigneur du pays, ancien ministre de la guerre, qui est administrateur des travaux du barrage du Nil. Nous le voyons quelquefois, malheureusement il ne parle pas le français et mes progrès en arabe sont lents, malgré le zèle de mon maître qui est mon domestique.

A propos de domestique, ce mot, sous ma plume, vous aura paru drôle; eh bien, c'est justement le 6 juin, anniversaire du jour où nous avons pris l'engagement de détruire la domesticité que je l'ai pris. La vie symbolique a eu son temps, mais la destruction de la domesticité ne se fait pas en un jour, et la pratique n'est pas la théorie. Gare au célibat, les deux choses se tiennent, gare à lui, il est menacé aussi d'un croc-en-jambe. Je ne pense pas qu'en réfléchissant à ces deux grandes questions, votre opinion sur elles diffère beaucoup de la mienne. Ma barbe rognée sur les lèvres, la modification de mon habit pour le rapprocher des usages, ma *fonction,* quoiqu'elle soit volontaire, enfin mes dispositions à l'égard des puissants de la terre, tout cela se tient, et si vous réunissez toutes ces choses, vous y verrez, non-seulement ma règle de conduite actuelle, mais tous mes rêves indus-

triels ou politiques ou moraux, je ne parle pas de mes rêves scientifiques, j'en fais peu maintenant, du moins en science pure, car au contraire, je crois être parvenu (toujours partant des mêmes principes que je viens de dire) à quelques bonnes idées sur l'enseignement pratique des sciences et des langues, dont je ferai l'application à notre école d'ingénieurs.

Je vous ai parlé de ma vie matérielle et de mon costume et de ma figure; maintenant voici mes occupations. Je lis les ouvrages d'ingénieurs; je fais des plans, j'ai nivelé avec Lambert. J'ai lu quelques bons vieux ouvrages d'histoire et de géographie, Hérodote et Strabon, je fais dessiner les jeunes ingénieurs de temps en temps, et je bavarde le plus d'arabe que je peux avec mon domestique nubien. Je n'écris plus que quelques lettres à Petit et Duguet et aux capitaines, une à Barrault qui est en Russie, quelques-unes à Soliman Pacha, voilà tout. J'ai rédigé aussi différentes choses pour Linant, le règlement de l'école et un rapport du pacha sur les travaux des barrages.

Je pense que si Marie vient ici, comme elle paraît, me dites-vous, en avoir grande envie, vous veillerez à ce que toutes les archives qu'elle

possède soient en sûreté. Vous me parlez de difficultés pour les clefs de Ménilmontant ; est-ce que par hasard, ce ne serait pas vous qui les avez toutes ? Je ne sais pas ce que sont devenus les Bazin, Desloges et la mère Poncet, pas un mot sur les habitants de notre temple symbolique ! J'en suis peiné ; d'un autre côté, ce que vous me dites sur l'acquittement des intérêts de la maison me cause une véritable joie. M[lle] Casaubon a beau vouloir que je ne dise pas *ma* patrie, il n'y a pas deux Ménilmontants dans le monde, aussi suis-je bien tranquille sur *ma* collection, sur *mes* archives, sur *mes* meubles, portraits, etc. ; vous êtes là.

Vous avez eu bien soin, n'est-ce pas, de mettre en ordre toute notre correspondance de la prison ; mais, si vous n'avez pas déposé ma copie cachetée de toutes les pièces que vous avez, quelque part, vous avez mal fait, madame, vous qui êtes ordinairement femme à précautions.

Je ne vous ai pas dit un mot de ma santé, c'est clair, elle est excellente, quoique je ne sois pas encore parfaitement content de mes nerfs.

Lambert est devenu un luron, il boit, mange et dort comme une personne naturelle. S'il savait que je vous écris, il me demanderait bien

une place pour vous dire de bonnes choses, car il vous aime bien. Le général Soliman l'a surnommé *serpent caché sous des fleurs,* et il s'acquitte en effet on ne peut mieux de cette fonction, seulement ses piqûres sont des excitations à bien faire. Ollivier qui n'engraisse pas plus que vous, est en ce moment près de moi, il remplace Lambert pendant les absences de ce petit mobile. Le grand Constant vous fait mille amitiés, c'est aussi un de vos chevaliers, quoiqu'il ne soit pas chevalier des dames. Comme vous lui avez promis des soufflets quand il quitterait son costume, ses cheveux et sa barbe, il conserve le tout avec une scrupuleuse exactitude.

En voilà assez pour aujourd'hui, j'ai consacré ce jour aux dames, c'est rare pour moi, à vous le reste de la journée : le soleil se couche, je vais respirer l'air frais, voir ma lune et mes étoiles, rêver et..... vous dire bonsoir.

P. E.

CLXXX[e] LETTRE

—

A AGLAÉ SAINT-HILAIRE

30 juin 1834.

Je reçois à l'instant votre lettre du 29 mai et celles pour Lambert. Vos réflexions sur la confiance avec laquelle je demande des hommes qui ne viennent pas, me ferait presque croire qu'en effet il n'en viendra pas, ce qui me paraîtrait un peu fort, mais ne m'épouvanterait pas. Je dirais, comme au départ de Fournel, que Dieu veut que mon bras soit incontestablement regardé comme aussi fort que ma tête. — Quant à Fournel, je serais fâché que le chevalier Duguet fît en *fougue* des brioches à son égard, ce qui serait possible s'il s'abandonne à son humeur sabrante. Recommandez-lui, en mon nom, du calme; ce qu'il a à faire en France, c'est une mission *privée* et non *publique ;* il va chercher *quelques hommes* et non la *France entière*. Au reste, quand cette lettre arrivera, je crois qu'il ne sera plus question de tout ceci, et que Fournel aura pris

sa route tout doucement, sans plus vouloir réveiller le passé.

Adieu, je vous embrasse et Jallat aussi.

P. E.

CLXXXI^E LETTRE

A LAMBERT

15 juillet 1834.

Je t'envoie cet imprimé que d'E....., je crois, m'a fait passer. Il n'y avait rien de joint à ce papier ; je crois cependant qu'il est bien que tu t'en procures la traduction. Georges de Robaudi pourrait le faire, ou tout autre Grec ou Allemand que tu trouveras sur ta route.

Je n'ai pu comprendre si ce *bureau* était comme nos commissions d'enquête, c'est-à-dire une assemblée d'amateurs, ou si c'était une dépendance du ministère de l'intérieur à fonctions *salariées,* en d'autres termes si ses membres étaient des fonctionnaires publics.

Je crois qu'il y a là de quoi répondre aux projets de Rigaud et de Tourneux et Toché sur la colonisation en Grèce. Tu feras bien de communiquer la chose à Toché. — Dans tous les cas, je suis bien aise de voir la Méditerranée et la mer Noire cernées, depuis Alger jusqu'à Marseille, par Constantinople, Odessa et Nauplie.

Tu remarqueras que la date du *3 juin* est soulignée à la plume, il y a en tête un *hommage* qui n'est pas de la main de Gustave, mais les noms des membres sont écrits par lui.

La date soulignée me fait croire que Gustave attache à cette pièce une grande importance, sans doute parce qu'il prend par elle une position officielle dans le vieux monde.

Si tu crois qu'un mot d'amitié de toi ou d'Ollivier à Gustave soit bien, faites-le, mais que j'y sois encore étranger. Que vous écriviez ou n'écriviez pas, je crois bien que le second poulet qu'il enverra ne sera pas muet comme celui-ci ; mais il est écrit que sa forme sera, pendant cette vie, toujours extraordinaire. — Dans trois mois une correspondance régulière me paraît inévitable et nécessaire. — Votre lettre, *eu égard à sa position,* devrait être, *pour ainsi dire,* étrangère au *saint-simonisme,* au moins pour

d'autres que lui, mais non au *barrage,* en tant que chantier *industriel.*

J'ai dit un mot du cheval à Linant, qui n'en a pas parlé en effet avec Hattein-Bey, de qui, dit-il, cela dépend uniquement, il sera bien que tu en dises quelque chose à notre gros et bon général ; si tu peux faire d'une pierre deux coups, selon ce que je t'ai encore dit à ce sujet, cela vaudra mieux ; mais, comme il est inévitable de faire donner des chevaux à nos arrivants, peut-être vaut-il mieux commencer dès à présent pour nous deux : c'est l'opinion de Linant. Soliman m'écrit qu'il va venir m'enlever, vous allez arranger cela ensemble. Je ne sais ce que je ferais au Caire en ce moment.

Adieu.

P. E.

P. S. Je n'écris pas au général pour renvoyer plus vite son homme, mais tu sais toutes les amitiés que tu as à lui faire.

Quand il te parlera de Petit, tu ne manqueras pas de lui dire combien notre voyageur tient à ce qu'on le rappelle à la bonne amitié du général ; je ne trancris pas ici la phrase *ad hoc* de Petit, quoiqu'elle soit très-bonne et très-tendre ;

mais elle est un peu dans sa langue qu'il me permet de traduire ; elle veut dire tout bonnement qu'il aime bien notre bon général et qu'il tient beaucoup à la réciproque.

CLXXXIIe LETTRE

A LAMBERT

23 juillet 1834.

Voici des lettres de Cognat pour Barrault, Prax et Charpin ; tu y mettras l'adresse et les feras passer par Robaudi. Tu verras par leur contenu ce que j'ai cru devoir et pouvoir faire, n'ayant pas encore de nouvelles de Barráult. Les termes de ces lettres t'indiqueront peut-être à toi-même quelque chose à dire, d'autant plus que tu auras déjà eu peut-être des nouvelles directes des voyageurs. Je serais bien tenté d'envoyer de l'argent, mais ne sachant ce que vient faire B...., je *n'ose* vraiment, sans compter même la recommandation un peu hétérodoxe de

Marie — pèse cela toi-même dans ta sagesse de *serpent,* car tu as la clef de la caisse de Piozin, et d'ailleurs tu pourrais charger Turles de prêter quelques centaines de piastres, sans que pour cela j'intervinsse pour quoi que ce soit vis-à-vis de personne.

Les dernières nouvelles d'Ollivier que Linant m'a données étaient moins tristes; pourtant je suis inquiet de cette vie douloureuse, quoique des pressentiments de mort ne soient pas un signe des derniers instants d'une poitrine usée qui d'ordinaire rêve au contraire toujours une prochaine guérison. Pour tout ce que tu me dis sur cette confession entière, je t'autorise bien à la recevoir, et pourtant je crois que je ne la lirai pas, du moins tant que des jours de bonheur ne seront pas venus mettre une compensation aux tristesses que cette lecture m'inspirerait; nos leçons réciproques (à Ollivier et à moi) nous ont toujours fait mal à tous deux, et, malgré le bien qu'elles ont certainement apporté avec elles, je crois utile de m'abstenir d'en recevoir autant que d'en donner. Ceci est pour toi seul, bien entendu.

Toutes tes occupations aux deux Caires motivent plus que suffisamment la prolongation de

ton séjour. Ce que tu me dis de Soliman me fait grand plaisir.

Remercie le père Dussap et sa femme du joli peigne; il empoisonne d'ailleurs la graisse de noir, à faire tomber Urbain en pâmoison.

J'ai bien travaillé à la maison de Linant que tu trouveras un peu avancée, et à l'hôpital qui marche un peu. Cognat et Lami m'ont fait fréquente compagnie; j'ai dîné chez eux une fois (cuisine de Lami).

Chevalier va, je crois, au Caire avec Lami; tu auras, si l'occasion se présente, une petite leçon paternelle à faire à Noël sur les soins *filiaux* qu'il DOIT à ce brave homme que le voyage d'Égypte abîme.

Ce que je t'ai dit quant à la confession d'Ollivier, à recevoir pour me la remettre, ne doit pas toutefois te donner à croire que je sois plus que notre foi ne le commande partisan des molles paroles qui vous endorment dans la mort comme on berce un enfant. Le chrétien était bien sévère et ne faisait pas grâce au mourant des larmes d'un seul repentir, des déchirements d'un seul remords, des brûlures d'une seule vérité méconnue ou blasphémée durant sa vie; son excès doit nous servir à contenir dans de justes mesures

l'onction de notre viatique, mais il doit nous rappeler que l'amertume est quelquefois la condition du grand pas où l'on franchit l'abîme de deux vies, et, souvent aussi, un remède salutaire pour prolonger celle que l'on confesse. Quand Ollivier sent que le *Saint-Simonisme,* comme il le dit, a prolongé sa vie qui s'éteignait épuisée, et qu'il la sent ici défaillir encore, il ne peut, je le sais, se borner, comme un chrétien, à une action de grâces; et il doit, comme un payen, chanter aussi sa gloire, mais Dieu nous ordonne à nous qui ne sommes ni payens ni chrétiens, qui ne châtions pas nos idoles et ne condamnons pas à l'enfer; Dieu nous ordonne, dans la solennité de nos dernières paroles, d'éloigner la *récrimination* contre lui et contre les hommes, parce que nous ne sommes pas chrétiens; et pourtant ni l'une ni l'autre de ces formes de la vie n'est anathématisée par moi, mais elles caractérisent l'une et l'autre l'imperfection MORALE de chacune des deux natures extrêmes, et c'est à la vie MORALE que dans l'extrême onction que nous donnons, nous, confesseurs de la foi nouvelle, nous devons rappeler le fidèle. Pour nous la confession n'est pas un plaidoyer contre Dieu ou contre les hommes, la confession est un *récit* et une *pro-*

phétie des PROGRÈS de tout et de soi-même, c'est l'hymen que l'humanité répétera, si elle est faite par un apôtre, comme elle chante le *Requiem* de Mozart, sublime résumé et germe de musique ancienne et nouvelle.

Déjà Ollivier m'a remis au Caire une longue lettre, et pendant ma prison, à l'époque de son voyage chez sa mère, il m'a encore écrit des lettres portant un caractère que la confession ne devrait pas avoir ; si je récriminais contre moi-même je dirais que mon tort, à ces deux époques, a été de ne pas apporter dans ma réponse, la *sévérité* que je te recommande aujourd'hui, surtout comme moyen curatif envers Ollivier. J'aurais pu lui *ordonner* de ne plus reparaître à Ménilmontant, et le renvoyer simplement en appel à la MÈRE. Plus tard, j'aurais pu lui *ordonner* de quitter le costume que je lui ai donné, qu'il ne porte qu'en mon nom, et le renvoyer encore en appel à la MÈRE. Je ne l'ai pas fait, mais tu peux l'assurer que je prendrais aujourd'hui des mesures analogues s'il me forçait à connaître de lui une profession de foi que je jugerais condamnable, quand bien même cette profession de foi ne serait que de lui à moi ; il lui restera la foi d'être un jour absous et même glorifié par les

femmes, pour avoir été mal jugé par l'homme. Au moins sa vie ne serait pas faussée.

A toi seul ces deux mots encore, cher enfant.

Ollivier ne sera sauvé qu'en perdant un poumon, un seul paraît attaqué et c'est là mon espoir. La crise approche, les cavernes sont profondes, Ollivier alité, complétement malade, perdant *l'exercice de la pensée* pour toute autre chose que les fonctions animales les plus grossières, me paraîtrait plus près de sa guérison qu'en ce moment, et alors surtout une femme, des femmes pourront achever ce qu'elles ne pourraient pas même commencer aujourd'hui, sa cure complète.

Le paragraphe qui précède celui-ci est écrit de manière que je crois que tu peux t'en servir dans une circonstance grave. Ollivier m'a dit ne plus pouvoir pleurer, tu auras contribué à le sauver, si tu obtiens une larme, c'est là une saignée que M. Dussap ne peut lui faire et qui est je crois en ta puissance. Puis après embrasse-le pour moi.

La main à Soliman.

P. E.

CLXXXIII^e LETTRE

A OLLIVIER

30 juillet 1834.

L'occasion dont je profite ne me permet que de t'écrire quelques mots; je t'écris de chez Cognat et par Baltadgy.

J'ai lu ta lettre, elle m'a fait du bien, parce qu'elle m'explique beaucoup de choses qui se sont passées surtout depuis la prison. Nous en *parlerons* peu, mais nous en *profiterons*.

Pour toutes les petites dépenses que Cognat demande, tu sais que tu peux prendre chez Piozin.

J'attends Barrault, Machereau et Prax; arrange-toi pour les voir plutôt ici qu'au Caire, ou bien ici et au Caire.

Adieu, à toi, vieux grognard, camarade d'Holstein.

LE PÈRE.

Bonjour, frère, il faut vivre.

CH. LAMBERT.

CLXXXIV^e LETTRE

A LAMBERT

Barrage, 4 août 1834.

Linant vient de recevoir une lettre du conseil qui l'appelle pour venir donner des développements au projet d'organisation des régiments de travailleurs. Cette lettre lui annonce qu'Hattein-Bey a amené avec lui en conseil, Akekin, de manière qu'il paraîtrait que c'est avec eux deux spécialement que cette grande affaire doit être élaborée; je pense que le choix fait par Hattein-bey d'Akekin pour l'accompagner est de bon augure, et que notre bon général ne voulant pas prendre sur lui toute responsabilité (ce qui est bien) a désiré avoir pour second l'homme du *pays* qui présentait le plus de garantie comme savoir, et aussi comme antagoniste de Linant dans les commencements du projet des barrages. Ceci confirmerait ce que tu penses toi-même du mérite d'Akekin, malgré les vices dont ce pays-ci et ses voyages en Europe l'ont

un peu enveloppé. Je craignais qu'il ne se fût tracé un plan de continuelle opposition avec Linant, espérant par là faire son chemin, comme les enfants qui jouent au *roi détrôné*, et j'attendais le moment où il sentirait que ce jeu est pour le moins un mauvais calcul.

Le paquet d'Ollivier est dans un portefeuille. J'ai chargé Lami de te faire rendre par Toché la circulaire originale de d'Eichthal; je tiens à l'avoir.

Merci à M. de Lesseps pour ses journaux qui n'ont d'ailleurs rien d'intéressant.

Linant désire impatiemment que tu sois ici pour l'aider dans ses calculs de levée de plans. Moustapha Effendi a mis aujourd'hui au net, en arabe, la demande d'organisation des régiments de travailleurs; cela sera au ministère, je pense, pour le 29. Le Mégliss du Caire a autorisé et confirmé l'organisation du conseil d'ingénieurs que Linant a formé, et a fait faire un cachet spécial pour ce Conseil; c'est une bonne mesure qui donnera plus d'indépendance et aussi plus d'activité au corps du génie.

J'avais en effet oublié de t'envoyer la lettre de Barrault, c'est inutile maintenant, tu la liras ici. L'article sur la Turquie est encore de la politi-

que de *détrônement*, d'où résulte que la critique du *temps*, quoiqu'elle s'appuie sur un mauvais principe aussi, est plus près de la vérité *pratique.*

Je n'ai pas besoin de te dire de distribuer convenablement mes compliments et amitiés à qui de droit.

Je ne vois pas probabilité que je puisse et doive aller à Damiette ; je n'en dis pas autant de l'autre voyage, s'il ne se fait pas avant trois ou quatre mois. Quant à la course à Eschmoun, je la ferai avec plus que du plaisir. Empêche donc que Soliman ne compte trop sur moi pour Damiette. Nos travaux, la visite de Barrault, l'attente de nos hommes de France, voilà de bonnes raisons.

Si Ollivier se sentait force et volonté pour aller au devant de Barrault avec la cange de Linant, il viendrait avec toi et je crois qu'il n'y aurait pas grand obstacle, parce que Linant aime mieux le service de la sandale. Dans tous les cas, il passerait une journée avec nous et la sandale le reconduirait au Caire. Linant le voit toujours avec amitié et intérêt, et sera, je crois, toujours disposé à faire quelque chose qu'il croirait lui être utile ou agréable.

Pour aller au-devant de Barrault, il prendrait ici ses provisions pour quatre ou cinq jours, et il y aurait probablement moyen de revenir dans cet espace de temps.

En écrivant à Machereau tu feras donc bien de dire à Barrault que peut-être on ira au-devant de lui, partant du barrage le 30; qu'ainsi il fera bien, si rien de trop important ne le retient, de partir au reçu de ta lettre, puis de s'adresser à M. Rossi à Aufé, puis enfin s'il n'y trouvait personne, de bien faire attention sur le Nil aux jolies Canges et de demander si c'est celle de Linant-Effendi.

Adieu, voltigeur, coureur, mobile, faucon, lévrier et serpent tout à la fois.

P. E.

CLXXXV^e LETTRE

A LAMBERT

Barrage, 4 août 1834.

Linant désire que, d'ici à son arrivée au Caire (il ne partira au plus tôt que jeudi soir), tu voies Hattein-Bey et aussi Akekin, pour les mettre bien au fait, chacun selon ce qu'il peut comprendre, du grand projet qui nous occupe, et les disposer convenablement à exposer, à appuyer et presser la chose eux-mêmes au conseil. Je t'avais déjà engagé à en parler longuement au général; ainsi tu auras seulement à ajouter le nom de Akekin à tes notes sur ce sujet.

Pour Hattein-Bey je ne crois pas que tu aies de grands efforts à faire pour lui faire comprendre l'importance de ce premier essai d'armée pacifique; ses formules à cet égard sont faites depuis longtemps. Quant à Akekin c'est une conversion

qui te regarde tout entière et que je te recommande.

Rien de nouveau ici. — J'attends avec impatience des nouvelles d'Ollivier, et je te recommande encore une fois ce que je t'ai souvent dit depuis quelque temps sur le moyen de sauver ce pauvre garçon, il n'y en a qu'un qui puisse agir; la sévérité. De ma part elle tuerait, de la tienne elle peut faire vivre, et ne peut tout au plus qu'être impuissante à empêcher de mourir. Tu verras d'ailleurs en l'essayant pour toi, si ce que je te dis de son emploi par moi-même te paraît faux. J'aimerais que tu me l'écrivisses; alors nous verrions. Saint-Simon a dit que Léon X était de la pâte dont on fait les rois; moi, je ne suis pas de celle dont on *fit* les papes et les rois; il entrait dans l'une et l'autre de ces pâtes une dose de sévérité payenne ou de rigidité chrétienne que je n'aime pas, mais c'est comme toute vertu passée, il lui faut une transformation que Bazard n'a pas pu installer parmi nous, mais pourtant dont il a su nous inspirer le besoin; Ollivier qui *aimait* Bazard l'aimait surtout pour cette face de la vie d'homme; il a eu le sentiment des choses futures au delà pour ainsi dire de ses affections individuelles, et son *amour* pour la

forme vigoureuse de Bazard a cédé devant son *dévouement* à l'homme qui appelait la femme à la liberté; mais voilà pourquoi il attend de moi pour ce qui concerne *sa personne*, autre chose que ce qu'il me fallait pour accomplir la mission pour laquelle il m'a préféré à Bazard. Est-ce à dire que je dois me revêtir de cette dépouille de mort, même en l'ennoblissant? Est-ce à dire que Dieu m'ordonne, pour sauver Ollivier, de me faire Bazard, de m'incarner celui qui forma avec moi le couple mâle dont je fus la forme féminine? non — il n'est pas temps encore — jusqu'au jour d'une immense joie, d'une immense gloire, jusqu'au jour où les femmes auront dit qui je suis, je me sentirai faible à parler d'une voix mâle à un homme que j'aime et qui pourtant faillit. Je serai le père *veuf* qui assume sur lui la *faiblesse* de mère; je serai le fils qui n'a plus de mère; le frère qui n'a plus de frère et qui n'a jamais eu de sœur. Qu'Ollivier qui me rappelle le *juge* de mes enseignements me passe les imperfections de ma nature, c'est à elles qu'il doit mon appel à la mère, c'est à elles que je dois mon triomphe sur Bazard lui-même.

Cruvelier va au Caire ces jours-ci, il consultera M. Dussap et prendre des bains. — Je crois

qu'il faut que M. Dussap lui fasse reprendre son tabac, et lui recommande la liqueur sacerdotale : il a besoin d'éther.

Adieu, cher enfant, je t'embrasse.

P. E.

Paris, imprimerie Paul Dupont, rue Jean-Jacques-Rousseau, 41. (2445.7.72)

